AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS
DE LA GAZETTE DE SANTÉ,
Pour l'Année 1785.

Dès que nous fûmes chargés de la rédaction de la Gazette de santé, nous avons eu soin de l'annoncer dans un *avertissement* qui forme le n°. 4 de l'année 1784. Il parut le mercredi 2 juin. A cette époque, c'étoit le 22ᵉ. numéro qu'on auroit dû distribuer; on étoit donc en arrière de 18 numéros. Il nous a fallu les remplir, & nous y sommes parvenus, en sorte que nous sommes aujourd'hui au pair.

Les objets, qu'on a insérés dans la Gazette de santé, sont très variés. On y trouve plusieurs observations intéressantes, sur les différentes parties de l'art. On y indique une opération césarienne faite sur la femme vivante en 1421, dont personne n'avoit eu connoissance jusqu'à ce jour; on y décrit l'opération d'une hernie congénitale faite avec succès à l'hôpital de la Charité; celle d'un anevrisme à l'artere brachiale, dans le même hôpital; la plaie fut entièrement cicatrisée le 35ᵉ. jour.

On y voit plusieurs morceaux importans sur la chymie; on y prouve, par exemple, que l'étain ne contient pas un arôme d'arsenic; on donne l'abrégé historique & critique des différens procédés employés jusqu'à présent pour rendre l'eau de la mer potable; l'analyse de quelques remèdes prônés avec emphase, & avec lesquels on empoisonne véritablement ceux qui ont l'imprudence de s'en servir.

On y a inséré quelques nouveaux réglemens sur la chirurgie, & rapellé cet édit si sage de 1707 sur l'exercice de la médecine, de la chirurgie & de la pharmacie, qu'il est plus nécessaire que jamais de connoître, à cause de l'énorme brigandage qui existe à cet égard.

On y a annoncé les livres nouveaux, & on y a joint une notice plus ou moins étendue, pour en donner une idée; cette notice est souvent accompagnée de critique, & la critique est sévère, mais sans partialité.

On y a lu avec plaisir plusieurs morceaux sur l'hygiène, qui nous ont été communiqués par un de nos abonnés, docteur en médecine, aussi instruit que modeste.

Nous avions promis de parler des pertes que feroit l'art, dans la personne de ceux qui s'y sont distingués; nous avons été exacts en ce point, en donnant l'éloge historique de M. de l'Epine, que la Faculté de médecine regretera long-temps encore, celui de M. Chevalier, & celui de M. Lorry.

Nous nous sommes élevés contre le charlatanisme, qui cause dans la capitale & dans le royaume des maux infinis.

Nous avons rendu compte de tout ce qui s'est passé d'essentiel relativement au magnétisme animal, auquel on a porté un coup mortel; ce monstre désigné & dessiné sous la forme d'une de ces harpies dont parle Virgile, étendu sur la poussière, s'agite, menace, mugit, mais ses efforts l'épuisent & bientôt ils le laisseront sans vie.

Nous allons commencer une nouvelle carrière. Sans rien changer au plan que nous avons donné, nous ferons ensorte de multiplier & de varier encore davantage les objets qui formeront la Gazette de santé dans le cours de l'année 1785.

La table des matières contenues dans les 52 numéros de 1784, sera distribuée dans le courant de Janvier prochain.

L'abonnement pour la Gazette de santé expire au premier janvier prochain; MM. les Souscripteurs sont priés de vouloir bien le renouveller, chez le sieur Duplain, *libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie-Françoise. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols qu'on fera parvenir audit sieur Duplain, franc de port.*



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement est expiré du premier Janvier, sont priés de vouloir bien le renouveller, chez le sieur DUPLAIN, *libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie-Françoise. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on fera parvenir audit sieur Duplain, franc de port.* La Table de 1784 se distribuera en janvier 1785.

PLINE dit que la fraude & l'imposture avoient imaginé cet amas énorme de compositions qui se débitoient de son temps sous des noms magnifiques, & auxquelles on attribuoit la vertu infaillible de conserver la santé ou de la rétablir lorsqu'elle est altérée. Il ajoute que, séduits par ces brillantes promesses, les malades croyoient que des remèdes aussi précieux ne pouvoient être achetés qu'au poids de l'or, mais qu'ils les payoient souvent du prix de leur propre vie. Ces tragiques catastrophes dont les exemples étoient alors fréquens, ne le sont pas moins aujourd'hui. On les connoît, on les indique, on se les raconte, mais par un aveuglement inconcevable ils ne font aucune impression sur les esprits.

Il n'y a pas long-temps qu'un homme en place a trouvé la mort, par l'usage d'une de ces préparations perfides. Le bruit s'en répand, c'est l'objet de toutes les conversations, on nomme avec indignation le circulateur qui la distribue, on l'accable à l'envi de reproches mérités, on plaint le citoyen qui vient d'être enlevé à sa famille, à ses amis, à la société.

Autour de sa tombe arrosée de larmes, les regrets sont vivement exprimés; le dernier adieu est douloureusement prononcé. Un caveau profond a reçu ces tristes & froides reliques. La vaste pierre avec laquelle on en a fermé l'entrée, semble y tenir en même temps enseveli le souvenir de cette déplorable aventure.

Le funeste entrepôt s'ouvre le lendemain, comme à l'ordinaire, avant le lever du soleil. Le circulateur, environné de poisons, y est assis avec une impudente sécurité, en attendant de nouvelles dupes, disons mieux, de nouvelles victimes. Bientôt il élève la voix, la multitude se rassemble; il parle, on l'écoute; il vante ses poudres; c'est un remède unique, c'est un remède divin. Il persuade; chacun veut s'en procurer; & c'est à qui en aura le premier. Il s'applaudit, le malheureux, de l'effet de ses paroles. On croit acheter la vie, & l'on achete la mort; on lui en donne le prix, il le reçoit avec un rire atroce; & insensible au remords, il continue de s'enrichir par des meurtres.

Encore si les pièges n'étoient tendus à la trop confiante humanité que par une seule main, plusieurs pourroient y écha-

per : mais ils le ſont par mille mains. Les rues & les places publiques en ſont inveſties ; le ſeuil des portes en eſt environné ; les palais des riches, les maiſons des citoyens, les aſyles même des pauvres en ſont garnis.

Cependant il eſt une loi (1) qui proſcrit ces peſtes publiques avant même qu'ils paroiſſent, & qui ſévit contr'eux dès qu'ils ſont découverts. Eſt-elle donc ſans vigueur cette loi ? Non, elle n'a rien perdu de ſa force. Les Magiſtrats commis à ſa garde ſont toujours également atentifs à en maintenir l'exécution, & à en punir les infracteurs, dès qu'ils leur ſont dénoncés. Mais la voix de la douleur ne ſauroit ſe faire entendre ; elle eſt étouffée par les cris tumultueux de ces gens baſſement & criminellement mercenaires qui ſont (il faut avoir le courage de le dire) à la ſolde de ces empoiſonneurs, aujourd'hui ſi multipliés.

Nous en avons démaſqués quelques-uns. Nous continuerons de le faire, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera. Il ne faut point ſe laſſer d'éclairer les hommes ſur leurs vrais intérêts. Nous n'aurons point fait une choſe inutile, lorſque nous n'aurions arraché qu'une victime à ces vautours affamés.

Mais outre les maux infinis que cauſent à la ſociété ces poiſons inſidieuſement décorés du beau nom de remèdes univerſels, il eſt d'autres abus d'autant plus dangereux, qu'ils ſemblent avoir pris naiſſance dans le ſein même de la médecine.

Nous en indiquerons deux.

Le premier eſt cette multitude énorme de livres, dans leſquels on a raſſemblé, ſous des titres plus ou moins ſéduiſans, des remèdes pour toutes ſortes de maladies.

Nous n'entendons point parler des livres didactiques ou élémentaires de pharmacie, ni de ceux que les différentes facultés ont rédigés, afin que les médicamens, qui doivent ſe trouver préparés dans les boutiques, le ſoient dans toutes, d'une manière uniforme ; nous n'avons en vue que ces recueils de prétendus ſecrets, ou de formules, avec leſquels on annonce pouvoir guérir toutes les maladies.

Parmi ces recueils, il en eſt qui ont été faits par des gens qui n'ont jamais étudié ni la nature, ni les ſymptômes des maladies. Quelle confiance peuvent-ils mériter ? Aucune aſſurément. Ces pitoyables collections ont été répandues parmi le peuple, & la crédulité leur a donné pour un temps une certaine vogue.

Il n'en eſt pas de même, ſi un livre de ce genre eſt publié par un homme de l'art. Non-ſeulement cette attache peut en impoſer, mais elle en impoſe réellement. Comment en effet ſe tenir en garde contre un écrit qui porte le nom d'un docteur en médecine, lequel eſt cenſé avoir obſervé les bons effets des remèdes qu'il a ramaſſés ?

Pluſieurs ſans doute peuvent être utiles, s'ils ſont convenablement adminiſtrés. Mais qui aprendra à ceux, pour qui ces ſortes de livres ſont deſtinés, à diſcerner le moment précis où il faut en faire uſage ?

D'autres remèdes, ceux par exemple qui ſont preſcrits dans les accouchemens difficiles ou laborieux, ſont toujours inutiles, bien qu'ils puiſſent devenir dangereux.

Il en eſt dont l'uſage ſeroit funeſte ; tel eſt entr'autres celui-ci annoncé contre le cancer, & conſigné dans un volume qui a pour titre : *Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus déſeſpérées, par M.* B U C H O Z, *in-12.* 1784. (1)

Remede contre les cancers.

« Il faut apliquer, dit-on, ſur les » différens ulcères autant de crapauds » qu'il y en a, on les envelope dans des » ſacs de mouſſeline ; ces crapauds s'a- » tachent comme des ſangſues, ſuccent » prodigieuſement, & après s'être rem- » plis, ils ſe détachent & meurent en pa- » roiſſant ſouffrir violemment ; il faut » réitérer pluſieurs fois ce prétendu re- » mède ».

C'eſt un médecin qui, ſur un oui-dire, propoſe ce beau ſecret. Que ſon livre tombe entre les mains de 50 perſonnes ataquées de cancer, qu'elles y prennent connoiſſance de ce moyen indiqué, ou qu'on le leur donne d'après ce livre, il s'en trouvera peut-être 25 parmi elles

(1) L'édit de Louis XIV, en 1707. On le trouve tout entier dans la *GAZETTE DE SANTÉ* de l'année précédente 1784, *pag.* 94 & *ſuivantes.*

(1) *Voy.* ce que nous avons dit de cet ouvrage en l'annonçant, *Gaz. de ſanté* de 1784, *numero* 31, *pag.* 123.

qui voudront en faire l'essai, la facilité de l'exécuter l'emportera sur la répugnance. Quel en sera l'effet? La mort, précédée des douleurs les plus atroces. On peut en voir un triste exemple raporté dans le Journal de médecine (*année 1785, tome LXII, page 139.*) par M. Boussey, doct. en medecine.

Lors même que dans une compilation publiée sous le nom imposant de *Choix des meilleurs médicamens*, il n'y auroit qu'un seul remède véritablement dangereux, ne devroit-elle pas être proscrite; & les exemplaires suprimés?

Puis donc que ces livres, en langue vulgaire, ne peuvent être en général d'aucune utilité réelle, mais qu'ils peuvent au contraire occasionner des malheurs très graves, irréparables même, entre des mains ignorantes, on ne sauroit trop avertir de s'en défier. Ils ne sont faits que pour tromper la confiance, & en la trompant, la mettre à contribution. Ceux qui les publient n'y sont sollicités que par un vil intérêt: ce qui les rend aussi méprisables que le charlatan qui distribue ses poudres & ses phioles dans les carrefours & dans les places publiques.

Le second abus est moins ancien, mais il s'est également répandu par-tout; il existe en France, en Angleterre, en Allemagne. Il consiste dans la publication d'ouvrages qu'on annonce comme renfermant les moyens assurés de se guérir soi-même & les autres; ouvrages par conséquent déclarés utiles aux seigneurs de paroisses, aux dames de charité, aux curés, aux fermiers, aux labouteurs, aux gardes-malades, au peuple des villes, aux habitans de la campagne. C'est proprement, déclare-t-on, la médecine rendue d'une pratique non moins aisée que certaine.

Ces ouvtages étoient d'abord peu étendus; ils sont devenus des traités fort considérables, qui contiennent plusieurs volumes.

Ceux qui paroissent en France sont traduits en d'autres langues, par de petites sociétés typographiques; ceux d'Angleterre & d'Allemagne trouvent en France de semblables coteries qui les rendent en notre langue. Il se fait des uns & des auttes un débit immense, qui pourtant n'enrichit guères les faiseurs.

Mais ceux qui les achetent peuvent-ils véritablement en tirer les grands avantages qu'on leur promet, & qu'ils en espèrent?

S'il n'y avoit qu'une seule maladie, & qu'elle fût caractérisée par quatre ou cinq signes toujours constants, & jamais équivoques, nul doute qu'elle ne fût aisément reconnue, dès que ces signes se montreroient chez un homme. Cinq ou six remèdes dont on auroit constaté l'efficacité, suffiroient pour la combattre & la dissiper: l'aplication en seroit aisée.

Il s'en faut beaucoup que les choses se comportent ainsi. Les infirmités qui menacent à chaque instant les malheureux mortels, sont plus multipliées que les nombreuses parties qui composent le corps humain. Toute maladie a des signes qui en indiquent la présence, & les différens états; mais ces signes ne lui sont pas tellement propres qu'ils ne conviennent également à d'autres maladies. D'ailleurs tous ces signes ne sont pas sensibles de la même manière; ils sont encore ou plus évidens ou plus obscurs; les uns se tirent de l'exploration du pouls, les autres de la douleur, du lieu qu'elle occupe, de son caractère; d'autres de l'inspection du visage, de la position des membres du malade, des excrétions, de la chaleur ou du froid des parties, de leur sécheresse ou de leur moiteur, de leur tigidité ou de leur souplesse, &c. &c.

Ce n'est pas seulement par l'énumération de ces signes, donnée verbalement ou par écrit, qu'on est certain de prononcer quelle maladie est existante; il faut les avoir souvent observés sur les malades.

Mais qu'aux signes propres d'une maladie, viennent se mêler & se confondre les signes d'une autre maladie, dans quelle incertitude cette complication ne doit-elle pas jeter l'homme inexercé, qui ne les a point vus dans le tableau qu'il a eu sous les yeux? Que prononcera-t il? Quel symptôme lui paroîtra mériter le plus d'atention? Comment le combatera-t il? Sera-t-il assez imprudent ou assez hardi pour agir?

Si d'une part les jeunes médecins qui ont fait, durant plusieurs années, un étude aprofondie de l'art, avec les dispositions nécessaires & des talens décidés, qui ont suivi les anciens maîtres auprès des malades, si, disons-nous, lorsqu'ils commencent à pratiquer, ils sont souvent embarrassés tant à l'égard d'une maladie que du traitement qui lui convient;

si d'autre part les médecins les plus expérimentés se trouvent quelquefois très embarrassés eux-mêmes sur le parti qu'ils doivent prendre, comment vouloir persuader que tout homme, sans autre étude de l'art qu'une lecture rapide & superficielle de deux ou trois articles de ces ouvrages, fera véritablement capable de se traiter lui-même, ou l'infortuné qui a besoin de secours? Quoi! un tel homme en moins de trois minutes aura acquis un tact, un discernement, une connoissance, que les médecins les plus intelligens n'acquierent qu'après bien des années! quoi, dans un clin d'œil, il saisira tant de rapports & de combinaisons! car c'est par-là qu'on peut faire la juste aplication des moyens. Quelle absurdité!

Cependant avec ces livres on peut se croire assez habile pour se mêler de conduire un malade. Combien d'erreurs on peut commettre! Que de morts on peut causer! Qui sont ceux qui en seront responsables? Les auteurs mêmes de ces écrits, qui la plupart sont des médecins.

Mais une observation que l'on peut faire, c'est qu'aucune de ces productions qui tendent à réduire la médecine au pur empirisme, ne sont dues à des praticiens consommés; mais à de jeunes médecins qui à peine entrés dans la carrière de la médecine, veulent par ces écrits si utiles en aparence, mais réellement si peu, faire connoître leur existence. Aussi abandonnent-ils dans la maturité de l'âge, ces fruits précoces; ils les désavoueroient, si l'amour-propre ne s'y opposoit point; & s'ils ne s'en étoient pas reconnus les auteurs, en y mettant leurs nomps.

Que conclure de tout ceci? Que les charlatans, que les recueils de formules, que les livres faits pour aprendre à se traiter soi-même, sont la cause de mille maux & de mille désordres, & qu'il seroit de l'intérêt de l'humanité de les envelopper dans une égale proscription. Si l'on ôte à un furieux ou à un fou un bâton dont il s'est emparé, pourquoi laisser des imposteurs, arbitres de la vie des hommes? Pourquoi mettre entre les mains de gens maladroits des armes qu'ils ne sauront point manier, & avec lesquelles ils se blesseront, eux & tous ceux dont ils aprocheront?

Maladies regnantes a Paris.

Novembre 1784.

On a vu durant ce mois beaucoup de fièvres quartes, & doubles quartes rebelles; elles étoient accompagnées d'engorgemens dans les viscères; c'étoient pour la plupart des fièvres qu'on avoit négligées dans leur commencement, ou qui avoient été mal traitées.

Il y eut aussi beaucoup d'affections catarrhales qui se montrerent sous l'aspect de fièvres aigues, éphémeres, synoques ou remittentes. Un grand nombre de personnes furent attaquées de toux, d'enrouemens, de coliques, de diarrhées, & de flux dysenteriques simples, qui cédèrent aisément au régime adoucissant.

La petite vérole fut très répandue; elle fut en général bénigne; & dans le petit nombre de confluentes, les symptômes cesserent bientôt d'être alarmans.

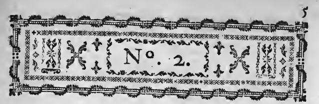
Parmi les points de côté dont beaucoup de personnes furent atteintes, les uns furent sans fièvre, c'étoient des symptômes de rhumatisme; les autres, accompagnés de fièvre, étoient absolument pleurétiques.

On eut à traiter dans les hôpitaux un assez grand nombre de fièvres très putrides; elles furent fatales aux malheureux, dont le sang & les liqueurs étoient dégénérés, & le corps exténué par les chagrins, les peines & l'usage d'alimens de mauvaise qualité; aussi se terminoient-elles par une dissolution totale, déja sensible avant la mort: ceux qui n'étoient point dans ces tristes circonstances parvinrent à une heureuse convalescence.

Nouvelles medicales du nord.

L'Electeur de Saxe vient d'accorder aux Juifs la permission de prendre le grade de docteur en médecine dans l'université de Leipsick, avantage qui ne leur avoit jamais été accordé. Le premier qui va jouir de cette faveur sera Salomon Hirsch-Burgheim. Sa dissertation académique aura pour objet de démontrer que la propreté du corps est un moyen de prévenir & de dissiper certaines maladies chez les Juifs.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement est expiré du premier Janvier, sont priés de vouloir bien le renouveller, chez le sieur DUPLAIN, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie-Françoise. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols., qu'on fera parvenir audit sieur Duplain, franc de port.* La Table de 1784 se distribuera en janvier 1785.

De la production du froid par l'évaporation des fluides ou par quelques autres moyens; par M. CULLEN, *professeur de médec. d'Edimbourg.*

CETTE petite dissertation peu connue offre des faits curieux, & qui méritent d'être suivis. M. Cullen a d'abord répété une expérience qui avoit été faite avant lui; c'est-à-dire qu'ayant pris de l'esprit de vin à la température ordinaire de l'air, il a plongé la boule du thermomètre dans ce premier fluide; il l'a retiré ensuite, & pendant l'évaporation du fluide resté à sa surface extérieure, le mercure dans le tube est descendu de plusieurs degrés, & a continué de descendre jusqu'à ce que la surface extérieure de la boule ait été entiérement desséchée; après quoi le mercure est remonté à la hauteur qu'il avoit avant l'expérience ou durant son immersion dans l'esprit de vin. Il a répété plusieurs fois cet essai avec les mêmes alternatives d'abaissement et d'ascension du mercure. Il observoit ainsi que le dégré du froid étoit d'autant plus grand qu'il faisoit mouvoir la boule du thermomètre dans l'air avec plus de rapidité, ou que la laissant en repos, il dirigeoit sur elle un courant quelconque d'air; sans doute en rendant par ces moyens l'évaporation plus rapide.

Mais pour produire des dégrés de froid successifs, & pour conserver ceux qui ont déja été produits, il faut faire très-promptement l'immersion, & retirer aussitôt la boule pour l'empêcher de se remettre à la température de l'air ordinaire, ou bien mouiller successivement la boule à l'extérieur & la tenir dans un état d'évaporation prolongée; c'est ainsi que M. Cullen est parvenu à produire un dégré de froid considérable. Le même genre d'expérience a été répété avec différens fluides, tels que l'esprit de sel ammonial, l'æther de Frobenius, l'æther nitreux, le vin, le vinaigre, l'eau, l'huile de thérébentine &c. Tous ces fluides ont produit par l'évaporation un certain dégré de froid, quoique M. Cullen n'ait pas encore exactement observé le dégré de froid produit par chacun d'eux; il seroit nécessaire pour cet objet de faire une suite nombreuse d'expériences avec le plus grand soin, & de comparer le froid respectif produit par l'évaporation de divers autres fluides. Parmi ceux que je viens de nommer, le premier, suivant l'observation de M. Cullen, semble produire le plus grand abaissement du mercure dans le thermomètre,

& les autres, dans l'ordre qui a été exposé, en produisent un moindre.

Il paroît jusques-là que la propriété qu'ont les fluides de produire le froid par l'évaporation, suit à-peu-près l'ordre de leur volatilité.

Le peuple pratique quelquefois dans l'usage ordinaire de la vie, ce que fait l'homme éclairé par des principes raisonnés; c'est ce qui a lieu, comme on le sait, à l'égard du froid artificiel produit par l'évaporation des fluides. Le froid qu'on éprouve en sortant du bain, & lorsque le corps est encore humide, tient au même principe; on peut aussi par le même moyen se maintenir dans un état de fraîcheur, même durant les chaleurs les plus excessives; il suffit de recevoir des infpersions d'eau à la surface du corps, & de faire un léger mouvement pour rendre l'évaporation plus rapide. On pourroit employer quelquefois la même pratique, dans certains cas de maladie qui font éprouver des ardeurs brûlantes avec une extrême sécheresse de la peau, soit dans tout le corps, soit dans des parties déterminées. Ce qu'il y a de particulier dans ce procédé, c'est qu'on peut employer même des fluides chauds pour produire le froid.

LETTRE *sur les expériences des frictions glaciales pour la guérison de la peste & autres maladies putrides; par M. D. Samoilowitz, assesseur des colleges de S. M. impériale, de toutes les Russies, &c.*

Cette lettre est adressée aux médecins célèbres de l'Europe, & le remede est proposé toujours avec le ton de la plus parfaite confiance, & comme si une longue expérience avoit mis enfin le sceau à cette pratique. On doit louer les bonnes intentions de l'auteur, mais la prudence sait combien il faut mettre en général des restrictions aux éloges pompeux qu'on prodigue toujours aux remedes nouveaux; il est si naturel même avec les intentions les plus pures, que l'auteur d'un nouveau moyen de guérir s'en exagère à soi-même les effets & en rendre l'application trop étendue, qu'il est toujours permis aux personnes sages de rester encore dans le doute, & d'attendre de nouvelles lumières de l'expérience. On ne peut être rassuré sur ce point que par le ton de la plus grande simplicité & des lumieres les plus reconnues. Je ne fais point si la postérité ratifiera le titre d'*Antipestilentiale Chaterinæ II*, qu'on donne aux frictions glaciales.

L'auteur donne l'extrait d'un mémoire sur la peste, qu'il doit diviser en trois parties. L'objet de la première est l'origine de cette maladie, & le moyen dont elle se communique; les sages mesures adoptées dans la derniere peste de Moskou, pour empêcher le progrès de la contagion & pour donner des secours aux malades, doivent être exposés en détail. Dans la seconde partie, l'Auteur se propose de faire des remarques sur les divisions qu'ont fait les nosologistes de la peste en différentes espèces, & sur les symptômes externes qu'elle présente, tels que les bubons, les charbons & les pétéchies. Enfin la troisième partie est destinée à faire connoître les moyens de se garantir de la contagion, & les précautions que doivent prendre les personnes dont les secours sont nécessaires aux malades; on ne peut que louer dans l'auteur le zèle qu'il paroît mettre dans l'exercice de son art, & le desir qu'il a de se rendre utile en instruisant les autres de ce que lui a appris sa propre expérience.

On devroit cependant desirer que dans un mémoire destiné à faire connoître toutes les circonstances d'une maladie aussi meurtriere, on ne s'arrêtât point aux généralités qui ont été déja traitées par des auteurs célèbres, & qu'on ne fixât l'attention du lecteur que sur les objets particuliers qu'on a observés; on ne doit tout au plus se permettre que des rapprochemens, quand la maladie peut avoir quelque analogie avec d'autres épidémies de la même espèce déja observées; mais à cela près, chacune d'elles aux yeux d'un observateur, offre un tableau particulier qui dépend du lieu, de la saison, du caractère de l'épidémie, & de ce qui peut l'avoir précédée; l'auteur doit avoir soin de ne présenter que ce tableau, & d'écarter tout ce qui peut lui être étranger ou qui ne lui est pas propre; c'est par-là seulement que la médecine, comme toutes les autres sciences naturelles, peut faire des progrès bien marqués, & que les livres ne se multiplieront qu'en multipliant les connoissances.

Les observations particulières de l'auteur sur l'usage des frictions glaciales, sont cependant intéressantes & méritent d'être suivies, mais toujours avec les restrictions qui doivent être une suite du climat,

& des autres circonstances; un pareil remède peut réussir sur des Russes accoutumés à prendre des bains froids, à supporter les hivers les plus rigoureux, & ne point être convenables dans des régions tempérées; peut-être qu'alors il suffiroit de produire un degré de froid beaucoup moindre. On ne peut pas même prononcer avec certitude sur l'efficacité des frictions glaciales, puisqu'on a fait en même temps usage du quinquina à haute dose, du vin & d'autres remèdes. Quoi qu'il en soit, on doit desirer de nouvelles expériences sur cet objet. Plusieurs observations en médecine ont déjà constaté les usages du froid comme topique dans un grand nombre de maladies, & on ne peut refuser à M. Samoilowitz la gloire d'avoir adopté une pratique qui se rapporte aux grands principes de l'art de guérir.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouvelle méthode de traiter les maladies qui attaquent l'articulation du coude & du genou, par H. Parck, chirurgien de l'hôpital de Liverpool. A Paris, chez Méquignon, libraire, 1784.

On fait combien les maladies des articulations sont d'une guérison difficile. Elles sont ordinairement si rebelles aux secours de l'art, qu'on n'a que l'alternative de l'amputation du membre ou d'une vie languissante, & qui ne peut être long-temps prolongée. Dans la nouvelle méthode que j'annonce, on propose la ressource de l'extirpation totale de la jointure, ou la section des extrémités des os qui forment l'articulation, ayant soin d'emporter en tout ou en partie le ligament capsulaire : par-là on obtient la guérison au moyen d'un cal, en réunissant en un seul os sans aucune articulation mobile, le fémur avec le tibia, quand c'est le genou qui est malade; & l'humérus, le radius & le cubitus, quand c'est le coude. Les essais furent d'abord tentés sur le cadavre pour s'assurer de la manière la plus simple & la plus convenable de faire l'opération; on chercha aussi tous les moyens de remédier aux principaux symptômes qui pouvoient s'en suivre; enfin on tenta ce moyen sur un matelot âgé de 33 ans, & qui avoit depuis dix ans une maladie du genou que tous les secours possibles n'avoient pu guérir : l'opération a été faite, & le malade traité ensuite selon toutes les règles de l'art. La cure a été longue à cause des accidens qui se sont succédés; mais le malade, après environ une année, a été guéri & n'a conservé d'autre incommodité que celle d'avoir une extrémité plus courte, & d'avoir perdu pour jamais le jeu libre de l'articulation.

Il est naturel que l'auteur préfère son moyen à l'amputation totale; mais peut-être en bonne chirurgie, est-il difficile de décider s'il est moins dangereux & s'il a quelque avantage qui le rende préférable.

Thé de santé, ou Poudre de longue vie de M. le comte de Saint-Germain.

Prenez des semences de pourpier, deux livres; de celles d'anis de Virginie, du bois de bouleau, du sel mondé, de chacun né une livre, des santaux blanc & rouge, de chacun demi-livre. Réduire le tout en poudre.

La dose est d'une demi-cuillerée à caffé, qu'il faut faire infuser comme du thé pour une tasse dans laquelle on met un peu de sucre, à prendre le matin à jeun. En continuant long-temps ce médicament, il fait vivre jusqu'à une vieillesse éloignée, préserve des maladies & procure la liberté du ventre. Plusieurs seigneurs de la Lorraine en font usage avec avec succès.

LIVRES ÉTRANGERS.

Apparatus medicaminum tàm simplicium quàm præparatorum & compositorum in praxeos adjumentum consideratus. Volumen tertium, autore Joanne-Andrea Murray, d. equite ord. r. de Wasa, consiliario r. aulæ, professore medic & botan., o. in acad. r. Gotting., præfecto horti r. botan., Societatum scientiarum Gotting., Stokholm., Upsal., Gothenb. & Lunden., medicarum Parisiens., Nancæi & Hafn. atque œconomicarum Bernens. & Cellens. membro. A Gottingue, chez Dietrich, & se trouve à Strasbourg chez Amand Konig, 1784, in-8°. de 572 p.

Les deux premiers volumes de cette matière médicale que nous annonçames dans la Gazette de santé 1780, page 52, ont reçu l'accueil le plus favorable du public. Ce troisième tome ne mérite pas

moins d'être distingué des autres productions semblables de ce genre.

Les ordres naturels adoptés par M. Murray, pour les plantes contenues dans ce volume, sont au nombre de onze que je me dispenserai de rapporter.

On retrouve dans ce volume la même méthode, la même exactitude que dans les précédens. M. Murray donne toujours à chaque article une description claire du végétal, l'énumération des propriétés économiques, médicinales ou diététiques; il recueille tout ce qu'on en a dit de plus intéressant, compare ensemble les diverses observations des médecins. Il faut cependant avouer que cette profusion d'érudition ne tient pas toujours autant qu'elle semble promettre: pour bien constater les vertus d'un médicament, il faut tant d'attentions délicates & suivies pour ne point se méprendre, que c'est avec beaucoup de reserve qu'il faut compter sur les observations qui nous sont transmises, & quand on veut être rigoureux sur le choix, la collection qu'on en veut former ne doit pas être bien volumineuse. Au reste, la compilation de M. Murray est toujours très-utile & offre une grande variété de moyens à tenter, mais toujours avec la circonspection & la retenue des vrais observateurs qui ne prodiguent jamais les remèdes.

Pour donner une idée de la manière de procéder de M. Murray, je m'arrête à l'arbre qu'on appelle le Sorbier des oiseleurs si connu depuis que le goût des arbres d'agrément s'est répandu en France.

« Cet arbre, dit M. Murray, plaît dans » les promenades par son accroissement » rapide, par l'élégance de son feuillage » rassemblé en couronne, par la beauté » de ses fleurs & de ses fruits: on pourra, » sur la culture & sur ses usages économiques, consulter le mémoire allemand de M. d'Obel. Son bois est fort » dur; il est propre à la fabrication des » pressoirs, des moulins, des roues, des » timons & autres objets semblables.

» C'est des baies que nous devons nous » occuper d'avantage: elles sont assez » rondes, luisantes, plus grosses qu'un » pois applaties supérieurement; velues » & marquées de cinq découpures; elles » mûrissent en automne & contiennent » trois, quatre ou cinq semences; leur » chair est remplie d'un suc jaune. Elles » donnent du goût à la chair des grives » & les tendent fort agréables, ce qui » fait que les oiseleurs attachent de ces » baies autour des lacets. Elles ne déplaisent pas à l'homme; mais quand » elles sont récentes, leur goût est acide » & amer. Lorsqu'on en mange beaucoup, elles excitent le vomissement. » On a remarqué en Angleterre que leur » suc étoit hydragogue. Les Gaulois » s'en servoient autrefois fréquemment » pour purger, sur-tout dans la guérison » du scorbut. Ce suc exprimé & cuit sous » la forme de rob a appaisé & dissipé » des hémorrhoïdes enflées & douloureuses qui se succédoient périodiquement dans une femme au lieu du flux » menstruel Selon une autre observation, le même rob a guéri une strangurie d'un jeune homme qui en ressentoit les plus grandes douleurs, & qui » avoit tenté vainement beaucoup d'autres remèdes.

» Par la fermentation des baies mûres, » on retire un esprit inflammable, en » petite quantité quand les baies n'ont » pas encore éprouvé la force du froid, » & en grande abondance quand elles » y ont été soumises: dans ce dernier » cas elles fournissent trois fois plus d'esprit.

» Les baies sèches sont astringentes; » elles sont louées par M. Bergius dans » le calcul des reins. On rapporte plusieurs expériences où ce mal a été » soulagé en prenant dix de ces baies, » ou un peu plus une ou deux fois par » jour ».

Nécrologue.

Le Collège royal de chirurgie de Nanci, vient de perdre un de ses membres distingués. M. Jean Nicolas Paullet, ancien chirurgien-major du régiment de royal normandie, correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, greffier de M. le premier chirurgien du Roi, chirurgien-major de l'hôpital militaire & de la Renfermerie royale de Nanci, est mort dans cette ville le 24 octobre dernier, âgé de 62 ans. Très habile dans son art, M. Paullet réunissoit encore les titres de bon pere & d'excellent citoyen.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

La chaleur animale est devenue dans ces derniers temps l'objet des recherches les plus intéressantes; on a multiplié les expériences avec le plus grand soin, & on ne peut se dissimuler qu'elles ne s'accordent guères avec la théorie de Boerhave & de ses sectateurs. Ce médecin célèbre déduisoit du mouvement du sang, la cause de la chaleur animale; mais outre que cette idée contrarie les principes les plus sains de la physique, puisqu'il n'y a que les solides qui s'échauffent par le frottement quand ils sont mus l'un contre l'autre, on ne doit point négliger les considérations suivantes; le mouvement du sang varie suivant les individus & la chaleur, dans l'état de santé, est toujours la même; celle d'un homme robuste & plein de vigueur, ne surpasse presque pas celle d'une femme foible & délicate. Quelquefois le mouvement du sang devient deux fois plus rapide par un exercice violent, & la chaleur n'augmente que dans une bien moins grande proportion.

M. Crawfort a publié depuis peu sur la chaleur, un ouvrage anglois plein d'expériences curieuses & faites avec la plus grande exactitude; plusieurs ne sont point de notre ressort, & nous nous bornerons ici à faire quelques remarques sur ce qu'il dit de la chaleur animale. Après s'être assuré que le sang contient plus de chaleur absolue que les autres parties, il a présumé qu'elle étoit dûe à celle qu'il absorbe de l'air dans la respiration. Il a été ensuite confirmé dans cette opinion: en effet les animaux qui ont des poumons & qui inspirent continuellement une grande quantité d'air, se maintiennent à un degré de chaleur très-supérieur à celui de l'atmosphere; mais les animaux dépourvus des organes de la respiration, ont à-peu-près la même température que le milieu dans lequel ils vivent. 2°. Les oiseaux qui ont les organes de la respiration les plus étendus en proportion de leur volume, & qui par conséquent inspirent une plus grande quantité d'air, sont aussi, de tous les animaux, ceux qui ont le plus de chaleur animale. 3°. Dans le même animal les degres de chaleur sont, jusqu'à un certain point, proportionnés aux quantités d'air inspirées pendant un temps donné; c'est pour cela que l'exercice & tout ce qui accélère la respiration augmente la chaleur. M. Crawford prouve en outre que l'air de l'atmosphère contient plus de chaleur absolue que l'air respiré, & que dans une quantité donnée d'air, celle de la chaleur absolue est à-peu-près en proportion de sa pureté ou du pouvoir qu'il a d'entretenir la vie animale.

On est encore bien loin de connoître la manière dont l'air respiré agit sur l'économie animale & sert à la vie; mais ce que nous venons de rapporter est toujours un pas de plus vers cette grande question. L'action de l'air sur les poumons a une certaine analogie à celle des alimens sur l'estomac. On sait combien

l'air est vicié après avoir servi à cette fonction, & avec quelle promptitude s'opère ce changement. L'exact & judicieux Morgagni a démontré l'absorption par les bronches, de l'eau injectée dans la veine pulmonaire & réciproquement : ce qui fait présumer un passage naturel à une partie de l'air respiré. Qui n'a point éprouvé l'impression douce & agréable que produit la respiration d'un air pur, & doit-on chercher ailleurs un spécifique, s'il peut y en avoir un, dans les affections invétérées des poumons, telles que le crachement de sang & la phthisie ? On sait d'ailleurs combien de grandes autorités on peut alléguer en faveur de cette pratique.

Dès le temps de l'ancienne Rome on conseilloit aux phthisiques la navigation en Egypte. On a vu dans des temps postérieurs les médecins anglois engager de semblables malades dans des voyages de long cours & les rétablir par ce seul moyen. Est-ce au mouvement du vaisseau ou aux qualités de l'air de la mer qu'on doit attribuer ces effets ? Mais les bouleversemens de l'estomac que produit l'agitation du vaisseau ne devroit-il pas au contraire nuire dans l'hémophtisie ? L'heureux climat de l'Egypte & les contrées habitables de la Lybie étoient aussi regardées comme les plus favorables dans ces maladies, & c'est-là que Galien renvoyoit ceux qui avoient tous les signes d'un ulcère au poumon. Il remarque que cette maladie ne s'étoit renouvellée ensuite que parce qu'on avoit abandonné ce climat ; Pline observe comme une chose connue que les forêts de pins & d'autres arbres résineux sont très-salutaires dans les affections invétérées & dans l'état d'épuisement où réduisent les longues maladies. Ces arbres par leurs émanations font-ils contracter à l'air qui les environne des qualités particulières ? Si on en croit Pline & d'autres auteurs, on peut retirer de ces arbres une foule de remèdes variés. Il faut sans doute compter peu sur cette profusion. Mais je ne puis me refuser à rapporter un exemple que Mercurialis a conservé dans sa Gymnastique. On trouva dans le temple d'Esculape, élevé dans une isle du Tibre, une inscription grecque qui portoit, que l'Empereur Julien attaqué d'un crachement de sang désespéré, étoit venu consulter l'oracle ; la réponse avoit été que cet Empereur vint prendre sur l'autel des amandes de pin, & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du miel. Suivant l'inscriprion, il ne fallut point d'autre remède pour opérer la guérison, & Julien vint ensuite en grande solemnité avec le peuple, en rendre grace à la Divinité dans son temple.

DISPUTATIO medica de mania. Edimbourg. *Auctore David* STUART.

L'auteur, dans l'histoite de cette maladie, expose le tempérament, l'âge, le climat & les affections de l'ame qui la rendent plus fréquente, & qui paroissent les plus propres à la produire. Il en marque tous les caractères extérieurs & les changemens qu'éprouvent la sensibilité physique & le mouvement volontaire. Il assigne ensuite les causes prédisposantes parmi lesquelles il s'arrête avec complaisance sur les climats chauds & ne voit dans leurs habitans que des sociétés composées de fous. Leur langue, dit-il, leur culte, leurs institutions, leur forme de gouvernement, rien n'est modéré, rien ne fait voir une raison saine. Cette vive saillie qui, comme on voit, respire peu la sagesse, dont il fait ensuite honneur aux habitans du nord est suivie d'autres remarques relatives à l'âge & au séjour des grandes villes. L'auteur qui est né en Virginie, attribue à la simplicité des mœurs qu'on conserve encore dans sa patrie, l'avantage de n'offrir qu'un très-petit nombre de maniaques.

Les ténèbres répandues encore sur le dérangement organique qui donne lieu à la manie, n'empêchent pas l'auteur de vouloir en assigner la cause prochaine, & il prétend même que c'est sur ce point que doivent être fondées les regles du traitement. Les deux espèces de manie reconnues par les auteurs & distinguées par tous les caractères extérieurs d'un accroissement des forces de la vie, ou d'une diminution de ces mêmes forces, lui font admettre les termes d'excitation & de collapsus ou d'affaissement du cerveau ; il suit en cela la doctrine de M. Cullen qui se trouvera développée dans la médecine pratique qu'on a annoncée ; mais il seroit bon, pour ne point se méprendre, d'attacher des idées justes & précises à ces termes nouveaux. Faut-il les prendre dans un sens littéral & comme exprimant un changement dans la masse & la consistence du cerveau, ou bien

font-ce des termes qui ne représentent qu'un résultat de faits observés, quelque soit d'ailleurs l'état physique du cerveau? On ne peut point s'assurer du premier cas durant la vie du maniaque, & l'autre cas n'exprime que ce que nous entendons par force & par foiblesse.

L'auteur de la dissertation ne répand aucune lumière sur cet objet, & il paroît n'en avoir que des idées confuses. Il trouve plus facile d'exalter la découverte de son maître & de lui appliquer avec emphase cet espèce d'oracle de Séneque. *Veniet tempus cùm ista quæ nunc latent in lucem extrahat... erit qui aliquando demonstret.* C'est un exemple nouveau de l'enthousiasme aveugle qu'inspirent à leurs disciples les professeurs célèbres. Tout est adopté sans restriction & regardé comme également admirable. Cet espèce de culte superstitieux que Boerrhave savoit si bien inspirer, a sûrement nui au progrès de la médecine en arrêtant l'essor de beaucoup d'esprits faits pour penser par eux-mêmes. Ses grandes qualités ont fait tout admettre, même ce qu'il y avoit de défectueux & d'imparfait dans sa doctrine.

Le traitement offre des préceptes relatifs aux deux espèces de manie dont l'une est marquée par les caractères de force, de vivacité, d'emportement; & l'autre, par la foiblesse, la taciturnité & l'abattement de l'ame. Dans le premier cas on recommande les saignées, soit générales, soit particulières, & l'usage des drastiques. On sait que les anciens envoyoient les malades de ce genre à Antycire pour y faire usage de l'hellebore. Mais il paroît qu'on pourroit substituer avec un égal succès d'autres purgatifs également appropriés, sur-tout en les combinant avec les sels neutres. Les antispasmodiques, comme l'opium, le musk, le camphre qu'on feroit tenté de regarder comme les moyens les plus efficaces, restent le plus souvent sans effet, & l'expérience a appris à les rejetter ou du moins à n'en faire usage qu'avec une extrême réserve. Mais proposer vaguement des remèdes sans fixer les circonstances qui doivent faire préférer certains d'entreux, est faire peu de progrès vers la guérison de la maladie; les causes de la manie sont si variées, que ce qui convient à l'un doit être sans effet & même nuisible pour une autre. De-là vient que les observations dénuées de tous les caractères accessoires qui peuvent servir à les bien déterminer & à les restreindre, deviennent entiérement inutiles.

Mais un moyen qui paroît d'une application plus générale, est l'usage des bains froids & sur-tout une immersion subite & inattendue dans l'eau froide. Ce dernier moyen est en usage en Hollande & presque toujours suivi de succès; il est vrai que pour opérer la guérison; sur tout dans des manies rebelles & invétérées, on doit tenter l'extrême remède de la submersion, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de plonger le maniaque dans l'eau, & de l'en retirer aussitôt; mais il faut l'y retenir assez long-temps pour que son état avoisine celui des personnes submergées; en le faisant ensuite revenir de cet état par les moyens connus, il se trouve guéri. On conçoit en effet combien ce remède extrême doit produire une révolution profonde. Il paroît que l'usage des Hollandois est dû à un hasard singulier. Une terreur extrême avoit rendu maniaque un artisan d'Anvers. On le conduisoit lié dans une voiture, à un hospice destiné à le recevoir. Durant le voyage, il trompa la vigilance de ses conducteurs, & il se jetta dans un étang profond, d'où il ne fut retiré que quelque temps après, & comme dans un état de mort. On lui donna des secours, & on le ramena à la vie également sain de corps & d'esprit. Il a vécu ensuite dix-huit années dans le même état. Vanhelmont, encouragé par cet exemple, a tenté la submersion dans d'autres maniaques toujours avec le même succès, excepté, ajoute-t-il, qu'il ne les ait retirés trop tôt, crainte de les trouver suffoqués.

Ce moyen peut paroître violent; mais dans des manies désespérées faut-il abandonner le malade à sa triste destinée? Dans des cas moins graves, le régime seul peut produire un changement salutaire; l'auteur, sur l'autorité de Locher, vante avec raison les boissons acides long-temps continuées; il faut aussi porter l'attention sur tout ce qui frappe les sens du maniaque, & rechercher les objets les plus propres à le calmer & à ramener la sérénité dans son ame. Quelques-uns recherchent les ténèbres & les supportent tranquilement, d'autres préferent la lumière. Un habitation commode, un horizon étendu & agréable ne peuvent que réjouir leurs sens & influer sur leurs af-

fections morales. Les asyles somptueux que certaines nations leur ont consacrés, loin d'être un vain luxe, sont le fruit d'une raison sage & éclairée. Les effets puissans de la musique dans cette aliénation d'esprit, sont attestés par des observations, & M. Campbell les a recueillis dans une dissertation particulière. L'exercice du corps & des travaux même pénibles ont eu souvent des succès, soit en changeant l'ordre des fonctions de l'économie animale, soit en formant une heureuse diversion aux idées dont l'entendement est troublé. Un anglois, aux soins duquel on confioit des maniaques, n'employoit d'autre moyen pour les guérir que de leur faire partager ses occupations champêtres & de les tenir longtemps à la charrue. Enfin dans la manie comme dans le plus grand nombre des maladies nerveuses, on obtient souvent tous les effets désirés, du changement du climat, de la manière de vivre & de toutes les habitudes contractées.

LIVRES NOUVEAUX.

Considérations sur le magnétisme animal, ou sur la théorie du monde & des êtres organisés, d'après les principes de M. Mesmer, par M. Bergasse. Avec des pensées sur le mouvement, par M. le Marquis de Chatelux, de l'académie françoise.

Æquissimo animo ad honestum consilium, per medium infamiam, tendam; nemo mihi videtur pluris æstimere virtutem, nemo illi esse magis devotus, quàm qui boni viri, famam perdidit, ne conscientiam perderet....... Senec.

A la Haye, & se trouve à Paris, chez Duplain, lib. rue de l'ancienne Comédie Françoise, Cour du Commerce, 1784. (in 8°. de 149 pag.) Prix 1 l. 16 s.

Il faut convenir que rien n'est si admirable que la découverte de M. Mesmer. Ses partisans & ses détracteurs l'ont cent fois répété. C'est dans le livre dont nous venons de donner le titre, que s'en trouve la démonstration. Il est pourtant vrai qu'elle ne sera point saisie de tout le monde. La plupart de ceux qui liront cet ouvrage, liront & ne comprendront point. Ce sera seulement pour ceux à qui le maître aura donné l'esprit de sagesse, que le sens de tant de belles paroles sera intelligible. Mais pour obtenir ce don, il faut le demander avec persévérance à cet envoyé de la nature, laquelle a mis sa complaisance à le former, à l'instruire, à lui découvrir ses secrets les plus profonds; à cet être privilégié dans les mains duquel elle a déposé son pouvoir, qu'elle a rendu une planete vivante & palpable, qu'elle a pétri du fluide universel, qui en est devenu un foyer intarissable; aussi attire-t-il & repousse-t-il avec la même énergie les esprits & les corps.

Ce qu'il a fait jusqu'à présent n'est rien, en comparaison de ce qu'il fera: il étendra la main, & la face de la terre sera renouvelée; en agissant par ce mouvement si foible en apparence, mais si puissant, le fluide universel qui forme autour de lui une atmosphere immense, ses rayons plus rapides que l'éclair, frapperont, mais d'une manière invisible, toute la génération présente des hommes; aussitôt ils deviendront de nouveaux êtres, ils connoîtront les moyens infaillibles de se préserver des maux auxquels ils sont exposés. Leur vie pourra se prolongera au-delà de plusieurs siècles, il se fera une réforme dans les principes physiques de l'éducation, les mœurs cesseront d'être corrompues, le crime n'habitera plus sur la terre, les hommes redeviendront freres comme dans leur première origine, ils s'aimeront réciproquement, ils goûteront les douceurs d'une paix inaltérable, ils verront se renouveller sur la terre l'âge d'or à l'existence duquel ils ne croyoient point. Et toutes ces merveilles seront l'ouvrage de M. Mesmer; il n'a qu'à vouloir & manifester sa volonté par un geste, cette étonnante révolution s'opérera.

Voilà, ô Mesmer, voilà ce que nous annonce de ta part un de tes disciples chéris, & peut-être le plus chéri. Mais quel rêve, ou plutôt quel délire!

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Traité sur le venin de la vipere & des poisons américains, &c. 2 volumes; par M. l'Abbé Felix Fontana.

Nous ne pouvons point exposer ici l'ordre des matières de ce traité, ni parcourir en détail les points d'histoire naturelle qu'il offre. Nous nous bornerons aux objets qui peuvent être d'une utilité immédiate & qui méritent d'être le plus généralement connus. On ne peut que donner des éloges à l'amour du vrai qui regne dans cet ouvrage, & à l'attention constante qu'a eu l'auteur de varier ses expériences, & d'être en garde contre les fictions vaines de l'imagination, & les assertions hasardées.

On sait que le virus de la vipère loge dans une petite vésicule à la base de chaque dent canine; que la quantité de cette liqueur veneneuse n'excède guères deux ou trois gouttes; & que par un mécanisme singulier, elle est transmise dans le corps de la dent, & ne peut être versée que par dégrés à chaque morsure. Ce virus peut conserver son énergie des années entières, sans perdre sa couleur & sa transparence, & il devient aussi actif que jamais, si on place la dent de la vipère dans de l'eau chaude pour le dissoudre; on en obtient l'extrait à l'exemple des gommes.

L'auteur cherche à déterminer la cause de la mort des animaux mordus par la vipère; il ne paroît pas, selon lui, que le virus agisse en décomposant les globules du sang; mais en ayant injecté dans la veine jugulaire d'un lapin, la mort s'en est suivie dans moins de deux minutes, & à la dissection, le sang a été trouvé coagulé dans le cœur & dans les grands vaisseaux. L'auteur pense que l'impression dangereuse du virus est portée sur la fibre musculaire, & qu'il y agit de même que l'air méphitique en détruisant son irritabilité & en la disposant à la putréfaction. Il a fait un grand nombre d'expériences sur des pigeons, des cochons d'inde, des lapins, des chiens & des grenouilles. Un pigeon mordu par une vipere à une de ses jambes, est mort en 12 minutes, un second, mordu par la même vipere, a survécu 18 minutes, un troisieme encore plus, & ainsi de suite jusqu'au sixième qui a été peu affecté; le septième n'a rien éprouvé de la morsure faite par la même vipère; il paroit donc que le venin de celle-ci avoit été entiérement épuisé par ces morsures réitérées.

Les expériences ont aussi constaté qu'un animal meurt plutôt s'il est mordu en deux endroits que s'il ne l'est qu'en un seul; que le virus est meurtrier pour les jeunes chiens; mais que ceux qui sont gros & qui ont atteint leur terme d'accroissement, ne succombent point, quoiqu'on les soumette aux morsures répétées de trois ou quatre viperes; les chats résistent encore plus aux effets de ce venin.

L'auteur a cherché à déterminer la quantité du virus nécessaire pour tuer différens animaux. Ses expériences l'ont convaincu qu'un millième de grain introduit dans un muscle à travers une bles-

sure étoit funeste aux moineaux, & qu'une quantité cinq ou six fois plus grande, suffisoit pour tuer un pigeon. Les moineaux sur lesquels il faisoit ses essais pesoient moins d'une once, & les pigeons plus de six fois autant. Il lui a paru donc que pour produire des effets semblables, les quantités du virus devoient être proportionnées à la masse de l'animal mordu, & que par conséquent pour tuer un bœuf qui pese 750 livres, il ne faudroit que 12 grains du virus de la vipère, & 3 grains, pour donner la mort à un homme dont le poids seroit de 150 livres. Les expériences semblent indiquer que l'effet du virus est proportionné à sa quantité. L'auteur observe qu'une vipère d'un volume modéré contient seulement deux grains de virus dans sa vésicule; mais comme l'animal n'en lance qu'une petite partie à chaque morsure, il conjecture qu'il faudroit au moins vingt viperes pour tuer un bœuf, & cinq ou six pour produire le même effet sur l'homme.

Il paroît donc que dans les accidens ordinaires on peut douter que la morsure de la vipère soit jamais mortelle pour l'homme. Parmi ceux qui ont éprouvé ces accidens, il est très-rare d'en trouver deux qui aient usé du même remède, & cependant personne n'en est mort. Peut-on donc supposer qu'une affection qui admet des moyens de guérir opposés puisse être elle-même dangereuse, & dans ce cas là comme dans beaucoup d'autres cures vantées de maladies, n'est-ce pas la nature qui opère par ses seules ressources? L'auteur rapporte qu'il a vu lui-même dix à douze exemples de morsure semblables sur l'homme, que d'autres lui en ont rapporté plus de 50, & qu'on ne pouvoit citer dans ce nombre qu'un seul cas de mort. Cet accident funeste fut même dû à des scarifications profondes qui furent faites & qui produisirent la gangrène. Les secours qu'on donna au malade furent donc pire que la morsure de la vipère.

C'est ainsi que M. l'abbé Fontana explique les prétendues guérisons qui ont été opérées par l'alkali volatil ou l'eau de Luce. Il ne nie pas cependant les avantages de plonger la partie blessée dans l'eau chaude, & de donner un émétique. En effet, la médecine peut ne point posséder d'antidote contre le venin de la vipère, & les loix, qui veillent à notre conservation, peuvent suffire pour expulser le virus ou dompter ses effets; mais s'ensuit-il que d'autres moyens auxiliaires ne puissent être très-utiles; telles peuvent être les secousses du vomissement & l'action pénétrante de l'alkali volatil ou de la thériaque. Il faut éviter en tout les extrêmes. L'un a une confiance aveugle aux remèdes, & croit à leur toute-puissance; d'autres les regardent comme des moyens dangereux & comme toujours prodigués sans choix & sans discernement. Entre ces deux termes, marche l'esprit observateur qui étudie avec soin la marche de la nature, qui joue souvent le rôle de simple spectateur, mais qui ne craint point dans l'occasion de seconder ses efforts salutaires, de les ranimer s'ils languissent, ou de calmer leur trop grande violence.

Il paroît que le virus de la vipère demande du temps pour se propager. L'action n'en est point retardée par l'application des sangsues, ou la suction par la bouche. M. Fontana a essayé l'amputation, & il s'est convaincu qu'un cochon d'inde qui avoit été mordu à la jambe, en réchappoit quand on ne tardoit pas plus de six minutes à faire l'opération. Des essais analogues ont été faits sur d'autres animaux, sur des lapins, sur des gros chiens, & il a paru que l'excision de la partie mordue dans l'espace des vingt premières minutes prévenoit tout danger. Enfin c'est encore l'expérience qui semble constater une méthode plus aisée & moins douloureuse que l'amputation; c'est une forte ligature qui empêche la circulation du sang de la partie mordue vers le membre. Des essais nombreux sur les animaux semblent garantir cette pratique, & on ne peut lui opposer qu'un très-petit nombre d'exceptions.

Nous ferons ici une remarque particulière au sujet du vrai spécifique contre le venin de la vipère. L'analogie semble indiquer fortement qu'il y en a un, qu'il ne s'agit que de connoître; & ce qui doit produire un retour humiliant sur l'homme qui vit dans les sociétés les plus éclairées, c'est que ce ne sera peut-être que les sauvages ou les animaux qui nous feront connoître cet antidote. On sait que les sauvages de l'Amérique ont trouvé dans le *poligala* le vrai remède du serpent-à-sonnetes. C'est à une petite belette que les habitans des Indes doivent le vrai spécifique contre un autre serpent non moins terrible de l'Asie, qui est le

Naja. Cette belette est l'ennemi capital du reptile ; elle l'attaque, elle le poursuit avec acharnement, & quand elle se sent atteinte de quelque blessure, elle va mordre une certaine racine qu'on a appellée depuis *ophiorhiza* ou *lignum colubrinum*. Il semble que la nature lui offre elle-même ce secours, puisque cette racine paroît en partie à la surface de la terre ; soutenue par ce spécifique, elle revient à plusieurs reprises au combat & ne quitte point le serpent qu'elle ne lui ait donné la mort. Mais ces objets méritent d'être exposés plus en détail dans quelqu'autre n°.

Divers exemples des bons effets de l'opium dans la gangrène.

Ces faits communiqués par M. Hamilton ont été insérés dans un journal de médecine anglois, & il est important de les faire connoître. Il paroît que M. Pott le premier a recommandé l'usage de l'opium dans la gangrène ; mais cette pratique est bien loin d'être généralement adoptée.

M. Hamilton rapporte qu'il en a d'abord fait l'expérience dans un malade dont une des jambes étoit attaquée de la gangrène. Le muscle gastrocnemien étoit presqu'entiérement consumé, & la maladie qui alloit en croissant, causoit des vives douleurs & produisoit des insomnies opiniâtres. Le hoquet étoit encore un symptôme incommode & alarmant, au moment où M. Hamilton fut appellé. Dans ces circonstances il eut recours à l'opium en augmentant la dose jusqu'à ce qu'il eût procuré le repos : on s'apperçut bientôt de son efficacité ; la gangrène ne fit plus de progrès, & dans peu de temps le malade fut rétabli.

M. Hamilton a éprouvé l'efficacité de ce même remède dans un autre cas semblable. Il fit d'abord prendre au malade un grain d'opium de trois en trois heures, & en augmentant par degrés, il porta la dose jusqu'à cinq grains. Le second jour de l'usage de ce remède, la douleur, que l'état gangrené des doigts du pied avoit rendue constante & vive, diminua beaucoup, de même que les autres symptômes ; & dans peu la partie sphacelée parut se séparer, & la guérison suivit de près.

A ces deux cas, M. Hamilton en joint un troisième qui lui a été communiqué par un de ses amis. Un jardinier étoit attaqué de la gangrène à un des doigts du pied ; elle avoit été précédée d'une douleur brûlante & presqu'intolérable. Ces tourmens duroient depuis huit jours. Le médecin dont je parle, ayant été appellé à cette époque, eut bientôt la douce satisfaction de procurer au malade un sommeil de neuf heures, & de voir que le hoquet qui étoit de si mauvais augure avoit cessé. Le malade fut bientôt exempt de douleur, & une ligne de séparation entre le vif & la partie gangrenée, commença à paroître. Durant les dix derniers jours, le malade prit 20 gouttes de laudanum liquide chaque trois heures, dans une décoction de quinquina, avec trois grains d'opium ; la dose de ce dernier fut portée jusqu'à cinq grains vers la fin, & le progrès de la gangrène fut entiérement arrêté. Des succès si marqués & attestés avec tant de candeur doivent encourager à suivre la même pratique dans des cas semblables, sur tout quand le quinquina a resté sans effet.

A quelle propriété de l'opium doit-on rapporter son efficacité dans la gangrene ? On peut, à la vérité, tirer quelque induction de ses effets généraux, tels que de la fréquence du pouls, de l'accroissement de la chaleur, d'une certaine rougeur de la face, &c. Mais c'est à l'expérience seule à fournir un nouveau degré de lumière. Un entendement sain doit rarement porter plus loin ses vues. Qu'importe que la nature de l'opium lui soit inconnue, ainsi que sa manière d'agir sur l'homme ? Le physicien sait-il la cause de la chûte d'une pierre, & ne se borne-t-il point aux effets observés. Il en est de même du médecin judicieux. Dans les cas que j'ai rapportés, il voit un malheureux dans des tourmens cruels, & prêt à succomber. Il donne l'opium, calme ses douleurs atroces, & lui rend par degrés le sommeil & la santé. C'est-là sans doute assez bien repliquer à la plaisanterie sur l'opium de notre premier poëte comique.

On ne doit point être étonné de la dose à laquelle on a fait prendre l'opium dans les cas proposés. On sait qu'en s'élevant par degrés on peut encore la porter à des doses bien plus fortes, & que même pour qu'il soit efficace, cette augmentation graduée doit être nécessaire, soit que l'administration réitérée en rende l'impression moins active, soit que la violence de la douleur rende plus propre à

réfister à ses effets narcotiques. Les personnes d'ailleurs livrées à la pratique savent que l'augmentation de la dose des médicamens continués devient une circonstance nécessaire à leur efficacité.

Caffé de santé, par le sieur Frenehard, *rue Sainte Marguerite.*

C'est un mêlange de ris, d'orge, d'amandes & de sucre qu'on fait torréfier, & qui est propre dans certains cas à être substitué au caffé ordinaire. On voit que toutes les substances qui entrent dans cette composition sont très-nourrissantes, & qu'étant délayées dans une quantité surabondante d'eau, elles participent de la nature des émulsions & des extraits. La torréfaction préliminaire qu'on leur fait subir agit sur la portion farineuse ou amilacée, lui enleve une partie de son phlegme, & devient propre à atténuer son acide; pourvu toutefois qu'on mette des bornes à cette opération, & qu'on évite de réduire certaines parties à un état purement charboneux. Cette attention est d'autant plus nécessaire qu'on sait que tout degré de chaleur supérieur à l'eau bouillante, altère la nature des végétaux & décompose leurs principes.

La torréfaction qu'on fait subir au caffé, a un objet de plus que celle dont je parle; outre qu'on se propose par-là de lui enlever son phlegme & d'atténuer la portion d'acide & d'huile qu'il contient, on dégage la partie aromatique qui n'étoit point sensible avant de le torréfier. Cet aromate ne peut être méconnu puisqu'il met tant de différence entre le caffé de Moka, & celui qu'on cultive ailleurs. Une couleur trop foncée marque qu'on a poussé trop loin l'action du feu; il faut se borner à lui faire prendre la couleur de rabac d'Espagne. L'extrait ordinaire qu'on obtient du caffé par l'ébullition est un vrai stimulant par son aromate, & par sa portion d'huile & d'acide atténuée: c'est ce qu'on exprime dans le langage ordinaire en lui attribuant une qualité échauffante qui en fait craindre l'usage pour les personnes d'un tempérament sec & bilieux. Le sieur Frenehard paroît s'être proposé d'éviter cet inconvénient, puisque l'action du feu qu'il fait subir à son mélange ne peut y développer aucun principe aromatique, & qu'il n'en résulte que les propriétés générales des substances nourrissantes & émulsives avec une saveur légérement exaltée par la torréfaction.

Nous ferons cependant une remarque générale sur le mot *échauffant* qu'on employe si souvent d'une maniére vague & indéterminée. On désigne non-seulement par ce mot l'action des spiritueux reçus dans l'estomac, mais encore celle de tout principe aromatique. Cependant l'usage des assaisonnemens est général, & la plupart de nos alimens étant doux & peu sapides, la digestion languiroit si on ne réveilloit l'action de l'estomac par des substances actives. Les gelées de viande qui forment la nourriture la plus substancielle, n'ont-elles pas besoin d'être légerement aromatisées? La fameuse ptisane d'orge si employée par Hippocrate dans les maladies aigues, a paru dans certains cas ne pas soutenir assez le ton de l'estomac, & du temps de Galien même on faisoit bouillir avec l'orge des porreaux & de l'anis. On a varié ensuite ce mêlange, & on a employé l'hysope ou bien d'autres plantes potagères aromatiques.

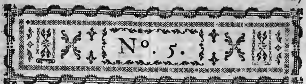
LIVRES ÉTRANGERS.

De *la section de la symphise du pubis;* par J. P. Milhelt. A Amsterdam, chez Van-Tort; *traduction allemande faite par M.* Ludwig. A Leipsick, chez Weygand, *in-8°.*

Jacquin (*Nic.*) *Icones plantarum rariorum Fasc. III. Vindob. ap. Chr. Fr.* Wappler, *fol.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines réguliérement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc, par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

Suite de l'article Hygiène, *numero 52 de l'année 1784.*

ETALER une vaine profusion d'érudition, sans en tirer des vérités réelles & utiles, c'est imiter le luxe qui ne sert qu'à la parure, sans rendre la vie plus commode. C'est dans une autre vue que j'ai rassemblé des faits historiques & généraux sur l'empire de l'habitude. La nature de l'homme ne peut être autrement connue, & toute autre marche produit des principes peu solides, & mène souvent à des inductions contradictoires. Je dois, sur le même fondement, prévenir, ce qu'on en pourroit conclure; que l'homme peut impunément se livrer à tous les écarts, & ne consulter dans sa manière de vivre que ses goûts & ses caprices, ou s'abandonner aveuglément aux circonstances qui disposent de sa destinée.

J'ai remarqué que les nègres en Afrique se nourrissent d'une viande dégoûtante & à demi-pourie. Mais les voyageurs n'ont point relevé sur leurs maladies ce que Prosper Alpin a observé durant son séjour en Egypte. Ce médecin judicieux, en portant des regards attentifs sur les diverses classes de la société, a remarqué que le bas peuple qui, dans cette contrée, est forcé de boire souvent de l'eau bourbeuse & putride des citernes, de se nourrir de mauvaise viande, de poissons salés & à demi-pourris, & d'un fromage également putréfié, est sujet à une lèpre hideuse, à des catarrhes pleins de malignité, à des phthisies, à des obstructions de viscères, à des crudités d'estomac, à des fièvres malignes & pestilentielles. On doit conclure que d'autres peuplades de nègres sont soumises aux mêmes maladies, par l'instinct naturel qui les porte à faire un grand usage de la dissolution du sel marin dans l'eau, pour prévenir les effets de la putridité. Tous les voyageurs s'accordent sur le commerce immense de ce sel, qui se fait, des côtes de l'océan vers l'intérieur des terres. Dans les cantons fertiles la nature leur offre un autre remède, & un heureux supplément aux alimens de mauvaise qualités, dans les fruits succulens, acides & aromatiques, qui sont propres à ces vastes contrées.

Qu'on serve sur la table du riche des viandes succulentes, & d'un apprêt varié, du gibier de haut goût, des poissons cuits avec des spiritueux & des aromates les plus âcres, des ragoûts épicés, des coulis, des fritures, des pâtisseries, des crèmes, des fromages les plus piquans, enfin pour boisson, des vins fumeux & délicats; l'habitude peut rendre ces sortes de mets à tel point nécessaires, que leur privation entraîne un sentiment de foiblesse, & qu'on ait un dégoût marqué pour des alimens simples. S'ensuit-il que ces alimens entrent dans le plan de la santé? Le désaveu formel se trouve dans les plaintes qu'on entend faire sans cesse de dégoût, d'appétit irrégulier, d'aigreurs d'estomac, de soif incommode, de coliques, d'hémorrhoïdes, d'affections du poumon, de la goutte; & pour les per-

sonnes du sexe; du dérangement du flux périodique, de migraines, d'hystérie, & d'une foule de maladies nerveuses. Que peut faire le médecin pour remédier à ces maux, pendant que la cause subsiste; & n'est-il pas réduit à prescrire une vie plus sobre & l'exercice du corps? Ce sont du moins les principes uniformes de tous les observateurs depuis Hippocrate jusqu'à nous. Mais ce sacrifice est pénible, & on aime bien mieux se livrer au charlatan qui vante avec emphase ses poudres aromatiques, ses élixirs, ses opiats stimulans, ou d'autres pratiques commodes.

En vain le sort auroit été plus favorable au rival d'Octave; il auroit enfin succombé à ses mœurs dissolues, malgré sa constitution d'Hercule. L'homme qui se livre à des excès habituels, flotte sans cesse entre deux états opposés: celui d'une vigueur exaltée par le travail pénible de la digestion, & l'état de foiblesse qui succède. Cette alternative produit non-seulement des maladies de cause interne, mais encore expose à contracter celles qui sont contagieuses. On en a vu un exemple dans la peste de Marseille. Les chirurgiens chargés de donner leurs soins aux pestiférés, crurent trouver un préservatif dans le vin & la bonne chère, & presque tous succombèrent: les médecins furent conservés par leur zèle courageux, & leur tempérance. Le bon air, l'exercice, une constitution saine, ne peuvent point dans les campagnes, sauver les classes de la société où regne l'aisance. Les plaisirs prolongés de la table, suite du défaut de tout autre amusement, entraînent dans le plus grand nombre l'hydropisie, la goutte, l'apoplexie, des douleurs de sciatique, des fièvres les plus violentes, des maladies inflammatoires de toute espèce. L'extrême voracité des anciens athlètes leur étoit encore plus promptement funeste. On leur reprochoit leur stupidité & leur somnolence. Ils étoient pâles & sujets à des vertiges; outre les accidens ordinaires de leur profession, ils périssoient presque tous dans peu d'années, d'apoplexie, de syncopes, de catarrhes suffocans, d'hémorrhagies par la rupture des vaisseaux, & souvent de mort subite.

Le danger menace encore de plus près, quand on passe brusquement d'une abstinence forcée à une nourriture abondante. L'histoire de tous les temps apprend les maux que produit dans les armées le défaut d'approvisionnemens réguliers, & quelle affreuse mortalité regne quand après une longue disette le soldat trouve des vivres en abondance. Le peuple, dans les campagnes, éprouve par les mêmes vicissitudes, de semblables calamités. Se prêter aux extrémités les plus dures n'est pas les supporter avec impunité. Le sauvage du Canada est sans doute endurci à la faim & à la fatigue. Mais outre les maux violens qui l'affligent lui-même, combien ne doit-il point périr de ses semblables avant l'adolescence? Leurs peuplades peu nombreuses, & éparses çà & là dans des forêts immenses, attestent assez combien ce genre de vie est funeste aux individus, & à la propagation de l'espèce. Les rigueurs volontaires du jeûne, & ses macérations excessives & habituelles, n'en ont pas moins un effet destructeur: on peut, dans les vies des pieux contemplatifs les plus austères, en observer les tristes suites dans le dépérissement, la maigreur extrême, les insomnies, le délire extatique, la mélancolie la plus profonde, la manie & une foule d'autres maladies des nerfs.

L'habitude seule d'une nourriture saine & prise avec sobriété, ne doit rien faire craindre; elle pourvoit au maintien des forces & de la vigueur, & n'irrite, elle n'excède point nos organes; une digestion libre & aisée donne à nos autres fonctions une marche régulière & tranquille: le bien-être qu'on éprouve au physique se répand jusques sur le moral, & donne lieu aux facultés de l'entendement, de développer leur brillante énergie. C'est aussi ce genre de vie qu'ont adopté tous ceux qui se sont faits un nom célèbre dans les sciences & les lettres, ou qui ont mérité la vénération publique par leurs vertus civiles. C'est le seul garant d'une longue existence & d'une vieillesse sans infirmités. La peste qui ravagea si souvent Athènes épargna toujours Socrate. Il en trouva le vrai antidote dans sa tempérance & sa tranquille sécurité.

MÉMOIRE sur la décomposition de l'air atmosphérique par le plomb, par M. LUZURIAGA.

Ce mémoire renferme deux expériences curieuses, & qui peuvent donner lieu à des observations intéressantes, & d'une application très-étendue. Si on verse 4 onces de grenaille de plomb mouillée,

de celle que les chasseurs appellent cendrée, dans un flacon de pinte, bouché en cristal; qu'on agite le tout fortement & à plusieurs reprises, ensorte que les grains se liment contre eux-mêmes & contre les parois du flacon; bientôt la poussière métallique, qui adhere aux parois, de noire devient verdâtre, & au bout de ving-quatre heures le flacon ne peut plus s'ouvrir sans une extrême difficulté. Qu'on l'ouvre sous l'eau, ce fluide s'y précipite avec sifflement, va remplir le cinquième du volume de l'air & quelquefois même un peu au-delà. Le résidu de cet air n'est plus propre à entretenir la lumière, ni à se combiner au gaz nitreux. C'est proprement l'air phlogistiqué de M. Priestley, la mophète atmosphérique de M. Lavoisier. L'auteur a voulu s'assurer par une autre expérience décisive, si la portion d'air pur de l'atmosphère, qui avoit disparu dans cette manipulation, étoit réellement entrée dans une nouvelle combinaison.

Il a donc renfermé 4 onces de grenaille de plomb mouillée dans une pinte de cet air pur. Il a agité le tout fortement de temps en temps, & ensuite il a débouché le flacon sous l'eau. Les trois cinquièmes ont été aussi-tôt remplis par ce fluide. Le résidu aérien étoit encore beaucoup meilleur que l'air atmosphérique ordinaire, & traité encore de la même manière avec du plomb, il a diminué de plus de la moitié. Le dernier résidu a pour lors offert, dans toutes les épreuves, tous les caractères de la mophète atmosphérique.

Voilà donc la portion pure de l'atmosphère dans la premiere expérience & dans la seconde, les quatre cinquièmes de l'air pur consumés à la température de l'air ordinaire, aussi complettement que dans une calcination ou une combustion quelconque. L'auteur, pour s'assurer qu'il n'y a que l'air déphlogistiqué qui produit cette espèce de calcination froide du plomb, a fait d'autres essais avec l'air inflammable qui n'ont plus produit le même effet.

Ces expériences apprennent donc par une voie nouvelle ce que M. Lavoisier a trouvé par une voie qui lui est particuliere; je veux dire la transformation de l'air pur en acide aérien par le phlogistique des corps inflammables. Mais dans les expériences que j'ai rapportées, c'est à la température ordinaire de l'atmosphère, que se fait cette transformation. L'air pur uni au phlogistique & devenu acide aérien, se combine au même instant à la chaux du metal autant que celle-ci peut en recevoir. On voit de-là naître l'explication naturelle de beaucoup d'autres faits qui se passent souvent sous nos yeux, comme la destruction lente du plomb exposé à l'air & sa conversion en ceruse, la rouille du fer, la formation du verd degris, &c. L'auteur de ce mémoire, doué d'une imagination vive, a donné un libre cours à d'autres conjectures & à de nouvelles explications sur un grand nombre de phénomènes.

Mémoire de M. Demours, fils, doct. Régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin-oculiste du Roi en survivance.

L'auteur de ce mémoire s'est proposé de rendre l'opération de la cataracte plus sûre & de fixer par une nouvelle méthode l'extrême mobilité de l'œil durant l'opération. Il expose les inconvéniens des méthodes connues jusqu'ici pour remplir cet objet, & il se sert d'un instrument nouveau qui peut être tenu fort près du point où il doit agir, & qui n'empêche pas d'abaisser la paupière inférieure avec l'extrémité du doigt index de la main qui le dirige. Cet instrument est fabriqué d'une seule pièce en acier. Mais pour le décrire on peut le supposer divisé en deux parties. L'une embrasse latéralement la troisième & la moitié de la seconde phalange du doigt index, & va des deux côtés en diminuant vers sa convexité. C'est du milieu de cette partie convexe que s'élève une tige pointue de cinq lignes de longueur, & de la grosseur d'une épingle ordinaire. Cette tige, à la moitié de sa longueur, est courbée à angle droit, à gauche ou à droite, suivant l'œil auquel l'instrument est destiné. Son extrémité, à deux tiers de ligne de la pointe, est fléchie du côté de l'œil, & en même temps un peu de bas en haut. Au moyen donc de la disposition de la partie de l'instrument qui embrasse latéralement le doigt index, l'extrémité de ce doigt peut abaisser la paupière inférieure, en même temps diriger la tige dont la pointe doit piquer la cornée, dans un des points de son diamètre horizontal, à la distance d'une ligne ou environ de la sclerotique, afin que la pointe du bistouri puisse sortir entre cette membrane & la pointe de

l'instrument, auquel on pourroit donner le nom d'ophthalmostat.

Après tous les efforts qu'on a fait pour perfectionner l'opération de la cataracte, le dernier moyen à tenter ne devoit guères avoir en vue la main qui fait l'incision. Il paroît qu'on est parvenu sur ce point à des principes fixes, & que le bistouri doit être préféré. L'art de le diriger avec justesse & avec assurance tient à des connoissances précises d'anatomie & à une main exercée. M. Demours a donc judicieusement senti que pour s'élever à un nouveau degré de perfection, il falloit porter ses vues sur la main destinée à fixer la mobilité de l'œil. Il s'agissoit de trouver une méthode qui fût d'une application facile & sûre, qui produisît le moindre degré d'irritation possible sur la cornée; qui n'empêchât point l'extrémité de l'index de tenir la paupière abaissée, &c. qui ne peut pas mettre obstacle à la libre direction du bistouri durant l'opération. L'instrument de M. Demours paroît rempli ces divers objets. Toutes les parties en sont combinées avec sagacité, & on y retrouve le double mérite de la simplicité des moyens, & de la sûreté dans l'exécution. L'auteur en a fait l'essai en présence des commissaires de la Faculté, chargés d'en faire le rapport. L'opération de la cataracte a été exécutée avec tout le succès qu'on pouvoit en attendre. Les commissaires ajoutent que les yeux de la malade étoient continuellement agités de mouvemens convulsifs si précipités que l'opération eut été impraticable sans ce nouvel instrument.

Nous avons parlé dans le n°. précédent du venin de la vipère. Il est bon de connoître que si elle peut nuire par sa morsure, sa chair peut devenir aussi dans certains cas un remède. Je puis en citer un exemple pris d'une collection très curieuse qui a pour titre *Amœnitates academicæ, Linnæi*; la maladie dans laquelle on la propose, est la lèpre. Cette affection cutanée si hideuse est, comme l'on sait, assez commune dans les lieux maritimes; on a conjecturé qu'elle étoit due à l'espèce de vermisseau connu sous le nom de *gordius marinus*: cette opinion est fondée sur ce qu'on se nourrit de harangs, sur ce que ce poisson est rarement exempt du vermisseau dont je viens de parler, sur ce que les vermisseaux sont quelquefois très-tenaces & qu'ils résistent à la coction, &c. Quoiqu'il en soit de cette prétendue origine de la lèpre qui pourroit bien n'être qu'une hypothèse, il paroit constaté par des faits anciennement connus, que la chair de vipère est très-utile pour la guérir. Autrefois il se rendoit d'Egypte à Venise des vaisseaux chargés de vipères desséchées; les modernes ont substitué à l'usage de cette chair, celui de la chair de couleuvre; ce qui doit produire une différence essentielle & qui a peut-être fait tomber en désuétude un remède très-bon en lui-même, & propre à être employé dans d'autres affections cutanées.

Remède du doct. Russel, *contre la lèpre.*

Prenez de la chair de vipère, un scrupule; du camphre, un grain; conserve de roses, autant qu'il en faudra pour former un bol qu'on prendra à l'heure du sommeil.

De six en six jours on substituera à ce bol celui qui suit:

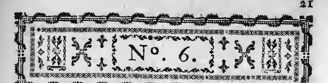
Prenez du mercure doux six grains, du camphre un grain; conserve de roses autant qu'il en faudra pour former aussi un bol. On prendra par-dessus une potion cathartique. Le traitement doit au moins durer un mois.

AVIS

M. Jean Gotthieb Hansius a été fait professeur ordinaire d'anatomie & de chirurgie à Leipsick, le premier septemb. dernier. Il a publié à cette occasion un essai de myotomie contenant des observations sur les muscles du pharynx & du voile palatin.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathur



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Mémoire pour servir à l'histoire de la respiration des poissons, lu à l'Académie des Sciences, par M. Broussonet, *docteur en médecine, &c.*

L'Auteur remarque que la différence des organes de la circulation est toujours en raison de celle qu'on observe dans ceux de la respiration, & que l'une & l'autre de ces fonctions, subissent en quelque sorte dans les différentes classes d'animaux, une dégénération graduelle. Ainsi, dans les oiseaux les poumons sont très-étendus & communiquent à plusieurs cavités particulières, & l'air pénétre dans l'intérieur des os. Leur cœur est divisé en deux ventricules munis chacun d'un oreillette, & leur sang est plus chaud que celui des quadrupèdes & des cetacées. Ceux-ci ont les poumons moins étendus, & ces parties ne se portent point au-delà du thorax. Leur cœur, comme dans les premiers, a aussi deux ventricules & deux oreillettes; mais leur sang est moins chaud, & l'est cependant beaucoup plus que celui des reptiles & des quadrupèdes ovipares dont les poumons sont membraneux formés par des vessies & garnis de fibres musculaires Il n'y circule qu'une petite portion du sang, & le reste passe immédiatement d'un ventricule à l'autre. Les insectes offrent ensuite des différences plus sensibles; leur cœur est membraneux, à peine susceptible de mouvement: ils ont, au lieu des poumons, des vaisseaux particuliers répandus dans différentes parties du corps; leur sang ou la liqueur qui paroît en tenir lieu, n'a point acquis le dégré de couleur ni de chaleur qui caractérise ce fluide dans les autres animaux. Ici le rapprochement devient sensible avec les coquillages aquatiques & les crabes qui respirent de l'eau comme les poissons.

Une différence remarquable dans les diverses classes, est que les organes de la respiration dans tous les animaux qui ne respirent que de l'air, sont placés à l'intérieur; on ne sauroit les appercevoir sans déchirer les parties qui les contiennent. Les organes analogues dans les animaux qui ne respirent que de l'eau, sont au contraire presqu'à découvert On peut les voir sans détruire aucune partie; l'auteur ensuite montre par des exemples, que plus la respiration est parfaite dans les différentes classes d'animaux, plus les organes en sont cachés.

Les poissons présentent, relativement à la conformation des organes de la respiration, deux grandes divisions, dont l'une comprend les cartilagineux, & l'autre, les épineux; les ouïes des premiers sont soutenues sur un arc cartilagineux; dans les épineux elles portent sur des osselets recourbés, dont le nombre est rarement au-dessous de quatre sans jamais l'excéder. Le cœur, dans les épineux, est renfermé dans un péricarde; les cartilagineux au contraire, n'en ont point, à proprement parler.

L'auteur a établi ensuite des objets de comparaison par rapport au cœur des divers animaux; ainsi il trouve que cet

organe dans les oiseaux est huit ou neuf fois plus gros qu'il ne l'est dans un poisson d'un égal volume. On sait que le cœur d'un homme pèse ordinairement dix onces si le poids total de son corps est de 150 livres. M. Haller a trouvé que dans une carpe de 4920 grains, le cœur ne pesoit que neuf grains. Le poids du cœur dans l'homme est donc 247 fois plus petit que le poids du corps, tandis que celui de la carpe l'est 546 fois.

La férocité des animaux terestres suit la même gradation que le volume de leur cœur. Cette loi se retrouve dans les poissons; ainsi les requins, les chiens de mer, les rayes, &c. qui surpassent par leur voracité les autres poissons, ont aussi le cœur bien plus volumineux. M. Broussonet a comparé le cœur d'un brochet avec celui d'une tanche de même poids; cependant dans le premier, le cœur pesoit 6 grains, & celui de la tanche n'en pesoit que quatre; il a aussi observé que dans les poissons dont les ouïes étoient les plus grandes, le cœur étoit aussi le plus gros, toujours proportionellement à la grosseur du corps.

L'auteur a établi d'autres points de comparaison entre la conformation du cœur & des grands vaisseaux qui aboutissent à cet organe, dans l'homme & dans les poissons. Ensuite il en vient à la maniere dont les poissons reçoivent l'eau qu'ils respirent. Il observe que le conduit par lequel les quadrupèdes & tous les animaux à sang chaud transmettent l'air dans les poumons est le même dans tous, au lieu que les poissons reçoivent l'eau dans les organes analogues, par différentes ouvertures. Ainsi la lamproye a une seule ouverture sur le haut de la tête, par laquelle l'eau est conduite aux ouïes; d'autres, comme la raye, ont de chaque côté de la tête une ouverture par laquelle l'eau s'insinue. Le plus grand nombre des poissons reçoit cependant l'eau par la gueule, & elle sort par les ouïes.

Dans les animaux qui respirent de l'air, il n'y a qu'une seule ouverture par où cet aliment est reçu & est rejeté; dans les poissons, l'eau entre par une ouverture & sort par une autre. Par un mécanisme singulier, chaque fois que le poisson ouvre la gueule, les opercules s'écartent par leurs bords, du corps de l'animal & laissent échapper l'eau qui étoit contenue dans la cavité des ouies, en sorte que leur mouvement est analogue à celui des côtes dans la respiration. On sait que dans l'homme & les animaux quadrupèdes, l'air déphlogistiqué répandu dans l'atmosphère se change en air fixe en se combinant avec le principe phlogistique du sang. L'analogie indique donc qu'au moyen de la respiration, les poissons soutirent aussi la très-petite portion d'air pur que l'eau peut contenir. Les poissons ont aussi des inspirations plus fréquentes, que les animaux qui vivent dans l'air, parce que le principe qui doit être extrait de l'eau par leurs organes, est moins abondant dans ce dernier fluide que dans l'air, & qu'il est plus difficile de l'en séparer. Il est vraisemblable que le sang en passant à travers les ouïes des poissons, se dépouille comme dans les quadrupèdes en passant à travers les poumons, du principe phlogistique dont il est surchargé: mais l'auteur a la circonspection de proposer ces opinions comme enveloppées encore d'obscurités, & il laisse aux chymistes le soin de déterminer la maniere dont l'air déphlogistiqué est uni à l'eau. En attendant il forme des rapprochemens qui peuvent être utiles pour rechercher les effets de l'eau que les poissons respirent. C'est ainsi qu'il remarque que la quantité du sang dans les animaux est toujours en raison de la perfection de leur respiration.

Des poissons que l'auteur a mis dans de l'eau distillée, y ont vécu. Ils ont, à la vérité, donné d'abord des signes de malaise; mais après avoir nagé quelque temps, ils n'ont plus paru souffrir; ils avoient probablement déterminé par leur mouvement, l'eau à s'unir à la portion d'air nécessaire à la respiration. Cependant un petit poisson enfermé dans un flacon bouché, qui contenoit une pinte d'eau distillée, a vécu plus de 30 heures.

L'eau légérement acidulée au moyen de l'air fixe, a fait mourir dans quelques minutes un poisson vigoureux; sa gueule & l'ouverture de ses ouïes étoient très béantes; d'autres poissons plongés dans l'eau de chaux sont aussi morts bientôt après.

Il paroît, suivant des expériences de l'auteur, que les poissons ne peuvent vivre ni au-delà de 28 degrés de chaleur du thermomètre de Réaumur, ni au-dessous de quelque dégré de zéro; au lieu que cette latitude est beaucoup plus

considérable pour les animaux à sang chaud, & qu'elle paroît être en raison de la chaleur vitale.

Mattine a observé sur plusieurs poissons d'eau salée, que la chaleur du sang n'excédoit pas plus d'un degré celle de l'eau où ils étoient plongés. M. Broussonet a fait plusieurs expériences analogues sur des poissons de la Seine, en plongeant un thermomètre dans leurs corps, & l'augmentation n'a été souvent que d'un demi-degré où de trois quarts sur celui qui indiquoit la température de l'eau. Des carpes ont donné constamment un degré d'excédent. Les cétacées au contraire qui respirent de l'air ont le sang aussi chaud que celui de l'homme. L'auteur, dans ses voyages, eut occasion de plonger le thermomètre dans le corps d'un marsouin à travers une blessure qu'il venoit de recevoir; l'animal étoit déja mort, & le thermomètre monta jusqu'à 28 degrés & demi.

Un autre ouvrage sur les poisons, publié il y a déja quelque année par M. Broussonet, & l'extrait du mémoire que je viens de rapporter, suffisent pour faire connoître tout ce qu'on doit attendre de son zèle & de ses lumières. Il a la sage retenue de n'offrir ici ses recherches que comme des moyens propres à servir à l'histoire de la respiration des poissons; mais il n'en répand pas moins de grandes lumières sur cette fonction primitive, qui, avec quelques points d'analogie, offre des différences si marquées quand on la compare à celle des animaux à sang chaud; quand on sait ainsi frayer le chemin, combien n'a-t-on point d'avantages pour atteindre le but qu'on propose!

Séance publique de la Société royale de physique, d'histoire naturelle & des arts d'Orléans, le 4 janvier 1785.

M. de Cypierre de Chevilly, président de la Société, a ouvert la séance par un discours aussi flatteur pour la Compagnie à laquelle il étoit adressé, qu'intéressant pour la nombreuse assemblée qui l'écoutoit. Ce Magistrat s'est félicité d'être à portée de présenter au Ministre le résultat des travaux de la Société, « & de jouir de » la double satisfaction de tendre, comme » administrateur, hommage à la vérité, » & de participer, comme confrère, aux » éloges que ses efforts mériteront ».

M. d'Auteroche de Talsy, directeur, a lu un discours *sur l'influence que peut avoir la Société royale de physique, &c. dans la province de l'Orléanois.* Cette Société doit sa naissance, comme tous les établissemens de ce genre, à l'amour des sciences. L'utilité qui en fait la base, lui a mérité la sanction du gouvernement, & les soins particuliers d'un Magistrat dont les vertus sont héréditaires dans un fils qui lui succède. L'orateur considère sur-tout les avantages qui peuvent résulter pour la province, des sciences qu'elle cultive, & cette idée développée par des exemples choisis dans les trois règnes de la nature, forme autant de divisions heureusement caractérisées de ce discours patriotique.

M. Barbot, après avoir exposé dans un *Mémoire sur l'avantage qu'il y auroit à faire des semis de Pins dans les terres maigres & peu propres à la production des grains*, que la cherté progressive des bois étoit moins l'effet de la diminution des forêts, que des consommations multipliées par le luxe, propose pour y remédier, la culture du Pin dans les terreins sabloneux. La préférence que M. Barbot lui accorde sur le chêne, est fondée sur l'accélération très-sensible de son accroissement, d'après des expériences décisives dont il a mis les résultats sous les yeux de l'assemblée. Les diverses branches d'utilité qu'offrent l'écorce & le bois du Pin capable de suppléer au chêne dans presque tous les cas, fournissent encore à l'auteur des argumens en faveur de sa spéculation.

M. Beauvais de Préau, secrétaire perpétuel, a lu, pour M. l'abbé Deschamps, un *Mémoire sur les animaux microscopiques.* La découverte du microscope a fait faire à la physique des progrès que M. l'abbé Deschamps développe. Il passe ensuite en revue les systêmes les plus accrédités sur la nature des animalcules que l'on découvre dans les infusions à l'aide de cet instrument. Il examine séparément leur formation, leur développement, leur propagation & leur fin; en s'appuyant des expériences de M. l'abbé Spallanzani & des siennes propres, pour établir que la matière des infusions est le seul dépôt & la matrice de leurs germes, & pour réfuter les auteurs qui contestent l'animalité à ces petits êtres.

M. l'abbé Pataud, a lu un *Plan analytique & raisonné de l'histoire naturelle, civile, politique & littéraire du cours de la Loire*, qu'il se propose d'écrire. Elle sera précédée d'un *Abrégé de l'histoire des fleuves connus*. Il prendra ensuite la Loire dès son origine, & soumettra à ses discussions, les principales rivieres qu'elle reçoit dans son cours, les pays qu'elle arrose, ses inondations, les digues qu'on leur a opposées, ainsi que les monumens dont elle s'enorgueillit, les diverses branches de commerce qu'elle favorise, la nature de ses eaux, les mœurs des habitans de ses rives, ceux qu'elle nourrit dans son sein, avec les substances minérales & végétales qui composent son lit; enfin, il rappellera les faits remarquables dans l'histoire, dont elle aura été le théatre, & n'oubliera point les Grands Hommes dans les arts ou les sciences, des différentes provinces qu'elle parcourt.

Une Pièce de monnoie d'argent, ancienne, trouvée en quantité aux environs d'Alaine, entre Chartres & Orléans, a fait la matiere d'une *dissertation* de M. Crignon-Vandebergue.

M. Beauvais de Préau a lu les *éloges de MM.* Pajon de Moncets & Dessain; le *premier*, *Associé-correspondant*, & le *second*, *Adjoint de la Société Royale de physique*, &c.

M. Huet de Froberville, co-secrétaire, après avoir fait la lecture du précis des travaux de la Société, depuis le 23 avril jusqu'au 3 septembre de l'année 1784, a rendu compte des divers ouvrages envoyés au concours pour les places d'expectans. La Société n'a cru devoir admettre que le n°. 7, renfermant deux observations, dont l'une concerne un *ver*, du genre appellé *gordius*, & l'autre un *lichen*, de l'espèce de ceux que Linné nomme *leprosi* & *scutellati*, avec cette devise: *Meta laboris honos*. Ces deux pièces qui annoncent des connoissances & le talent de la discussion, sont de M. Vandebergue de Villebouré. M. de Froberville a annoncé ensuite l'ouverture d'un concours pour deux places d'expectans que la Société accordera dans sa séance publique prochaine d'après Pâques.

LIVRES ÉTRANGERS.

CAROLI A. LINNÉ *systema vegetabilium ed. XIV. Multis accessionibus adornata ab J. A. Murray, Gott. ap Dietrich. in-8°.*

LANGUTH (G. A.) *Opuscula historiam naturalem spectantia. Dessaviæ in Bibliopolio eruditorum.*

Ce sont la plupart des programmes, des dissertations & d'autres légers écrits publiés après la mort de l'auteur. On y a joint l'histoire de sa vie.

RETZII *observationum botanicarum. Fasc. IV. Lips. apud Crusium, in-fol.*

SANDIFORT (P.) *De cerebro infantum Libellus cum figuris. Lugd. Batav.*

KRITISCHE *nachrichten, &c.* c'est-à-dire: Relations critiques sur les petits ouvrages des universités nationales & étrangères. A Leipsick, chez Boehm, 1784. *in* 8°.

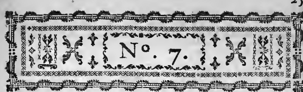
Voici la 2e. année de ce recueil périodique, entrepris par l'érudit professeur M. Grunet de Jena; son but est de faire connoître les dissertations & autres opuscules de médecine qui paroissent depuis 1780. Il attaque ici judicieusement l'ignorance & la pédanterie.

KRITISCHE *nachrichten, &c.* c'est-à-dire: Notices critiques d'opuscules médicinaux, publiés dans les universités tant d'Allemagne que chez l'Etranger, pendant les années 1780 & 1781, contenans des extraits & des jugemens concis, par M. *Christian Geoffroi Gruner*, conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, professeur ordinaire de médecine à Jena, & membre de plusieurs Académies & sociétés savantes. Seconde partie. A Leipsick, chez Boehmen, 1784. *in*-8°. de 294 pag.

Nous donnerons au numero prochain quelques titres de ces Notices.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Observations pratiques sur les maladies vénériennes, traduites de l'anglois de M. Svédiaur D. M. par M. Gibelin, D. M. 1 volume de 384 pages. A Paris, chez Cuchet, libraire, rue Serpente.

L'Ouvrage dont on présente la traduction au public, est le fruit des observations d'un des praticiens les plus distingués. L'objet de M. Svédiaur n'a pas été de donner un traité élémentaire & complet sur les maladies vénériennes. Il a voulu seulement faire servir à l'instruction publique ce qu'il a eu occasion d'observer lui-même, sur les affections les plus opiniâtres & les plus invétérées, sans omettre cependant de donner des idées justes & précises des cas moins graves.

Ce n'est point sur des raisonnemens & des hypothèses que se fonde l'auteur; il ne consulte que l'expérience & l'observation, & il reste dans le doute quand il ne peut résoudre les questions par cette voie. On ne peut rien trouver de plus méthodique & de plus judicieux que ce qu'il enseigne sur la gonorrhée, sur ses causes, sur ses différences, sur les déplacemens du siège de l'écoulement, sur les symptômes qui l'accompagnent. Pour s'assurer même si d'autres matières âcres & différentes du virus vénérien peuvent produire la gonorrhée; il a fait sur lui-même l'essai d'une injection dans l'urètre qui lui a fait éprouver les douleurs les plus vives, mais qui enfin l'a éclairé sur l'objet de sa recherche.

L'auteur prouve que les tumeurs des testicules qui surviennent dans les gonorrhées sont ordinairement sympathiques, que la matiere du virus n'a pas besoin de se porter dans le scrotum, qu'il suffit qu'elle s'arrête aux orifices des canaux excrétoires de la semence, pour produire par irritation ce gonflement. L'auteur a éprouvé dans ces cas les meilleurs effets de l'usage de l'opium. Il recommande aussi, d'après sa propre expérience, l'inoculation du virus vénérien dans l'urètre lorsque tous les autres moyens de rétablir une gonorrhée supprimée n'ont eu aucun succès.

On a souvent cru qu'il étoit toujours plus avantageux de faire suppurer les bubons vénériens que de les résoudre. M. Svédiaur cherche à détruire ce préjugé, & il prouve le contraire par le raisonnement & l'expérience. Après avoir donné un grand nombre d'observations intéressantes & de préceptes utiles sur la nature & sur le traitement des affections vénériennes particulieres, l'auteur passe à la maladie elle même. Il pense, avec tous les meilleurs praticiens, que le mercure en est le vrai spécifique, de même que le quinquina l'est pour les fièvres intermittentes. Il a dressé un tableau de toutes les préparations mercurielles qu'on a proposées jusqu'à ce jour pour le traitement des maladies vénériennes.

Parmi les différentes manieres d'administrer le mercure, la méthode des frictions est celle que l'auteur préfere; mais

il observe que cette substance métallique est sujette à être sophistiquée, & que tout praticien doit le purifier ou le revivifier du cinnabre. On pense bien qu'il s'élève en général contre la salivation. Après avoir parlé de quelques végétaux qu'on a cru pouvoir substituer au mercure, l'auteur s'occupe des cas qui demandent un traitement particulier. M. Svédiaur termine son ouvrage par des observations sur les maladies vénériennes déguisées & sur celles qui paroissent ou qui sont incurables par le mercure.

L'ouvrage que nous annonçons doit être distingué de la foule nombreuse des compilations qu'on voit si souvent paroître sur le même objet; on se convaincra à la lecture que tous les préceptes que l'auteur donne sont suggérés par l'amour du vrai & le talent rare d'observer & de varier le traitement suivant les circonstances. Il expose, sans prévention, les remèdes qui ont été les plus vantés, il les soumet à un examen rigoureux, & indique le choix qu'on en doit faire dans les cas particuliers; c'est toujours une pratique judicieuse & éclairée qui le dirige.

Combien est estimable ce ton d'ingénuité & de candeur que prend un homme qui ne communique ses lumières que dans la vue d'être utile! On ne peut mieux en sentir tout le prix qu'en le comparant avec une autre extrême, c'est à-dire, le charlatanisme qui se couvre de mystères, qui vante avec emphase ses remèdes & qui sans aucune distinction d'âge, de tempérament ou de toute autre circonstance de la maladie, les prodigue à tous venans sans s'informer d'autre chose que d'en recueillir le salaire. Je puis en offrir un exemple dans le sieur de Saint-Romain, qui offre « un antidote supérieur » à tous les remèdes connus pour la guérison radicale de toutes les maladies » vénériennes. Ce merveilleux remède, » dit-il, est au dessus de tous les éloges. » Il est par sa bénignité même à la portée » des femmes enceintes & des enfans; on » n'a besoin du secours de personne pendant le traitement, & le malade se » trouve guéri avant qu'on ait pu soupçonnet son état. Il ajoute qu'on peut » se traiter en tout temps, même en voyageant tant par mer que par terre ».

Voilà ce qu'on appelle une sage prévoyance pour augmenter son trafic; le continent ne suffit point à sa noble ambition; il l'étend sur les mers & jusques dans le nouveau monde.

Le ton de la confiance présomptueuse est facile à reconnoître. L'homme peu éclairé & sans principes, n'est jamais arrêté par aucun obstacle. Il voit par-tout la maladie sous la meme forme. Il ne vante qu'un seul & unique remède. Les lumières au contraire rendent circonspect & réservé. On examine chaque objet en particulier, on le contemple sous toutes ses faces, & on craint toujours de se faire illusion. Il faut espérer que le goût général des sciences qui se répand de jour en jour, rendra plus difficile sur le choix des personnes, & que dans l'affaire la plus importante, je veux dire la santé, on redoublera sur-tout d'attention & de vigilance.

Remarques de M. Svédiaur, sur la Purification du Mercure.

Le Mercure qu'on destine à l'usage des frictions, dit M. Svédiaur, doit être pur, ce qu'on ne doit guères attendre de celui qui est dans le commerce. En effet, la plus grande partie vient d'Idria, & passe par les mains des Hollandois qui savent le sophistiquer avec des substances hétérogènes, sans qu'il éprouve aucune altération sensible dans sa fluidité & dans son brillant métallique. Cet art consiste à l'amalgamer avec du plomb : cette sophistication est encore plus difficile à reconnoître en y ajoutant du bismuth; car l'amalgame qu'on forme par cette addition, est beaucoup plus fluide & conserve beaucoup mieux le brillant métallique & argenté du mercure. Il ne faut nullement compter sur la purification ordinaire qui consiste à faire passer cette substance métallique, par la pression à travers un sac de peau; la raison en est que l'amalgame composé de mercure, de plomb & de bismuth, est souvent si parfait, que, quoique l'alliage fasse le quart de la masse entière, il ne reste cependant que très-peu de ces matières hétérogènes dans le sac de peau qu'a traversé le mercure.

Le seul moyen de le purifier est donc la distillation. On regarde les vaisseaux de fer comme les plus convenables, parce que le fer est le seul métal avec lequel le mercure refuse de s'unir, & qu'il n'y a d'ailleurs aucun danger que les vaisseaux de fer soient brisés par ce procédé,

comme pourroient l'être ceux de verre, à raison sur tout de la grande expansion que le mercure éprouve dans cette opération. Plus on fait monter haut le mercure avant qu'il se condense, plus on est sûr de le débarasser des particules de plomb qui ne peuvent par ce moyen le suivre dans le récipient. Le vaisseau destiné à cette opération doit donc être un pot de fer avec un long col du même métal, pareil à un canon de mousquet.

Mais afin de condenser mieux & plus aisément le mercure qui s'élève sous forme de vapeurs, il faut que l'extrémité de ce tube qui doit être recourbé, plonge de deux ou trois pouces dans du vinaigre. Par cette méthode on obtient tout le mercure sans perte; la personne qui opère n'est exposée à aucun danger; & de plus, on dépouille parfaitement le mercure de toutes les particules de plomb & de bismuth qui pourroient être montées avec lui, & qui sont solubles par le vinaigre, au lieu que le mercure ne l'est pas.

Voici les caractères du mercure pur; 1°. il faut que lorsque l'on le verse sur une table de bois, il forme des globules qui conservent toujours leur figure sphérique, & ne s'étendent jamais en longueur comme un fil ou une ligne; 2°. qu'il ne soit pas couvert d'une pellicule, mais que sa surface soit brillante; 3° lorsqu'on l'agite avec de l'eau, il ne doit pas la rendre noirâtre & sale; 4°. lorsqu'on l'agite ou qu'on le mer en digestion dans du vinaigre, il ne doit pas lui communiquer un goût douceâtre; 5° étant mis sur le feu dans une cuiller de fer, il doit s'évaporer en entier sans rien laisser après lui. On ne doit jamais employer du mercure, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, sans s'être assuré qu'il est parfaitement pur; car si l'on se sert de ce métal dans un état d'impureté, on peut non-seulement être trompé dans les effets qu'on s'en promet, mais encore causer beaucoup de mal à son malade.

On sait qu'on peut aussi révivifier le mercure du cinnabre avec les sels alkalis, la terre calcaire ou telle autre substance qui ait plus d'affinité avec le soufre que le mercure. Si on expose le mélange à la distillation, le mercure dégagé s'élevera sous forme de vapeurs, & passera dans le récipient.

Exemples d'inoculation durant la grossesse.

Dans un des derniers Journaux de médecine de Londres, on rapporte trois exemples de petite vérole inoculée durant la grossesse; le chirurgien avoit été obligé de déférer aux instances des personnes elles-mêmes qui demandoient l'inoculation, & aux circonstances du lieu où la petite vérole naturelle regnoit universellement, en sorte qu'il y avoit peu d'espoir d'échapper à la contagion.

M .H. presqu'au terme de sa grossesse, fut la premiere. Le bras où on avoit fait l'application du virus, s'enflamma, & tous les autres symptômes qui parurent furent d'un bon augure. Sept jours après la fièvre d'éruption se déclara, & les boutons qui n'étoient pas très-nombreux parurent le troisième jour. Quand ils commencerent à se dessécher, la malade fut saisie d'un violent frisson avec d'autres symptômes qui indiquoient la mort de l'enfant qu'elle avoit dans son sein. La constipation qu'elle éprouvoit fit recourir à un laxatif; on employa ainsi quelques diaphorétiques qui la soulagerent. Sept jours après, la fièvre d'éruption; elle commença à sentir les douleurs de l'enfantement, & le lendemain elle accoucha d'un enfant mort. Le corps de cet enfant étoit couvert de boutons de petite vérole, & la base de ces boutons étoit comme dans un état gangreneux.

E. B. fut aussi inoculée le huitième mois de sa grossesse, l'éruption parut le cinquième jour, & la fièvre ne diminua point. On fit une saignée & on donna une mixture saline. Sept jours après, les douleurs de l'enfantement se déclarerent, & la malade mit au jour dans peu d'heures, un enfant vivant. Ce dernier n'offroit aucune trace d'éruption sur son corps, mais il mourut dix jours après, d'une affection d'intestins.

M.... J. fut aussi inoculée le 8e. mois de sa grossesse, jour même que la précédente; elle parcourut toutes les périodes de la maladie de la manière aussi la plus heureuse, & trois semaines après, elle accoucha également d'un enfant vivant & qui n'offroit aucune marque d'éruption de la petite vérole.

Ces cas ne semblent-ils pas indiquer que dans des circonstances urgentes, la grossesse n'est point une raison propre à empêcher l'inoculation, & qu'il vaut encore mieux y recourir que de mettre la mere en danger d'être attaquée de la petite vérole naturelle durant ses couches.

LIVRES ÉTRANGERS.

Kritische nachrichten, &c. c'est-à-dire: Notices critiques d'opuscules médicinaux, &c. *annoncées dans le* No. 6.

Il paroît annuellement une multitude considérable de dissertations, de thèses & de programmes, qui sort des diverses Facultés de Médecine de l'Europe. Des annales qui nous feroient connoître par des extraits & des analyses les principaux écrits de ce genre, seroient assurément très intéressantes. C'est à peu-près l'objet que remplit avec succès le savant M. Gruner. Son recueil offre déja des notices avec un jugement de plus de 500 opuscules de médecine. Le second volume qui fait l'objet de cette annonce contient 212 articles de dissertations publiées en Allemagne, & 27 seulement des pays étrangers. Parmi ce grand nombre, il n'est possible que de donner quelques titres; c'est ce que nous allons faire.

1°. *De la fièvre puerpérale.*
2°. *De l'erysipele volante.*
3°. *Sur la formation du pus.*

Ces trois dissertations ont été soutenues aux Ecoles de Vienne en Autriche.

4°. *De l'usage de l'opium en chirurgie.*

Ce narcotique convient dans toutes les playes récentes, pour calmer la douleur & abattre l'irritation; mais il faut l'administrer à petites doses contre les ulcères, & cela seulement au commencement; lorsque les ulcères ont leurs bords flasques, pâles, flétris & douloureux, l'opium fait alors des merveilles. Il produit également de bons effets dans la gangrène, le tétanos, le trismus, les hernies étranglées; les lésions de la tête, les commotions du cerveau, les ophthalmies, les tayes à la cornée transparente, particuliérement lorsqu'il s'agit de résoudre les humeurs stagnantes.

5°. *Sur les vertus anthelmintiques du laurier-franc, (laurus vulgaris.)*

L'écorce, les feuilles & les chatons de ce végétal, recueillis au printemps, ont une odeur agréable & aromatique. On les donne en décoction, ce qu'il faut continuer quelques fois six semaines ou deux mois.

6o. *Dissertation sur l'opération du trépan fait au sternum.*

Cette opération demande un chirurgien très-exercé. On trouve réuni dans cet écrit tout ce qu'il y a de plus intéressant sur ce genre de trépan. Après une descript. claire & exacte de la région externe & interne de la poitrine, l'on y traite des maladies pour lesquelles on conseille ce trépan, & celles où il faut l'éviter; on termine cette dissertation par des détails sur la maniere de faire cette opération, son utilité & la description de l'instrument le plus propre pour cet objet.

7°. *Sur les lavemens & une nouvelle fumigation de tabac, pour rappeller à la vie les asphyxiés*

8°. *Observation sur l'anus imperforé d'un nouveau né.*

9°. *Dissertation sur une maladie singulière, que M. Sinwart, professeur en médecine à Tubingue, nomme* osteo sarcocelle.

10o. *De l'efficacité de l'inoculation de la gale, pour guérir plusieurs maladies graves & chroniques.*

11°. *Dissertation physiologique sur la formation de la parole.*

12°. *Observation chirurgicale sur le bubonocèle.*

13°. *Observations anatomiques rares.*

14°. *Essai de médecine vétérinaire.*

15°. *Sur les émétiques.*

16°. *Des fumigations faites avec le cinnabre.*

17o. *De l'usage de l'eau froide en topique.*

18o. *De la métastase laiteuse.*

19°. *Questions médico-légales sur la vitalité des enfans.*

20°. *Dissertation de médecine sur l'usage du Lichen d'Islande.*

21°. *Sur les préservatifs des maladies vénériennes.*

22°. *Mémoire sur l'huile de Ricin, regardée comme un remède excellent contre les vers & pour purger.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne-Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

DISSERTATIO *medica de usu aquæ frigidæ externo topico, Aut. Ernesto Danter. Gottingæ.*

LE sujet de cette dissertation est très-intéressant & susceptible d'applications nombreuses & utiles. Un grand nombre d'affections peuvent être prévenues ou guéries par ce moyen simple. Les anciens & ceux des modernes qui ont marché sur leurs traces, en ont fait le plus grand usage ; l'auteur rassemble en sa faveur une foule d'autorités & fait connoître combien une pratique judicieuse est féconde en méthodes simples & puisées dans la nature.

L'action du froid sur le corps humain varie suivant ses différens dégrés, ou d'autres circonstances particulieres ; cette variété même est poussée si loin, qu'on seroit tenté de lui attribuer des qualités contradictoires : c'est ainsi que ses effets stimulans & toniques si constatés par l'observation, sont d'autrefois remplacés par des qualités stupéfiantes & délétères. Qu'on applique de l'eau froide à une partie ; on éprouve une sensation peu agréable & souvent un frissonnement ; que l'impression soit plus forte & plus prolongée, la partie est affectée de gonflement, de rougeur, & peu après de chaleur & d'une douleur vive. Si enfin le froid est intense & de quelque durée, l'engourdissement succède avec l'insensibilité, & la partie peut être frappée de gangrène.

L'auteur, après avoir remarqué combien les effets du froid varient suivant ses différens dégrés, ajoute d'autres restrictions prises de l'état de sensibilité & d'irritabilité des individus ; il faut avoir encore égard à l'empire de la coutume, ainsi qu'au genre particulier de la maladie. Dans certaines affections il suffit d'exciter & de stimuler légèrement ; dans d'autres il faut une impression brusque & forte. Il seroit imprudent & téméraire de l'employer dans beaucoup d'autres cas : car on sent bien que ce n'est point dans les écoles de médecine, mais seulement sur les traiteaux qu'on entend parler d'un seul & unique remède pour toutes les maladies.

Il y a sur-tout une affection ou un état infirme de la tête qui demande des lotions ou des affusions d'eau froide, sans qu'aucun autre remède puisse peut-être remplacer ce moyen. Ce n'est pas, à proprement parler, une maladie, mais c'est une disposition prochaine qui doit la faire craindre. On est apatique & porté au sommeil, ou bien on est tourmenté de migraines ou de maux de tête chroniques ; quelquefois ce sont des affections catharrales qui laissent peu de relâche, d'autrefois ce sont des congestions habituelles vers la tête & un penchant à l'apoplexie. Quel fruit ne peut-on point retirer dans des cas semblables des effets toniques & stimulans du froid, en réitérant son application avec un certain ordre. L'auteur rappelle à ce sujet un principe d'hygiène très-important :

qui est d'endurcit en général sa tête au froid, & de maintenir les pieds chauds.

L'efficacité de l'application de l'eau froide sur la tête des phrénétiques, est non-seulement constatée par des observations, mais il est encore prouvé que le même effet a le plus souvent lieu à l'égard de la manie qu'on pourroit regarder comme une phrénésie chronique. Il est rapporté qu'un médecin françois qui pratiquoit en Allemagne, obtenoit le plus grand succès de la méthode suivante. Après avoir prescrit des saignées générales, il faisoit mettre le maniaque dans un bain tiède, le tronc du corps à moitié plongé dans l'eau. Il faisoit ensuite placer sur sa tête un morceau de glace creusé en forme de bonnet. D'autres médecins ont guéri par le même moyen des maniaques en Silésie & dans d'autres parties de l'Allemagne.

On a souvent de la peine à concilier des effets qui sont cependant constans, & qu'on ne peut révoquer en doute. Il est connu que dans les brûlures légères & qui cependant causent une douleur très-vive, il n'y a point de meilleur moyen que de tenir la partie dans de l'eau froide, ayant soin de renouveller celle-ci à mesure qu'elle s'échauffe; mais il est aussi constaté par une pratique universelle dans le nord, que quand une partie a été gelée & qu'elle est réduite à un état de gangrène par un froid excessif, on doit la plonger dans de l'eau froide, ou bien la couvrir & la frotter avec de la neige ou de la glace. Il est au contraire certain que si on l'approchoit du feu ou qu on mît l'eau chaude en usage, la partie seroit frappée de sphacèle sans retour, & cette observation même n'avoit point échappé à Hippocrate. Cet exemple fait voir combien il faut se défier du raisonnement & avoir recours à l'expérience. Je dois faire cette remarque dans un temps où tout le monde prononce sur la médecine: que de personnes auroient dit avec un ton de confiance, *contraria contrariis curantur*. Il faut guérir le chaud par le froid, & le froid par le chaud; & avec ce beau principe on eut mutilé les uns, ou fait perdre la vie à d'autres.

On doit moins s'étonner que le froid ait été employé dans les maladies putrides, puisqu'on ne peut lui refuser une vertu anti-septique, & que les substances qu'on conserve dans des lieux froids, sont garanties de la corruption. L'auteur rapporte des observations bien constatées de ses effets dans des fièvres caractérisées par une grande prostration de forces. On ne trouve pas sur-tout de plus puissant secours contre le météorisme qui accompagne si souvent les fièvres gastrico-putrides. On a parlé dans un autre numero des frictions glaciales, & ce n'est point sans fondement qu'on a avancé que ce moyen rentroit dans les grands principes de l'art de guérir.

Mais l'Auteur est loin de se laisser entraîner par cette prévention aveugle qui fait vanter exclusivement un remède & qui en juge toujours l'application sûre & utile. Il cite, avec réserve, des exemples de fomentations froides mises en usage dans la péripneumonie ou dans d'autres inflammations des viscères, & suivies de succès. On doit pressentir qu'une expérience consommée & un coup d'œil observateur, peuvent dans des cas extrêmes, faire recourir à des méthodes qu'on doit être bien loin d'ériger en précepte: l'homme prudent ne doit jamais proposer que celles qui sont constatées par une pratique constante. A plus forte raison doit-on proscrire l'usage de l'eau froide dans le rhumatisme, la goutte, les exanthèmes, des inflammations externes, des tumeurs critiques&c. l'habileté ne consiste pas à vouloir guérir tout ce qui se présente, mais à prévoir souvent des maux plus graves que peut entraîner une fausse guérison, & à mettre une distinction éclairée, soit dans les maladies différentes, soit dans les diverses espèces de la même maladie. Antonius Musa avoit sauvé Auguste d'une inflammation du foie avec des fomentations froides. On lui avoit élevé des statues à Rome, & dans l'ivresse de ses succès il crut avoir la nature à ses ordres: il traita aussi Marcellus dans une autre maladie avec des lotions froides, & il lui donna la mort.

RÉPONSE à *l'Auteur des Doutes d'un Provincial*. Broch. de 70 pag. A Paris, chez Duplain, Cour du Commerce.

L'histoire du Rhéteur Asclepiade, contemporain du Grand Pompée, est remarquable. Il médite de se faire un nom célèbre en médecine, mais dépourvu de principes il fait choix d'un sujet où on ne puisse le prendre en défaut. Il voit prôner dans les auteurs, l'abstinence, les

frictions & un léger exercice. Son imagination vive lui fait adopter cet objet pour y déployer une éloquence étudiée : Il peint avec chaleur, il s'exprime avec véhémence. La simple prescription d'eau froide est parée de toutes les graces de la diction. Les délices du bain & des balancemens voluptueux qu'il conseille, donnent lieu à des descriptions animées & à des images poétiques. On le prône, on vante ses cures, & bientôt il passe pour un être surnaturel envoyé pour le salut des hommes. Changez les temps & les lieux ; supposez non dans le moderne Asclepiade, mais dans des sectateurs les talens oratoires ; substituez à des moyens connus le mot mystérieux de magnétisme, & vous aurez l'histoire des prodiges nouveaux de ce siècle.

« Le plus grand avantage de cette innocente chimère qu'on appelle magnétisme, dit le critique auquel on vient de répondre, c'est d'écarter de nous les poisons, les poignards de la médecine ». Cette vive sortie est digne sans doute de figurer à côté de celles de Pline, de Bacon, de Montaigne, de Rousseau, &c. mais quelque vénération qu'on doive d'ailleurs avoir pour la mémoire de ces hommes célèbres ; quelques égards que mérite un malade soulagé par la nouvelle méthode, on doit convenir que le ton de l'aigreur n'éclaircit rien dans les sciences naturelles, & que l'homme même de génie, peut parler sans justesse de ce qu'il n'a point approfondi ; juger sainement de ce qu'on connoît, n'est point un titre pour bien juger de ce qu'on ne connoît pas.

La théorie de la médecine a été souvent altérée par l'alliage des opinions dominantes de certains siècles & par la Polypharmacie. Mais la secte rigide des observateurs s'est toujours maintenue depuis Hippocrate dans sa pureté originaire ; on pourroit citer la série des auteurs qui l'ont propagée : c'est un point de conformité qu'a la médecine avec la morale ; on peut même ajouter avec les autres sciences. Dans tout genre les esprits exacts & rigoureux sont en petit nombre. Combien peu de chymistes marchent sur les traces de Stahl, de Boërhave & de Rouelle ? Combien peu d'auteurs en Mathématique respirent l'austère rigueur de l'ancienne géométrie, ou la prennent pour base de l'analyse moderne ? Il est curieux de rapprocher la marche de l'esprit humain dans les genres les plus opposés, & de voir à côté de ses écarts les témoignages de sa grandeur solide.

La connoissance exacte des symptômes divers qui servent de caractère aux maladies, le talent d'en prévoir les suites, l'art délicat de régler le régime dans les maladies aigues, une sage combinaison des préceptes de l'hygiène dans les chroniques, constituent presqu'en entier le corps de la science : pour le completter il faut y joindre l'usage circonspect & réservé de quelques remèdes simples que certains cas rendent nécessaires ; mais rien n'a jamais été plus contraire à l'esprit de la médecine que de la représenter toujours entourée d'un appareil de pharmacie : le signe le plus certain de médiocrité dans un ouvrage, est d'être hérissé de formules. Les lumières & les vrais principes ne s'annoncent au contraire jamais mieux que par une pratique simple. L'exemple des charlatans montre assez combien il est facile de prodiguer les médicamens. Toutes les déclamations contre la médecine, portent donc sur des abus que la saine partie des médecins réprouve. On n'a pas plus de raison de s'en prendre à la science elle-même, qu'on ne feroit fondé à juger de l'ouvrage immortel de l'*Esprit des Loix*, par le griffonage d'un Procureur ou d'un Bailli de village.

Hippocrate, comme le remarque l'auteur de la Réponse au critique, n'offre dans ses ouvrages qu'une observation exacte, du cours, de l'ordre des symptômes & des terminaisons des maladies ; à peine est-il jamais question de médicamens. Son attention principale pour seconder la nature, se porte sur le régime ; mais si le pere de la médecine a posé les fondemens solides de cette science, s'il l'a enrichie d'une foule de découvertes, il a laissé encore un vaste champ à ses successeurs. Tout ce qui peut être vu ne s'est pas sans doute présenté à lui. Les progrès des sciences naturelles sont le fruit lent du temps & de l'observation. Des expériences comparatives ont appris à ne pas toujours jouer le simple rôle de spectateur. L'auteur en cite pour exemple la peste qui ravagea la terre au quatorzième siècle, & celle qui parût au dix-septième, la Suete Angloise, les maux de gorge gangreneux, la fièvre puerpérale, les fièvres malignes, &c. Que deviendroit le malade sans les secours de l'art, dans la co-

lique des peintres, la lepre, le mal vénérien, les écrouelles, l'hydropisie, &c.? On voit donc combien est vague l'expression ordinaire: qu'il faut tout laisser aux soins de la nature.

Lors même qu'en vertu des loix primitives de l'économie animale, il se fait en nous des efforts salutaires, combien ne faut-il pas avoir un tact sûr & perfectionné par l'expérience pour les seconder à propos, pour les soutenir & les diriger sans se méprendre sur leurs suites. C'est sur ce point où les talens naturels doivent être éclairés de l'étude des meilleurs modèles. L'auteur de la Réponse cite la pratique simple de quelques médecins célèbres. Les bornes qu'il s'étoit prescrites lui en ont fait omettre d'autres: tel est, par exemple, Hoffman (1) dans ses opuscules médico-pratiques ou dans son grand ouvrage; tel est encore Stahl qui peut-être de tous les médecins depuis Hippocrate, a porté les vues les plus profondes dans la théorie de la médecine, & sur-tout dans celle des maladies chroniques. Je défie tous les détracteurs de la médecine de s'élever avec plus de force contre l'abus des médicamens qu'il ne le fait dans le texte suivant. «*Quo quis indoctior*, dit-il, *eo est imprudentior & audacior. Nil nisi vomitoria, purgantia, sudationes, venæ sectiones, opium in manibus gestat, versat, vibrat sine oportunitatis dignotione.*

L'auteur de la Réponse met en opposition, avec les manœuvres obscures du Baquet, le vaste tableau qu'offre dans l'Europe l'exercice de l'art de guérir, étayé de principes & fondé sur une pratique éclairée, les écoles où l'on enfonne des leçons publiques, la culture de toutes les autres sciences naturelles qui tiennent à la médecine, les hôpitaux, asyle des infirmités & de l'infortune, & dans toutes les classes de la Société des secours, des consolations & souvent le soulagement ou la cure des maladies les plus graves; les disputes même qu'ont produit les nouvelles découvertes, la circulation du sang, l'émétique, le quinquina, l'inoculation, n'ont-elles point servi à discuter les objets avec plus de soin, à prévenir l'enthousiasme & à faire ressortir la vérité du choc des opinions. Des observations exactes & faites avec justesse, triomphent toujours de l'opposition la plus marquée.

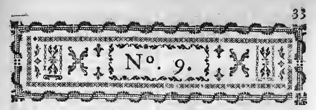
Le critique avoit relevé le despotisme des médecins & l'abus qu'ils faisoient de leur ascendant sur les ames foibles; l'auteur de la Réponse oppose à ces imputations vagues les fonctions tristes & consolantes de leur profession, l'ordre & l'enchaînement de leurs occupations les plus chéries, la privation des plaisirs les plus innocens, la tache noble & touchante de s'occuper des maux de ses semblables, les cris, les plaintes, les dégoûts de toute espèce qu'on leur fait dévorer, le courage qu'ils ont d'affronter les maladies les plus contagieuses, leur vive sollicitude pour leurs malades, la douce satisfaction de les avoir soulagés, enfin les monumens d'estime & de reconnoissance qu'ils ont mérité en tout temps, des nations les plus éclairées.

L'auteur de la Réponse avoit à repliquer à des déclamations générales, & usées contre la médecine: celui qui les fait avoue, dès le premier pas, qu'il ignore cette science; il a fallu donc éviter une discussion sérieuse & raisonnée, & adopter le ton simple de la plaisanterie & d'une douce ironie: si les objets du Baquet donnent lieu à des comparaisons peu relevées, on doit les attribuer au sujet même; l'Auteur parle avec dignité de sa profession; il montre également l'étendue de ses connoissances & la noblesse de son caractère: un objet doit le consoler si son adversaire croit encore devoir jouir de son triomphe. On sait que la nouvelle secte fait revivre les chimères de l'Astrologie, & les tourbillons de Descartes: il faut être tranquille sur la proscription de la doctrine d'Hippocrate puisqu'elle a un fort commun avec celle du créateur de la physique moderne.

(1) On peut citer entr'autres ses dissertations; 1°. *De naturæ & artis eficacia in medendo*; 2°. *De recta & simplicissima naturæ medendi methodo*; 3°. *De medicina simplicissima & optima, motu inedia, aquæ potu.*

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement,) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & FILS, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Séance publique de la Société Royale de Médecine, tenue au Louvre le 15 Février 1785.

Les mémoires envoyés pour concourir au prix de 600 liv. proposé sur la question suivante: *Déterminer quelles sont les maladies vraiment contagieuses, par quels moyens elles se communiquent, & quels sont les procédés les plus sûrs pour en arrêter les progrès*, n'ayant point rempli les vues de la Société royale de médecine, elle en a différé la distribution jusqu'à l'année 1787. Les mémoires destinés à ce nouveau concours seront remis au secrétaire de la compagnie avant le premier mai de la même année. (Voyez la feuille qui concerne les prix proposés dans la séance du 15 février 1785.

II.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 28 août 1781, pour sujet d'un prix dû à la bienfaisance de feue mademoiselle Guérin, la question suivante:

Déterminer par l'analyse chymique quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques de la famille des Crucifères?

Ce prix devoit être distribué dans la séance publique du 26 août 1783. Les vues de la Société n'ayant point été remplies, elle annonça de nouveau le même sujet, & elle indiqua les plantes sur lesquelles elle desireroit fixer l'attention des gens de l'art.

Parmi les mémoires envoyés au concours, deux ont été remarqués. Ils contiennent des analyses faites avec soin, & des résultats d'expériences nombreuses bien présentés dans des tableaux. La compagnie a pensé que le prix devoit être partagé entre les auteurs de ces deux mémoires, à chacun desquels elle a adjugé une médaille en or de la valeur de 150 liv.

Le premier est M. Gueret, ancien apothicaire major des expéditions de Mahon & Gibraltar, honoraire des hôpitaux militaires à Strasbourg, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante:

Dulce ridentes socios amabo.

Hor. Od. XIX. Lib. I.

Le second est M. Tingry, membre du collège de Pharmacie, & de la Société des Arts de Genève, démonstrateur en chymie & en histoire naturelle minéralogique, de la Société des Curieux de la Nature de Berlin, & correspondant de l'Académie royale des Sciences de Turin, résidant à Genève, auteur du mémoire ayant pour épigraphe cette phrase de Plutarque:

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sum.

III.

La Société avoit annoncé, dans ses séances publiques du 26 août 1783 & du 31 août 1784, qu'elle décerneroit des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs mémoires sur cette question: *Existe-t-il un scorbut aigu?* Parmi ceux qu'elle a

reçus, elle en a distingué un de M. Goguelin, docteur en médecine à Moncontour, en Bretagne. Elle a arrêté qu'il en sera fait une mention honorable dans cette Séance.

IV.

Le R. P. Cotte, associé régnicole, ayant continué depuis l'institution de la Société de se livrer avec le plus grand zèle à la rédaction des observations météorologiques très-nombreuses que la compagnie reçoit de ses correspondans, & qu'elle publie dans ses volumes, elle a arrêté qu'elle lui offriroit aujourd'hui, comme un témoignage authentique de sa reconnoissance, une médaille en or de la valeur de 100 livres.

V.

Parmi les mémoires envoyés sur la Topographie médicale, la Société en a distingué un de M. Guyetant, médecin & correspondant à Lons-le-Saunier, sur la Topographie du bailliage & de la ville d'Orgelet. Elle lui a décerné le prix, consistant dans une médaille en or, ayant la même forme que les jetons ordinaires de la Société.

Elle a adjugé l'*Accessit* à M. Didelot, docteur en médecine, & correspondant à Remiremont, en Lorraine, auteur d'une description médico-topographique du bailliage de Mirecourt.

Le mémoire de M. de Larbre, curé de la cathédrale de Clermont-Ferrand, sur la Topographie de la paroisse de Royac, contient des observations bien faites relativement à l'histoire naturelle de ce terrein.

M. Berthelot a joint à la Topographie de Bressuire, en bas-Poitou, des observations pratiques dont la compagnie a été satisfaite.

Les Topographies de Grenoble, par M. Gagnon, de Toulouse, par MM. Masars & Perolle, & de la ville d'Aligre, par M. Pinet, chirurgien, contiennent aussi des observations utiles. La compagnie invite les auteurs à prendre pour modèle, dans les travaux de ce genre, la Topographie de Marseille, par M. Raimonde (1), & celle de la vallée de Monrmorency, par le R. P. Cotte (2). Ils sont aussi priés de lire ce qui est écrit à ce sujet dans la préface du premier volume de nos mémoires, année 1776.

VI.

La Société a décerné dans l'ordre suivant trois médailles d'or, chacune ayant la même forme que le jeton en argent qu'on distribue dans les séances de la compagnie.

1°. A M. Ramel, docteur en médecine à Aubagne, auteur d'un mémoire sur les maladies les plus communes à Bonne & à la Calle, comptoirs principaux de la compagnie royale d'Afrique.

Ce mémoire contient des vues de médecine-pratique dont la Société a été satisfaite.

2°. A M. Jacquinelle, chirurgien-major du régiment d'Agenois, auteur de deux mémoires, l'un sur les pierres intestinales tant de l'homme que du cheval, l'autre sur la gangrène humide des hôpitaux.

3°. A M. Lefebure Deshayes, correspondant du cabinet du Roi, membre de l'académie des Arcades de Rome, & résidant à la nouvelle Plymouth, auteur de deux mémoires, l'un sur les eaux minérales de la grande anse, l'autre sur les *Albinos* ou *nègres blancs*.

VII.

La Société croit devoir faire une mention honorable d'une observation envoyée par M. Masse, doct. en médecine à Bordeaux, sur des accidens très-graves survenus à des ouvriers que l'on employoit pour emmagasiner & battre des peaux de chevreuil envoyées de la Louisiane, & auxquels plusieurs ont succombé.

La Société a reçu de Marseille & d'Arles des mémoires sur les maladies de plusieurs classes d'artisans. Elle invite les auteurs à rendre leur travail, déja intéressant, plus complet, en recueillant & en y ajoutant des faits de médecine-pratique.

Les mémoires & observations seront adressés, ainsi qu'il est d'usage, à M. Vicq-d'Azyr, *secrétaire perpétuel de la Société, sous le couvert de Monseigneur le Contrôleur-Général, sous les auspices duquel se fait cette correspondance.*

(La suite de la séance au n°. suivant.)

(1) Deuxième volume du Recueil de la Société.
(2) Troisième volume dudit Recueil.

Remarque sur la fabrication du Pain de Maïs.

On a inséré dans le n°. 2 de l'année dernière, un article sur le Maïs ou Bled

de Turquie. Nous ajouterons ici une remarque que fait M. Darcet dans ses leçons publiques de chymie, & qui peut être intéressante pour l'usage économique. On sait qu'il n'y a que le froment & le gros bled nommé l'épautre, dont on retire la substance glutineuse. Le seigle & les autres semences céréales n'en donnent point, ou du moins on n'a pas encore l'art de l'en retirer. Le pain qu'on en fait est aussi moins poreux & plus pesant. Il en est de même de celui qu'on fait de la fine fleur de la farine de maïs: la pâte qu'on forme de ce dernier a peu de ténacité & de consistance: si on la fait fermenter, elle se gonfle & se lève difficilement. Ce pain est frais & délicat; il se conserve plus long-temps humide que celui du bled. Dans la classe des gens aisés, on y mêle jusqu'à la moitié de farine de froment. Mais voici une manière de faire ce pain, que M. Franklin a fait connoître. Elle est fondée sur ce que la farine du maïs demande plus de chaleur que celle du froment, & qu'il est par conséquent peu convenable de les mêler crues en faisant la pâte, puisqu'alors une partie du mélange feroit cuite pendant qu'une autre partie ne le feroit pas encore: soit donc qu'on ôte le pain du four quand la pâte du bled est cuite, ou qu'on prolonge la chaleur jusqu'à l'entière cuisson du maïs, la fabrication du pain est manquée dans l'un & l'autre cas, & le goût est moins agréable: voici donc la vraie méthode qu'il faut suivre.

On met d'une main, par degrés, la farine du maïs dans de l'eau bouillante, tandis que de l'autre on remue le tout avec un bâton. On continue le mélange en soutenant l'ébullition de l'eau jusqu'à ce que la masse s'épaississe au point que le bâton vienne à s'y tenir debout. C'est alors ce qu'en Italie on nomme *Polenta*, & qu'on connoît encore sous un autre nom dans les provinces méridionales. On ôte alors la matière du vase, & on la met dans un pétrin. Quand elle est assez refroidie, on la mêle avec autant de fleur de farine de froment qu'il est nécessaire pour la convertir en pâte propre à faire du pain. On fait varier les proportions: les uns mettent parties égales de l'une & de l'autre farine; d'autres mettent deux tiers de farine de bled & un tiers de farine de maïs. Mais si la *Polenta* a la consistance requise, & qu'on veuille mettre plus de farine de froment, il faut alors ajouter de l'eau; l'attention de mêler le levain avec la farine du bled avant d'opérer tout autre mélange, accélère la fermentation. Ce procédé est plus chymique que tout autre, & donne un pain de maïs de meilleure qualité, puisqu'en effet la pâte du maïs acquiert sur le feu plus de volume, qu'elle devient plus transparente, que l'ébullition la rend plus soluble dans l'eau, & par conséquent plus propre au mélange, qu'enfin elle subit toute l'action du feu convenable, soit avant, soit après son mélange, & que la farine du froment n'éprouve que celle qui lui est nécessaire.

Remarques sur l'usage de la boisson dans l'hydropisie, prises de l'ouvrage de M. Cullen, qu'on a déja annoncé, & dont la traduction françoise doit incessamment paroître.

Il est sur-tout digne d'observation qu'il y a à peine un diurétique plus certainement efficace qu'une grande quantité d'eau commune. J'ai remarqué ci-devant qu'une abondante quantité d'eau ou de fluides aqueux, prise à l'intérieur, est devenue quelquefois une cause d'hydropisie. Des praticiens ont jadis été tellement convaincus que les liquides aqueux pris en boisson pouvoient s'écouler dans les lieux affectés d'hydropisie, & augmenter la maladie; qu'ils ont prescrit de s'en abstenir autant qu'il étoit possible. Il n'a pas été constaté en outre; qu'en évitant ce moyen de fournir à l'exhalaison interne, & en observant une abstinence totale de boisson, on ait guéri entièrement des hydropisies. Quelle conclusion doit-on tirer de ces faits? La chose est très-douteuse: une hydropisie qui provient d'une grande quantité de liquide prise à l'intérieur, est un exemple très-rare, & d'un autre côté, il y a des exemples innombrables d'une très-grande quantité d'eau prise en boisson, & qui s'est écoulée très-promptement par les selles & les urines, sans produire aucun degré d'hydropisie.

A l'égard d'une abstinence totale de la même boisson, c'est une pratique très-difficile à observer, & si rarement mise en usage, qu'on ne peut connoître jusqu'à quel point elle peut devenir efficace. La méthode d'en donner avec beaucoup d'épargne a été à la vérité souvent employée; mais dans cent exemples, je l'ai vue continuée long-

temps sans aucun avantage manifeste ; pendant qu'au contraire la pratique de donner une boisson abondante a été trouvée non-seulement très-salutaire, mais encore très-souvent efficace pour guérir la maladie. L'ingénieux & savant docteur Milman s'est rendu très-recommandable en faisant revivre la méthode de donner en abondance des liqueurs aqueuses pour guérir l'hydropisie. Non-seulement les exemples qu'il rapporte d'après sa propre expérience, & d'après celle des médecins les plus célèbres de l'Europe, mais aussi plusieurs cas qu'on trouve dans les recueils d'observations, des bons effets d'une abondante boisson d'eau minérale, ne me laissent point douter que la pratique recommandée par le docteur Milman ne soit extrêmement convenable.

Je pense qu'elle est spécialement adaptée aux cas dans lesquels on entreprend sur-tout la cure par les diurétiques. Il est probable que ces médicamens peuvent à peine être transmis en certaine quantité aux reins, sans être délayés dans une grande portion d'eau, & l'emploi fréquent qu'on a fait en dernier lieu de la crême de tartre a souvent fait voir que les effets diurétiques ne sont guère remarquables que quand on l'accompagne d'une grande quantité d'eau, & que sans cela ils sont rarement sensibles. Je concluerai, en observant sur ce point, que comme il y a un si grand nombre de cas d'hydropisie absolument incurables, la pratique que nous considérons peut souvent manquer ; cependant, dans la plupart des cas, on peut l'essayer en sûreté ; & s'il paroît que l'eau qu'on a prise passe aisément par les voies urinaires, & spécialement qu'elle augmente l'urine au-delà de la quantité de boisson qu'on a prise, on peut, avec probabilité, continuer cette méthode & en retirer un grand avantage ; mais au contraire, si l'urine n'est point augmentée, ou qu'elle ne le soit point en raison de la boisson, on peut conclure que l'eau qu'on a bue est transmise par les vaisseaux exhalans, & qu'elle augmente la maladie.

Il existe à cinq quarts de lieue d'Etampes, dans la terre de M. le comte de Bierville, une source minérale, dont les eaux ont été examinées & analysées par la Société royale de Médecine, qui les a jugées convenables dans le traitement des maladies de l'estomac, de l'ictère & de plusieurs autres maladies pour lesquelles MM. les gens de l'art conseillent l'usage des eaux ferrugineuses.

Cette source, dont le bassin est très-bien entretenu, est située dans un vallon agréable, où se trouve une belle prairie arrosée par la rivière de Juine.

Les eaux de Bierville seront distribuées à Paris, au Bureau général des Eaux minérales, rue Plâtrière.

Les personnes auxquelles on pourroit conseiller d'aller prendre les eaux de Bierville sur les lieux, trouveront à Etampes, où l'air est très-pur & très-sain, des logemens commodes d'où il leur sera aisé de faire demander des eaux à Bierville, qui n'en est qu'à très-peu de distance.

LIVRES ÉTRANGERS.

Caroli Petri Thumberg flora Japonica, sistens plantas insularum Japonicarum secundùm systema sexuale emendatum redactas ad XX classes, ordines, genera & species cum differentiis specificis, synonimis paucis, descriptionibus concinnis & XXXIX iconibus adjectis. Lipsiæ, 1784. in-8°. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, N°. 18.

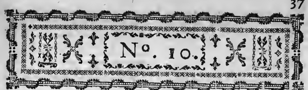
AVIS.

La vente des Livres de M. *Spielmann*, qui avoit été annoncée pour le mois de janvier dernier, ne se fera qu'en avril prochain.

On trouve des Exemplaires du Catalogue chez le même libraire.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Suite de la Séance publique de la Société Royale de Médecine, tenue au Louvre le 15 Février 1785.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 11 mars 1783, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, dû à la bienfaisance de M. Lenoir, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de Police, Associé libre de la Compagnie, la question suivante :

Déterminer quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre, & quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions.

Le vrai sens de la question n'a point été saisi dans les mémoires envoyés au concours. La plupart contiennent des discussions étrangères & sont dépourvus de faits & d'observations. Le seul mémoire ayant pour épigraphe la phrase suivante : *les virus contagieux ne sont point nés avec la nature*, a paru devoir être distingué & cité avec éloge. La question y est mieux traitée, la distribution en est plus claire & plus méthodique. Ce prix devoit être distribué dans la séance que la Société tient aujourd'hui ; mais ses vues n'ayant point été remplies, elle est forcée d'en différer la distribution : elle propose donc de nouveau le même sujet.

La question renferme trois chefs ; 1°. la distinction des maladies contagieuses & non contagieuses, qu'il est indispensable d'établir. Cet article a été presqu'entiérement oublié par les auteurs des mémoires envoyés au concours. Il étoit cependant digne de toute leur attention. Il y a plusieurs affections qui, dans leurs premiers temps, n'offrent aucun principe de contagion, & dans lesquelles il paroît s'en développer un lorsqu'elles ont acquis une grande intensité. Parmi les épidémies, celles qui se propagent par l'influence de l'air, des saisons ou des alimens, sont faciles à confondre avec celles qui se communiquent d'un individu à un autre. C'est donc une recherche très-utile à faire, que celle des maladies contagieuses, soit par elles mêmes, soit par accident, bien caractérisées & rangées avec ordre ; sans doute il est possible que l'on manque de faits dans quelques-unes des parties de cet examen ; alors on exposera ses doutes. on montrera quelles sont les limites actuelles de la science & d'où il faut partir pour travailler à ses progrès.

2°. Les moyens ou voies de communication du principe contagieux offrent aussi de grandes difficultés dans leurs recherches : quels sont les organes sur lesquels les différens virus portent leurs premiers coups, & comment agissent-ils ? Ces questions très-importantes n'ont jamais été traitées. La Société desire réunir les faits qui y sont relatifs. On peut au moins, à leur défaut, donner un plan d'expériences & d'observations à faire pour les résoudre.

3°. La troisième partie du programme

est très-intéressante pour la salubrité des hospices de différente nature, & pour le traitement des épidémies; elle peut être considérée du côté de l'administration & relativement au local. Sous le premier rapport, quelles sont les malades qui doivent être logés séparément, &c. Sous l'autre aspect, quelles précautions doit-on prendre pour prévenir la contagion des lieux, des habits, &c. & quels sont les meilleurs procédés de désinfection à mettre en usage?

Quoique la Société propose la question en entier pour le concours, ceux qui en ne répondant qu'à un des membres, donneront des renseignemens utiles ou des observations intéressantes, recevront, de la part de la compagnie, des encouragemens proportionnés au mérite de leurs recherches. M. Lenoir, lieutenant-général de police, l'a autorisée à annoncer qu'il en fera les frais MM. les médecins & chirurgiens chargés du traitement des maladies épidémiques ou de celles qui règnent dans les hôpitaux, sont invités à communiquer leurs réflexions à ce sujet.

Ce prix, ci-devant de la valeur de 600 livres, porté maintenant par M. Lenoir à celle de 800 livres, sera distribué dans la séance publique de S. Louis 1787. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les mémoires seront remis avant le premier mai 1787; ce terme est de rigueur.

II.

La Société considérant le peu de connoissances exactes que l'on a acquises sur la nature & les propriétés des différentes espèces de laits employés en médecine, a cru devoir fixer son attention sur cet objet de première importance. En conséquence elle propose pour sujet d'un prix, de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer par l'examen comparé des propriétés physiques & chymiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis, & de jument.

La compagnie desire que les concurrens fassent une analyse exacte de ces différens laits, qu'ils indiquent la quantité relative des principes muqueux, caséeux & butyreux que chacun d'eux contient, ainsi que la nature des sels qu'ils tiennent en dissolution; elle invite les chymistes & les médecins à étendre leurs travaux sur les laits considérés dans des saisons différentes & sur différens sols, & à ne pas négliger leurs divers produits, tels que les liqueurs fermentées, le sel de lait & les fromages qu'on en prépare en grand. Dans le cas où toutes les espèces de lait ne pourroient pas être examinées, on demande sur-tout que le lait de femme ne soit pas oublié.

Déja Hoffman & Rouelle avoient entrepris des recherches sur ces humeurs animales. La Société desire que les travaux des concurrens soient dirigés à-peu-près sur le même plan, & appuyés par les mêmes principes.

Ce prix sera distribué dans la séance de la fête de S. Louis 1786, & les mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

La Société prévient qu'elle proposera pour sujet d'un second prix, aussi de la valeur de 600 livres, des recherches sur l'usage médical de ces différentes espèces de laits, sur leurs avantages & leurs inconvéniens, sur les moyens de prévenir ces derniers, & sur les différens cas auxquels chaque espèce de lait peut convenir.

Les mémoires qui concourront à ces prix seront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, *secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, N°. 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le mémoire.*

(La suite à l'ordinaire prochain.)

LIVRES NOUVEAUX.

La Maçonnerie Mesmérienne, ou *Leçons prononcées par Fr. M R. T. S. C. de l'Ordre des Freres de l'harmonie, en Loge Mesmérienne de Bordeaux, par M. J. B. B. D. M.* Brochure de 83 pages.

La conformité de la nouvelle secte du magnétisme avec des opinions des anciens philosophes ou des alchymistes modernes, & les initiations mystiques des Egyptiens, a fourni à l'auteur l'idée heureuse de mettre en action & comme sur la scène, une assemblée de personnes initiées aux mystères du Baquet. Il les imagine entourées de tous les attributs de l'astrologie judiciaire, ainsi que des ombres des Hyérophantes, de Pythagore, de Paracelse, de Gilbert, de Vanhelmont, &c. C'est au milieu de cet appa-

reil qu'il suppose que quelques-uns des acteurs prennent successivement la parole. Il a anagrammatisé les noms de trois médecins qui professent le magnétisme, & dans des leçons successives, il leur fait débiter gravement toute leur doctrine, & passer en revue toutes les opinions anciennes & modernes, dont le magnétisme n'est que le renouvellement. L'auteur, en mettant dans la bouche des personnes qu'il fait parler, les faits les plus apocriphes & les plus extraordinaires, montre très-bien comment avec peu d'exactitude dans l'esprit, & une imagination vive, on peut embrasser des opinions qu'on doit d'ailleurs regarder comme des rêveries.

La tournure qu'a pris l'auteur est ingénieuse; elle suppose d'ailleurs de l'érudition & de la finesse pour saisir à propos certains rapprochemens & les rendre plus saillans; c'est peut-être un des moyens les plus propres de combattre la nouvelle secte. On peut par-là suivre dès le premier temps les auteurs qui, comme M. Mesmer, séduits peut-être eux-mêmes par le merveilleux, ont donné dans les brillans écatts des hypothèses & des opinions vagues & incohérentes sur l'art de guérir. On doit peu s'étonner que des personnes d'esprit, d'une conception vive & d'une élocution aisée, aient embrassé le spécieux clinquant d'un fluide universel, l'ame de la nature & le moteur de l'homme; les ames ardentes ont toujours un penchant à franchir les bornes ordinaires; la marche froide & circonspecte de l'observation ne sauroit leur convenir. Il leur en coûte moins de bâtir un nouveau monde à leur guise que de s'en tenir à l'ordre des choses qui existe.

LIVRES ÉTRANGERS.

A. Method of preventing or diminishing pain, in several operations of Surgery, By James Moore. London, 1784, 50 pages. C'est-à dire, Méthode de prévenir ou de diminuer la douleur dans diverses opérations de chirurgie, &c.

L'auteur de cet ouvrage observe que les progrès les plus essentiels qu'on puisse faire dans la chirurgie, c'est sans doute de rendre les opérations plus sûres & de rendre le danger moindre. Mais ce qui peut diminuer la vivacité de la douleur sans augmenter le danger, est aussi un avancement qu'on doit se proposer.

Quand on considère le degré de douleur que produisent certaines opérations chirurgicales, on doit reconnoître que diminuer ou prévenir quelques minutes d'une pareille douleur, est un objet à desirer tant pour le chirurgien que pour le malade. Des réflexions de cette nature avoient frappé notre auteur dès le premier temps qu'il s'étoit livré à la chirurgie, & il avoit fait diverses expériences pour parvenir sur ce point à une méthode également sûre, & d'une application facile. Il a continué de se livrer ensuite aux mêmes recherches durant l'exercice de sa profession.

La 1re. idée qui lui étoit venue avoit été de couper le tronc du nerf qui va se distribuer au membre, pour donner par-là le moyen de faire l'amputation avec très-peu de douleur; mais avec un peu de réflexion, il s'est convaincu, dans la suite, que cette méthode ne pouvoit point être mise en pratique.

Il a cru alors qu'il pourroit templir son objet par la compression, & il a été encouragé dans cette idée par la sensation qu'il avoit souvent éprouvée lui-même, lorsqu'étant assis dans une certaine position, le poids du corps avoit comprimé le nerf sciatique. La suspension du sentiment qui survient alors dans l'extrémité inférieure, n'indique-t-elle pas un moyen analogue dans les opérations de chirurgie?

Le résultat des expériences que fit d'abord M. Moore sur lui-même ne fut pas tel qu'il l'attendoit. Une forte compression du nerf sciatique au bord inférieur de l'ischium n'avoit point privé sa jambe & son pied de leur sensibilité. Mais le peu de succès de cette expérience, comme il le découvrit ensuite, étoit dû au peu de temps qu'avoit duré la compression; car dans une expérience suivante, le tourniquet ayant resté appliqué quatorze minutes, son pied étoit entièrement engourdi, & dans demi-heure son pied, sa jambe, & le côté extérieur de la cuisse étoient si parfaitement insensibles, que quand il les piquoit avec une épingle il ne sentoit rien. Cependant le côté intérieur de la jambe & de la cuisse retenoient encore quelque degré de sentiment. Il attribua cet effet au défaut de compression du nerf crural & du nerf obturateur. Il relâcha alors le tourniquet, & dans peu de minutes le sentiment & la faculté de se mouvoir furent rétablis dans le membre.

C'est ce qui l'a déterminé à faire un bandage de deux compresses épaisses, l'une desquelles porte sur les nerfs crural & obturateur, & l'autre sur le nerf sciatique, à la partie supérieure de la cuisse. Le tourniquet est appliqué & serré, & dans moins de demi-heure le membre est insensible à toute espèce de piqûre.

M. Moore reconnoît que la compression produit un sentiment de mal-aise, mais qui est infiniment inférieur à la douleur de l'amputation. Comme l'obstacle qu'on met à la circulation du sang pendant tout le temps qui est nécessaire pour rendre le membre complétement insensible, pourroit être considéré comme une objection à l'usage du tourniquet, l'auteur a inventé un instrument formé d'une pièce courbe de fer recouverte de cuir & d'un contour suffisant pour environner la cuisse. A une extrémité, il y a une compresse ferme de cuir destinée à porter sur le nerf sciatique; une vis passe à travers le tube à l'autre extrémité de l'instrument, & se termine par une compresse ovale qu'on place sur le nerf crural. Par ce moyen, la compression est bornée à deux points qui sont presque opposés l'un à l'autre. Tout le reste du membre est exempt de compression. On a gravé dans l'ouvrage anglois l'instrument dont on fait usage pour la cuisse, & celui qui est destiné pour les amputations du bras.

M. Moore avoue avec candeur que dans les amputations des extrémités inférieures au-dessus du genou, l'instrument de compression ne diminue pas la douleur au même degré que quand l'opération est faite au-dessous du genou. L'auteur attribue cet effet à quelques branches des nerfs lombaires, au nerf obturateur & aux branches du nerf sciatique & du nerf crural, qui n'éprouvent point de compression de la part de l'instrument. Il pense qu'on peut suppléer à ce défaut en appliquant un tourniquet ordinaire, & en le tenant serré quinze ou vingt minutes avant l'opération.

L'auteur rend un compte exact d'un cas d'amputation au-dessous du genou, dans l'hôpital de S George, dans lequel, avec le secours de M. Hunter, il eut occasion de faire l'essai de son instrument: cette expérience eut tout le succès qu'on devoit en attendre; mais comme elle n'est pas entiérement décisive pour beaucoup d'autres cas, elle doit seulement inviter à faire encore de nouvelles recherches.

Il convient cependant d'observer que dans ce dernier cas on avoit donné un grain d'opium au malade environ un quart d'heure avant l'opération, dans la vue ordinaire de diminuer la douleur violente que produit l'instrument tranchant. Ceux même qui seroient le plus disposés à douter des avantages de l'invention de l'auteur ne peuvent point tenir un grand compte d'une si petite dose d'opium; mais l'expérience auroit été certainement satisfaisante si on ne l'avoit point du tout employé. Dans le cours de l'ouvrage, M. Moore indique tout ce qu'on peut attendre de sa découverte, & tâche de répondre aux objections qu'on pourroit lui faire.

Je dois remarquer ici que ce n'est pas seulement en Angleterre qu'on a imaginé de pratiquer la compression du nerf pour diminuer ou détruire le sentiment dans un membre durant une opération de chirurgie; j'ai entendu dire, il y a trois ans, à M. A***, démonstrateur d'anatomie à Paris, qu'ayant été appellé pour faire l'amputation du poignet dans un cas très-grave, le malade paroissoit extrêmement redouter cette opération. M. A*** appliqua un point de compression sur le nerf cubital, & parvint tellement à engourdir le membre, que le malade, qui avoit détourné la tête, ne sentit point du tout l'instrument tranchant. On ne peut qu'encourager à perfectionner de pareils essais, fondés sur les principes les plus connus de la physiologie, & d'une si grande importance, puisque dans un grand nombre de cas ils peuvent épargner les douleurs les plus vives, & ce qui est encore non moins terrible, la situation cruelle que produit l'attente d'une opération à laquelle on va se soumettre.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

Suite de la Séance publique de la Société Royale de Médecine, tenue au Louvre le 15 Février 1785.

M. Delaffone a lu un mémoire, fait conjointement avec M. Cornette, fur un nouveau procédé pour préparer l'æther nitreux & la liqueur anodine nitreufe, & fur les cas dans lefquels ils peuvent être utilement employés en médecine.

M. Vicq-d'Azyr, fecrétaire perpétuel, a lu enfuite l'éloge de feu M. Macquer, affocié ordinaire de la Société.

M. Caille a fait la lecture d'un mémoire fur les péripneumonies bilieufes qui ont regné pendant les années 1782, 1783 & 1784, tant à Paris que dans les différentes provinces du royaume.

M. Mauduyt a lu un mémoire contenant des recherches & des expériences nouvelles fur l'électricité employée dans la cure des tremblemens caufés par les vapeurs du mercure; de la paralyfie qui fuccède à la colique des peintres; des rhumatifmes invétérés; des affections fpafmodiques & des engelures.

M. de Lavoifier a lu un mémoire fur les altérations que l'air éprouve dans les circonftances où fe trouvent les hommes réunis en fociété.

La féance a été terminée par la lecture que M. Vicq d'Azyr a faite de l'éloge de feu M. Targioni-Tozetri, médecin & naturalifte célèbre de Florence, affocié étranger.

Defcription des bains Egyptiens, tirée d'un ouvrage qui a pour titre: Lettres fur l'Egypte, *où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes, &c. par* M. SAVARY. 1 vol. in-8°. A Paris, chez Onfroy, libraire, quai des Auguftins, 1785.

Quelque intéreffant que foit cet ouvrage par lui-même, nous ne faurions en donner ici l'extrait fans nous écarter de notre plan. Nous nous bornerons à faire connoître ce qui peut avoir du rapport avec l'hygiène. La defcription des bains mérite d'abord de fixer nos regards, puifque c'eft non-feulement un moyen de fe conferver en fanté dans les climats où règne une chaleur extrême, mais que c'eft encore en tous lieux un des plus puiffans moyens que poffède la médecine. Rien ne le fera mieux connoître qu'une expofition exacte de ce qui fe pratique chez les Egyptiens: M. Savary a paffé plufieurs années dans ces heureufes contrées; il a porté fur tous les objets un coup-d'œil attentif & obfervateur. Nous ne faurions donc puifer dans une meilleure fource.

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain eft une grande falle qui s'élève en forme de rotonde; elle eft ouverte au fommet, afin que l'air pur y circule librement. Une large eftrade, couverte d'un tapis & divifée en compartimens, règne à l'entour; c'eft-là que l'on dépofe fes vêtemens. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un baffin récrée agréablement la vue.

Quand on est déshabillé, on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, & l'on entre dans une allée étroite,où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme ; à vingt pas on en ouvre une seconde, & l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente. Ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux & voûté, il est pavé & revêtu de marbre, quatre cabinets l'environnent: la vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine & d'un bassin d'eau chaude s'y mêle aux parfums (1) qu'on y brûle. Couché sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, on prend librement toutes les postures qui conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes enveloppe le corps & pénètre dans tous les pores.

Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue sur toutes les parties, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne; & quand les membres sont devenus souples & flexibles, il fait craquer les jointures sans effort, il masse (2) & semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe & vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, & enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores; la peau devient douce & unie comme le satin; il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume du savon parfumé, & se retire.

Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, & l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même; bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire qui, dans un instant, fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Les hommes & les femmes en font un usage général en Egypte.

Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, & l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on ne soit incommodé (3). Arrivé sur l'estrade, on trouve un lit préparé: à peine y est-on couché, qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge, & l'enfant rape légèrement avec la pierre-ponce le calus des pieds. Il apporte la pipe & le café de Moka.

Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard chaud & humide, & où la sueur ruisseloit de tous les membres, transporté dans un appartement spacieux & ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate & on respire avec volupté. Parfaitement massé & comme régénéré, on sent un bien-aise universel; le sang circule avec facilité, & l'on se trouve dégagé d'un poids énorme; on éprouve une souplesse, une légéreté jusqu'alors inconnues. Il semble que l'on vient de naître, & que l'on vit pour la première fois. Un sentiment vif de l'existence se répand jusqu'aux extrémités du corps..... Si la vie n'est que la succession de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace alors, la vigueur avec laquelle l'esprit en parcourt la chaîne étendue, feroient croire que dans les deux heures du calme délicieux qui suit ces bains, on vit un grand nombre d'années.

Tels sont ces bains, ajoute l'auteur, dont les anciens recommandoient si fort l'usage, & dont les Egyptiens font encore leurs délices. C'est-là qu'ils préviennent ou font disparoître les rhumatismes, les catarrhes & les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de transpiration. C'est-là qu'ils guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque les sources de la génération, & dont le remède est si dangereux en Europe. C'est-là qu'ils se défont du mal-aise si ordinaire aux autres nations qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté du corps. M. Tournefort, qui avoit pris des bains

(1) On ne brûle des parfums que quand les personnes qui sont dans le bain le desirent. Ils se mêlent à la vapeur de l'eau, & produisent un effet très-agréable.

(2) Masser vient du verbe arabe, mass qui signifie toucher d'une manière délicate.

(3) Les personnes délicates s'arrêtent quelque temps dans la salle voisine de l'étuve, afin de n'être pas incommodées en paroissant à l'air extérieur. Comme les pores sont extrêmement ouverts, on se tient chaudement tout le jour, & si c'est l'hiver on garde la maison.

de vapeurs à Constantinople, où l'on est moins recherché qu'au Grand-Caire, pense qu'ils nuisent à la poitrine ; mais, selon M. Savary, il n'est point de peuple qui en fasse un plus fréquent usage que les Egyptiens, & il n'en est point où les poitrinaires soient plus rares.

Toute la suite des procédés que nous venons de rapporter, fait sentir que rien ne semble manquer au degré de perfection des bains Egyptiens. L'attention de passer par degrés dans des lieux où la chaleur va en croissant, évite tous les inconvéniens d'un changement d'air brusque ; l'exposition ensuite à un athmosphère de vapeurs doit communiquer à la peau un relâchement & une perméabilité propre à la débarrasser de toutes ces impuretés : combien les frictions molles qu'on exerce avec un gant, & les doux attouchemens du masser, doivent agir profondément sur le tissu cellulaire & les fibres des muscles, les électriser pour ainsi dire, & y rendre plus vive l'action des vaisseaux ! S'il se trouve encore des exsudations grasses, le savon parfumé & les lotions qui succèdent doivent tout entraîner & communiquer à la peau le plus haut degré de propreté & de souplesse ; les vapeurs odorantes dont le corps a été imbibé doivent réveiller toute l'activité de la transpiration, pénétrer même jusques dans le cours de la circulation, la ranimer, & faire éprouver ce calme & cette douceur d'existence qui paroît une fiction à ceux qui ne l'ont point éprouvée ; combien encore cette situation délicieuse doit être augmentée, lorsque mollement étendu entre des draps chauds, on ranime avec le café de Moka l'action tonique de l'estomac & de tous les viscères !

Les femmes aiment passionnément ces bains ; elles y vont au moins une fois par semaine, & mènent avec elles des esclaves accoutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes, après avoir subi les préparations ordinaires, elles se lavent le corps, & sur-tout la tête, avec l'eau rose. C'est-là que des coëffeuses tressent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre & de pommade, elles mêlent des essences précieuses. C'est-là qu'elles se noircissent les bords des paupières, qu'elles se teignent les ongles des mains & des pieds d'une couleur d'aurore. Le linge & les habits qui servent à les vêtir sont passés à la vapeur suave du bois d'aloës. Lorsque leur toilette est finie, elles restent dans l'appartement extérieur, & passent le jour au festin. Des chanteuses viennent exécuter devant elles des danses & des airs voluptueux, ou raconter des histoires d'amour. Les Egyptiennes, comme l'on voit, portent dans ces lieux de nouveaux rafinemens de luxe & de sensualité ; la liberté dont elles y jouissent les leur rendent encore plus délicieux ; elles font en outre un grand usage des bains domestiques pour augmenter leur embonpoint, qui est en Egypte un caractère d'agrément & de beauté pour le sexe.

Quoique ces coutumes soient étrangères à nos mœurs, il n'importe pas moins de les connoître ; les abus même peuvent servir à éclaiter : de pareils objets de comparaison peuvent suggérer des idées utiles, soit pour le rétablissement, soit pour la conservation de la santé. On voit déja se multiplier parmi nous des institutions de ce genre. Nous ne doutons point qu'elles ne fixent encore plus l'attention publique. Nous nous réservons de revenir dans un autre n°. sur ce point, & de faire connoître les bains en usage dans les climats très-froids, comme en Russie, pour nous arrêter ensuite sur ceux qui conviennent dans des climats tempérés, tels que les nôtres, & sur les usages médicinaux qu'ils peuvent avoir. On sait que la chaleur animale est dans tous les pays la même ; quelle différence cependant entre les diverses températures auxquelles la surface du corps est exposée, & combien le bain n'en doit-il pas par conséquent recevoir des variétés pour maintenir à propos ou rétablir la transpiration.

Observation communiquée par M. Marrigues, de l'Académie de Caen, & membre du corps de chirurgie de Versailles, sur le rétablissement spontané de l'ouie après neuf années de surdité absolue.

M. de Bury, surintendant de la musique du Roi, actuellement âgé d'environ 64 ans, d'un tempérammment pituiteux & pléthorique, avoit éprouvé un dévoiement qui avoit duré environ six mois. Après environ un égal espace de temps depuis son rétablissement, il perdit tout-à-coup l'ouie au mois de janvier 1776, sans avoir souffert en même temps d'autre incommodité qu'une fluxion au visage causée par une douleur de dents. Les véficatoires

appliqués à la nuque ne parurent point le soulager, non plus qu'un autre traitement suivi pendant l'espace de quatre mois de séjour à Paris.

Au mois d'octobre 1782, il eut une légère attaque d'apoplexie, suivie d'une infiltration séreuse aux extrémités inférieures, qui se termina au bout de trois mois par un dépôt dans l'aine droite, que M. Martigues lui ouvrit le premier de janvier 1783. Un an après il lui survint une éruption dartreuse qui lui couvrit les deux bras & différentes parties du tronc; il en suintoit une sérosité abondante, & il n'en fut guéri qu'au mois de mai dernier.

Le dimanche 13 février de la présente année 1785, il éprouva vers midi une certaine difficulté dans la prononciation, & il sentit sa tête pesante, ses yeux fatigués & une inappétence qui ne lui permit pas de dîner à son ordinaire; le soir la tête fut encore plus prise, & le malade parut sans connoissance; il fut ensuite attaqué de plusieurs mouvemens convulsifs dans les yeux, la bouche, les muscles du cou & de la tête, ainsi que dans ceux de toutes les extrémités, avec expression de la salive, en sorte que l'ensemble de ces symptômes représentoient plutôt un état épileptique qu'une attaque d'apoplexie. Ces convulsions ne durerent que jusqu'à dix heures du soir, & parurent cesser après une saignée du pied: mais les autres symptômes subsistant encore firent regarder la maladie comme une apoplexie séreuse, quoiqu'il ne parût aucune difficulté de respirer, ni râlement, ni changement dans l'état du pouls; les membres étoient seulement dans un état de stupeur, mais leur mouvement s'étoit conservé. Immédiatement après la saignée du pied, on appliqua un large véficatoire à la nuque & des épispastiques aux deux pieds.

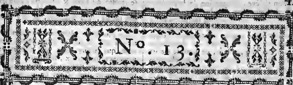
Le lendemain, lundi matin, on répéta la saignée du pied, & on appliqua des véficatoires aux deux jambes. On essayoit en vain de lui faire prendre intérieurement les remèdes convenables; il y opposoit une résistance invincible & d'autant plus volontaire, qu'il n'y avoit plus de convulsion dans la mâchoire inférieure: on y suppléa par des lavemens purgatifs.

Le mardi, le malade a donné des marques de sentiment au pansement des véficatoires; le soir il a eu les yeux ouverts; la connoissance est un peu revenue, & il a pris quelques verres d'eau émétisée qui, à l'aide de quelques lavemens, ont produit des évacuations copieuses. Le mercredi, après avoir été un peu purgé, sa tête s'est rétablie assez parfaitement, & il ne lui restoit d'autres symptômes de sa maladie qu'un peu de difficulté dans la prononciation. Le jeudi, l'état du malade s'améliorait de plus en plus, à cela près que sa mémoire ne lui retraçoit pas assez promptement les expressions dont il vouloit se servir. Enfin ce même jour, pour la première fois, depuis neuf ans de surdité, il a recouvré l'ouïe au grand étonnement des assistans, & il a entendu parler les autres d'une manière aussi distincte que s'il n'avoit jamais été privé des fonctions de cet organe.

Cet événement, si propre à exciter la plus vive surprise, a couronné le traitement, qui a été dirigé avec autant de sagesse que de discernement & de sagacité, par M. Brunier, premier médecin des enfans de France. On a lieu de croire que cette surdité avoit été causée par la paralysie des nerfs auditifs, que par conséquent elle étoit de l'espèce de celles qu'on peut guérir. Peut être que quelques commotions électriques ajoutées aux autres secours de l'art auroient plutôt rétabli les fonctions de cet organe si nécessaire, sur-tout par la place que le malade occupe. Les véficatoires semblent avoir concouru à produire cet effet, non-seulement par leur vertu stimulante, mais encore par l'écoulement de sérosité qu'ils ont produit à la nuque, & par le dégorgement de toute congestion humorale de la tête.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Suite de l'article sur les Bains, du numéro précédent.

Un climat âpre & rigoureux rend également nécessaire l'usage du bain, puisqu'il force à se tenir enfermé dans des habitations qu'on peut regarder comme des étuves: ainsi le Russe se trouve dans un état habituel de sueur, sa peau se recouvre d'émanations grasses; l'action tonique & les fonctions de cet organe excrétoire s'affoiblissent, ses pores s'obstruent: le bain devient donc nécessaire une ou deux fois au moins par semaine, pour déterger la surface de corps, & lui rendre sa force & sa perméabilité ordinaire.

On peut voir dans les mémoires de la Société royale de médecine, en 1779, la description des bains Russes par M. Sanchés, qui avoit été premier médecin de l'Impératrice; peut-être doit-on reprocher seulement à ce dernier d'avoir donné trop de préférence à ces bains sur ceux des anciens Romains & des Turcs modernes: j'ai déja fait connoître ceux des Egyptiens, & je pense que le parallèle qu'on pourroit faire seroit favorable à ces derniers. Pour qu'on puisse en juger par soi-même, je m'arrêterai à quelques circonstances des bains Russes, en profitant des éclaircissemens qu'une personne qui a fait un long séjour en Russie m'a communiqués.

C'est le Gouvernement qui fournit aux dépenses des bains publics; on se déshabille dans un lieu spacieux & commode, & on entre nu dans l'étuve. La première opération qu'on subit est d'être savonné de la tête jusqu'aux pieds à plusieurs reprises; c'est avec de l'eau chaude & du savon que l'esclave tient dans sa main, à l'aide d'un lambeau de drap: toutes les saletés de la peau sont par-là d'abord emportées, & la surface du corps est disposée à se pénétrer des vapeurs de l'eau.

A la partie supérieure du fourneau qui est dans l'étuve, est un grillage recouvert de cailloux qui s'échauffent jusqu'à l'incandescence: quand une suffisante quantité de matière combustible est consumée, & qu'il ne reste plus que des charbons embrasés, on ferme le conduit qui auparavant servoit à livrer passage à la fumée; il se répand alors dans l'intérieur de l'étuve une chaleur brûlante & sèche qui dispose les humeurs à se porter à la surface du corps, & qui excite vivement l'action organique de la peau.

Quelque temps après, on verse de l'eau chaude sur les cailloux rougis dont j'ai parlé, & il s'élève ainsi à différentes reprises des torrens de vapeurs qui remplissent l'étuve d'un brouillard chaud & humide, & qui s'élèvent sur-tout vers les parties supérieures où règne la plus grande chaleur: pour en recevoir donc l'impression à differens degrés, il y a des tablettes qui s'élèvent de tous les côtés en amphithéatre; on s'étend sur ces tablettes recouvertes d'un linge, & on reste ainsi exposé à la vapeur successivement à differens degrés de hauteur; à mesure

qu'on s'élève, l'impression de la chaleur & de l'humidité est plus grande; mais il faut être très-robuste & même en avoir l'habitude, pour s'élever aux gradins supérieurs sans tomber en syncope : ce qui augmente cette espèce de défaillance douce & voluptueuse, ce sont de molles frictions, ou plutôt de légères flagellations avec le velouté des feuilles de bouleau. A chaque gradin de l'amphithéatre on le renouvelle; c'est un service réciproque qu'on se rend; & en entrant dans l'étuve, chacun porte des rameaux de cet arbre. Ces différens procédés, joints à l'action des vapeurs, raniment vivement l'organe de la peau, & la rendent, de blanche qu'elle étoit, presque rouge & fortement colorée.

Les étrangers, ou même les personnes délicates, en sortant de l'étuve, vont reprendre leurs habits; mais les Russes en général, pour se rendre le corps plus robuste, & pour le fortifier comme par une espèce de trempe, vont aussi-tôt, & avant de s'habiller, se roulet dans la neige, plonger dans l'eau, ou bien se faire verser sur le corps plusieurs seaux d'eau froide : cette impression brusque du froid repousse les humeurs vers l'intérieur, & fait reprendre à la peau sa force & la blancheur de l'albâtre : c'est dans les heures qui succèdent qu'on éprouve une douceur d'existence que rien n'égale; on sent la plus grande liberté dans tous les mouvemens, plus de force & plus de souplesse dans les muscles; on est vigoureux & dispos, & il semble que toutes les fonctions de la vie aient pris une marche plus vive & plus animée.

Le docteur Sanchés remarque avec raison que le passage subit de l'air extérieur à la vapeur suffocante & sèche de l'étuve peut être suivi de danger; elle produit souvent des maux de tête, de l'ardeur, une soif brûlante; une boisson froide prise dans cet état de sueur forcée peut être très-nuisible, & il y a des exemples où elle a été funeste : une coutume sur-tout qui paroît un peu violente, mais qui fait voir le principe de la vigueur & de l'endurcissement du corps du Russe, est celle qui oblige la nouvelle accouchée de se rendre au bain dès qu'elle est capable de marcher, ce qui est en général 20 heures après l'accouchement. Elle est obligée alors, par un usage établi, quelque rigoureuse que soit la saison, de se rendre au bain & de subir, ainsi que le nouveau-né, les procédés ordinaires des sueurs, des frictions, & des bains froids.

Le plus beau vêtement d'une femme, a-t-on dit, est de n'en point avoir : cette idée, qui respire dans nos mœurs des principes licencieux, se trouve réalisée dans les bains Russes; les deux sexes s'y rencontrent dans l'état de nature; les contours doux & arrondis du corps de la femme y contrastent, avec l'air mâle, la forme quarrée & musculeuse de l'homme; nul voile ne dérobe aux yeux leur caractère distinctif : cette vue-même, par l'habitude, est devenue indifférente, & la jeune personne, dans l'âge des passions, laisse errer par-tout ses regards sans danger pour ses mœurs. Quelle opposition, avec la réserve austère, que les orientaux imposent au sexe! Un homme oseroit-il violer l'asyle sacré où les femmes vont prendre leurs bains? L'imagination seule peut pénétrer ces lieux redoutables, & rendre sur tout quelques traits du spectacle enchanteur que doit offrir la cérémonie de l'épithalame d'Hélène, dont Théocrite nous a transmis l'usage voluptueux.

Si on est curieux de faire un rapprochement des bains des anciens Romains avec ceux des peuples modernes dont je viens de parler, on peut consulter l'ouvrage de *Baccius* & la *Gymnastique* de *Mercurialis*. De pareilles recherches ne sont point seulement des objets de curiosité, mais elles ouvrent encore des vues très-saines pour l'hygiène & pour la pratique. Je remarquerai ici seulement que les exercices du corps, qui étoient si cultivés autrefois dans la Grèce & dans l'ancienne Rome, rendoient les bains nécessaires pour déterger la peau, & pour rendre aux membres leur première souplesse, & faire cesser le sentiment de lassitude causée par des efforts extraordinaires; aussi les bains faisoient partie des anciens Gymnases, & on y trouvoit rassemblées toutes les commodités, celles même de sensualité & de luxe.

Ce que nous avons dit des bains des Egyptiens & des Russes fait connoître les pratiques salutaires, & la suite des procédés qu'il importe d'observer quand on veut s'en procurer tous les avantages. La seule immersion dans l'eau, sans aucune préparation, sans aucune friction subséquente, est bien loin de produire

des effets aussi marqués. Il faut avouer que nos institutions à cet égard ressemblent à ces exquisses grossières, & à ces premiers essais des peuples qui sont dans l'enfance de la civilisation. Nos climats tempérés nous dispensent sans doute en général des rafinemens du bain qui sont en usage chez d'autres. peuples ; mais combien ce secours deviendroit nécessaire dans de légères indispositions, ou même dans certaines affections graves, le rhumatisme, des affections catharrales du poumon, certaines maladies de la peau, les maux vénériens, &c. Les guérisons de ces maladies sont constatées par une pratique générale dans certaines contrées. Ce sont des moyens d'ailleurs qu'on peut se procurer en tous lieux. Par-tout on peut avoir du savon, de l'eau chaude & de l'eau réduite en vapeurs. On doit espérer que des établissemens publics de ce genre se multiplieront & se perfectionneront dans la suite, & qu'on rendra plus général un des plus puissans moyens que possède la médecine.

Projet d'un Pont & d'une Machine hydraulique pour une distribution générale d'eau pure & salubre dans Paris, par M. DE FORGE, *chevalier, ancien écuyer de main du Roi, avec des réflexions sur tous les établissemens en ce genre adoptés jusqu'à ce jour.*

L'auteur de ce projet propose la construction d'un pont de bois entre l'arsénal & le jardin du Roi, pour procurer une plus libre communication entre le fauxbourg S. Antoine & celui de S. Marcel. Outre un grand nombre d'autres avantages, ce pont serviroit à l'établissement de six corps de pompe propres à entretenir cinquante nouvelles fontaines qui pourroient fournir chacune 1000 voies d'eau par jour. L'auteur expose en détail tous les avantages qui naîtroient d'un pareil projet, & répond aux objections qu'on pourroit lui faire : il détruit surtout la plus spécieuse, c'est celle d'une trop forte dépense, puisqu'au contraire il en fait résulter un million de revenu pour la ville. Nous ne pouvons point entrer ici dans des détails qui regardent l'administration civile ; nous devons nous borner ici à considérer ce projet relativement à la salubrité des eaux ; à cet égard, il nous paroît digne de toute l'attention publique, puisque l'on propose de prendre l'eau de la seine dans toute sa pureté naturelle, & avant son entrée dans l'intérieur de la capitale.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE *d'une jeune Angloise, précédée de quelques circonstances concernant l'enfant hydroscope, & de beaucoup d'autres traits & phénomènes les plus singuliers dans ce genre.* Brochure de 92 pages. A Paris, chez Royez, libraire, quai des Augustins. Prix, 1 livre 4 sols.

L'auteur fait l'histoire du jeune Parangue, né près de Marseille, & qui, selon lui, voit à travers la terre les sources & la conduite des eaux, à quelque profondeur qu'elles soient; il rassemble aussi d'autres exemples analogues qu'il expose dans une lettre au lord Norton: celui-ci, loin de marquer de la surprise, lui fait part d'une observation semblable & bien plus étonnante ; c'est celle d'une jeune Angloise qui voit non seulement les eaux à travers la terre, mais en outre les glaises, les crystaux, les cailloux, les sables, &c. Mais ce n'est pas encore là la merveille ; il atteste en outre que la vue de cette jeune personne pénètre à travers le crâne même, & la substance du cerveau; qu'elle apperçoit les vaisseaux sanguins, la glande pinéale ; qu'elle découvre l'ame dans cette glande même, & qu'elle y lit distinctement les pensées les plus secrètes & les desseins de l'individu dans l'ordre même de leur arrangement & de leur succession.

On voit là une nouvelle preuve de la fertilité de ce siècle en effets merveilleux.

Nota de quelques Livres de médecine que Pierre J. Duplain *vient d'acquérir, & qui se trouvent rarement dans le commerce.*

ALPINI (*Prosperi*). *De præsagiendâ vitâ & morte ægrotantium, libri septem ; cum præfatione Boerhaave, curante Gaubio. Hamburgi*, 1734. in-4°. . . 12 liv.

ASTRUC (*Jo.*). *Tractatus pathologicus. Genevæ*, 1743. in-8°. br. . . 2 l. *Ejusdem Tractatus therapeuticus. Genevæ*, 1743. in-8°. br. . . . 2 l. 10 s.

ALLIN (*Jo.*). *Synopsis universæ medicinæ practicæ. Amst.* 1723. in-8°. . . 4 l.

BERGER (*Jo. Gothofr. de*). *Physiologia medica. Francofurti*, 1737. in-4°. . 8 l.

Bellini (*Laurent*). *M. D. opuscula practica de urinis, pulsibus, sanguinis missione & febribus, &c. Lipsiæ*, 1734. in-4°. broché. 7 l.

Boerhaave (*Hermanni*). *Elementa chemiæ. Parisiis*, 1733. in-4°. 2 vol. *cum fig.* 20 l.

——— *Institutiones medicæ. Parisiis*, 1735. in-12. 3 l.

Ejusdem tractatus de viribus medicamentorum. Parisiis, 1723. in-12. 3 l.

Ejusdem aphorismi. Parisiis, 1728. in-12. 3 l.

Castellus *renovatus, hoc est Lexicon medicum quondam à B Castello Messanensi inchoatum, nunc verò amplificatum curâ & studio J. Pancratii Brunonis. Norimbergæ*, 1682. in-4°. 13 l.

Cheynæi (*Georgii*). *M. D. tractatus de infirmorum sanitate tuendâ. Parisiis*, 1742. in-12. 2 l. 10 s.

Diemerbroeck (*Isbrandi*). *Anatome corporis humani. Lugduni*, 1683. in-4°. *cum fig.* 9 l.

Deidier (*A.*). *Institutiones medicinæ theoricæ. Parisiis*, 1731. in-12. 2 l.

De *purgandâ medicinâ à curarum sordibus. Parisiis*, 1714. in-12. 2 exempl. 2 l. 10 s.

Fabricii (*Guilhelmi*). *Hildani observationes & curationes chirurgicæ. Lugduni*, 1741. in-4°. 15 l.

Fizes (*Antonii*). *Tractatus de physiologiâ. Avenione*, 1750. in-12. 2 l.

Gorræi (*Jo.*). *Definitiones medicæ. Francofurti*, 1601. in-fol. 9 l.

Guidonis *Cauliaci medici ars chirurgica, Venetiis (apud Juntas)*, 1546. in-fol 38 l.

Heisteri (*D. Laurentii*). *Institutiones chirurgicæ. Amst.* 1750. in-4°. 2 vol. *cum fig.* 30 l.

Ejusdem compendium anatomicum. Amst. 1748. in 8°. 2 vol. *cum fig.* 9 l.

Hippocratis *Aphorismi. Parisiis*, 1724. in-12. 3 l.

Hoffmanni (*Friderici*). *Medicina rationalis. Venetiis*, 1730. in-4°. 7 vol. 56 l.

Ejusdem opuscula medico-pratica. Halæ, 1736. in-4°. 12 l.

Hoffmanni (*Frid.*). *Medicus politicus. Lugd. Bat.* 1746. in-12 br. 1 l. 4 s.

Junkeri (*Joannis*). *Conspectus medicinæ theoretico-practicæ. Halæ*, 1734. in-4°. 10 l.

Ejusdem conspectus Therapiæ generalis cum notis in materiam medicam. Halæ Magdeburgicæ, 1736. in-4°. br. 8 l.

Konig (*Emmanuelis*). *Regnum animale. Coloniæ Munatianæ*, 1698. in-4°. 9 l.

Leeuwenhoek (*Antonii de*). *Continuatio epistolarum ad Societatem Londinensem. Lugduni Batavorum*, 1689. in-4°. *cum fig. Invenitur in eodem volumine Ernesti Gockelii dissertatio de Legatorum jure. Lindaviæ*, 1689. 9 l.

Lommii (*Jodoci*). *Observationes medicinales, opusculum aureum. Amst.* 1715. in-12. 3 l.

Lyonnet (*Roberti*). *Reconditarum pestis & contagii causarum disquisitio & methodica curatio. Lugduni*, 1639. in-8°. 3 l.

Malpighii (*Marcelli*). *De viscerum structurâ exercitatio anatomica. Londini*, 1669. in-12. 3 l.

Morton (*Richardi*). *Opera medica. Lugd.* 1737. in-4°. 2 vol. 15 l.

Novus *medicinæ conspectus. Parisiis*, 1722. in-12. 2 vol. 6 l.

Perdulcis (*Barthol.*). *D. M. universa medicina. Parisiis*, 1649. in-4°. 12 l.

Portæ (*J. B.*). *Phytognomonica. Rothomagi*, 1650. in-8°. *cum fig.* 3 l.

Quercetanus *redivivus, hoc est ars medica dogmatico-hermetica à scriptis Quercetani digesta operâ schroderi M D. Francofurti*, 1679. in-4°. 8 l.

Riolani (*Joan.*). *Opuscula anatomica nova. Londini*, 1649. in-4°. p. p. 9 l.

(La suite à l'ordinaire prochain.)

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Observations on the method of curing the hydrocele by means of a ſeton, by M. Howard; c'eſt-à dire, obſervations ſur la méthode du ſéton pour guérir l'hydrocèle, par M. Howard.

La méthode curative de l'hydrocèle eſt une des découvertes de la chirurgie moderne; elle a été ſur-tout un objet très-diſcuté en Angleterre. On ſait que le célèbre M. Pott a fait uſage avec le plus grand ſuccès de la méthode du ſéton. M. Elſe, habile chirurgien de l'hôpital S. Thomas, crut devoir y ſubſtituer la méthode par le petit cauſtique, & ſuivant l'uſage ordinaire, exalta les avantages de ſon invention pour lui faire obtenir la préférence.

Pour faire l'application du cauſtique à la manière de M. Elſe, on fait un grand emplâtre de la largeur de la main, & vers le milieu, on pratique un trou circulaire de la grandeur d'une pièce de ſix ſous; ce trou eſt deſtiné à admettre l'application du topique ſur la partie antérieure & inférieure du ſcrotum. La compoſition de ce cauſtique eſt celle-ci.

℞. Lixiv. ſapon. Pharmacop. Londin, 32 unc.
Coque ad 8 unc adde.
Calc. viv. pulver 3 unc. vel. q. ſ.
Extracti thebaïci pulv. 1 unc.

Donec omnem liquorem abſorpſerit ut fiat paſta quæ vaſe optimè clauſo ſervari debet.

Il y a lieu de croire que l'opium qu'on mêle au cauſtique diminue beaucoup la douleur, car divers malades ſe ſont endormis durant l'opération, & tous ont avoué qu'il étoit très aiſé de la ſupporter. L'opium, d'un autre côté, ne paroît pas du tout détruire la vertu du cauſtique, qu'on laiſſe toujours douze heures; & par ce moyen il détruit ſi parfaitement la partie du ſcrotum qu'il touche, que quand on l'ôte, la tunique vaginale eſt à découvert. Par ce moyen il s'excite une inflammation de la tunique vaginale qui s'étend dans toute cette membrane; celle-ci ſe ſépare à la ſuite de cette inflammation, tombe comme en fonte par la ſuppuration, & ſort peu-à-peu par l'ouverture qu'a pratiqué le cauſtique : cette cure dure cinq ou ſix ſemaines Un grand nombre d'obſervations viennent à l'appui de cette méthode.

M. Vaux, dans un appendice qui eſt à la ſuite du traité de M. Elſe, reprend la même queſtion, & tâche de la réſoudre en faveur de ce dernier d'une manière déciſive, ayant eu occaſion d'appliquer la méthode de M. Elſe & celle de M. Pott, ſur une perſonne qui avoit une double hydrocèle. Le cauſtique fut appliqué d'un côté du ſcrotum; & après que les ſymptômes qui naiſſent de l'opération furent abattus, le ſéton fut appliqué à l'autre. On obtint une cure radicale par les deux méthodes, avec cette différence, que l'inflammation & la douleur produites par le ſéton étoient,dit-on,ſi violentes, qu'on eut recours à la ſaignée, aux fomentations, aux clyſtères, à l'opium, pendant que les accidens cauſés par le cauſtique étoient

si petits, que le malade ne fit jamais éclater aucune plainte. M. Vaux rapporte un cas semblable qui lui a été communiqué par un de ses amis.

D'après cela, ne croiroit-on pas la question entiérement décidée? Mais dans l'écrit dont j'ai annoncé le titre, M. Howard prend la défense de M. Pott, & se déclare ouvertement pour la méthode du séton. Il dit avoir suivi, pendant plusieurs années, la pratique de M. Pott lui-même, & il assure que tous les accidens ont été, par cette méthode, très peu violens & de courte durée.

Il remarque que le caustique a besoin d'exciter une grande inflammation, & de la soutenir de manière à détruire en entier la tunique vaginale, au lieu que le séton est employé pour exciter seulement une légère phlogose entre les surfaces de la tunique vaginale & de l'albuginée: de cette manière, ces deux membranes parviennent seulement à adhérer; la cavité qui contenoit le fluide n'existe plus, & la maladie est detruite. D'ailleurs, dans la méthode par le caustique, l'eau est retenue dans la cavité durant tout le progrès de l'inflammation, au lieu qu'en faisant usage du séton, le fluide contenu s'écoule immédiatement, & par-là la tunique vaginale se contracte. En outre, dans la méthode par le séton, l'inflammation n'est portée qu'à un léger degré: elle est accompagnée dès le commencement des plus puissans moyens de résolution, comme du dégorgement & de la sécrétion augmentée de la tunique vaginale & de l'albuginée. Le séton agit comme un corps étranger entre les surfaces qu'il irrite, & qu'il enflamme légérement, & dans l'espace de quatre, cinq ou six jours, l'inflammation disparoît si le traitement est bien conduit, en sorte que la cure parfaite s'effectue dans la quinzaine.

Mais pour jetter un plus grand jour sur les inconvéniens qui peuvent être produits par une inflammation prolongée, M. Howard fait des remarques judicieuses sur la constitution des malades, dont les uns peuvent être d'une complexion saine, & les autres peuvent être doués d'une habitude de corps usée & détériorée par l'intempérance, la boisson des liqueurs spiritueuses, les boissons chaudes, la goutte, &c. Dans ce dernier cas, le progrès de l'inflammation locale est en général rapide, la partie elle-même, & le systême général étant très-irritables; & si la résolution n'est pas prompte, la suppuration ou la gangrène succède. Si la première a lieu, elle est d'une mauvaise qualité, & participe d'une nature gangreneuse. A l'époque de cette suppuration, il se développe des symptômes de foiblesse, de prostration des forces, de petitesse de pouls, &c. Mais quand l'inflammation aboutit à la gangrène, le passage d'un état à l'autre est extrêmement prompt.

M. Howard revient sur l'appendice que M. Vaux a mis à la suite de l'ouvrage de M. Else, & il prend toujours la défense du séton: il dit avoir suivi cette pratique pendant plusieurs années, & il n'a vu qu'un exemple où on ait eu besoin de recourir à la saignée, & on devoit même l'attribuer à la disposition inflammatoire du malade. Il dit que dans tous les autres cas de la méthode par le séton, les symptômes ont été très-modérés; que du reste M. Pott, pour prévenir tout accident, avoit recours à un purgatif, à des narcotiques, à des cataplasmes, au repos, & à un régime sévère; ce qui prévenoit tous les symptômes violens.

PROSPECTUS *de l'ouvrage intitulé*: Stirpes novæ, aut minus cognitæ, descriptionibus & iconibus illustratæ. *in-fol. par M. L'Héritier, conseiller à la cour des aides de Paris. Avec approbation & privilège du Roi.*

Le principal but de cet ouvrage est de faire connoître les plantes nouvelles, par des descriptions, d'une part, & de l'autre, par des figures; le tout fait d'après nature.

On en publiera chaque année 4 cahiers ou environ. Le cahier contiendra 10 à 12 planches, rarement plus ou moins.

Le texte & les planches sont imprimés sur papier grandeur de chapelet demi-feuille.

60 exemplaires, format atlantique, sont tirés sur papier vélin grand raisin superfin de la manufacture royale du sieur Réveillon. Il y a aussi quelques exemplaires sur le même papier qui seront coloriés pour les personnes qui en feront leur soumission.

Le prix du cahier se réglera par le nombre des planches. Jusqu'au 30 novembre 1785, la planche simple coûtera, savoir, en papier ordinaire 24 sols, & en

grand papier vélin, format atlantique, 48 fols. Ainsi, *le premier cahier, qui est en vente*, contenant 11 planches, se vend en feuilles 23 livres 4 sols sur papier ordinaire, & 26 livres 8 sols sur papier vélin. A l'égard des planches coloriées, l'on n'en peut pas encore déterminer le prix.

Au premier décembre 1785, tout l'ouvrage augmentera d'un quart en sus pour les personnes qui n'auront pas acheté les premiers cahiers; de sorte que la planche sur papier ordinaire se vendra 30 sols au lieu de 24, & sur papier vélin 3 liv. au lieu de 48 sols, & ainsi des autres parties de l'ouvrage dans la même proportion.

Aucun cahier ne se vendra séparément. Le libraire, lors de l'achat du premier cahier, donnera sa reconnoissance, par laquelle il s'obligera à fournir tous les cahiers suivans aux prix & conditions ci-dessus exprimés; savoir, de 24 ou 48 sols par planche simple pour les acheteurs d'ici au 30 novembre 1785, & du quart en sus d'augmentation pour les acheteurs postérieurs. Les cahiers ne seront délivrés qu'en représentant cette reconnoissance, sur laquelle le libraire fera mention de chaque livraison. Ces reconnoissances n'obligeront que pour un an, à compter de la publication du cahier qu'on auroit négligé de retirer; & passé ce temps, le libraire ne sera plus tenu de fournir aucun cahier mis en vente depuis plus d'un an.

En faveur des personnes qui acheteront des exemplaires coloriés, & qui desireront y joindre des planches tirées en noir, l'on détachera ces planches du texte. Prix, sur papier vélin 24 sols pièce quant à présent, & 30 sols au premier décembre 1785, outre le prix convenu pour l'exemplaire colorié.

L'on se propose de publier le nom des souscripteurs, ou, pour mieux dire, des acheteurs, dans le cahier de décembre 1785. C'est pourquoi chacun est prié de donner ses noms & qualités au libraire qui lui aura vendu l'ouvrage pour les transmettre à l'auteur.

Les prix ci-dessus marqués sont pour Paris seulement. Pour la province & pour l'étranger, outre l'affranchissement de l'argent & des lettres, les acheteurs paieront également le port du livre. En conséquence il sera plus convenable pour les étrangers & pour les personnes de province de charger un correspondant à Paris de retirer leurs cahiers à chaque livraison, en représentant à cet effet au libraire sa reconnoissance.

Se vend à Paris, chez L. N. Prevost, *quai des Augustins; à Londres, chez* P. Elmsly; *à Vienne & à Leipsick, chez* Rod. Græffer.

LIVRES ÉTRANGERS.

De vera diabetis causa in defectu assimilationis quærend. Auctor Franciscus Place Anglo Eboracensis. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez Konig, 1784. in-4°. de 26 pages.

Le jeune docteur Anglois, auteur de cette dissertation, rejette les différentes théories proposées avant lui sur la cause du diabétès. Il ne donne cependant aucune objection contre elles, & renvoye à quelques écrivains modernes qui ont déja traité ce sujet. Il réfute seulement M. Mars, qui, dans une dissertation publiée à Gottingue en 1776, sur le diabétès, dit, que le foie étant obstrué, la sécrétion de la bile est empêchée, qu'elle reste conséquemment dans la masse du sang; qu'à cause de la propriété résolutive que son caractère savoneux lui donne, elle excite la dissolution du sang; qu'enfin, par une cause occasionnelle qui détermine les humeurs vers les reins, elle produit le diabétès.

Les raisons que M. Place apporte pour détruire ce sentiment sont, que la couleur de l'urine & de la partie séreuse du sang, qui est ordinairement jaune dans les maladies colliquatives, causées par le défaut de sécrétion de la bile, est au contraire blanche, ou dans son état naturel, dans le diabétès; qu'il y a des observations de pratique qui prouvent que la résolution des humeurs n'a pas toujours lieu dans le diabétès; qu'enfin on n'a jamais observé cette maladie jointe à la jaunisse, ce qui devroit cependant arriver fréquemment si la théorie de M. Mars étoit véritable.

L'avis de notre jeune docteur Anglois est donc que le diabétès provient toujours de la diminution des forces du corps & de la vertu assimilatrice qui est très-affoiblie. Il apporte dans cet écrit un grand nombre de preuves propres à confirmer ce sentiment.

Suite de la note de quelques Livres de médecine que Pierre J. Duplain *vient d'acquérir.*

Riolani (*Filii Joan*). *Encheiridium anatomicum & pathologicum. Parisiis*, 1648. in-12. p. p. . . . 2 l.

Riverii (*Lazari*). *M. D. institutiones medicæ. Lugduni*, 1672. in-4o. . . . 9 l.

Sennerti (*Danielis*). *Medicina pratica. Parisiis*, 1632 & 1633. in-4°. 3 vol. . . . 30 l.

Shipton (*J.*). *Pharmacopæiæ collegii regalis Londini remedia omnia succinctè descripta. Londini*, 1711. in-12. . . 3 l.

Sydenham (*Th.*). *Praxis medica experimentalis. Lipsiæ* (*Fritsch.*), 1695. in-12. 2 vol. . . . . 6 l.

Sylvii (*Francisci*). *Delebæ opera medica. Amsteladami, apud Danielem Elzevirium*, 1679. in-4o. *cum effigie autoris*, . . 12 l.

Verheyen (*Philippi*). *Anatomia corporis humani. Coloniæ* (*Abegmond*), 1712. in-4°. 2 vol. *cum fig.* . . 18 l.

Veslingii (*Joannis*). *Syntagma anatomicum. Patavii*, 1647. in-4°. *cum fig.* . . . . 10 l. 10 f.

Willis (*Thomæ*), *naturalis philosophiæ professoris oxoniensis opera omnia. Lugduni*, 1681. in-4°. 2 vol. . . 18 l.

——— *Diatribæ medico-philosophicæ de fermentatione, de febribus & de urinis. Londini*, 1662. in-12. . . . 2 l.

Zypaei (*Franc.*). *Fundamenta medicinæ reformata physico-anatomica. Bruxellis*, 1693. in-8°. . . . . 2 l.

Livres en françois.

De la digestion & des maladies de l'estomac, suivant le systême de la trituration & du broyement. Paris, 1712. in-12. . . 3 l.

Dissertations *de médecine sur la pierre des reins & de la vessie, & sur la goutte*, par P. Desault. Paris, 1736. in-12. 2 vol. . . . . 5 l.

Guérison (*la*) *du cancer au sein*, par Houppeville. Rouen, 1693. in-12. 1 l.

Pathologie *de* Jean Fernel. Paris, 1661. in-8°. . . . 3 l.

Régime (*le*) *du Carême, considéré par rapport à la nature du corps & des alimens*, par Andry. Paris, 1710. in-12. . 2 l.

Remarques *de médecine*, par le même. Paris, 1711. in-12. . . 2 l.

Traité *des dispenses du Carême*. Paris, 1710. in-12. 2 vol. . . 6 l.

——— *des pertes de sang, avec leur remède*, par Helvétius. Paris, 1706. in-12. 2 l.

——— *de quelques maladies de la poitrine, avec leur diagnostic, pronostic, & pansement*, par Crendal. Paris, 1739. in-12. . . 2 l. 10 f.

——— *des maladies de la poitrine*, par le sieur J. P. Lafalle, D. M. Bordeaux, 1704. in-12. . . . 2 l. 10 f.

——— *des vertus médicinales de l'eau commune*, par M. Smith. Paris, 1725. in-12. . . . . . 2 l. 10 f.

LIVRES NOUVEAUX.

L'Empyrisme *dévoilé, ou réfutation des principes théoriques & pratiques d'un ouvrage qui a pour titre* : Médecine simplifiée, ou Manuel de médecine & de chirurgie-pratique, &c. *par* J. J. de Frene, *docteur en arts & en médecine ; suivie de l'analyse chymique des remèdes proposés par le docteur, tant pour les maladies aiguës ou chroniques en général, que pour la petite-vérole en particulier*, par P. J. B. Pervinaire, *licencié en médecine*. Vol in 12. de 316 pages. A Paris, chez Royez, lib. quai des Augustins.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Maladies qui ont régné à Paris le mois de janvier 1785.

La constitution de ce mois, ainsi que celle du suivant, ont été marquées par une extrême variabilité de température : les degrés du thermomètre ont été alternativement au-dessus & au-dessous du terme de la congellation ; mais en général, la température du premier mois de l'année a été plus douce qu'il n'est ordinaire dans ce climat, & ce n'est que vers le commencement de février que le froid a été plus décidé & plus fixe.

Les variations successives dont je viens de parler ont été favorables à la production des affections catarrhales de toute espèce, à des rhumes, à des enrouemens, à des odontalgies ; les fièvres même & les maladies aigues qui ont regné, ont pris le même caractère, & ont offert des symptômes péripneumoniques ou des douleurs vagues qui sembloient résider dans les membranes musculaires, ou se porter sur les entrailles.

Mais l'affection qui est la plus aisément produite par ces changemens de température, est le rhumatisme, sur-tout vers le mois de février, & à mesure qu'on approche de l'équinoxe : nous allons en rapporter une observation qui donne lieu à des remarques intéressantes.

M. L***, âgé environ de 22 ans, & d'une habitude de corps délicate & irritable, fut obligé de faire un voyage en Bretagne vers le commencement de février. Il ne s'exposa point à l'impression du froid, à cela près qu'il s'endormit dans sa voiture qui étoit mal fermée. Le lendemain de son arrivée à Nantes, il éprouva un mal-aise général & des tiraillemens dans les membres ; le soir même du jeudi 3 février, il s'excita une vive douleur au pied gauche avec enflure ; on appliqua sur la partie des linges trempés dans des spiritueux qui calmèrent la douleur ; mais le lendemain les mêmes symptômes se renouvellèrent & se manifestèrent en outre le samedi au genou du même côté. Le pied droit fut pris de même le dimanche, puis, le lundi, la même affection rhumatismale s'étendit au genou droit, & gagna aussi la main droite, sans cesser aux autres parties déja attaquées ; le malade fut mis dans une chaise de poste, & eut beaucoup à souffrir ce jour-là, ainsi que le lendemain qu'il arriva à Paris ; la même affection s'étendit alors à la main gauche, & finit par gagner les épaules & les reins ; en sorte qu'il n'y avoit plus aucune articulation qui ne fût prise : le malade souffroit des douleurs très-vives, & les mains étoient si sensibles, que c'étoit avec le dernier ménagement qu'il falloit l'aider à les remuer : le mercredi, les symptômes se portèrent à la partie supérieure du dos ; le pouls étoit dur & fréquent ; les urines au moins, depuis son arrivée à Paris, furent très-chargées, & déposèrent en abondance un sédiment briqueté.

On mit le malade à l'eau de veau légérement acidulée avec le syrop de vinaigre; on donna des lavemens soir & matin, ce qui fit rendre des déjections copieuses: le mercredi, comme les douleurs étoient très violentes, on proposa la saignée, mais sur la demande que les parens firent, s'il y avoit du danger à l'omettre, ou au moins à le différer encore, le médecin répondit qu'il n'y avoit d'autre risque à courir qu'un peu plus de souffrance; que d'ailleurs on n'avoit rien à craindre, & que les douleurs, qui étoient si vives, ne tarderoient point à se calmer.

La sueur générale qui eut en effet lieu le jeudi, commença à produire un soulagement marqué, & on ne pensa plus à la saignée; les mains étoient encore enflées, & les souffrances, quoique bien moindres, se firent sentir la nuit du vendredi, & produisirent des insomnies: la nuit du samedi au dimanche fut encore un peu agitée, & ce ne fut que ce dernier jour que les douleurs furent peu sensibles, ainsi que l'enflure, & que le sommeil fut tranquille: les choses allèrent de mieux en mieux dans le courant de la semaine, au bout de laquelle le malade fut rétabli. Comme il jouit d'ailleurs d'une santé délicate, il a encore de la peine à recouvrer son premier état, & il conserve une sensibilité facile à être affectée par les variations du temps.

On sait que la pratique ordinaire dans le rhumatisme aigu est de faire des saignées; & si en effet le malade est d'un tempérament sanguin & pléthorique, on ne doit point les omettre. La personne qui fait le sujet de l'observation précédente est dans un autre cas; il est d'une habitude grêle & délicate; sa peau fort souple & perméable favorisoit la tendance à la sueur; sa vie, d'ailleurs très-sobre, rendoit moins dangereux l'état inflammatoire, & la saignée a pu être omise; mais on apprend, par cet exemple, combien les maladies ont leur durée déterminée, & combien il faut avoir de la confiance dans les efforts de la nature: il a paru en effet des marques d'une solution critique par les urines & par les sueurs; mais on n'a apperçu aucun changement dans les selles: les saignées même, lorsqu'on les emploie avec discernement, que font-elles autre chose que calmer les symptômes, & donner lieu à la nature de développer ses efforts moins violens & plus salutaires pour terminer la maladie. Aussi Sydenham qu'on n'accusera sûrement point d'être contraire à la saignée, ne se permettoit de la répéter tout au plus que trois ou quatre fois dans les cas les plus extrêmes.

Il est bon d'insister sur ce point, parce qu'il n'est pas rare, sur-tout dans les campagnes, de prodiguer la saignée à un excès nuisible, comme si la maladie résidoit dans la masse du sang, & qu'on ne peut guérir autrement qu'en le faisant presque couler sans cesse: ce qui détruit les forces, empêche la solution de la maladie & la fait dégénérer en rhumatisme chronique qui subsiste le reste de la vie, ou qui amène d'autres maux encore plus graves. J'ai vu un malheureux jeune homme être la victime de cette pratique; les saignées furent prodiguées au dernier excès dans un rhumatisme aigu; jamais le rétablissement ne fut bien marqué: plusieurs années se passèrent dans des alternatives fréquentes de vives douleurs, qui firent encore souvent recourir à des saignées. Les signes d'épuisement furent si marqués, que la vue en fut très-affoiblie; la dernière année de sa vie, sa poitrine fut prise, & malgré son excellente constitution, il périt avec toutes les marques d'une espèce de consomption & de phthisie.

On fait un grand usage en Angleterre de la poudre de Dower dans le rhumatisme aigu, & un médecin Anglois, très-éclairé & très-digne de foi, m'a assuré que sur dix cas on pouvoit presque compter neuf guérisons opérées: cette poudre est composée de la manière suivante.

Prenez deux grains d'opium.
Ipékakuanha en poudre, 16 grains.
Tartre vitriolé, 15 grains.

On mêle le tout après l'avoir réduit en poudre; on l'incorpore avec du syrop d'écorce d'orange, & on le divise en trois doses, dont on prend la première le matin à neuf heures, l'autre à dix, & la troisième à onze heures. On remarque que ce mélange ne produit ni sommeil, ni vomissement, comme si l'opium & l'ipékakuanha se servoit l'un à l'autre de correctif: on continue quelques jours le même remède; mais ce qui aide sur-tout son action, c'est de faire précéder un bain tiède, & de faire ensuite mettre le malade au lit. La Pharmacopée de Genève a fait quelques changemens peu essentiels à ce remède. On observe aussi

de le donner après que les symptômes inflammatoires ont un peu perdu de leur violence.

Remarques sur l'analyse chymique des graines de sénevé, & sur l'usage qu'on en peut faire dans les toux catarrhales & convulsives.

Les leçons publiques de chymie que donne M. Darcet au collège royal, sont devenues une source de connoissances les plus solides & les plus étendues qu'on puisse acquérir sur cette science. Il a sur-tout soin d'en faire des applications utiles à l'art de guérir: on en peut juger par l'extrait suivant, recueilli dans ses cours.

Les crucifères font en général une partie intéressante de la nourriture des animaux & de l'homme. Les animaux les recherchent avec avidité, & les prennent comme une espèce d'assaisonnement nécessaire. Ils deviendroient malades s'ils ne se nourrissoient que des corps doux, comme du *gramen*, du foin, des semences farineuses; ils aiment aussi ce qui est un peu salé, comme ce qui a un goût vif & pénétrant. L'homme est à cet égard dans le même cas; il dépériroit s'il ne se nourrissoit que de la gelée de viande ou des corps doux & sucrés; il a besoin de ranimer les forces de son estomac par l'action des substances un peu âcres & aromatiques: c'est ce qui fait de la moutarde un assaisonnement si convenable avec l'usage de la viande.

L'intérieur de la graine du sénevé est farineuse & émulsive. Ce n'est point dans cette partie, c'est dans l'écorce que réside l'esprit recteur, âcre & pénétrant. Pour obtenir ce dernier, on remplit la cornue de cette graine jusqu'aux deux tiers, & on emploie d'abord un feu léger; si on n'avoit pas soin de graduer l'action du feu, les graines contigues aux parois de la cornue s'échaufferoient au point de lâcher leur phlegme, leur alkali volatil & leur huile, pendant que les graines qui sont vers le centre où la chaleur est plus foible, ne donneroient que leur phlegme: tous les principes passeroient donc dans un état de confusion. Mais si on augmente le feu peu-à-peu, & qu'on donne le temps à la chaleur de se propager uniformément dans tout l'intérieur de la cornue, le phlegme se dégagera d'abord seul de la partie farineuse des graines, & quand il sera parti, l'alkali volatil s'échappera sous forme concrète, parce qu'il se combinera avec une portion d'air fixe très-abondante qui passe alors. Ensuite s'élevera l'huile légère, mais on n'obtiendra point le moindre vestige d'acide. La graine qui restera dans la cornue conservera sa forme, & sera réduite à un état charbonneux.

Cet exemple fait voir les lumières qu'on peut tirer de l'analyse végétale, même par le moyen violent & destructeur du feu. Ici l'alkali volatil se dégage immédiatement après le phlegme, & on n'obtient point d'acide; il faut avoir de plus une grande attention de graduer le feu à propos; au contraire, dans la distillation du bois de gayac, par exemple, on obtient d'abord un acide abondant & concentré. L'alkali volatil dans ce dernier cas ne passe que le dernier, & après que tous les autres principes se sont dégagés.

L'intérieur de la graine de sénevé étant une substance farineuse, on peut en faire une émulsion comme celle des amendes, en les triturant avec de l'eau. Il y a ici d'ailleurs un autre avantage qui vient de la partie âcre & aromatique de l'écorce, & qui peut la rendre utile, sur-tout aux enfans affectés de toux catarrhale & convulsive. On fait que ces espèces de toux résistent aux boissons chaudes & douces, qu'elles subsistent long temps, ainsi que dans les personnes adultes, & qu'elles n'ont point une période réglée comme les affections inflammatoires. Pour aider les poumons à se débarrasser alors des humeurs crues qui les surchargent, il est à propos de prendre des boissons actives qui rendent la circulation plus vive & plus animée. L'émulsion de sénevé peut être très-utile à cet égard, & M. Darcet en a fait souvent l'expérience.

Le même chymiste fait aussi usage avec succès de la recette suivante. Il prend, par exemple, une once de sucre sur laquelle il verse un gros d'huile essentielle de quelque aromate, & il forme par-là ce qu'on appelle un *eleosaccharum*. Il combine ensuite avec cette substance un gros de teinture d'ipékakuanha, & après avoir bien mêlé le tout, il y verse une chopine de vin d'Espagne. Il donne cette boisson par cuillerées aux enfans & aux autres personnes qui ont des toux catarrhales. Il active quelquefois que ce

remède au commencement provoque le vomissement, & en cela il n'en est que plus utile.

LIVRES NOUVEAUX.

Opuscules de Pierre Richer de Belleval, *premier professeur de botanique & d'anatomie en l'université de Montpellier, auxquels on a joint un traité d'*Olivier de Serres *sur la manière de travailler l'écorce de mûrier blanc; nouvelle édition d'après les exemplaires du Roi, par M.* Broussonet, *D. M. associé ordinaire de la Société royale de Londres, de celles de Montpellier, d'Edimbourg, de Madrid, &c. professeur adjoint d'économie rurale à l'Ecole royale vétérinaire.* Paris, 1785.

Il est peu d'écoles de médecine, dit l'éditeur, qui aient fourni autant de botanistes distingués que celles de Montpellier. Il n'y avoit cependant dans cette ville, avant Pierre Richer de Belleval, ni jardin public de botanique, ni professeur chargé spécialement de faire la démonstration des plantes; il n'en étoit fait mention que dans les leçons de matière médicale, & celui à qui l'enseignement de cette partie étoit confié ne parloit des végétaux que relativement à leur vertu médicale. Belleval a été revêtu le premier du titre de professeur de botanique & d'anatomie; il fit construire, par les ordres de Henri IV, un jardin très-spacieux où il enseigna publiquement la botanique. Ce jardin ayant été détruit pendant les guerres civiles, ce fut encore par les soins de ce même Belleval qu'il fut rétabli.

En 1598, plusieurs années avant l'établissement du jardin royal de Paris, Belleval publia un catalogue de plantes qui se trouvoient dans le jardin de Montpellier, & d'après lequel il paroit que le nombre en étoit alors plus considérable qu'il ne l'est actuellement. Cet ouvrage est devenu dans la suite très-rare; les botanistes qui ont écrit sur les plantes du Languedoc n'en ont pas fait mention. Cet auteur fit paroître quelque temps après le dessein touchant la recherche des plantes du Languedoc, &c Il y réclame la protection & les secours pécuniaires des Etats de cette province, pour un ouvrage qu'il se proposoit de donner au public sur l'histoire des plantes du Languedoc. Il a mis à la fin de cet opuscule cinq gravures, comme un échantillon de celles qu'il devoit joindre à l'histoire qu'il annonçoit; on les trouve à la fin de cette nouvelle édition que nous annonçons.

M. Broussonet n'a eu d'autre motif, en publiant cette nouvelle édition, que de faire revivre la mémoire d'un professeur de l'université de Montpellier, dont le nom mérite une place distinguée parmi les botanistes les plus illustres, & de fournir en même-temps quelques matériaux aux personnes qui voudront entreprendre son éloge historique.

La Société royale des sciences de Montpellier destine un prix extraordinaire académique à cet éloge; ce prix, de la valeur de 300 livres, est dû au zèle de M. Broussonet, pour le progrès des sciences & au desir de faire connoître un botaniste distingué qui a vécu à une époque aussi reculée. Les concurrens sont invités d'écrire leur ouvrage en latin ou en françois, & de mettre leur nom & leur adresse dans un billet séparé & cacheté. On adressera les ouvrages, francs de port, à M de Ratte, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Montpellier. Ils seront reçus jusqu'au 30 septembre 1785 inclusivement. La Société, à son assemblée publique pendant la tenue des Etats du Languedoc de 1785, proclamera la pièce qui aura remporté le prix.

Errata du N°. 13.

Page 51, prem. col. *lig.* 41, fournit chacune 1000 voies d'eau, *lisez*, 10000.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

De vita marina. Dissertatio; Aut. Gulielmo Henderson. *Edimb. 1784.* C'est-à-dire, de la santé des gens de mers, &c.

On doit savoir gré à l'auteur d'avoit traité un sujet qui intéresse une si grande classe d'hommes, & qui même peur devenir un remède dans plusieurs cas de maladies chroniques. Ce n'est point ici une compilation : M. Henderson a fait de longs voyages sur mer ; il a observé avec attention tout ce qui peut influer sur la santé des marins, & fait sur plusieurs points des remarques très-utiles.

Le retour dans nos ports n'est pas toujours favorable aux équipages ; l'auteur rapporte qu'après des voyages de deux mois, il avoit souvent observé que le nombre des malades, qui étoit de douze ou de quatorze, se portoit, après le débarquement, à celui de trente ou de quarante, par le changement dans la manière de vivre, par l'oisiveté, ou peut-être les dissolutions de toute espèce : on diroit à cet égard que la mer est le véritable élément du vaisseau & des hommes qui en ont pris l'habitude.

Ce que l'auteur vient de dire ne doit cependant s'entendre que des ports où les vivres abondent, & où on peut se livrer à toute sorte d'intempérance ; le nombre des maladies alors augmente, sur-tout celui des fièvres, & il n'est pas rare de voir le scorbut exercer encore plus de ravages la première semaine du débarquement que lorsque le vaisseau étoit en pleine mer. Mais on doit faire une distinction de ces ports heureux tels que les offrent les isles de Tinian & de Fernandès, qu'on peut regarder comme les champs élisées des marins : l'air pur & les alimens sains qu'elles offrent, sans présenter aucune ressource pour la débauche ou pour l'intempérance, suffisent pour rendre la santé à des équipages épuisés par de longues maladies, & on n'a guère besoin d'envoyer dans les hôpitaux que ceux qui sont attaqués de maladies les plus graves, encore même dans ce cas l'auteur approuve peu cette ressource.

Les maladies les plus ordinaires parmi les équipages sont des catarrhes, des fièvres, des affections de l'estomac ; & depuis six semaines de navigation jusqu'à trois ou quatre mois, le scorbut commence à se déclarer avec des variétés, suivant les climats, la nature des alimens, ou une attention plus ou moins stricte à observer les moyens généraux de se conserver en santé ; après le débarquement les maux vénériens deviennent très-fréquens.

En général, dans un navire sain, à peine peut-on compter trois ou quatre hommes sur cent qui, pour cause de maladie, ne puissent remplir leur service ; mais dès que les fièvres, les catharres où le scorbut viennent à dominer, on ne peut rien statuer de certain, sur-tout suivant qu'une exacte discipline, la tempérance ou la propreté contribuent plus ou moins à prévenir ces maladies.

Les grands vaisseaux, comme ceux de la marine royale, sont plus propres à

soutenir les vicissitudes de la mer; mais les maladies qui commencent une fois à dominer deviennent plus générales & sont plus pernicieuses que dans les petits vaisseaux; cependant ces derniers ne peuvent pas tenir la mer aussi longtemps, ni avec les mêmes commodités que les autres, & ne peuvent pas se préserver aussi-bien des maladies. L'auteur pense que les vaisseaux de moyenne grandeur, comme ceux de cinquante canons, sont les plus favorables à la santé.

Dans nos latitudes tempérées ou froides, les cours de navigation durent ordinairement depuis quatre semaines jusqu'à deux mois & demi; on n'éprouve aucune disette; on ne manque ni de bière, ni des spiritueux; on boit de l'eau à volonté: dans les ports, on trouve partout l'abondance, du pain récent, du lait, des fruits, divers alimens pris des végétaux ou des animaux domestiques; mais on préfère les harengs salés, le fromage, les liqueurs fortes, & rarement jouit-on d'une aussi bonne santé que dans les climats chauds. Cependant, dans ces derniers, on fait des voyages de longs cours, quoiqu'il arrive rarement qu'on passe quatre ou cinq mois sans prendre terre: le temps est plus beau & plus serein que dans les régions boréales; les nuits offrent un spectacle ravissant. Dans les ports, on vit des produits de la pêche; les fruits & les végétaux y abondent: deux températures opposées y dominent tour-à-tour; celle d'une chaleur sèche & brûlante, & celle d'une humidité extrême qui relâche le corps & jette dans l'engourdissement On se porte bien dans ces parages; on n'éprouve que quelques maladies fébriles, accompagnées d'affections de l'estomac, mais elles sont de peu de durée & peu générales.

L'auteur en cite un exemple qu'il a observé en 1776. Il étoit à bord d'un vaisseau qui transportoit à la Jamaïque ou à Antigoa 130 soldats de la Hesse. Ils étoient languissans, inactifs; ils se trouvoient resserrés dans la partie inférieure du vaisseau, éprouvant des fièvres & des maladies de toute espèce; l'auteur lui-même étoit effrayé de la peinture qu'on lui avoit faite & qu'on trouve dans les auteurs, des fièvres bilieuses & rémittentes, qui sont propres aux climats chauds; mais des idées aussi lugubres se dissipèrent bientôt; car à peine furent-ils entre les tropiques une semaine entière, que toutes les maladies cessèrent en grande partie, & qu'elles disparurent entiérement à l'isle d'Antigoa; l'auteur a souvent observé le même effet des climats chauds.

L'auteur parle de cette affection qui bouleverse l'estomac des navigateurs, & qui semble être due aux mouvemens fréquens & irréguliers du vaisseau. Cette maladie de mer diffère du vomissement produit par l'émétique, en ce qu'elle semble naître des causes qui agissent sur tout le systême nerveux: elle demande rarement des remèdes, & cesse peu-à-peu par l'habitude de la mer, sur-tout si on fait un exercice fort & soutenu. En général rien de plus propre à endurcir le corps que la vie des marins; leurs alimens sont grossiers, ils habitent des lieux resserrés, & ils sont livrés à des travaux pénibles; ils passent souvent d'un excès à l'autre. Cette variété les fortifie, dessèche leur corps, & corrige les défauts d'un tempérament relâché, phlegmatique & scrophuleux. Cependant cette constitution robuste qu'on contracte ainsi est peu favorable à une longue vie; plusieurs succombent entre la seizième & la quarantième année. L'auteur n'a pas pourtant observé que dans le dernier degré des fièvres, les mouvemens violens du vaisseau fussent nuisibles; il pense au contraire que dans la dernière période des maladies aiguës ils sont utiles, mais ils tendent la convalescence longue & difficile.

Je ne suivrai point ici en détail les préceptes qu'on connoît sur les moyens généraux de se conserver en santé, sur les soins d'empêcher le progrès d'une contagion, sur la propreté, sur le choix des alimens, &c. Je m'arrêterai sur les attentions à empêcher les ravages du scorbut. L'auteur remarque que peu de vaisseaux peuvent tenir six mois la mer de suite sans chercher à se pourvoir de nouveaux moyens de subsistance. Les alimens doivent sur-tout consister dans la viande diversement assaisonnée, & dans l'usage des substances farineuses ou d'autres végétaux: on sait que les matelots font usage, au moins une fois par jour, d'une nourriture sèche & solide, & que si on en excepte la bière, ils prennent des boissons inflammatoires & échauffantes. L'auteur propose donc la manière de vivre qui suit.

Dans toutes les régions où on s'arrête,

on devroit faire prendre le matin une certaine quantité de thé ou une autre infusion d'herbes aromatiques desséchées, la sauge, la menthe, la melisse, en édulcorant ces boissons avec du sucre ou un peu de thériaque, & joindre à cela l'usage du pain & du beurre, comme dans les déjeûners ordinaires: la viande qu'on accorde devroit être cuite avec les pois, qui sont un légume très-sain, ou avec un peu de sourkrout; on pourroit aussi varier la nourriture, & substituer le riz ou la bouillie d'orge & de froment.

Lorsqu'on peut se procurer de la petite bière, ou des liqueurs fermentées douces, ce qu'on ne doit jamais négliger, on peut en accorder quatre livres par jour, ce qui en empêche l'abus: lorsque ces liqueurs manqueront, on pourra donner l'après-midi une portion des liqueurs fortes, avec une livre des infusions dont j'ai parlé ci-dessus, ou bien on leur accordera l'usage du punch acidulé avec la crême de tartre. Dans toutes les stations le vaisseau doit se pourvoir de vin pour le substituer dans l'occasion aux autres liqueurs, & pour en garder surtout pour les malades. On doit avoir les mêmes soins de se procurer des fruits, des végétaux de toute espèce, & de la viande. Au lieu de prendre, dans des voyages de longs cours, du biscuit qui se gâte & qu'il faut ensuite rejetter, on doit plutôt se pourvoir de farine pour en faire du pain récent. Une certaine quantité de crême de tartre mêlée avec la thériaque, le sucre & l'eau, est très-utile pour remédier à la constipation, & on doit la préférer aux autres remèdes: en général une certaine variété dans les heures du repas, dans la quantité & dans la qualité des alimens, est salutaire, en évitant les excès.

Tel est, selon l'auteur, le régime le plus propre à prévenir le scorbut; mais quand cette maladie est portée à un certain degré, rien de plus inutile que de chercher d'autres remèdes dans le vaisseau: le seul parti est de débarquer & d'opposer aux progrès du mal le bon air & des alimens sains.

On peut ajouter aux préceptes que l'auteur vient de donner, ceux qu'on trouve dans un discours sur le même sujet, prononcé par M. Pringle, à la Société royale de Londres, d'après des faits recueillis du second voyage du capitaine Cook. Les grandes qualités de cet habile marin ne se montrent peut-être jamais avec plus d'éclat que dans ces soins de détail qui lui faisoient sans cesse veiller à la santé de son équipage.

Il divisoit ses matelots en trois bandes; & mettant chacune de quart à son tour pendant quatre heures, chaque homme avoit huit heures de repos pour quatre de service, au lieu que suivant l'usage ordinaire, la moitié du monde étant de quart à-la-fois, & y rentrant toutes les quatre heures, chacun ne peut avoir qu'un sommeil interrompu, & quand on est mouillé, on n'a pas le temps de se sécher Lorsque rien n'exige un travail pressant & extraordinaire, un marin ne doit pas être traité plus durement qu'un autre homme: pourquoi ne lui point permettre un sommeil tranquille? M. Cook veilloit à la conservation de ses matelots avec une humanité particulière. Dans la Zone-Torride, il avoit fait placer un toit sur les ponts pour préserver du soleil; & dans les hautes latitudes, pour prémunir contre la pluie ou la neige, il donnoit à chaque homme un gros habit de laine garni d'un capuchon. M. Cook repassoit l'équipage en revue une fois par semaine, examinant si chaque homme avoit changé de linge, & s'il étoit propre: ceux des matelots qu'il engagea le plus à s'occuper de leur propreté devinrent plus sobres & plus attentifs à leur devoir.

Il avoit soin de se procurer par-tout de l'eau douce. Non content de faire exposer les hamachs & les lits sur les ponts à chaque beau jour, il avoit soin d'aérer toutes les parties du vaisseau de la manière suivante. Après avoir mis du bois dans un fourneau à grille, on l'allume & on le porte successivement dans toutes les parties qui sont au-dessous du pont; par-là l'air dilaté s'élève par les écoutilles, & l'air froid des environs en prend la place: tandis que M. Cook faisoit ainsi brûler du bois, des hommes frottoient fortement avec de la toile chaque partie de l'intérieur du vaisseau qui étoit humide. Quand le temps ne le permettoit pas, on fumigeoit le vaisseau avec de la poudre à canon. Les montagnes de glace, en fondant, lui fournissoient ainsi de l'eau douce très-saine, ce qui lui fut fort avantageux, & qui est d'ailleurs un phénomène surprenant, puisque l'eau de mer, dans son état de liquidité, est si salée.

Ces attentions suivies, ainsi que celles

qui regardent les alimens, ont dû à M. Cook un avantage dont peut-être aucun marin ne peut se flatter. Avec 118 hommes il a fait un voyage de trois ans & 18 jours dans tous les climats, depuis le 52e degré nord jusqu'au 71e sud, sans perdre qu'un seul homme de maladie; il mourut même d'une phthisie pulmonaire, & il étoit déja tourmenté par la toux au commencement de son voyage. Qu'on compare ce résultat avec celui des morts ou des malades de l'amiral Anson, & on sera étonné de la différence. Sur l'escadre de ce dernier, huit mois après son départ, il n'y avoit presque personne qui ne fût attaqué du scorbut. Le neuvième mois, quand le centurion cingla vers l'isle de Fernandès, il avoit perdu 84 matelots, le vaisseau amiral avoit jetté 200 hommes à la mer, morts de scorbut. En un mot, M. Anson perdit presque les quatre cinquièmes de l'escadre.

On voit donc combien l'hygiène, c'est-à-dire cette partie de la médecine qui apprend à se maintenir en santé, est fondée sur des connoissances solides, & mérite d'être cultivée.

Réflexions médicales, & fait remarquable, traduits de l'Anglais.

La toux, la fièvre hectique & la consomprion sont des maladies particuliérement endémiques à l'Angleterre, à cause de sa situation très sujette aux brouillards & aux vapeurs nuisibles. L'usage constant & général de se chauffer avec du charbon de terre concourt aussi beaucoup, par sa qualité sulphureuse, à produire & à déterminer la phthisie pulmonaire, affreuse maladie qu'accompagne souvent l'atrophie générale de tout le systéme. Par ces tristes affections, il périt tous les ans dans les isles britanniques plusieurs milliers de jeunes personnes des deux sexes, & souvent les plus savans médecins voient leurs efforts employés inutilement pour les guérir: leurs malades périssent entre leurs bras. Heureusement qu'on vient de découvrir un remède excellent pour guérir promptement la toux, la fièvre hectique & la consomption dans les gouttes du docteur Nortis. Elles ne sont pas moins efficaces contre ces maladies, qu'elles sont admirables pour rétablir en santé les personnes attaquées de fièvres inflammatoires & putrides. Prises de bonne heure, elles sont infaillibles, & quand le mal a fait de plus grands progrès, elles peuvent procurer beaucoup de soulagement, & même une guérison complette.

D'après cette annonce, il est facile de juger que le charlatanisme règne pour le moins autant à Londres qu'à Paris. L'on ne permet aucunement à Vienne ces avis emphatiques de remèdes exclusifs & secrets.

LIVRES DE MÉDECINE PUBLIÉS A LONDRES EN 1784.

1°. *MEDICAL communications*, &c. c'est-à-dire, Correspondance médicale, &c. Premier volume, imprimé chez Johnson. *in-8°.* orné de plusieurs planches. Prix, 6 schellings en feuilles.

2°. *An enquiry in to the various theories, &c.* c'est-à-dire, Recherches sur les diverses théories & méthodes employées dans la guérison des apoplexies & des paralysies; par B. Chandler, docteur en médecine, chez le même.

3°. *REMARKABLE cases of gouty, bilious, and nervous. disorders, &c.* c'est-à-dire, Observations remarquables de maladies goutteuses, bilieuses & nerveuses, avec la manière dont elles ont été guéries, attestée par les malades mêmes; par Jean Scot, doct. en médecine. Sixième édition, augmentée de nouvelles observations, chez Richadson & Urqukart. Prix, 12 sols.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MÉMOIRE sur l'établiſſement des Ecoles de Médecine-pratique, à former dans les principaux hôpitaux civils de la France à l'inſtar de celle de Vienne, &c par M. WURTZ, docteur en médecine de la Faculté de Straſbourg, de pluſieurs académies. A Paris, chez Didot, le jeune, 1784.

M. Vurtz, après avoir voyagé pendant pluſieurs années pour connoître l'état de la médecine dans différentes contrées, & les établiſſemens intéreſſans dont chacune peut ſe glorifier, offre le projet d'une inſtitution pareille à celle de Vienne pour la médecine-pratique

« On fit remarquer, dit l'auteur, à l'Impératrice, qu'en ſoignant les malades » dans les hôpitaux, comme on avoit » fait juſqu'alors, les plus heureuſes cures » ne produiroient qu'un bien borné aux » ſeuls individus ſur leſquels elles auroient été faites, au lieu qu'on pourroit » en multiplier à l'infini les fruits ſi on » les démontroit en même-temps à de » jeunes médecins qui auroient un jour » les mêmes maladies à traiter : on ajouta » que c'étoit le ſeul moyen propre à répandre les bonnes méthodes de l'art » de guérir, puiſque dans le phyſique » comme dans le moral, les exemples » valoient mieux que les préceptes ».

Comme dans les hôpitaux en général, le nombre des malades eſt trop conſidérable pour qu'ils puiſſent être examinés tous en détail, on choiſit parmi le grand nombre, ceux qui méritent le plus d'attention, & pour les examiner plus mûrement, on les expoſe dans deux ſalles deſtinées particuliérement à l'école pratique, & entretenues avec leurs malades aux frais de l'univerſité.

Chacune d'elles contient ſix lits : l'une eſt deſtinée aux hommes, & l'autre aux femmes ; les malades ſont examinés par les élèves même, ſous la direction du profeſſeur. Celui-ci choiſit parmi eux autant de ſujets diſtingués par leur mérite & leur ſavoir, qu'il y a de malades pour leur en confier le traitement. L'élève eſt obligé de faire toutes les queſtions relatives à l'origine de la maladie & à ſon état actuel ; il paſſe enſuite à un examen détaillé de toutes les parties qui peuvent être affectées, à celui des fonctions nerveuſes, ſans oublier de s'informer du genre de vie, ou de prendre les autres éclairciſſemens néceſſaires.

Cet expoſé fait, M. Stoll, qui eſt le profeſſeur de médecine clinique, interroge l'élève ſur le genre de la maladie & ſur la nature des ſymptômes qui la caractériſent, ſur les affections ſympathiques, ſur le pronoſtic, enfin ſur le choix des remèdes qu'on doit employer. Tout cet examen ſe fait en latin, pour exercer les élèves à ſe rendre familiers nos meilleurs auteurs, pour ſe faire entendre des étrangers, & pour éviter d'augmenter les inquiétudes du malade ſur ſon état.

Le lendemain, l'élève lit en latin devant toute l'aſſemblée, l'hiſtoire de la maladie qu'il traite, telle qu'il l'a obſervée la veille, & il indique les remèdes

qu'on doit employer, & les changemens qui pourront devenir nécessaires suivant les circonstances. Il est obligé de faire connoître ensuite la maladie à chaque période, pour s'assurer s'il ne s'est pas trompé dans son attente. Il prescrit les remèdes convenables; mais on ne les regarde que comme des essais, & le professeur les corrige, ou dicte d'autres recettes après la tenue de l'école, & celles-ci sont insérées dans le journal de la maladie. Il faut que le premier élève continue ainsi ses notes historiques de jour en jour avec tous les changemens qui sont arrivés à son sujet, & les remèdes qui lui ont été administrés jusqu'à sa parfaite guérison.

Quant aux personnes attaquées de maladies chroniques & difficiles à guérir, telles que les cancers, les squirrhes, &c. sur lesquelles on veut éprouver de nouveaux remèdes vantés comme spécifiques, on les expose tous les quinze jours ou trois semaines à l'école où elles sont vues & examinées par tous les élèves, afin qu'ils puissent juger d'après leurs propres yeux, des effets de ces remèdes vantés. On employe aussi toutes les semaines une heure à examiner les candidats sur une maladie particulière, ou tel autre cas qu'on propose par forme de problême.

M. Stoll, qui s'est rendu célèbre par les ouvrages de pratique qu'il a publiés, est maintenant à la tête de l'école clinique de Vienne, & remplit avec autant de zèle que de lumières cette carrière pénible.

On ne peut qu'applaudir aux vues que M. Vurtz offre dans son mémoire, & combien on doit desirer de voir se multiplier en France des institutions semblables! Des préceptes sur l'art de guérir, donnés loin de l'aspect des malades, ne sont ils pas aussi infructueux pour les auditeurs, qu'un cours de physique ou de chymie dénué d'expériences?

EXTRAIT *d'un Mémoire contre le sieur Dacher, distributeur de l'eau stomachique fondante & anti-dartreuse, &c.*

Dans une analyse faite de cette eau il y a environ douze ans, M. Cadet trouva dans certaines bouteilles de cet eau un peu de nitre à base alkaline, déguisé & enveloppé dans une petite quantité de mucilage, & dans les autres une petite quantité d'alkali marin uni aussi à un peu de mucilage, sans aucun atôme de nitre.

Quelque temps après, à la demande d'une personne distinguée, M. Cadet fit une nouvelle analyse de la même liqueur, & il y trouva du vitriol de zinc, substance aussi peu dangereuse que l'alkali marin lorsqu'elle est employée en petite quantité. Enfin le 29 juin de l'année dernière, un médecin envoya au même chymiste une bouteille sous le nom d'élixir du sieur Dacher, le priant instamment d'en faire l'analyse à cause des symptômes effrayans d'une de ses malades, qui ne pouvoient être attribués qu'à l'élixir. M. Cadet analysa & fut très surpris lui-même de ne trouver dans cet élixir, ni nitre, ni alkali marin, ni vitriol de zinc, & d'y reconnoître du subl. corrosif à grande dose: dès-lors M. Cadet fit annoncer dans le journal de Paris une rétractation de ce qu'il avoit insinué d'après les analyses précédentes, & ce chymiste fut ajourné comme ayant attenté à l'état & à l'honneur du sieur Dacher, en voulant le faire passer pour un empoisonneur. Nous n'entrerons point dans les détails de cette cause qui est aussi honorable pour le chymiste, qu'elle est propre à faire connoître avec quel front d'airain le charlatanisme ose se produire.

Nous ferons seulement remarquer qu'il est constaté en outre par trois différens témoignages rapportés dans ce mémoire, qu'on a trouvé du sel mercuriel dans l'eau du sieur Dacher. Ce qui seroit très-plaisant, ajoute-t-on, & ce qui manifesteroit en même temps l'ignorance & la bonne-foi du sieur Dachet, ce seroit de démontrer qu'il fait du sublimé corrosif sans le savoir, la chose est au moins vraisemblable. Il prétend qu'il n'emploie point le sublimé corrosif dans la composition de son eau: le sublimé corrosif en nature? Cela peut être, mais il fait une dissolution de mercure dans l'acide nitreux, & la précipite ensuite avec le sel de soude du commerce. Il ignore que l'un participe de l'esprit de sel, & que l'autre contient du sel marin, & que la précipitation opérée par l'un de ces deux agens produit toujours un sel mercuriel corrosif. Il ne fait, selon lui, qu'une dissolution de mercure, & tous les chymistes lui apprendront qu'il fait du sublimé corrosif.

Du reste, le sieur Dacher n'a ni brevets,

ni lettres, ni permission pour la distribution des eaux stomachiques fondantes & anti-dartreuses, & un arrêt du 22 avril 1785 lui fait défense de les distribuer.

REMARQUES *sur la cure du rhumatisme dont on a inséré l'observation au n°. 15.*

Le mercredi matin, comme il a été dit, les douleurs avoient été très-vives; mais l'après-dîner elles devinrent bien moindres, & il s'établit une sueur générale. Le soir il fut soumis à certains procédés magnétiques dont je n'ai pas parlé, ce qui pourroit donner lieu à des réclamations: c'est sur ce point que je dois m'expliquer.

Je dois remarquer que des affections semblables à celles du malade, quand elles sont traitées avec prudence & qu'on se borne à prescrire la diète & la boisson, ont une durée très-déterminée. Sydenham rapporte un cas, dans lequel il a obtenu la guérison sans aucune saignée, & à l'aide seulement d'une diète sévère, puisqu'il ne permir que le petit-lait les premiers quatre jours, & que les autres jours jusqu'au 18e, il accorda un peu de nourriture végétale au dîner. Après ce terme, les symptômes ayant entièrement disparu, le malade revint à son régime ordinaire.

M. Storck rapporte aussi un cas dans lequel il fut obligé de rappeller par des épispastiques, les douleurs aux extrémités. Il se contenta de faire prendre en abondance l'infusion de sureau, qui produisit une très grande excrétion d'urine, & cette boisson jointe à celle du petit-lait, opéra la guérison dans huit jours; il rapporte dans un autre endroit, que lorsque la fièvre n'étoit point trop forte, avec les seules infusions aromatiques qu'il faisoit prendre en abondance, il excitoit la sueur, & que par ce moyen, plusieurs malades avoient été guéris dans peu de jours.

Dans l'observation que j'ai rapportée au n°. 15, toutes les circonstances étoient les plus favorables à la solution de la maladie; le malade est d'une constitution peu propre à faire craindre les effets inflammatoires; il a une peau très-perméable, & par conséquent très-propre à favoriser la transpiration; il fut tenu les premiers jours à une diète très-sévère & légerement acidulée; il tendoit une grande quantité d'urine très-chargée; il prennoit des lavemens le matin & le soir propres à le rafraîchir. Quand on veut être de bonne-foi, & qu'on connoît la marche de la nature, en faut-il davantage pour obtenir la guérison.

OUVRAGES NOUVEAUX.

MÉTHODE de traiter les morsures des animaux enragés, & de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne, par M. ENAUX, professeur du cours d'accouchement des États de Bourgogne, pensionnaire de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, &c. & par M. CHAUSSIER, professeur d'anatomie des États de Bourgogne, pensionnaire de l'Académie de Dijon, & de plusieurs autres Académies, &c.

Le discours préliminaire, outre le plan général de l'ouvrage, fait connoître les établissemens utiles qui ont été formés à Dijon sur plusieurs objets d'instruction publique; on voit que MM. les Élus généraux s'occupent non-seulement des grands objets d'administration de commerce, de navigation & d'industrie, mais encore qu'ils embrassent tout ce qui tend à perfectionner les arts, à favoriser la population, à répandre les connoissances utiles: tout ce qui contribue au bonheur général & à celui de chaque individu, fixe leur attention & les intéresse: c'est à ces vues de bienfaisance & de patriotisme qu'on doit l'établissement de différens cours publics & gratuits qui rendent en quelque sorte Dijon l'émule de la capitale.

On se plaignoit depuis long-temps de ne trouver dans les campagnes que des sages-femmes ignorantes, & qu'un très-petit nombre de chirurgiens instruits: en conséquence on a établi à Dijon depuis 1773, un cours d'accouchemens qui se fait chaque année au printemps & en automne, & qui dure au moins un mois. A chaque cours on admet vingt femmes de la campagne, & pour subvenir aux dépenses qu'elles peuvent faire, on donne 36 livres à chacune. On sait que M. Enaux fait ce cours avec distinction, ainsi que M. Chaussier, celui d'anatomie qui est établi depuis 1780. Ce dernier professeur y joint un cours public sur les maladies des yeux, & sur les moyens d'y remédier.

C'est au zèle de M. de Morveau qu'on doit le projet des cours de chymie & de minéralogie; ce savant distingué lut en

1774 à l'Académie, un mémoire sur les avantages d'un cours de chymie; MM. *les élus* secondèrent ses vues & fondèrent ce cours qui est rempli par des commissaires de l'Académie. M. de Morveau y ajoute chaque année un cours de minéralogie sur les minéraux de la Bourgogne. M. Maret, connu si avantageusement dans les sciences, fait le cours de matière médicale établi en 1776; enfin M. Durande fait un cours public de botanique, dont il augmente l'utilité par des herborizations à la campagne.

Les accidens qu'occasionne de temps en temps la morsure des animaux enragés & venimeux, ont aussi fixé l'attention de MM. *les élus*; ils ont desiré un précis de la meilleure méthode curative de la rage, ainsi que de la morsure de la vipère & autres animaux venimeux, & ont demandé que ce précis fût extrait des meilleurs auteurs, pour être imprimé aux frais de la province, & distribué dans les campagnes: c'est ce qui a donné lieu à l'ouvrage que nous annonçons.

Dans la première partie, les auteurs exposent d'une manière claire ce qu'on entend par rage, les signes qui la font reconnoître, & les symptômes qui suivent la morsure d'un animal enragé lorsqu'elle n'a point été traitée convenablement; ils insistent sur-tout avec soin sur ce que la rage dépend, comme toutes les maladies contagieuses d'un venin ou d'un virus que la dent de l'animal porte & insinue dans la partie; si donc on détruit promptement la partie imprégnée du venin, qu'on l'entraîne par une suppuration abondante, on préviendra sûrement la maladie. Les auteurs indiquent les différens caustiques qu'on peut mettre à cet effet en usage. Ils en font connoître un qu'on peut presque se procurer dans tous les lieux: c'est de prendre une once de chaux vive récente, de la mettre en poudre dans un mortier bien sec, de la mêler sur-le-champ avec autant de savon tendre, & d'en faire une sorte de pâte à laquelle il ne faut point ajouter d'eau. On en applique une couche de deux lignes d'épaisseur sur la plaie, & après quelques heures on trouve une escarre plus ou moins épaisse.

Dans la seconde partie, les auteurs ont exposé tout ce qui peut avoir du rapport à la morsure de la vipère; ils indiquent d'instiller sur-le champ, s'il est possible, dans la morsure une goutte d'alkali volaril, d'y appliquer une compresse épaisse de la largeur d'un pouce, trempée dans l'alkali volatil pur; on la fait maintenir par un aide, & pendant ce temps on frotte doucement en tout sens & pendant un quart-d'heure le membre avec de l'huile d'olives tiède. Si l'affection locale est plus forte, on appliquera un caustique dont on dirigera sur-tout l'action sur le fond de la morsure. Quant aux remèdes internes, ils conseillent l'eau de luce mêlée à quelque infusion aromatique. Le danger d'ailleurs de la morsure de la vipère est développé, suivant le résultat des expériences de l'abbé Fontana dont nous avons donné un extrait dans un autre n°.

L'ouvrage que nous annonçons est un précis clair & méthodique de plusieurs objets dont la connoissance devroit être généralement répandue: les auteurs ont rempli avec soin leur tâche, & ont pleinement répondu à la confiance que les sages administrateurs de la province leur avoit accordée.

Suite des LIVRES DE MÉDECINE PUBLIÉS A LONDRES EN 1784.

4°. *A system of Midwifery, &c.* c'est-à-dire, Système théoretique & pratique de l'art des accouchemens, orné de 26 planches gravées en taille douce; par David Spence, docteur en médecine, licentié du collège royal de médecine d'Edimbourg. 2 vol. in-8°. A Edimbourg, de l'imprimerie de Guill. Creech, & se vend à Londres, chez Murray. Prix 12 schellings, relié.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

PREMIER extrait de l'*École-pratique des accouchemens, par le professeur J. B. JACOBS, assesseur du collège de médecine de Gand, de plusieurs Académies, &c* 1 vol. *in*-4°. de 428 pages, avec figures. A Gand, chez J. F. Vander Schueren, imprimeur-libraire, 1785.

L'AUTEUR de cet ouvrage estimable annonce dans sa préface le but qu'il se propose : il ne prétend point à l'honneur de l'invention dans un sujet sur lequel on a tant de traités ; il a cru seulement devoir en rédiger les principes avec clarté, & les rendre sensibles à ses élèves, & sur-tout aux sages-femmes, si souvent dépourvues des connoissances nécessaires.

Dans son introduction, M. Jacobs indique les divers auteurs françois qui ont écrit sur le même objet, mais l'ouvrage dont il dit avoir le plus profité, est celui de M Pienck, dont il a adopté les principes & suivi l'ordre sans aucune restriction. Il croit que le nom de cet auteur doit être cité à côté des accoucheurs les plus célèbres. Il a suivi dans son ouvrage le même ordre que dans ses leçons publiques. Ce traité avoit été d'abord publié en flamand ; c'est l'auteur lui-même qui en donne la traduction françoise ; on doit desirer qu'il publie aussi dans la même langue d'autres traités qu'il nous promet dans sa langue maternelle ; savoir, son manuel sur les accouchemens qui demandent le secours des instrumens, un traité sur les maladies des femmes enceintes & en couche, & un autre sur les maladies des enfans nouveaux-nés. M. Jacobs joint à une grande expérience une sage réserve qui lui fait en général beaucoup attendre des soins de la nature, & qui l'éloigne de toute manœuvre précipitée & imprudente. De pareils principes ne sauroient être trop universellement répandus.

Je puis en rapporter pour exemple ce qu'il dit au sujet de l'extraction de l'arrière-faix. M. Jacobs avoit à combattre un préjugé de son pays, qui fait regarder avec estime les sages-femmes qui en font promptement l'extraction, soit en entier, soit par morceau. Tous les moyens qu'on emploie dans cette vue, dit cet auteur, sont nuisibles, soit que l'accouchée y coopère, soit qu'on lui prescrive des emménagogues, des sternutatoires, des vomitifs ou d'autres remèdes semblables.

Lorsque l'arrière-faix est tellement adhérent à la matrice, qu'on ne peut l'extraire sans danger, le mieux est de s'en rapporter à la nature, & de lui donner le temps d'agir : les avantages qu'on en retire sont, 1°. que pendant qu'on laisse l'accouchée en repos, l'hémorrhagie est plus modérée ; 2°. que l'adhérence du placenta à la matrice l'oblige à se resserrer de plus en plus ; 3°. qu'il se détache peu-à-peu : ce qui fait que le fond de la matrice recouvre insensiblement ses forces ; 4°. au moyen du secours que la nature seule procure à l'accouchée, celle-ci croit être délivrée & ne s'effraye point ; au lieu que le contraire arrive quand la sage-femme lui annonce que

l'arrière-faix est adhérent, & qu'elle est par conséquent obligée de le détacher & l'extraire; 5°. l'accouchée supporte patiemment ses douleurs, elle n'épuise point ses forces, & l'hémorrhagie est moindre.

On ne doit point s'inquiéter, dit l'auteur, par rapport à la rétention de l'arrière-faix, puisqu'on a des exemples qu'il a resté quinze jours, & même plus, dans la matrice sans aucune mauvaise suite. Ce corps étant privé du contact de l'air, n'est point sujet à se corrompre, & quand même cela arriveroit, les accidens n'en sont point à craindre; car la dissection a appris que les femmes qui meurent d'une inflammation de matrice, accompagnée de la rétention de l'arrière-faix, sont celles sur lesquelles on a fait des efforts inutiles pour l'extraire.

L'auteur, dans son introduction, rapporte une table que M. Camper a dressée sur celles de MM. Tirzing & Berkman, deux célèbres accoucheurs d'Amsterdam. Suivant cette table, à peine paroît-il un accouchement laborieux sur 150. Suivant Smellie, il y en a un sur 100. On peut donc conclure avec l'auteur, que puisque sur 100 accouchemens il y en a tout au moins 99 qui sont naturels & qui n'ont presque pas besoin du secours de l'art, il est par conséquent très-mal-à-propos d'employer si souvent les instrumens; que ces derniers loin d'être utiles troublent le plus souvent les opérations de la nature, & peuvent même devenir meurtriers par des manœuvres déplacées.

Nous donnerons dans un autre no. l'extrait de la 2e & 3e partie de cet ouvrage.

REMARQUES *sur les propriétés & l'usage du Thé.*

Le thé verd & celui qui est distingué par le nom de bohé sont si semblables, qu'on peut les prendre pour des variétés de la même plante: on sait que l'un & l'autre croît dans la Chine & le Japon; on cueille les feuilles l'une après l'autre; le thé est d'une qualité d'autant meilleure, que la plante est plus tendre; on étend les feuilles récemment cueillies sur des lames de fer pour les mettre dans un four chaud, & quand elles commencent à s'humecter, on les roule dans les mains, on les fait sécher dans cet état; on les renferme ensuite, afin qu'elles ne contractent point une odeur désagréable.

On pense que c'est à la nécessité que les Chinois doivent l'usage du thé: obligés de boire leurs eaux dans un état d'impureté, & s'appercevant qu'elles devenoient plus fades & plus insipides par l'ébullition, ils cherchèrent à en relever le goût par l'infusion des plantes aromatiques. Après plusieurs essais, ils s'apperçurent que le thé leur procuroit la saveur la plus agréable sans leur communiquer aucune vertu médicamenteuse: la porcelaine dont ils faisoient usage pour prendre cette infusion dût sans doute éblouir les Européens & leur faire desirer d'étendre dans leur pays cette branche de commerce.

Il n'y a peut-être point de plante dont l'usage, quoiqu'un objet de luxe, soit plus étendu dans toutes les parties du monde; on a cherché à lui substituer divers autres végétaux indigènes, comme les feuilles d'acacia, d'origan, de véronique, de chamœdris, de chenopodium ambrosioides, &c. Mais il faut avouer qu'on n'a point trouvé de plante dont la saveur surpasse ou même égale celle du thé; & on n'a pu encore enlever cet objet de commerce à la Chine.

L'odeur du thé est peu volatile, & sa saveur est légérement astringente; en sorte que si on le mêle à une solution de vitriol, il lui communique une couleur noire. Cette qualité stiptique le rend propre à fortifier & à dessécher la fibre, ce qui le rend utile aux personnes chargées d'embonpoint, mais nuisible à celles qui sont maigres. Deux médecins ont observé que dans l'Inde les grands buveurs de thé finissent par tomber dans le marasme & la consomption.

Si on examine ses affinités botaniques, on ne sera guère porté à le placer parmi les plantes bienfaisantes; il avoisine d'un côté les colomnifères, & de l'autre celles qu'on appelle *tricoccæ*, (voy. *Amœn. acad. Linei*). Or, ces dernières tiennent à la polyandrie, & on sait que la plupart des plantes de cette dernière classe sont vénéneuses; mais ce rapprochement ne doit point effrayer. On sait que les végétaux qui sont dangereux dans un état adulte, sont innocens quand ils sont encore tendres. Dans l'Amérique septentrionale on fait usage du *Phitolaca* durant le printemps, tandis que c'est un poison mortel vers le milieu de l'été. Il y a des peuples qui mangent impunément l'aconit lorsqu'il commence à germer. Il en est de même du thé dont on cueille les feuilles très-ten-

dres, & à qui on fait subir une légère torréfaction. Kempfet d'ailleurs rapporte qu'on n'ose user de l'infusion de ses feuilles qu'après les avoir gardées un an, & s'être assuré qu'elles ont perdu leurs qualités malfaisantes.

J'ai cru devoir insister sur ce point, non pour inspirer de vaines terreurs, puisqu'il est prouvé par le fait que l'infusion du thé est innocente & même salutaire; mais c'est pour prémunir contre une inattention qu'on a quelquefois, & dont bien des personnes ont eu lieu de se plaindre; c'est lorsqu'on prend en boisson l'infusion de thé, après avoir longtemps laissé reposer ses feuilles dans l'eau qu'on veut prendre, tout un jour, par exemple, ou quand on a remis de nouveau thé dans une infusion antérieure, ou bien encore quand le thé est soumis à un certain degré d'ébullition; cette boisson est alors très-désagréable par cette espèce de macération, & nombre de personnes en ont été incommodées.

Le thé, tel qu'on le prend, a sans doute l'inconvénient de relâcher & d'affoiblir à titre de boisson chaude; mais l'aromate de cette plante corrige un peu les effets de la trop grande quantité d'eau; le sucre qu'on ajoute à l'infusion, outre sa qualité nourrissante, sert à tempérer les particules âcres, & empêche qu'elles ne dessechent trop ceux qui en font usage; le lait a aussi le même avantage; il résulte de cette combinaison un effet composé qui rend le thé propre à dépurer le sang, à prévenir les suites d'une vie inactive, à rétablir la transpiration, & à remédier à la langueur qui succède aux excès de table; c'est une opinion assez générale, & qui paroît fondée sur les faits, que l'habitude de cette boisson prévient la goutre, le calcul & les autres affections des voies urinaires. Il paroît aussi qu'à mesure qu'on avance en âge, on en supporte mieux l'usage.

Il n'en est pas moins vrai qu'à d'autres égards le thé peut avoir aussi ses inconvéniens: on peut citer à ce sujet un fait observé par M. Kalm, naturaliste, qui a fait un long séjour dans l'Amérique septentrionale & parmi les sauvages; les peuplades chez lesquelles l'usage de cette boisson s'est introduit, en ont sur-tout remarqué trois effets pernicieux, savoir, la carie des dents, la débilité de l'estomac, & des accouchemens plus laborieux & accompagnés de plus de douleur.

Cette observation est plus décisive que celles qu'on pourroit faire en Europe, où tant d'autres causes pourroient concourir à produire les mêmes affections: on sent que dans les vices d'une constitution phlegmatique, dans les flatuosités de l'estomac, dans le defaut d'appétit ou d'autres circonstances semblables, on doit s'interdire une boisson qui sert à aggraver un état qu'on devroit plutôt chercher à corriger. L'habitude & une manière de vivre peu active peuvent en avoir fait un besoin. Mais ne vaudroit-il pas mieux avoir appris à s'en passer & à chercher dans l'exercice du corps le soutien d'une santé ferme & durable?

On peut s'assurer facilement des différentes proportions des parties mucilagineuses & résineuses que contient le thé: si on traite avec de l'eau une once de thé verd pour en obtenir l'extrait, il résulte quatre gros & deux scrupules de ce dernier. Le résidu mis dans l'esprit-de-vin donne un scrupule du principe résineux. Si on commence le même procédé par l'esprit-de-vin, on obtient d'abord trois gros de substance, & l'eau qu'on applique ensuite au résidu n'en retire que quatre scrupules. On voit donc que le thé doit être classé parmi les extracto-résineux, mais en sorte cependant que les parties mucilagineuses l'emportent sur les résineuses: ce sont ces dernières qui possèdent la vertu astringente, & qui, par leur intime combinaison avec le mucilage, donne cette saveur âcre & ces qualités nuisibles que contracte le thé par une longue macération dans l'eau.

LIVRES NOUVEAUX.

PHARMACOPÉE *des pauvres*, ou *formules des médicamens les plus usuels dans le traitement des maladies du peuple, avec l'indication des vertus de ces médicamens, de la manière de les employer, & des maladies auxquelles ils conviennent: ouvrage destiné à servir aux hôpitaux, maisons de charité, & à toutes personnes qui veulent soulager les pauvres; par M. JADELOT professeur de la Faculté de médecine en l'université de Nancy, membre de l'académie & du collège de médecine de la même ville, médecin de l'hôpital S. Charles, associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris.* A Nancy, chez Hoener, 1784. in 8°. de 128 pages.

L'auteur de cet ouvrage jouit depuis

long-temps d'une réputation méritée. Sa pharmacopée ne doit pas être confondue avec cet amas fastidieux de formules qui excitent nos réclamations. Elle offre un choix de courtes recettes, dont l'expérience a constaté les succès. Le but de M. Jadelot est de faire participer les pauvres de la ville & de la campagne à des remèdes d'un usage sûr, des formules simples, aisées à remplir, avec l'indication que présente clairement & briévement leur application, afin qu'en les mettant entre les mains des personnes charitables qui n'étudient pas les traités des maladies, elles puissent, malgré cela, secourir efficacement l'humanité souffrante.

Citons quelques recettes de cette pharmacopée; mais auparavant, rapportons, d'après M. Jadelot, un trait de bienfaisance qui mérite d'être connu.

« Je ne dois pas échapper, dit-il, cette » occasion de rappeller au public la charité & la générosité des apothicaires » de Nancy qui, par une délibération » du 8 mai 1764, fournissent de leur » bonne volonté & gratuitement aux » pauvres malades de la campagne les » remèdes qui sont prescrits par les formules de la chambre des consultations » du collège royal de médecine, qui se » tient tous les samedis matin à dix » heures ».

Vin de Bruière.

« *Prenez* une poignée de rhue, une » poignée d'absinthe, une poignée de » morelle, une poignée de bruière blanche, tiges, feuilles & fleurs; faites » infuser le tout dans deux boureilles de » bon vin blanc, pendant trois jours, ou » bouillir à la réduction du quart; passez » ensuite la liqueur par un linge.

» Ce vin est un puissant dépuratif que » l'on donne avec succès dans les maladies chroniques où des humeurs viciées » infectent le sang, & occasionnent des » dépôts qui se renouvellent continuellement. On le recommande aussi dans » les maladies chroniques qui viennent » du lait épanché, dans les suppressions » de règles, &c La dose est d'un gobelet par jour, & le malade se tient chaudement, parce que ce remède doit » produire son effet par les sueurs ».

Nous avons vu opérer des effets salutaires à ce remède, après avoir inutilement tenté d'autres moyens.

Poudre de Bryone.

« *Prenez* racines de bryone préparées » & en poudre trente-six grains, qui » forment la dose pour un adulte.

» Elle fait vomir & elle purge; on » peut la prendre délayée dans de l'eau, » ou incorporée avec du miel; pour lors » elle évacue par le vomissement & par » les selles, si on veut seulement purger, » on divise la dose en quatre bols formés » avec du miel; on en donne un de six » en six heures, jusqu'à ce que l'évacuation soit suffisante.

» Un médecin, *M. Harmand de Montgarny*, vient de donner ce remède » pour le spécifique des dyssenteries bilieuses & putrides : c'est à l'expérience » à le confirmer; mais on peut s'en servir pour purger les personnes fortes, » & quand on ne craint point d'irriter, » d'autant plus que ce remède coûte peu.

Poudre incisive des glaires.

» *Prenez* crême de tartre onze grains, » un grain d'ipécacuanha, & un demi-grain de kermès; mêlez bien exactement avec un peu de sucre.

» Cette poudre donnée le matin, une » ou deux fois, atténue les glaires de l'estomac, elle excite quelquefois le vomissement; on la continue pendant » plusieurs jours.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Histoire & Mémoires de la Société royale de médecine, ann. 1783. Seconde partie. A Paris, chez Théophile Barrois. 1784. Premier extrait.

La Société royale de médecine ayant reçu un très-grand nombre de mémoires sur la nature & le traitement de la rage, soit pour concourir au prix qu'elle avoit proposé sur cet objet, soit par la voie ordinaire de la correspondance, a nommé des commissaires qu'elle a chargés de lui en rendre compte ; d'après leur rapport, la compagnie a vu qu'elle étoit dépositaire d'une collection immense d'observations ; elle a résolu de les faire examiner, de réunir celles qu'elle jugeroit les plus utiles à conserver, & d'en publier la collection. La Société royale présente donc aux gens de l'art un recueil de faits qu'elle croit intéressant, & dont la lecture décidera au moins quelques-unes des questions relatives aux diverses méthodes conseillées pour la guérison de la rage.

Parmi ces méthodes, le traitement local mérite sur-tout la plus grande attention. Quoique la Société royale ne prononce pas qu'il doive être le seul, elle déclare qu'elle le regarde comme indispensable, & comme le plus important ; que sans lui tous les autres procédés sont incertains, & que parmi ces derniers, ceux qui portent le trouble dans l'économie animale, ou qui affectent fortement les nerfs, exposent à des dangers plus ou moins grands ; mais elle ne dissimule pas qu'il y a toujours dans les expériences en médecine plusieurs accessoires dont on n'est pas le maître ; d'où il résulte que dans les recherches de ce genre, il faut une longue suite d'observations faites & recueillies avec autant de lumières que d'impartialité pour mériter la confiance publique.

Cette réflexion est principalement applicable aux essais faits ou à faire sur le traitement de la rage. Il n'est pas démontré que tous ceux qui sont mordus par un chien enragé soient exposés à le devenir ; dans plusieurs circonstances il est douteux si l'animal qui a mordu étoit réellement atteint de la rage : l'effroi & la crainte donnent aux symptômes une intensité qu'il ne faut pas attribuer seulement au principe du mal ; enfin le déchirement de la peau & des rameaux nerveux peut seul occasionner des accidens qu'il ne faut pas confondre avec ceux de la rage : en lisant le recueil des mémoires & des observations que la Société royale publie sur la rage, elle avertit de ne jamais perdre de vue ces différentes sources d'erreur.

C'est pour remplir les vues du Gouvernement que ce volume est publié avant ceux qui devoient le précéder. M. Lenoir, lieutenant-général de police, & membre de la Société royale, à la générosité duquel on doit le prix proposé sur le traitement de la rage, a obtenu du Roi, pour l'impression de ce volume, une somme qui sera entiérement employée à

en diminuer le prix, & à rendre l'acquisition moins coûteuse (1) pour le public.

Dans la première section, on a placé les diverses observations envoyées sur la nature, les préservatifs & le traitement de la rage communiquée. On a rangé dans la seconde section celles sur l'hydrophobie spontanée; dans la troisième se trouvent les extraits des mémoires qu'il n'a pas été possible d'imprimer dans toute leur étendue; & dans la quatrième enfin on a réuni les réflexions & les remarques sur quelques faits particuliers, ou sur des procédés curatifs nouvellement proposés.

Dans le traitement préservatif employé avec succès contre la rage communiquée, on trouve plusieurs observations qui paroissent prouver l'efficacité du régime végétal, des saignées, du cautere actuel, des frictions mercurielles, de l'alkali volatil fluor pris intérieurement, ou employé en topique, des onctions d'huile camphrée, des lotions d'eau marinée, de l'onguent mercuriel allié à un suppuratif pour les pansemens; d'autrefois on a fait usage des pillules de Belloste, de bols composés de musc, de nitre, de camphre & de syrop de pavot. Mais en rédigeant les faits observés, on a soin de remarquer combien ils sont loin de prouver les vertus de tant de prétendus spécifiques contre la rage, puisque dans la plupart des cas il est incertain si l'animal étoit enragé, ou si la maladie avoit été réellement communiquée: en médecine comme en physique, ce ne sont point des faits qui nous manquent; si on a à se plaindre, c'est qu'il y en ait si peu qui soient revêtus des caractères propres à les rendre concluans.

Ce qui augmente encore la juste défiance où l'on doit être sur les remèdes généraux qu'on emploie, c'est que dans d'autres observations de rage communiquée & suivie de la mort, on a souvent employé les divers moyens dont nous venons de parler; & quand l'attention principale sur le traitement local a été négligée, les autres moyens sont bien peu propres à rassurer. M. Thiesser, médecin à Troyes, remarque que lorsque l'horreur de l'eau étoit déclarée, les saignées copieuses & réitérées, les vomitifs, les antispasmodiques, l'alkali volatil, les préparations mercurielles & les frictions à doses outrées n'ont paru d'aucun secours. Il y a un exemple d'hydrophobie survenue huit mois après la morsure, à la suite d'une légère fièvre excitée par un accident.

La section seconde contient des observations curieuses sur la rage ou l'hydrophobie spontanée; celle-ci reconnoît pour cause les affections particulières de l'ame, comme un dépit violent ou un accès de colère, & on avoue qu'il est à présumer qu'on ne peut trouver dans tous les moyens connus celui qui est nécessaire au traitement; on rapporte, entr'autres, un fait qui s'est passé à Carcassonne.

Un jeune homme passionnément amoureux, avoit employé les prières, les protestations, les instances les plus pressantes pour renouer avec sa maîtresse, après une brouillerie de quelques mois; elle demeura inflexible, & ne voulut plus ni l'entendre ni le voir. Un jour que le hasard les fit rencontrer l'un & l'autre, le jeune homme lui renouvella ses sentimens. La femme, obstinée dans ses refus, lui ôta tout espoir. Alors dans un de ces momens passionnés où l'on ne connoît que la fureur, le jeune homme se mordit au doigt du milieu de la main jusqu'à s'emporter la peau. Le lendemain il sentit des élancemens au doigt mordu, avec une douleur qui s'étendoit sur tout le bras. La tête se prit, il eut des mouvemens convulsifs qui se succédèrent d'un moment à l'autre. Il fut saisi de l'horreur de l'eau; il refusa tous les alimens, l'air même le suffoquoit; il menaça de mordre tout le monde, & le quatrième jour il mourut dans les accès de la rage la plus confirmée.

Dans la troisième section, on fait une mention honorable d'un mémoire entièrement théorique qui a été envoyé par M. Peler, D. M. résident à Melland en Rouergue. Plusieurs articles sont recommandables dans ce mémoire. 1°. Il pense que les passions de l'ame influent beaucoup sur la rage, & que la frayeur & l'inquiétude poussées à l'excès sont suffisantes pour la produire; assertion qu'il n'appuie cependant par aucun fait: 2°. il trouve quelque analogie entre la nature & la durée de la fièvre maligne, & les accidens & les époques de la rage qui se déclare souvent du trentième au quarantième jour: 3°. il regarde comme le soin

(1) Ce volume ne se vend que 4 livres 10 sols, broché.

le plus pressé celui de rassurer les malades & de calmer leurs alarmes: 4°. il conseille le quinquina dans le traitement de cette maladie: 5°. le saffran oriental lui paroît aussi devoir être utile pour diminuer le spasme nerveux.

On trouve dans la même section des observations & des réflexions extraites d'un mémoire intitulé: *Recherches sur le traitement de la rage par le feu*. M. Robert de Kiavale, qui en est l'auteur, rapporte avoir appliqué lui-même le feu sur la partie mordue de la personne qui fait le sujet de la première observation; le fer rouge étoit fixé sur la plaie assez de temps pour faire pénétrer l'action du feu audessous du fond de la plaie. On fit recouvrir l'escarre avec du beurre frais un peu salé; la malade vivoit à une certaine distance du médecin, & celui-ci apprit après cinq mois que la plaie de sa brûlure, après l'escarre tombée, avoit fourni pendant long-temps une matière purulente de bonne qualité avant de se cicatriser, & que la personne s'est toujours bien portée depuis, & se porte encore bien aujourd'hui. La même opération par le feu a été pratiquée avec le même succès sur un jeune berger de quatorze ans; l'essai en a été aussi fait sur une vache qui avoit été mordue par un chien enragé, & l'efficacité du feu a été la même que dans les deux cas précédens; en général le traitement local est toujours ce qu'il y a de plus constaté par l'expérience.

DISSERTATIO *botanico medica de quibusdam plantis Belgicis in locum exoticarum sufficiendis, &c. auctore* P. E. WAUTERS, *med.* Gandavi, 1785. Brochure de 80 pages.

Enlever des branches de commerce aux nations étrangères, se prémunir contre la sophistication qui dénature si souvent les plantes exotiques & s'assurer de l'état de pureté de celles qu'on emploie, me paroît un objet des plus dignes de nouvelles recherches, & on ne sauroit qu'applaudir aux vues & aux observations particulières que M. Wauters offre dans sa dissertation. Combien de fois va-t-on chercher ailleurs ce que la nature nous prodigue?

L'auteur, en s'appuyant toujours sur des faits observés, & sur les affinités botaniques, propose de substituer au *calamus aromaticus veterum* une autre espece d'acorus, qui croît dans les marais de Flandres; il croit aussi que la racine d'aunée peut tenir souvent lieu des aromates fortifians & stimulans qui viennent de l'étranger. La résine d'angélique n'a, selon lui, rien d'inférieur au beaume de Copahu.

L'auteur fait une remarque intéressante au sujet de l'usage du quinquina dans la phthisie; après avoir rapporté des témoignages authentiques du peu d'efficacité de cette écorce dans ce cas-là, des faits constatés lui ont fait substituer une plante qui peut venir abondamment dans les jardins; c'est le *botrys* ou *chenopodium ambrosioides, folio sinuato*. Un professeur de botanique avoit communiqué à l'auteur l'efficacité de cette plante dans les obstructions & les ulcérations du poumon; il avoit même guéri le frère de l'auteur d'un état de phthisie très-avancé. C'est alors que M. Wauters en a prescrit l'usage avec confiance. Une fille de dix ans avoit été tourmentée d'une toux cruelle qui avoit enfin dégénéré en phthisie accompagnée de fièvre hectique & d'expectoration purulente: il donna l'infusion aqueuse de la plante dont je viens de parler, en y mêlant du lait; il fit prendre cette boisson chaude, qui procura d'abord du soulagement, & peu de semaines après une guérison entière.

L'auteur s'appuie de l'autorité de M. Haller pour substituer l'absynthe (*absynthium vulgare*) aux autres végétaux amers. On la donne en poudre à la dose d'un demi-gros, ou bien en infusion, depuis demi-once jusqu'à une once entière pour une livre d'eau ou de vin. La gomme de nos cerisiers & de nos pruniers ne diffère pas de la gomme arabique, & peut être employée dans les mêmes cas; une pratique de plusieurs années a appris à l'auteur à s'en servir dans les diarrhées, les dyssenteries, &c. & il en a obtenu les mêmes succès que de la gomme arabique. Il propose aussi de substituer la gratiole au jalap, & la racine d'azarum à celle d'ipékakuanha, ainsi que l'*iris nostras* à celui de Florence.

On fait qu'on a cherché à substituer au quinquina l'écorce des trois espèces de saule; l'auteur, outre ce dernier, recommande un remède bien simple pour les fièvres intermittentes, & il rapporte cinq de ses propres observations pour prouver son efficacité: c'est le pain de

feigle torréfié presque jusqu'à la combustion; on prend une ou deux tranches de ce pain qu'on met sur des charbons jusqu'à ce qu'il soit presque noir; on le réduit en poudre, & on le fait bouillir ensuite dans une livre & demie d'eau de fontaine, & on donne à boire de cette décoction, deux fois le jour, en guise de café dans l'intervalle des accès. L'auteur y a mêlé quelquefois de la racine de cascarille; il a souvent réussi par ce moyen à guérir entiérement & sans retour des fièvres tierces & quartes: il ne dissimule point qu'il l'a donné sans succès dans trois cas différens; mais il remarque aussi que le quinquina, dont il a fait ensuite usage, n'a pas été plus efficace.

Des essais que M. Wauters a faits sur le bois de buis lui ont appris à le substituer au gayac à titre de diaphorétique. Le *papaver sativus nostras* lui a donné un opium semblable pour les vertus à celui qui nous vient d'Egypte, à cela près qu'il peut être donné depuis deux grains jusqu'à quatre; on peut consulter, dans la dissertation de M. Wauters, les autres substitutions qu'il propose des productions indigènes aux exotiques; on reconnoît dans toutes ses recherches les fruits d'une longue expérience, de l'amour du vrai & du desir d'introduire dans la médecine des remèdes simples, & à l'abri de tout mélange & de toute préparation qui les altère.

Suite des LIVRES DE MÉDECINE PUBLIÉS A LONDRES EN 1784.

5°. *A New-and accurate system of natural history*, &c. c'est-à-dire, Systême nouveau & exact d'histoire naturelle. Seconde édition. Premier volume; par M. R. Brookes, docteur en médecine; chez Carnan, avec 22 planches gravées en taille douce. Prix, 3 schellings & 12 sols.

Tout l'ouvrage sera composé de 6 volumes. Le premier contient l'histoire des quadrupèdes, des amphibies, des grenouilles & des lezards; le second renfermera les oiseaux, avec la méthode de leur apprendre à retenir différens airs; le troisième traitera des poissons, serpens, tortues, crustacés & coquillages; on y joindra tout ce qui concerne la pêche. Le quatrième volume est consacré à l'insectologie; le cinquième renferme l'histoire des eaux, terres, pierres, fossiles & minéraux, avec les observations du chevalier de Linné sur ce sujet; le sixième & dernier offrira la description des végétaux, tant exotiques qu'indigènes. On y trouvera des détails sur les racines, écorces, bois, feuilles, fleurs, fruits, semences, résines, gommes & sucs concrets des plantes, avec la méthode de les cultiver dans les jardins, & des observations sur leurs propriétés & leur usage en médecine. Cent quarante-sept planches orneront l'ouvrage entier: sur chacune d'elles seront représentés plusieurs objets d'après nature, ou bien d'après les desseins fournis par les Sociétés royales de Londres, Paris, Berlin, Petersbourg, &c. Les cinq volumes qui restent à publier paroîtront réguliérement le premier de chaque mois, l'un après l'autre.

6°. REPORT *of doct. B. Franklin, and others commissioners*, &c. c'est-à-dire, Rapport du docteur Benjamin Francklin, & des autres commissaires chargés par le Roi de France de l'examen du magnétisme animal, comme il est à présent pratiqué à Paris par Mesmer & les autres, pour la guérison de diverses maladies opiniâtres; traduit du françois & publié par autorité. On y a joint un extrait du livre de M. Thouret, contenant un parallèle entre Paracelse & Mesmer, & un récit historique des progrès de ce phénomène extraordinaire. A Londres, chez J. Johnson, Prix, 2 schellings & 12 sols.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines réguliérement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

The history of the absorbent system; part the first. By JOHN SHELDON, *professor of anatomy, &c.* c'est-à-dire, Histoire du système des vaisseaux lymphatiques, &c. Premier extrait.

LA première partie de cet ouvrage proposé par souscription a paru depuis peu. L'auteur, dans son introduction, remarque avec raison que la connoissance exacte du cours de la distribution & de la terminaison des vaisseaux absorbans ou lymphatiques dans le corps humain, est de la plus grande importance dans l'étude de l'économie animale & dans la pratique de la médecine & de la chirurgie, mais il avoue en même-temps qu'il faut une grande dextérité pour découvrir, injecter & disséquer ces vaisseaux; ils sont vuides dans l'état de mort, leurs tuniques sont transparentes, il est en outre très-difficile de les ouvrir pour y introduire des instrumens propres à favoriser leur injection. il faut aussi une grande patience pour les disséquer; & comme on ne peut les injecter qu'avec du mercure, la moindre blessure qu'on fait à leurs tuniques fait perdre tout le fruit du travail

L'auteur, dans cette introduction, donne une légère notice des auteurs qui ont travaillé sur le même objet; il s'arrête sur-tout aux deux anatomistes modernes dont le zèle infatigable a porté plus loin ce genre de travail; savoir, M. Hunter & M. Hewson: c'est à ces derniers qu'on est redevable du système absorbant dans les oiseaux, les animaux amphibies & les poissons; l'ouvrage le plus complet dans ce genre, ajoute-t-il, est celui de M. Hewson, qui a représenté dans des planches les vaisseaux lymphatiques des extrémités & du tronc; mais l'auteur remarque que dans cet ouvrage les vaisseaux lactés, ainsi que les vaisseaux lymphatiques des différens viscères du thorax & de l'abdomen n'ont point été décrits ni représentés, & qu'ils ont été jusqu'au moment présent imparfaitement connus.

C'est dans cette vue que le travail de M. Sheldon a été dirigé. il se propose de corriger les erreurs qu'on a publiées sur cet objet, & de représenter par des figures, des parties qu'on a faussement décrites, ou celles qui ont été récemment découvertes; il fera donc connoître les vaisseaux lymphatiques de chaque viscère en particulier; il tâchera de décrire leur cours & leurs terminaisons à leur tronc commun, qui est le conduit thorachique, & il rendra ces objets sensibles par des figures gravées d'après nature. Enfin il représentera les vaisseaux lymphatiques des extrémités supérieures & inférieures dans leur grandeur naturelle; & par manière de supplément, il tracera le cours des vaisseaux lactés dans les quadrupèdes, les oiseaux, les animaux amphibies & les poissons, afin qu'il ne manque rien, dit l'auteur, à l'histoire anatomique de cet objet intéressant & nouveau.

M. Sheldon a enseigné dans un chapitre

préliminaire la méthode de découvrir, d'injecter & de préparer ces vaisseaux avec la figure du tuyau à injection, nécessaire à ceux qui se livrent à ce genre de recherches; cette conduite devroit engager les anatomistes à faire connoître ainsi sans réserve tout ce qui peut faciliter le travail des autres; car, ajoute l'auteur, souvent le progrès de la science a été suspendu par le mystère affecté de certains anatomistes qui ont caché la composition de leurs injections, & leur méthode de disséquer, d'injecter & de préparer les différentes parties, mystère indigne, selon lui, d'un philosophe & d'un homme.

C'est souvent d'une foule d'attentions délicates que dépend le succès: l'auteur les réduit à cinq principales considérations de pratique. 1°. Choisir un lieu convenable pour ce genre de recherches; 2°. faire un bon choix des instrumens & de la matière des injections; 3°. bien discerner les sujets propres à les recevoir; 4°. disposer les parties à injecter par des méthodes préliminaires; 5°. bien déterminer la manière de les préparer après l'injection.

Le choix du lieu est bien loin d'être indifférent; une lumière claire & l'aspect du nord paroissent préférables; l'éclat des rayons du soleil nuit au contraire à la découverte des vaisseaux lymphatiques; l'auteur croit aussi que la lumière, en passant à travers les vitres des fenêtres, fait voir plus distinctement ces vaisseaux; l'anatomiste doit aussi présenter la partie à la lumière dans différentes directions; les vaisseaux lactés des intestins & ceux de la surface du foie ou d'autres viscères ne font sensibles qu'à la faveur de certaines nuances qu'il faut ainsi savoir saisir: l'auteur n'est point du tout d'avis qu'on cherche à s'aider du microscope; il prétend n'avoir jamais tiré aucun secours des verres qui servent à grossir les objets: il est au contraire persuadé que ce moyen subsidiaire nuit à la culture du sens de la vue, & empêche d'acquérir ce qu'il appelle *visus eruditus*, qui est porté à un degré de finesse surprenant dans les personnes qui se sont fort exercées aux injections des vaisseaux lymphatiques.

La table doit être aussi inclinée des bords vers le centre pour ne point perdre le mercure qui s'écoule hors des tuyaux; il faut aussi avoir de l'eau pour tremper les parties membraneuses à mesure qu'elles se dessèchent par le contact de l'air: quant à la matière des injections, elle doit être de cire pour les troncs, tels que le conduit thorachique; mais les vaisseaux lymphatiques ont un si petit calibre, qu'il est impossible de les remplir après la mort avec une autre matière qu'avec du mercure, mais dans l'état de vie on fait qu'on peut injecter les vaisseaux lactés du conduit alimentaire en faisant prendre aux animaux du lait ou une autre substance semblable, propre à être promptement absorbée. Mais ce qui a le plus contribué à faire des découvertes dans le système des vaisseaux lactés, a été la méthode de M. Hunter; il avoit coutume d'ouvrir l'abdomen de l'animal vivant, de faire un trou aux intestins grêles, & d'y pousser une mixture d'indigo & de dissolution d'empois.

Observations sur l'usage de la douce-amère dans l'hydropisie.

On sait que M. Cattère a donné un mémoire sur les vertus, l'usage & les effets de la douce amère dans le rhumatisme, la goutte, le mal vénérien, les vices de la peau, &c. Un chirurgien flamand, célèbre à d'autres égards, en faisoit aussi avec le plus grand succès un usage très étendu; sa fille a acquis dans la suite une grande réputation en distribuant à titre de spécifique contre l'hydropisie les tiges de la douce-amère avec la racine de réglisse en infusion. M. Waters, dans la dissertation du n° précédent, rapporte avoir été le témoin de trois guérisons d'hydropisie qui méritent d'être connues.

Une femme phthisique & attaquée d'une hydropisie générale avoit été abandonnée par les médecins; au moyen de la décoction des tiges de la douce-amère, elle fut guérie de l'hydropisie sans retour, vécut encore une année, & mourut de la phthisie dont elle avoit été même soulagée par les vertus de la même plante. L'autre observation est celle d'un homme qui se portant d'ailleurs bien, contracta un ascite par la suppression de la transpiration: il fut entièrement guéri dans dix à douze heures par la boisson de la décoction de douce-amère.

Une femme avancée en âge & détenue dans son lit par la goutte, devint ascitique, & enfin tomba dans l'anazarque; dans environ trois semaines de temps

elle fut guérie par les mêmes moyens de ces dernières maladies ; elle mourut trois ou quatre mois après d'une métastase de la matière arthritique au cerveau ; dans la seconde observation, la douce-amère a agi par les selles, & dans les deux autres par les urines.

On donne les tiges de cette plante récentes coupées par morceaux, & un peu concassées en décoction depuis deux gros ou trois jusqu'à deux onces à prendre chaque jour par parties. On s'élève peu-à-peu depuis la plus petite dose jusqu'à la plus grande, en poussant l'augmentation jusqu'à deux gros : souvent quand on est parvenu à une once on s'arrête. Si cependant le sujet est robuste, & qu'on observe que le remède n'est plus efficace, on peut aller jusqu'à deux onces. La décoction se fait sur un feu doux dans une suffisante quantité d'eau qu'on fait diminuer de moitié : on en fait deux prises, l'une pour le matin, & l'autre pour le soir ; dans certaines personnes, lorsqu'on est parvenu à six gros, on l'administre en trois prises. On fait prendre quelquefois cette décoction en forme de tisane à toute heure du jour, & on distribue ainsi la dose dont nous avons parlé ci dessus. On y ajoute, suivant les circonstances, du lait ou de la réglisse. Quand l'estomac ne peut point supporter la décoction, on prescrit l'extrait de douce-amère. Quatre grains équivalent alors à un gros à-peu-près de la substance prise en décoction. La fille du chirurgien dont nous avons parlé ci-dessus emploie les tiges sèches sans en trop limiter la dose ; ordinairement elle en fait prendre une poignée pour une pinte d'eau, & elle ne fait de la décoction que deux prises ; quelquefois elle ordonne d'en faire une infusion théiforme, & elle en fait prendre à volonté le matin & l'après-dîné ; elle a soin de choisir les tiges les plus grosses & les plus ligneuses.

Efficacité de l'æther vitriolique contre l'affection de l'estomac, causée par un transport de la matière de la goutte dans ce viscère.

On lit dans un journal anglois des succès répétés de l'usage de l'acide vitriolique dans le cas dont nous venons de parler ; on en remplit une cuiller à thé, & on le verse dans un verre d'eau ou dans une once d'un julep camphré, mêlé avec demi-once d'eau de menthe poivrée : le malade est soulagé dans l'instant pendant que les spiritueux, l'opium ou d'autres médicamens restent sans efficacité. On atteste aussi avoir obtenu la guérison par le moyen de l'æther lorsqu'on n'avoit fait usage d'aucun médicament : cette pratique, quoique raportée par certains auteurs, ne paroît point généralement adoptée ; c'est ce qui a engagé M. Lind, médecin de Windsor, à la communiquer au public en faveur de ceux qui peuvent être affligés d'une affection aussi douloureuse que pleine de danger.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉDECINE *nouvelle*, ou *l'art de conserver la santé, &c.* ou *parallèle entre le magnétisme animal, l'électricité & les bains médicinaux par distillation, &c. appliqués aux maladies rebelles, & on y trouve encore une analyse des différentes espèces de bains, &c. par M. L***, D. M connu par plusieurs découvertes de la plus grande utilité.* A Paris, chez Morin, libraire, rue Saint-Jacques, 1785. Brochure de 91 pages.

L'auteur, dans le premier chapitre, parle des effets généraux de l'électricité sur le corps humain ; il explique sa manière d'agir, & la met en opposition avec l'usage des délayans à l'intérieur & des bains ; il développe ensuite l'action de ces derniers sur l'économie animale : on ne peut qu'admirer la fécondité d'imagination de M. L*** ; presqu'aucune difficulté n'est capable de l'arrêter. La théorie des maladies inflammatoires, des obstructions & des maladies nerveuses ne lui coûtent que quelques traits de plume, pendant que tant de graves auteurs, sans doute par un excès de timidité, n'en parlent qu'avec une extrême réserve.

Une recherche nouvelle, & propre à M. L***, est l'effet de l'exercice sur le physique & sur le moral ; c'est une espèce d'introduction à la seconde partie de son ouvrage, où il enseigne l'art de conserver la santé, & de guérir les maladies les plus rebelles par des exercices mécaniques agréables, &c. « Il faut, dit-il, » des moyens qui mettent en mouvement les fluides & les solides tout ensemble, tels que différentes danses, » l'équitation, l'exercice à pied, le petit » chariot à roulettes, poussé par un » mécanisme nouveau qui a mérité l'ad-

« miration des connoisseurs ; le balan-
» çoir, le jeu de la paume, le billard,
» & un grand nombre d'autres exer-
» cices méthodiques & mécaniques, tous
» différens les uns des autres, & incon-
» nus jusqu'à présent contre les mala-
» dies qu'il y aura a combattre ». L'auteur se propose de joindre encore à ces avantages les charmes de la musique.

M. L*** annonce une grande variété de bains, « de céphaliques, de désobs-
» truans, d'apéritifs, de stimulans, &c.
» nous ne pouvons pas, ajoute-t-il, don-
» ner une explication exacte & géné-
» rale de toutes les raisons qui nous
» avons de combiner un remède avec
» l'autre... Nous nous bornerons seule-
» ment à dire qu'il faut avoir au moins
» dix ans de pratique dans cette partie,
» & connoître en vrai médecin toutes
» les autres branches de la médecine
» pour appliquer de pareils remèdes, &c.

L'auteur de cet ouvrage, sur lequel nous ne chercherons point à prévenir le jugement du public, donne avis qu'on travaille depuis quelque temps à la construction des susdits bains dans un hôtel des plus gais, au fauxbourg S. Denis, n°. 31, près la foire S. Laurent ; lorsqu'il sera en état de recevoir les malades, on en instruira le public.

Nous avons fait connoître dans d'autres nos les vœux qu'on formoit pour des institutions de ce genre ; on voit déja qu'elles deviennent un objet d'émulation, & qu'on s'empresse de faire jouir bientôt le public de tous leurs avantages.

LIVRES ÉTRANGERS.

Scriptorum latinorum de aneurysmatibus collectio, Lancisino, Guattani, Matani, Verbrugge, Wettinus, Murray, Trew, Arman; edidit atque præfatus est Thomas Lauth, med. doct. prof. P. Cum XV iconibus. A Strasbourg, aux frais d'Amand Konig, libraire, & se trouve à Nancy, chez Beaurain fils, 1785. in-4°. de 663 pag.

On doit cette précieuse collection aux soins de M. Konig, libraire de Strasbourg. M. Lauth, professeur, l'a enrichie d'une savante préface, qu'on peut regarder comme un abrégé concis & exact de toute la doctrine sur les anévrysmes. Il tâche d'accorder les opinions différentes des auteurs sur les anévrysmes vrais & faux.

Les traités qui composent ce recueil sont au nombre de huit. Nous allons en donner l'énumération.

1°. *Des anévrysmes* ; par Lancisi.

2°. *Du traitement chirurgical des anévrysmes externes, avec quelques remarques sur les anévrysmes internes, trois observations chirurgicales très rares, & la description de l'œsophagotomie, traduite du françois* ; par Charles Guattani, premier chirurgien ordinaire de Clément XIV.

3°. *Des maladies anévrysmatiques des viscères précordiaux* ; par Antoine Matani, professeur public dans l'université de Pise, de l'académie de Montpellier.

4° *Dissertation anatomico-chirurgicale sur l'anévrysme, où l'on prend occasion de publier le cas mémorable d'un anévrysme de l'aorte* ; par Jacques Verbrugge.

5°. *Dissertation inaugurale sur un anévrysme vrai externe à la poitrine, causé par une hémiplégie* ; par Jean Jacques Weltin.

6°. *Observations sur les anévrysmes de la cuisse*, publiées sous la présidence d'Adolphe Murray, professeur royal & ordinaire d'anatomie & de chirurgie, à Upsal.

7°. *Histoire & guérison d'un anévrysme faux qui s'étoit formé après la section de la veine basilaire* ; par Chrétien-Jacques Trew, médecin impérial, &c.

8°. *Dissertation inaugurale sur les anévrysmes* ; par Conrad Asman, doct. en médecine.

L'édition de ce recueil est soignée ; il est accompagné de quinze belles planches gravées en taille douce, fort utiles pour l'intelligence du texte. L'on peut envisager ce livre comme formant un corps de doctrine propre à satisfaire les desirs unanimes des médecins.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Observations sur l'usage de l'opium, pour remédier aux symptômes d'une irritabilité morbifique.

Ces observations intéressantes ont été communiquées par M. Grant, à l'auteur du journal de médecine de Londres. La plupart des malades qui en font le sujet avoient été d'abord attaqués de maux vénériens ; mais leur état avoit tellement dégénéré dans une irritabilité morbifique, que le mercure restoit sans efficacité, au lieu que l'opium a soulagé les douleurs, procuré du repos & completté la cure.

L'état aussi dans lequel on a reconnu l'opium efficace, est quand les ulcères vénériens continuent à s'étendre, ou qu'ils restent les mêmes, qu'ils produisent un écoulement de mauvaise qualité, qu'ils sont douloureux, que le malade n'éprouve aucun repos, & que son pouls est accéléré. Le premier avantage qu'on retire de l'opium est plus de tranquilité & de repos ; quelquefois le changement produit est soudain, & d'autrefois il est amené par degrés, la fréquence du pouls est moindre ; mais l'effet le plus essentiel est que l'irritabilité générale soit diminuée ; car ce n'est qu'alors que les ulcères éprouvent un changement salutaire.

M. Grant commençoit à faire prendre l'opium à la dose d'environ un grain & demi la première nuit ; il l'augmentoit ensuite par degrés, & il en prescrivoit même le matin, sans éprouver cependant que les malades eussent ce jour-là plus de penchant au sommeil ; il observe que les personnes d'un caractère inquiet & disposé à l'agitation, devenoient alors plus calmes & plus propres à observer un régime convenable ; il avoit soin aussi de laisser ignorer au malade le genre de remède dont il usoit. Il ne faisoit point attention au tremblement qui suivoit quelquefois l'usage de l'opium, mais il remédioit à la constipation qui en étoit la suite, en donnant un purgatif pour lâcher le ventre.

La préparation d'opium dont M. Grant faisoit usage, étoit son extrait (*extractum thebaïcum*) ; lorsqu'on refusoit en effet de le prendre sous forme solide, il aimoit mieux le faire dissoudre dans de l'eau simple que d'en donner la teinture, ou de l'administrer de toute autre manière : quant à la grandeur de la dose à laquelle on peut porter par degrés l'opium, on ne peut guère la déterminer ; il pense qu'en général l'affection qu'il cherchoit à combattre cédoit quand on étoit parvenu à en prendre depuis quatre jusqu'à six grains par jour : dans deux ou trois cas il s'est élevé jusqu'à huit grains, & dans un cas très-extraordinaire d'un cancer à la lèvre, il a porté la dose d'opium par jour jusqu'à 24 grains.

Souvent de doux purgatifs deviennent nécessaires, sur-tout quand le corps est disposé à la constipation : c'est le sel de Glauber dont l'usage a été préféré ; il a été donné à petites doses, & n'a point empêché de continuer l'administration de l'opium ; la sécrétion de la salive, & même de l'urine, est souvent augmen-

tée dès les premiers cinq ou six jours; mais il n'en résulte aucun inconvénient: quant au régime, on doit être sévère jusqu'à ce qu'on ait procuré du calme au malade; on règle ensuite la nourriture suivant les circonstances.

M. Grant ajoute plusieurs observations particulières: il est à propos d'en rapporter une pour faire voir l'application des principes généraux qu'on vient d'exposer. Le malade qui en fait le sujet, étoit âgé de 34 ans, & d'une habitude de corps grêle; il étoit tombé dans un extrême amaigrissement à la suite du traitement par le mercure, qu'il continuoit depuis plus de deux mois; il avoit plusieurs ulcères dans l'arrière-bouche, ainsi que dans l'amigdale gauche; il éprouvoit une douleur cruelle à la partie antérieure d'une jambe; son pouls étoit si fréquent, qu'on observoit jusqu'à 130 battemens dans une minute: il étoit continuellement inquiet & agité, & il n'avoit pu goûter un moment de sommeil depuis quelques semaines.

M. Grant changea alors son plan, & lui donna un grain & demi d'opium à l'heure du coucher; le lendemain matin il en prescrivit encore un grain, & le malade éprouvant un soulagement marqué, M. Grant insista sur le même plan, en augmentant par degrés la dose d'opium, & en faisant prendre de temps en temps de l'eau chaude en abondance. Dès le cinquième jour on observa que le pouls étoit revenu à son état naturel. Le huitième, il survint un crachement qui continua onze jours; ce qui n'affoiblit point le malade, dont les forces au contraire se rétablirent par degrés: la dose d'opium fut portée par des accroissemens successifs jusqu'à trois grains par nuit, & à deux grains le matin. Le vingtième jour on commença à diminuer la dose du narcotique, & depuis le 24ᵉ jusqu'au 42ᵉ, que le malade se trouva entièrement guéri, l'opium ne fut donné qu'à la dose d'un grain dans l'espace de 24 heures.

Les trois dernières semaines, le malade fit aussi usage d'une sorte décoction de salsepareille, & on joignit un demi-grain de précipité *per se* à la dose d'opium du soir. On fit administrer aussi des purgatifs en différens temps, à cause de la constipation du malade; mais ces derniers ne firent jamais interrompre l'usage de l'opium.

M. Grant rapporte aussi, entr'autres, une guérison produite par l'opium, d'un grand ulcère à la jambe, qui avoit succédé à une fièvre intermittente de longue durée. Cet ulcère avoit empiré de jour en jour, malgré l'usage du quinquina & de divers autres médicamens, & il persistoit depuis treize mois, lorsque M. Grant soupçonnant qu'il étoit dû à une irritabilité morbifique, tourna toutes ses vues du côté des narcotiques; il fit prendre l'opium à l'intérieur, suivant ce qu'on vient de dire ci-dessus, & fit appliquer pour tout topique sur l'ulcère, un cataplasme composé de gruau d'avoine, & d'une solution d'opium dans la proportion de trois gros sur huit onces d'eau froide. Cet appareil étoit renouvellé deux fois par jour. Le traitement dura environ deux mois & demi jusqu'à l'entière guérison. M. Grant atteste avoir vu le malade huit mois après, & l'avoir trouvé bien portant.

On ne peut contester à M. Grant d'avoir fait une très-heureuse application des propriétés connues des narcotiques; ce n'est point ici un remède donné au hasard, & prodigué sans choix & sans méthode, c'est un nouveau traitement, fondé sur les principes les plus sains de théorie & de pratique, & dirigé avec un discernement rare. Il a de plus l'avantage de trouver son application dans un grand nombre de cas où les autres remèdes paroissent en défaut, & où la nature livrée à elle-même, loin de faire des efforts salutaires, semble aggraver encore la maladie.

Electricité médicale.

On sait que M. Mazars de Cazelles est un des médecins qui cultive avec le plus de succès ce moyen curatif que nous devons à la physique. Dans le dernier volume qu'on a publié des mémoires de l'académie de Toulouse, on trouve un extrait abrégé de trois différens mémoires que l'Auteur a communiqués à l'académie. Ces mémoires ou recueils d'observations offrent cent neuf maladies; il fait de chacune en particulier l'histoire détaillée, afin qu'on puisse déterminer celles qui résistent ou qui cèdent à cet agent; il en résulte que sur 109 malades il y en a sept pour lesquels l'électricité a été sans effet, 39 qu'elle a guéris, & 66 qu'elle a considérablement soulagés; 11 ont été

traités sous les yeux des commissaires de l'académie.

Les maladies guéries ou soulagées sont des douleurs invétérées & rhumatismales, des paralysies de divers genre, des tumeurs scrophuleuses, des atrophies, des dartres, des surdités, des impuissances ou défaut de virilité, suites d'épuisement & de débauche, des engourdissemens, des crampes, des oedématies, &c. Plusieurs même de ces maladies qui ont été guéries étoient graves & invétérées.

Dans le nombre des malades auxquels, après le traitement, il n'est resté que des incommodités supportables sans avoir été radicalement guéris, on rapporte l'histoire d'un scrophuleux dès l'enfance, & où la maladie paroissoit portée au dernier degré: l'électricité a beaucoup diminué ses tumeurs, & a fait cicatriser plusieurs de celles qui étoient déja en suppuration; elle lui a rendu aussi la faculté de faire à pied de longues courses, pendant qu'il ne pouvoit auparavant ni marcher, ni se tenir debout que quelques instans.

Les sept malades qui n'ont éprouvé aucun effet de l'électricité ne devoient pas, selon l'auteur, espérer davantage des méthodes usitées; on peut en juger, ajoute-t-il, par un de ces malades attaqué d'un tremblement semi-paralytique général, & d'un affoiblissement, tant des forces du corps que des opérations de l'ame, causés par un épuisement, effet de l'onanisme & de la débauche.

« Si ces observations, dit M. Mazars, » réunies avec celles qui ont été faites » dans la capitale, ne sont pas assez » nombreuses pour détruire tout pyrrhonisme sur l'électricité médicale, elles » le sont plus qu'il ne faut pour mériter, » de la part du médecin philosophe & » impartial, une attention particulière. » Quel est, dit cet auteur, le remède » connu dont on puisse dire qu'il a terminé près de deux cinquièmes de maladies, par des cures que nul effort de » l'art ni de la nature n'a pu opérer, & » procurer aux autres des soulagemens » qui ne diffèrent des guérisons complettes que par de légères nuances ?

Nous ajouterons à ce que dit M. Mazars, que toutes les expériences qu'on a faites, & qu'on fait chaque jour, ne laissent plus douter que l'électricité ne doive être placée au nombre des moyens curatifs; elle a seulement eu le sort de tous les autres remèdes; l'imagination a fait beaucoup ajouter à ses effets réels; un physicien a cru que l'électricité de l'atmosphère étoit le soutien de toutes les fonctions de la vie; & que dans les maladies il ne s'agissoit que de donner au corps humain le fluide électrique qui est en défaut, ou de le soustraire quand il est en excès; un médecin, dans une autre dissertation couronnée par une académie, a combattu les opinions du physicien dont je viens de parler, & s'est attaché à mettre plus de précision & d'exactitude dans cette matière, en n'avançant rien qui ne fût fondé sur des expériences.

N'a-t-on pas trop accordé ou trop refusé à l'application de l'électricité sur le corps humain? Le degré précis du pouvoir d'un remède tient singuliérement à des circonstances accessoires. L'action de tous ceux que nous connoissons devient nulle par l'assuétude, & il faut une habileté particulière pour les graduer à propos, les suspendre ou les seconder par d'autres moyens subsidiaires: n'en doit-il pas être de même de l'électricité? C'est du moins sur ces principes qu'on se dirige à Edimbourg (1). On ne donne guère au malade des commotions que trois fois la semaine; à chaque séance la charge de la bouteille de Leyde est exactement déterminée à l'électromètre, & on va toujours en l'augmentant; il en est de même du nombre des commotions électriques qu'on fait éprouver; l'état particulier de la maladie & son caractère sont d'ailleurs déterminés par des médecins observateurs & très-exercés dans la pratique.

On sent aussi que l'électricité, comme tous les autres moyens curatifs, doit être secondée par tous les autres secours que suggère l'hygiène, comme l'habitude de respirer l'air pur de la campagne, le choix d'une saison favorable, des courses régulières dirigées suivant les forces du malade, ou tel autre exercice du corps qu'il pourroit prendre, enfin une attention particulière sur l'usage des alimens qui peuvent convenir.

(1) Medical cases and observations, by Duncan.

LIVRES NOUVEAUX.

Recherches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance ; par M. Hallé, de la faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine, 1785. Brochure de 184 pages; imprimée par ordre du Gouvernement.

Les idées inexactes que s'étoit formées M. Janin du méphitisme des fosses d'aisance, & l'insuffisance de sa méthode, ont eu du moins l'avantage de fixer l'attention publique sur le même objet, & d'engager les médecins chymistes à l'examiner de nouveau; on ne pouvoit y parvenir avec succès qu'en entrant dans le détail des expériences qu'on a faites, en cherchant à s'instruire des faits connus des seuls ouvriers, & en les ramenant à des principes raisonnés, toujours avec cette sage réserve qui ne se dissimule point les difficultés, & qui indique encore de loin le but qu'il n'est point permis d'atteindre. Tel est la tâche que M. Hallé vient de remplir.

Dans la première partie de son ouvrage, il rapporte toutes les circonstances des deux expériences qui furent faites en présence des commissaires de la Société royale de médecine & de l'Académie des sciences. Dans la première, M. Janin fut loin de détruire l'odeur comme il l'avoit promis : on fait le malheur qui arriva dans la seconde expérience : de cinq hommes descendus dans la fosse, le premier fut affecté très-légérement, le second tomba subitement, & mourut plongé dans la vanne, le troisième fut complettement asphyxié, le quatrième perdit subitement connoissance, mais ne tomba point en asphyxie: les autres personnes présentes à l'expérience furent plus ou moins affectées.

L'auteur, dans la seconde partie de son ouvrage, a soin de fixer le sens précis du mot méphitisme; il remarque que ses effets portent toujours le caractère, ou du spasme ou de la stupeur, & qu'ils ne se bornent point à la simple suppression de la respiration : pour éviter d'ailleurs toute confusion, il rappelle les divers gas connus que les chymistes ont trouvé dans les matières fécales, & il passe aux espèces particulières de méphitisme, qui sont l'objet de ses recherches; l'une est celle qu'on connoît dans les fosses d'aisance sous la dénomination de plomb, & l'autre sous celui de mitte.

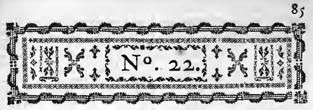
Le plomb a des caractères qui lui sont particuliers; cette vapeur n'existe pas avant le travail, du moins le plus souvent elle ne paroît que lorsqu'une partie de la vuidange est opérée; elle est de nature à se dissiper d'elle-même quand on laisse les matières tranquilles; elle ne s'enflamme point, & n'éteint point ordinairement les lumières; outre cela, le plomb a la propriété de communiquer ses effets d'un individu à l'autre; il ne paroît donc point de la nature d'aucun des gas connus jusqu'ici; on peut douter même si c'est un gas particulier, puisqu'on ne peut le soumettre à aucune épreuve chymique, & qu'on ne le connoît que par ses effets observés sur l'économie animale.

Ces derniers effets offent plusieurs variétés; dans quelques individus, c'est une affection comateuse; dans d'autres, c'est un délire gai; quelquefois il ne survient que des mouvemens convulsifs; certaines personnes éprouvent une suffocation subite, & une douleur dans l'estomac & les jointures; enfin il y a des cas où on observe des alternatives d'élévation & d'affaissement de l'estomac & du ventre. On manque encore de faits pour déterminer si cette variété tient à la constitution propre de l'individu ou à la différence de la cause.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Observations communiquées par M. Regis Rey de Cazillac, doct. en méd.

Le sujet d'une de ces observations est un homme tombé dans la démence à l'âge d'environ soixante-dix ans, & qui recouvra l'exercice entier de ses facultés intellectuelles à la suite d'une fièvre putride & maligne; il vécut après cela sept à huit années, jouissant d'un entendement parfaitement sain. Ce fait, ainsi que d'autres qui lui sont analogues, font conclure à M. Regis Rey, que la folie vient moins d'un changement dans l'état physique du cerveau, que d'une humeur âcre qui irrite ses fibres, les échauffe, les ébranle violemment, ou d'une humeur visqueuse qui s'y attache & qui dérange les fonctions.

Nous devons faire remarquer que cette manière de raisonner, fondée purement sur une pathologie humorale, & sur des suppositions gratuites d'humeurs âcres, visqueuses, &c. ne sont plus goûtées par les personnes qui portent quelque exactitude dans la manière de raisonner. D'ailleurs, les expériences & les observations qui ont été faites depuis Boerhaave sur la sensibilité & l'irritabilité, en un mot sur les fonctions nerveuses, doivent nécessairement introduire des expressions plus justes & moins vagues dans la théorie des maladies des nerfs. Comment M. Regis Rey pourroit-il accorder ses principes avec cette légère aliénation, & cette confusion d'idées qu'on observe dans le passage de la veille au sommeil? Ne trouve-t-on point dans cet état toutes les nuances d'un léger délire?

Tout ce qu'on peut faire le plus souvent en médecine, comme dans les autres sciences naturelles, c'est de rapprocher les faits analogues, & de les réduire à des classes générales pour en tirer dans la suite des inductions quand ils seront réunis en assez grand nombre. C'est ainsi que celui que rapporte M. Regis Rey peut se classer avec d'autres qu'on peut recueillir dans les auteurs. Hippocrate n'a-t-il point observé que la fièvre quarte produisoit la guérison des convulsions & de l'épilepsie (1)? Hoffman a vu des affections nerveuses & hypocondriaques des jeunes gens guéries aussi par les fièvres intermittentes. Mais quelle est le genre de révolution qu'opère alors la fièvre, & en quoi consistoit le dérangement primitif des facultés intellectuelles qu'elle parvient à guérir? C'est ce qu'on chercheroit en vain à pénétrer, & ce qui ne peut abourir qu'à des conjectures vaines. Dans tout ce qui tient aux affections nerveuses, ne

(1) Ne remarque-t-il pas que l'aphonie qui survient durant l'ivresse est mortelle si la fièvre ne se déclare? la fièvre, selon le père de la médecine, ne termine-t-il pas aussi l'apoplexie? On peut voir dans les éphémerides des curieux de la nature d'autres exemples de guérison opérée par le même moyen. Celse étoit si persuadé de son efficacité, qu'il proposa pour la cure des fièvres lentes, d'exciter une fièvre artificielle par l'impression de l'eau froide avec de l'huile. Mais la médecine possède-t-elle le secret dont Celse enseigne le procédé avec tant de confiance?

faut il point se borner à la seule histoire des faits, à la comparaison de l'état de maladie, à celui de santé & à la recherche des causes éloignées, & des moyens de guérir, qui sont constatés par l'expérience?

Analyse des eaux minérales de Gournay en Bray; par M. CHEVILLARD, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.*

Gournay, ville agréable, située sur la rivière d'Epte, est éloignée de 21 lieues nord-ouest de Paris; sa longitude de 18, 8, lat. 49, 25. Elle est florissante par son marché de bon beurre, & elle doit ses belles promenades aux soins de M. le duc de Montmorency.

Deux belles prairies, qu'on trouve au sud de la ville, renferment deux fontaines qui fournissent de l'eau minérale, tenant en dissolution une substance martiale en différente proportion. La première fontaine donne de l'eau par quatre conduits; je distinguerai l'eau qui en sort par les nos 1, 2, 3, 4. Elle dépose dans les bassins qui la reçoivent une matière ferrugineuse à demi-déphlogistiquée, & dans l'état d'ocre formant des herborisations.

La liqueur vue à travers un verre est diaphane; mêlée avec le syrop violat, elle n'altère point sa couleur; elle laisse dans la bouche, après la dégustation, un goût ferrugineux.

J'ai analysé cette eau avec M. Jaillot, habile chymiste de cette ville, en présence de M. l'abbé Anquetin, chanoine, & M. Galmand, chirurgien de Gournay. Les eaux de la première fontaine, traitées avec le réactif de noix de galle, ont formé un précipité; il est vrai qu'il s'est trouvé en petite quantité dans l'eau du n°. 1. Il a été un peu plus abondant dans l'eau des deux autres nos. Enfin, celle du n°. 4, en a contracté une teinte de violet. L'aréomètre de M. Baumé, plongé dans la liqueur du n°. 1, s'est enfoncé jusqu'au n°. 10 de la division de l'échelle de cet instrument. Dans la liqueur du n°. 2, il s'est plongé jusqu'à 10. Dans la liqueur du n°. 3 jusqu'à 9 & demi. Enfin dans celle du n°. 4, il a été jusqu'à 9.

L'eau de la seconde fontaine, appellée Jouvence, est, comme la première, diaphane, n'altère point la couleur du syrop de violette, mais laisse dans la bouche un goût très-ferrugineux. Cette eau traitée avec le réactif d'alkali fixe végétal phlogistiqué, a formé un précipité verdâtre produit par le bleu de Prusse & une portion d'ocre. Nous avons filtré la liqueur pour en séparer le précipité, & nous l'avons avivé avec un peu d'acide marin. Ce précipité séché & pesé s'est trouvé du poids d'environ vingt grains. Nous avons encore vérifié cette analyse, en faisant évaporer une pinte de cette eau; pendant l'évaporation, il se formoit une pellicule de couleur d'ocre qui se précipitoit au fond du vase à mesure que la liqueur s'évaporoit. Après cette opération, on a rassemblé & fait sécher le produit fixe; on l'a pesé, & il s'est trouvé dans la même proportion que ci-dessus.

Cette analyse nous apprend que cette eau est minéralisée par le fer, & que ce principe la rend, comme on sait, apéritive & tonique. C'est à raison de ces effets qu'elle a opérée la guérison de certains cas d'hydropisie, d'ictère, de phthisies symptomatiques, produites par l'engorgement squirrheux du foie. *Sydenham, de mictu sanguinis à calculo renibus impacto*, page 559, regarde les eaux minérales martiales comme propres à empêcher l'augmentation des petits calculs ou graviers, & propres à déterger les reins. Aussi a-t-elle réussi dans ces cas chez ceux qui avoient des symptômes de lithiasie. Elle est emmenagogue & produit l'écoulement du flux menstruel chez les femmes. Ces eaux sont encore recommandées contre les fleurs blanches opiniâtres; elles en ont guéri beaucoup, sur-tout quand on les a prises de leur source & de très-grand matin.

Il seroit imprudent de prendre ces eaux sans le conseil d'un médecin, & sans être préparé par les remèdes convenables. On les prend depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, à la dose d'une chopine en trois verres, observant de mettre quelques heures d'intervalles entre chaque prise, & de faire beaucoup d'exercice. On augmente cette dose successivement, selon l'effet qu'elle produit, & l'on peut aller jusqu'à une pinte. Quand il y a des indications pour purger, il faut faire fondre dans les premiers verres deux onces de manne ou quelque syrop purgatif qui soit analogue à l'état du malade.

Note des Rédacteurs.

Nous donnons l'analyse de M. Chevillard seulement comme une preuve que les eaux de Gournay sont ferrugineuses; mais il nous permettra de faire quelques remarques sur ses procédés.

Il a d'abord employé l'épreuve de syrop de violette; mais pour s'assurer de la présence de l'acide ou de l'alkali, on doit préférer la teinture de Tournesol ou de fleurs de violette, qui en font connoître jusqu'au moindre arôme à cause de leur extrême sensibilité. Le syrop de violette suffit pour les eaux où entrent le vitriol martial ou les terres abondantes combinées avec l'acide vitriolique.

Dans l'usage de l'aréomètre de M. Baumé, il faut avoir soin que durant les expériences comparatives que l'on fait, l'état de l'atmosphère n'ait point changé; il faudroit donc pour une plus grande précision, opérer en même temps sur les eaux des quatre sources avec quatre aréomètres, ou bien faire l'épreuve avec le même en s'assurant que pendant tout ce temps il n'y a point eu de variations dans le baromètre dont on doit avoir soin de se prémunir.

M. Chevillard a traité avec l'alkali fixe phlogistiqué l'eau de la seconde fontaine appellée Jouvence; mais un pareil réactif donne toujours un résultat peu fidele dans l'analyse des eaux ferrugineuses, puisque, par le procédé même de la phlogistication de l'alkali, qui se fait par le sang de boeuf, cet alkali doit contenir du fer; ce qui peut par-là induire en erreur à l'égard de celui qu'on cherche à découvrir dans l'eau minérale. La noix de galle est donc préférable dans ce cas, comme M. Chevillard l'a fait par rapport à l'eau de la première fontaine.

Le même observe que pendant l'évaporation d'une pinte de cette eau il se formoit une pellicule de couleur d'ocre qui se précipitoit au fond du vase à mesure que la liqueur s'évaporoit. Cette remarque étoit très-essentielle, puisqu'elle donne le caractère propre des eaux ferrugineuses naturelles, & dans lesquelles le principe martial est combiné avec l'acide crayeux: en effet, la chaleur opérant une dilatation dans le gas, elle le fait remonter, ainsi que le fer avec lequel il est combiné, à la surface de la liqueur: ce premier s'évapore dans l'air, & il lâche son autre principe, qui retombe au fond de la liqueur sous forme d'ocre; c'est-là ce qui distingue les eaux minérales naturelles de celles qui sont factices, & dans lesquelles on feroit tenir en dissolution du vitriol martial. Dans ce dernier cas il ne se forme point de pellicule à la surface de la liqueur, par l'évaporation, mais le vitriol se précipite quelquefois même en petits crystaux.

La circonstance qu'offrent les eaux de la première fontaine, de former des herborisations, suppose qu'elles contiennent de la félénite; on pourroit donc se servir du savon comme d'un réactif pour savoir si la dissolution formeroit des grumeaux, & indiqueroit la présence de la félénite. On doit donc desirer que M. Chevillard revienne encore sur son analyse, & qu'il cherche bien à reconnoître tous les principes des eaux minérales de Gournay & leurs diverses proportions: si toutefois il ne s'est proposé que de rechercher l'état ferrugineux de ces eaux, relativement aux usages de la médecine, il a rempli son objet & son analyse, qui suppose d'ailleurs beaucoup de connoissances en chymie, met en évidence le fer tenu en dissolution dans l'eau, à l'aide de l'acide crayeux.

LIVRES NOUVEAUX.

Suite des Recherches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance, &c.

La mitte est une autre espèce de vapeur dont l'effet âcre & piquant se porte sur les yeux, les enflâme, & prive quelquefois de la vue ceux qui en sont attaqués. Le fourneau qu'on place au fond de la fosse, & qui est très-utile contre le plomb, devient au contraire nuisible quand c'est la mitte qui y règne; ses effets augmentent aussi par la projection de la chaux. La mitte est distinguée en humide ou coulante, & en grasse ou sèche, suivant que le gonflement ou la rougeur des yeux sont accompagnés d'écoulement, ou qu'ils ne le sont pas.

L'auteur, après avoir exposé les différens secours qu'on met en usage, en fait le résumé; il insiste sur l'attention qu'on doit avoir de jetter avant le travail une botte de paille enflammée dans la fosse, & de se procurer les avantages réunis du cabinet du ventilateur, de la chaux en poudre ou du lait de chaux, des fourneaux établis, tant dans la fosse que sur

les lunettes de conduite, pour tenir du vinaigre en évaporation. Il finit par indiquer avec candeur tout ce qui reste à faire, & propose les divers problêmes dont on est encore loin d'avoir obtenu la solution. On doit reconnoître que M. Hallé a jetté le premier le fondement solide d'un objet de recherches, digne de l'attention publique, & livré jusqu'à ce jour à la routine des ouvriers, ou défiguré par l'esprit de systême.

LIVRES ÉTRANGERS.

Collectio *opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium curante, doct. Joan. Christ.* Trangott Schlegel, *medico, apud Longo-Salissensis.* Vol. I. A Leipsick, chez Schneider, & à Strasbourg, chez Konig, 1785. *in-8°.* de 286 pages.

Les opuscules contenus dans ce volume ont déja paru depuis plusieurs années, & sont au nombre de sept: annonçons-les sommairement, ayant soin d'indiquer l'époque de leur publication.

I. *Dissertation sur le soin que les princes doivent prendre de la santé de leurs sujets;* par Eleonard-Frédéric Heister. A Helmstad, 1738.

Cette dissertation est divisée en trois sections; dans la première, le célèbre Heister examine comment, pendant la paix, on peut conserver la santé des citoyens, & même augmenter la force de leur tempérament; la suivante indique par quels secours il faut rétablir leur santé altérée, & de quelle manière il faut les leur administrer; dans la troisième, il est traité des devoirs que les chefs doivent remplir pour procurer la santé publique.

II. *Dissertation sur l'inspection & l'ouverture des cadavres, ordonnées par des juges, avec un exemple particulier;* par Bernard-David Mauchart. A Tubinge, 1736.

La conduite qu'un médecin ou un chirurgien doit suivre en pareil cas est très-bien détaillée dans ce mémoire.

III. *Dissertation où l'on expose les principales précautions qu'il faut observer dans les ouvertures & les perquisitions des cadavres humains pour servir en justice;* par Philippe Conrad Fabrice. A Helmstad, 1750.

IV. *Dissertation sur les indices d'infanticide qu'on peut tirer de l'ouverture du cadavre, ordonnée par la justice;* par Jean Trangott Adolphe. A Helmstad, 1764.

Ce médecin prétend que les gens de l'art ne peuvent avoir trop de circonspection, & qu'ils ne doivent pas précipiter leurs jugemens.

V. *Dissertation sur la grande nécessité de l'inspection du cœur & des gros vaisseaux dans l'ouverture, & la dissection des enfans morts, ordonnée par la justice.* A Helmstad, 1752.

C'est sous la présidence du célèbre professeur Laurent Heister que cet opuscule a été publié, par l'auteur J. D. Farenholtz. Il est fort intéressant & bien fait; il est facile de voir, par la lecture, que le maître a beaucoup aidé le disciple.

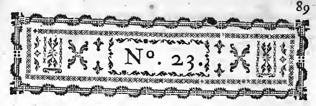
VI. *Mémoire contenant les principales expériences sur les effets de la putridité dans les poumons des enfans morts avant & après l'accouchement: on y a joint quelques nouvelles expériences faites sur les poumons des enfans morts avant l'accouchement;* par J. Chr. Andr. Mayer. A Francfort sur l'Oder, 1782.

VII. *Observations sur les meurtrissures considérées comme indices d'infanticide;* par Henri-François Delius. A Erlang, 1751.

Cette dissertation, quoique la plus courte de ce volume, n'en est pas la moins intéressante. Le sujet en est bien traité & éclairci par des exemples particuliers.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Extrait de la correspondance de la Société royale, relativement au magnétisme animal; par M. Thouret: imprimé par ordre du Roi.

La Société royale de médecine avoit chargé M. Thouret de lui rendre compte de différentes lettres & mémoires qu'elle a reçus de ses associés & correspondans, relativement au magnétisme animal. On n'ignore point que cette méthode nouvelle s'étoit propagée dans toutes les provinces, & qu'il y a eu peu de villes où l'on n'en ait établi des traitemens publics. Les différens corps de médecine du royaume ont été aussi à portée d'en observer les suites, & d'en étudier les effets; & on apprend qu'ils se sont élevés unanimement contre le prestige qui a séduit la multitude.

« Dans le nombre de raisons, dit M. » Thouret, qui les ont portés à combattre » cette nouvelle pratique, les inconvéniens que plusieurs médecins en ont » vu naître paroissent les avoir plus particuliérement déterminés à la rejetter. » En effet, on n'a pas seulement observé » que les traitemens magnétiques n'opéroient aucun bien pour l'ordinaire, on » a plusieurs fois remarqué qu'il en étoit » résulté de fâcheux accidens, soit par » le trouble que cet appareil jette dans » le systême nerveux, soit en éloignant » les remèdes vraiment indiqués pour la » guérison du malade ».

Suivant ce qu'on a appris des traitemens de M. Amic, dans l'isle de Malte, il paroît qu'en causant des convulsions, ou ce qu'on appelle des crises, suivant que les malades étoient plus ou moins sensibles, non-seulement il ne les avoit pas guéris, mais qu'au contraire il avoit aggravé leurs indispositions nerveuses.

Relativement aux cures opérées par les traitemens magnétiques, M. Thouret remarque que ce n'est point à la multitude des faits que l'on cite en faveur d'une opinion que l'on doit s'arrêter pour l'adopter, mais que leur valeur & leur nature doivent être soumis à la discussion. Ce sont ces principes, ajoute-t-il, qui ont empêché les médecins des différentes villes d'adopter tant de cures qu'on citoit en faveur des traitemens dont ils étoient témoins. Quant aux remèdes, ils ont également observé que c'étoit à leur usage heureusement appliqué en certaines circonstances qu'on devoit quelques-uns des succès attribués à cette méthode: telle est sur-tout l'observation si fameuse de l'hydropisie guérie par M. Thers, & insérée dans le journal de Paris, 29 décembre 1784.

M. Thouret rappelle les diverses sources d'erreur relativement aux guérisons opérées par le magnétisme, & la conformité entre ce dernier, & tous les moyens qui ont fait le fonds de toutes les impostures en médecine; il remarque que cette nouvelle doctrine ne s'est pas également répandue dans toutes les provinces; ainsi, dans la Provence & le Languedoc, elle n'a point pris faveur; en général les villes où il y a des universi-

tés établies, & où l'on cultive les sciences & les lettres, ont été préservées de la contagion.

Outre les détails qui ont été communiqués à la Société sur cet objet, de différentes parties du royaume, il lui en a été adressé de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre & de Turin. Ceux de Hollande se réunissent tous à regarder ce système comme une erreur. En Allemagne, la même opinion est devenue générale. Tel est aussi le résultat qu'en ont publié les journaux anglois, & que les savans paroissent avoir adopté à Turin. L'auteur finit son recueil par une remarque qui naît de la circonstance. Le Gouvernement ayant jugé qu'il étoit de sa sagesse d'éclairer la nation sur cette doctrine, la Société a cru qu'elle devoit s'empresser d'entrer dans les vues, en lui présentant sur cet objet le résultat de sa correspondance.

Remarques du rédacteur sur ce que les anciens appelloient insolatio.

Dans la doctrine du magnétisme, on nous parle d'un fluide universel qui circule dans l'espace, & qui est l'ame & le principe vivifiant de la nature: on joint à cette exposition physico-poétique le bruyant fracas des baquets, des pointes de fer, de procédés mystiques pour concentrer le prétendu fluide, & en faire l'agent des guérisons les plus merveilleuses. Me seroit-il permis d'écarter ces brillantes chymères, & de leur substituer une réalité? C'est l'action directe des rayons du soleil sur le corps humain, ce qui étoit connu des anciens sous le nom d'*insolatio*

La chaleur du soleil, principe de la vie & de la fécondité de tous les êtres, pourroit-elle être sans effet pour l'homme? quelle différence entre les classes de la Société qui sont le plus habituellement exposées à son impression, & celles qui, au sein de nos cités semblent, l'éviter & la craindre? ne trouve-t-on point le plus souvent, dans ces dernières, une parfaite image de l'état des plantes foibles, & étiolées ou surchargées des sucs aqueux qui croissent dans les serres?

On peut voir dans Cœlius Aurelianus, & dans d'autres médecins de l'antiquité, quel avantage retiroient de la chaleur du soleil les malades affectés de cathexie ou d'hydropisie. L'*insolatio* étoit employée avec des variétés, suivant la coutume, la constitution du corps ou le genre de maladie; on restoit debout, assis ou couché au soleil; on se promenoit, ou bien on faisoit des courses rapides; quelquefois on faisoit précéder des onctions de matières grasses. Quelques-uns des anciens avoient recours au même moyen dans l'épilepsie & l'espèce de manie, qui, suivant leur expression, tiroit son origine *ab intemperie frigida*. On en faisoit aussi usage pour diminuer l'excès d'embonpoint, ainsi que pour remédier aux douleurs de sciatique, à la néphralalgie, à la paralysie, aux différentes espèces de fluxions, aux fleurs blanches, à l'hystérie, &c. en un mot dans toutes les maladies où il faut empêcher la stagnation des humeurs, ou donner du ton aux parties.

Baccius (1) rapporte une méthode autrefois usitée de recevoir l'*insolation*. On étendoit sur un lieu sableneux un cuir qu'on avoit eu soin d'oindre d'huile; & après l'avoir laissé bien échauffer par les rayons du soleil, on y faisoit coucher le malade nu, ayant soin de faire couvrir sa tête. On le laissoit quelque temps dans cette situation; & quand il étoit assez échauffé dans ce sens-là, on le tournoit dans un autre; on répétoit la même opération à plusieurs reprises, & suivant l'indication de la maladie, on le lavoit ensuite avec de l'eau salée ou une eau alumineuse ou toute autre. On a varié encore cette méthode, en faisant étendre le malade sur une couche de plantes aromatiques, ou bien sur un tas de froment ou de sable, ayant même soin d'en couvrir les parties affectées.

Il paroît aussi que l'*insolation* a été parmi les anciens un des moyens de se maintenir en santé, & de corriger les effets d'une vie trop sédentaire. Spurina, dont Pline le jeune parle avec tant d'intérêt, avoit coutume de se promener nu au soleil avant l'heure du bain. Pline le naturaliste étoit aussi dans l'usage, après un dîner très-frugal, de se tenir couché au soleil, & de faire ainsi des lectures ou des extraits de différens auteurs: on sait la signification qu'avoit le mot *apricari* chez les Romains. Horace, & dans ces derniers temps Locke, aimoient, sur le retour de l'âge, à rester assis au soleil, &c.

(1) *De thermis Andreæ Baccii*. Lib. 2.

ce goût est assez ordinaire aux vieillards dans les campagnes. Quand on sent ses forces s'affaisser, on tourne avec complaisance ses regards vers le foyer commun de la vie & de la chaleur, & on y retrouve encore le soutien d'une frêle existence.

Second extrait de l'histoire des vaisseaux lymphatiques, annoncée dans le n°. 20.

M. Sheldon a fait graver, & a donné la description des principaux instrumens dont il se sert pour les injections de ce genre; ils consistent en un tuyau de verre ou de metal, evasé en forme d'entonnoir par un bout, pour recevoir le mercure, & de l'autre, adapté à une canule très-déliée; celle-ci est tantôt droite, tantôt courbe, & son extrémité libre est destinée à être reçue dans le vaisseau lymphatique, qu'on doit ouvrir avec une lancette après qu'on l'a découvert.

On sent bien que tous les sujets ne sont pas également propres à ces injections; on doit éviter ceux qui sont trop gras. M. Sheldon préfère en général ceux qui sont morts d'hydropisie; le tissu cellulaire offre alors peu de graisse, & la partie rouge du sang est peu abondante: deux circonstances qui rendent plus aisée la découverte des vaisseaux lymphatiques. D'ailleurs, à cause de l'infiltration de l'eau dans toutes les parties, ces vaisseaux sont plus aisés à observer, & il est plus facile de tracer leur cours. Les préparations qu'on en obtient quand elles sont sèches sont aussi plus durables.

Les viscères & les extrémités des sujets adultes sont les plus propres aux dissections des vaisseaux absorbans, si on en excepte le foie & les poumons; car ces derniers peuvent être injectés avec succès, même dans le foetus. Il sera aussi avantageux de commencer à opérer bientôt après la mort, parce qu'alors la lymphe ou le chyle peuvent encore se trouver dans les vaisseaux, & les rendre sensibles; d'ailleurs, les parties étant récentes, on a plus de temps pour poursuivre son objet.

Dans les animaux vivans, la meilleure manière & la plus ordinaire de découvrir les vaisseaux lactés, est de nourrir l'animal de lait deux heures avant que de le tuer. Aussi-tôt qu'on l'a ouvert, il faut se hâter de lier le mésentère pour arrêter le progrès du chyle: il paroît que l'absorption du canal intestinal a encore lieu quelque temps après; M. Sheldon croit qu'elle se continue pendant que l'irritabilité musculaire & le mouvement péristaltique des intestins subsistent; c'est ainsi que les vaisseaux lactés resteront distendus par le chyle, qui ne pourra passer dans le conduit thorachique.

LIVRES NOUVEAUX.

La méthode de traiter les morsures des animaux enragés & de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne; par MM. Enaux *&* Chaussier, *annoncée dans le* n°. 17 *de 1785 de la Gazette de santé.* A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18.

Voyage *minéralogique & physique de Bruxelles à Lauzanne, dans le Gouvernement d'Aigle, & une partie du Vallois; par le comte* de Razoumoski. A Lauzanne, 1783 & 1784. 2 vol. *in*-8°. & se trouve à Paris, chez T. Barrois le jeune.

Bibliothèque *médico-physique du nord, ou recueil périodique de ce qu'il y a d'essentiel, d'intéressant & de plus nouveau, surtout en fait d'observations & de découvertes dans les collections académiques & dans les autres ouvrages des savans du nord, soit en médecine, chirurgie & pharmacie, en histoire naturelle & physique, ou en chymie, avec les extraits & la notice des livres modernes qui traitent de ces sciences; par* Vicat. A Lauzanne, 1783 & 1784. 3 vol. petit *in*-8°., & se trouve à Paris, chez le même libraire.

Deux *mémoires sur les gas, & principalement sur le gas méphytique, dit air fixe, trad. de deux dissertations latines publiées par* Corvinus, *& soutenues sous la présidence de* Spielmann; *par* Vicat, *avec plusieurs autres pièces intéressantes & nouvelles sur les gas & sur leur utilité en médecine.* Lauzanne, 1782. *in*-12. & à Paris, chez le même.

Fin des Livres de médecine publiés a Londres en 1784.

7°. *A critical enquiry in the ancient an nivdern manners, &c.* c'est à-dire, Recherches critiques sur les diverses méthodes, tant anciennes que modernes, de traiter les embarras de l'urèthre, avec une méthode meilleure & plus heureuse de

les guérir; par Jeffé Foot, membre de la communauté des chirurgiens de Londres, & praticien privilégié du collège de Petersbourg. Troisième édition, augmentée de nouvelles obfervations. A Londres, chez Stokdale. Prix, 2 fchellings.

Traduction du Journal de médecine anglois.

Prospectus.

Il y a quatre ans que le journal de médecine anglois a commencé à paroître à Londres: il fut d'abord annoncé fous le titre de *Journal de médecine de Londres*, par une fociété de médecins, & il paroiffoit tous les mois; en forte qu'il y en a deux volumes pour cette première année, dont chacun contient fix cahiers de 72 pages, plus ou moins: mais au bout de ce temps, comme l'auteur fe trouvoit feul chargé de tout le travail, il changea l'ordre dans lequel il paroiffoit, & il ne l'a plus donné, depuis cette époque, que tous les trois mois, fous fon nom. Il en eft au fixième volume, qui a commencé avec l'année 1785. Voici en peu de mots la marche de cet ouvrage périodique, dont il y a actuellement cinq volumes d'imprimés, & qui ne paroît aujourd'hui que tous les trois mois, comme nous venons de le dire.

Chaque volume eft divifé en quatre cahiers ou parties, & chaque partie eft divifée en quatre fections.

Chaque cahier contient au moins 112 pages grand *in-8°*.

On verra, dans la lettre deftinée à fervir de préface de cette traduction, quels foins on emploie pour rendre cet ouvrage auffi utile qu'il peut l'être. M. Samuel Foart Simmons eft déja connu par plufieurs ouvrages qui lui ont acquis une jufte réputation. Nous avons de lui des obfervations fur la cure de la gonorrhée, un effai fur le ténia, des obfervations-pratiques fur la phthifie, dont il prépare une feconde édition, & une nouvelle anatomie.

La condition de la foufcription annuelle eft de 10 liv. franc de port pour les quatre cahiers de l'année courante.

Quant à ce qui regarde les volumes précédens, voici comment s'expriment les traducteurs. Nous enverrons, fix femaines après que le premier cahier de l'année courante aura paru, la première partie du premier volume, & ainfi alternativement de fix en fix femaines, jufqu'à ce que nous ayons envoyé tous les volumes de cet ouvrage périodique qui font déja imprimés; en forte que nous ferons réellement paroître huit cahiers par an.

Le prix de la foufcription, pour ces derniers cahiers, fera de 5 livres pour les foufcripteurs de la première année feulement, également francs de port.

Notre premier cahier paroîtra dans le commencement d'octobre 1785, même papier & caractère que le profpectus.

Abonnement pour les cahiers de l'année courante, 10 livres, ci . . 10 l.

Prix annuel des cahiers pour les années précédentes, 5 liv. ci . . 5 l.

Total pour cette année 1785, & pour les fuivantes, jufqu'à l'épuifement des cinq premiers volumes, 15 liv. ci . . . . . . 15 l.

On paiera chaque année en foufcrivant, & on affranchira le port de l'argent & les lettres d'avis.

La foufcription eft ouverte à Dijon, chez *L. N. Frantin*, imprimeur du Roi; à Paris, chez *Théophile Barrois* jeune, lib. quai des Auguftins, & chez les principaux libraires du royaume.

Mgr. le Garde des Sceaux a donné fon agrément pour l'ouverture de cette foufcription, A Paris, ce 28 janvier 1785.

Signé, DE VILLEDEUIL.

Les perfonnes qui voudront faire inférer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les femaines régulièrement) font priées d'adreffer les paquets & lettres, ainfi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain*, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoife, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eft de 9 liv. 12 fols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

Nouveaux mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des sciences & des arts. Premier semestre, année 1784. Se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix, 6 livres 12 sols, & 7 livres 10 sols francs de port.

Premier extrait.

I. ON trouve d'abord dans ce volume des observations sur l'électricité médicale, par M. Camoy. « Plusieurs, dit » l'auteur, dédaignent ce nouveau » moyen dont se sert la médecine; d'au» tres partisans outrés en font un re» mède universel ». M. Camoy évite également les deux extrêmes, & s'en tient scrupuleusement à ce qu'annonce l'expérience. Il remarque que ce qu'on attribue aux effets de l'électricité relativement à l'accélération du pouls, est encore très-vague, & qu'elle peut dépendre d'une multitude de causes physiques & morales qui la font varier à tout instant. La simple attitude, être debout ou assis, produisent des changemens considérables. Il convient cependant qu'en administrant l'électricité par commotion, le pouls augmente réellement de vitesse.

Il paroît, selon l'auteur, qu'il en est de la chaleur humaine comme du pouls : elle n'est pas toujours la même, quoiqu'en apparence, dans les mêmes circonstances. Cependant il paroît constaté que les commotions électriques l'augmentent. Il en est de même de la transpiration. L'auteur rapporte deux guérisons d'ophtalmie opérées par l'électricité, mais il avoue n'avoir point eu de succès par rapport aux tumeurs des écrouelleux : les effets qu'il a obtenus sur des épileptiques offrent des variétés, mais ils n'ont point abouti à une guérison décidée. M. Camoy a été plus heureux à l'égard d'une personne attaquée d'affections rhumatismales; on ne peut surtout contester qu'il ne lui ait rendu la vue de l'œil droit. L'auteur a appliqué aussi l'électricité à d'autres maladies, & il rapporte le résultat de ses expériences avec une candeur qui inspire la confiance.

II. *Description des grottes d'Arcy sur-Cure, suivie d'observations physiques avec les nivellemens, plans, coupe & figures; par* M. PASSUMOT.

Ces grottes ont été successivement visitées & décrites par des naturalistes; mais on avoit été loin de les examiner dans un aussi grand détail que l'a fait M. Passumot; elles le méritent d'autant plus, qu'elles paroissent offrir tous les jeux variés de la nature qui servent à l'embellissement de ces excavations souterraines. Il y auroit du ridicule à penser, dit l'auteur, que ces grottes sont l'ouvrage des hommes; on n'y apperçoit nulle part la trace du pic, ni celle du ciseau.

Leur origine primitive, selon lui, est due à des affaissemens des terres inférieures, ou tout simplement à des vuides naturels qui existent souvent dans l'intérieur des roches; mais la formation fe-

condaire de ces cavernes porte l'empreinte du travail & de l'action de l'eau, soit de celle qui a pénétré par infiltration, soit aussi celle d'un courant de la rivière de Cure, qui paroît avoir exercé des efforts dans une direction horizontale. La nature des concrétions qu'on y trouve sont un albâtre calcaire plus ou moins perfectionné, & qui, suivant les variations de couleur, tient plus ou moins en dissolution des parties terreuses ou métalliques. On éprouve dans ces grottes une température toujours constante. Elle est à-peu près celle des caves de l'observatoire royal.

III. *Méthode facile pour mesurer la quantité de gas acide méphitique contenu dans les eaux; par M.* DE MORVEAU.

« Cette méthode est fondée sur la propriété bien connue de l'eau chargée » d'acide méphitique, de troubler l'eau » de chaux, & de redissoudre ensuite le » précipité lorsqu'on ajoute une certaine » quantité d'eau méphitisée, parce que » la terre calcaire régénérée, ainsi que » les spaths de cette classe, & tous les » méphites calcaires, sont des sels insolubles dans l'eau, mais solubles dans » l'excès de leur acide. »

M. de Morveau a gradué un instrument propre à indiquer sur-le-champ le degré de concentration de l'acide méphitique aqueux : cet instrument peut être appellé gasomètre. Il est composé d'un tube de verre cylindrique, sur lequel on a collé en dehors un papier portant des divisions qui répondent à la capacité d'une très-petite phiole qui sert de mesure; on met d'abord dans le cylindre deux mesures de bonne eau de chaux, & on y verse ensuite trois fois autant ou six mesures d'eau saturée d'acide méphitique à la température de dix degrés du thermomètre de Réaumur, c'est-à-dire, qui tienne à-peu-près un volume égal de cet acide. La première mesure rendra le mélange laiteux, & à mesure qu'on en ajoutera, la couleur blanche s'affoiblira jusqu'à ce que la sixième la fasse enfin disparoître entièrement.

La seule erreur pourroit venir de la terre calcaire que les eaux gaseuses tiennent quelquefois en dissolution, ce qui augmenteroit la proportion du précipité; mais pour ne point être trompé à cet égard, M. de Morveau propose d'essayer d'abord l'eau avec l'acide saccharin. Si ce réactif la trouble, on en prendra une quantité déterminée que l'on précipitera complettement, avec l'attention néanmoins de ne pas y verser de l'acide surabondant, car il reprendroit une partie du sel qui, sans cela, est insoluble dans l'eau. Les chymistes, ajoute l'auteur, savent que sur cent parties de saccharte calcaire, il y a quarante-six parties de chaux pure. Il sera donc facile de déterminer la quantité de chaux pure tenue en dissolution par l'eau gaseuse.

Cette méthode, comme l'on voit, est également simple, commode & susceptible de beaucoup de précision.

Suite des observations de M. Regis Roy *de* Cazillac, *dont on a parlé dans le* n°. 22.

Ce médecin avoit été attaqué de cloux aux jambes; la suppuration avoit été abondante, & il les fit lécher plusieurs fois par un petit chien, qu'il observa ensuite avec soin pour voir ce qui pourroit en arriver. Ce chien, peu de temps après, devint enragé, & il est bien prouvé, suivant le rapport de ce médecin, que l'animal n'avoit point été mordu par aucun autre qui pût lui communiquer la rage.

Voilà donc une cause de rage spontanée qui est digne de remarque; l'auteur en tire des conjectures sur l'origine de celle dont sont attaqués les chiens & les loups dans les campagnes; il présume qu'elle vient souvent de ce que ces animaux se nourrissent de viandes putrides, de bœufs, de chevaux ou de brebis, morts de maladie, & qu'on néglige de couvrir de terre. Le renard, ajoute ce médecin, est plus délicat; il aime sur-tout la viande fraîche, & il a beaucoup plus de moyens de s'en procurer, ce qui fait sans doute que cet animal ne paroît jamais attaqué de rage spontanée.

L'auteur rapporte avoir aussi vu dans son voisinage un hydrophobe fort tranquille, c'est-à-dire, qui n'éprouvoit aucun des symptômes de fureur & de rage, ou envie de mordre & de faire du mal aux autres. Il avoit été mordu au cou cinq ou six mois auparavant par un chat enragé. L'endroit de la morsure n'étoit presque point enflammé, mais l'intérieur & le gozier l'étoient extraordinairement;

c'est même ce qui a le plus contribué à le faire mourir assez promptement.

M. Regis Rey se récrie contre la proscription de l'esprit de système. « La recherche & la connoissance des causes de nos malades sont, ajoute-t-il, des points essentiels dans l'art de guérir. Or, comment parvenir à cette connoissance sans systématiser un peu? » M. Regis Rey nous permettra de ne pas être entièrement de son avis. En médecine comme dans toutes les sciences naturelles, ce qui fait proprement le corps de doctrine, ce sont des faits prouvés & discutés, avec les résultats généraux ou particuliers qu'on en peut directement déduire; ce n'est qu'en enrichissant la médecine de vérités semblables qu'on contribue à ses progrès réels, & c'est ce qui distingue la secte rigide des médecins hippocratiques. On ne doit se permettre des hypothèses & des conjectures que comme des moyens de suggérer des expériences nouvelles & des observations, mais sans jamais leur attacher une valeur réelle.

Remarques sur l'action immédiate de l'air à la surface du corps de l'homme.

On vante, avec raison, les effets toniques du bain d'eau froide: le fluide qui nous environne, & dans lequel nous vivons, nous offre encore un autre genre de bains qui est peut-être plus naturel à l'homme, & qu'on peut réitérer à volonté & sans frais: c'est celui qu'on peut prendre en exposant le corps nu au contact de l'air de l'atmosphère.

La chaleur ordinaire du corps humain est de 29 degrés du thermomètre de Réaumur; elle est le produit des forces vitales, & se soutient sensiblement au même degré dans l'état de santé, quelle que soit la température de l'air qui l'environne. Si ce dernier est à dix à douze degrés au dessus du terme de la congelation, son contact immédiat ne nous fait point éprouver la sensation du froid. Il y a donc ici un défaut d'équilibre de 16 à 18 degrés entre la chaleur animale & la chaleur moyenne de l'air atmosphérique, & cette différence, loin de nous être contraire, nous procure une sensation agréable.

Si la température de l'air est au-dessous de 10 à 12 degrés, & qu'elle approche plus ou moins du terme de la congelation, ou qu'elle soit au-dessous, son action brusque à la surface du corps est suivie d'abord d'une espèce de tremoussement qui se renouvelle sur-tout quand on se meut ou qu'on change de place: on éprouve alors d'une manière plus marquée les effets toniques du froid, & si on y demeure exposé un demi-quart d'heure, un quart d'heure, la transpiration devient plus abondante, les organes de la digestion en sont fortifiés, & on éprouve après cette impression un bien-être général qui en annonce les effets les plus salutaires. Un froid vif doit rendre l'exposition à l'air plus courte, mais sans lui faire craindre, à moins que le corps ne soit échauffé par quelque exercice.

On a senti dans ce siècle tous les maux qui proviennent d'une éducation molle & efféminée, & quelquefois on donne dans l'excès contraire en faisant subir aux enfans des lotions d'eau froide dans toutes les saisons, & sans égard à la constitution individuelle. Galien blâme les anciens Germains de soumettre à cette dure épreuve leurs enfans dès leur naissance; le bain d'air est un moyen plus doux, & plus puisé dans la nature: on peut voir combien les enfans, quand on les débarrasse de leurs liens, sont sensibles à cette espèce de jouissance; ils étendent, ils fléchissent alternativement leurs membres, & (1) une joie innocente rayonne sur leur visage.

L'action de l'air & celle de la lumière du soleil sont peut-être un des premiers soutiens de la santé & de la vigueur, & c'est encore un nouveau rapport qu'on découvre entre les deux règnes, qui se rapprochent d'ailleurs à tant d'autres égards. On a lieu de s'en convaincre par la comparaison continuelle des habitans des villes avec ceux des campagnes, si toutefois on fait entrer en ligne de compte un moyen non moins puissant, qui est l'exercice du corps: l'homme livré aux travaux pénibles ne porte, outre ce que la pudeur exige de voiler, qu'une chemise entre-ouverte en tout sens, & qui permet l'accès de l'air & de la lumière. Les anciens Germains,

(1) A cette période de la vie, ainsi qu'à mesure qu'ils grandissent, on ne sauroit trop multiplier ces momens de liberté, & leur accorder d'ailleurs l'usage des vêtemens flottans, qui permettent le plus un libre accès à l'air qui les environne.

au rapport de César, ne couvroient qu'une partie de leur nudité, & rien n'égaloit leur santé robuste; on a fait les mêmes observations sur tous les peuples sauvages, qui laissent découverte une plus grande partie du corps. Ceux de la Louisiane, dit un voyageur, n'ont pour tout vêtement qu'une chemise flottante & une bande de drap à la ceinture; leurs muscles sont nerveux & sans graisse, & leur couleur de marron noirâtre est l'image de la force & de la vigueur.

Ce n'est point que je conseille d'aller chercher la santé dans les forêts de l'Amérique septentrionale; je veux seulement faire voir que les plus puissans moyens de guérir de la plupart des maladies chroniques, sont par-tout en notre puissance. La nature nous offre en tous lieux l'air, la lumière du soleil & le libre exercice de nos membres : voilà ce que la médecine d'observation a toujours fait prescrire dans ce genre de maladies : elle ne consiste donc pas en moyens meurtriers & destructeurs, comme le lui reprochent sans cesse les partisans du magnétisme?

LIVRES ÉTRANGERS.

DISSERTATIONES *medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus medico-chirurgice consideratos volumen secundum sistens; denuo in lucem editæ cura & studio D. Christian Reuss, medicinæ professoris publici in alma Eberhardino-Carolina variarum academiarum ac societatum celeberrimarum membrum.* A Tubinge, chez Cotta, & à Strasbourg, chez Konig, 1783. *in-8°*, de 392 pages.

Mauchart a encore fourni les matériaux qui entrent dans ce volume : donnons-en sommairement une idée.

I. *De l'hydrophthalmie* ou *de l'hydropisie de l'œil.*

A de grands détails anatomiques des yeux succèdent des instructions qui apprennent à connoître leur hydropisie; autrement appellée hydrophthalmie. Mauchart donne les signes caractéristiques qui la distinguent de l'anasarque des paupières & de quelques autres maladies analogues: il termine cette dissertation par indiquer les moyens curatifs.

II. *De la mydriase*, ou *de la dilatation contre nature de la prunelle.*

Cette affection est très-rare, & assez peu décrite dans les auteurs modernes. Parmi les choses intéressantes de ce mémoire, les anatomistes liront avec plaisir ce que Mauchart dit des fibres circulaires musculeuses de la pupille, qu'il prétend avoir vues très-distinctement, tandis que le baron de Haller assure qu'il n'a jamais pu les appercevoir, même avec l'aide du microscope.

III. *De la phthisie & de la synizese*, ou *du rétrécissement contre nature, & de la concrétion de la pupille.*

Cette affection n'est pas moins rare que la mydriase, dont elle est justement l'opposé. Mauchart a vu la pupille si extrêmement rétrécie, qu'elle égaloit à peine la grosseur d'une tête d'épingle.

IV. *De la synéchie*, ou *de l'adhérence contre nature de la cornée avec l'iris.*

C'est une concrétion & la cohésion contre nature de l'uvée, ou du crystallin, avec la surface interne de la cornée, d'où il arrive que la chambre antérieure de l'œil se rétrécit, ou même s'efface entiérement.

La suite à l'ordinaire prochain.

AVIS.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Second extrait de l'école pratique des accouchemens, annoncée dans le n°. 18.

La seconde partie de cet ouvrage traite des accouchemens laborieux & contre nature; elle expose d'abord en détail ceux qui sont occasionnés par les défauts corporels de la mère, ceux qui sont causés par le défaut des douleurs, par la foiblesse & la mal-adresse de la femme en travail. L'auteur passe ensuite aux obstacles que peuvent produire les parties voisines de la matrice, ainsi que les parties éloignées, aux accouchemens laborieux causés par le défaut de l'enfant, & enfin à ceux qui viennent du vice des parties qui, durant la grossesse, établissent la communication du fœtus avec la mère.

Dans la troisième partie, l'auteur traite de l'accouchement contre nature: les signes généraux qu'il en donne avant que les eaux aient percé sont, 1°. que le ventre de la femme enceinte n'a pas la même forme que lorsque la position de l'enfant est naturelle; 2°. chez quelques femmes, les douleurs au commencement du travail sont vraies, chez d'autres, compliquées avec les fausses, & par conséquent mixtes: les unes & les autres ne font aucun progrès, & sont même nuisibles; 3°. l'orifice de la matrice a une forme un peu ovale; 4°. la poche formée par les membranes est moins remplies, moins dure & moins saillante; & lorsque l'enfant se présente par une de ses extrémités, elle a une forme allongée; 5°. lorsque les membranes se déchirent, il en sort tout d'un coup une grande quantité d'eau, car dans celui qui est naturel, il n'y a que l'eau contenue dans la poche formée par les membranes qui sort, & cet écoulement ne peut continuer, parce que la tête de l'enfant prend aussi-tôt la place qu'occupoit cette poche.

Après que les eaux se sont écoulées, l'on peut aisément connoître par le toucher la partie qu'il présente au passage, de même que la position qu'il a dans la matrice. L'auteur traite séparément & en détail de ces positions contre nature: mais comme la plupart exigent que l'on retourne l'enfant, & que cette manœuvre est la plus importante de l'art des accouchemens, l'auteur expose les cas qui peuvent l'indiquer, & qui exige qu'on extraye l'enfant par les pieds. Son expérience propre lui a appris la manière dont on doit s'y prendre pour réussir.

C'est toujours avec la plus grande ingénuité que M. Jacobs expose ses principes sur ce point; il ne prétend point critiquer les découvertes & les opinions de plusieurs auteurs, mais il espère de prouver à ceux qui liront son ouvrage, que les moyens qu'il indique pour retourner un enfant situé contre nature, sont fondés sur des principes sûrs & incontestables, & confirmés par les faits. On le comprendra d'autant plus aisément, que chaque manœuvre est représentée par une figure.

Nous sommes fâchés que les bornes de notre feuille ne puissent point nous permettre d'entrer dans des détails ultérieurs sur cet ouvrage; les matières y sont traitées avec sagesse, & l'auteur, également éloigné de tout esprit de système, ne s'en rapporte sur les objets contestés qu'à sa propre expérience. Il nous paroit posséder à un degré peu commun les principes solides de l'art des accouchemens, qui consistent à mettre en général la plus grande confiance dans les efforts de la nature, à les seconder à propos, & à recourir aussi dans des cas extrêmes à des manœuvres actives & habilement combinées.

Sur le sommeil des plantes.

M. Linné appelle de ce nom un changement que les végétaux éprouvent la nuit, & qui, par son analogie avec celui qui a lieu pour les animaux durant le même temps, peut porter la même dénomination. On ne sauroit trop faire connoitre des observations de ce genre, qui peuvent offrir sans cesse à la campagne un aliment à l'activité, propre à satisfaire l'esprit humain, & lui faire chérir davantage ce séjour. Le fait suivant donna lieu à M. Linnée de reconnoitre cette propriété des plantes.

On avoit vu, pendant deux jours, dans le jardin académique d'Upsal, les fleurs d'une espèce de lotus (1), & ces mêmes fleurs disparoissoient la nuit, ensorte qu'on les cherchoit en vain. Le troisième jour elles reparurent; le jardinier crut qu'elles venoient d'éclore: le soir du même jour il vint avec M. Linné pour les observer, mais elles avoient encore disparu, & ce ne fut qu'après plusieurs recherches qu'on les trouva enveloppées de trois feuilles de la plante qui par leur étroite application, lui formoient comme un toit naturel. M. Linné observa le même phénomène à différentes reprises; & pour étendre plus loin ce genre de recherches, il profita plusieurs fois d'un temps calme pour examiner avec un flambeau les plantes du jardin académique, & celles des serres, & il apperçut de même des changemens nocturnes dans presque tout le règne végétal.

(1) *Lotus ornitopodiodes.*

Acosta rapporte que les feuilles du tamarin se ferrent la nuit, & ont coutume d'embrasser leur fruit; le matin, dès l'aurore, elles commencent à se déployer, & à laisser de nouveau leur fruit à découvert, ce qui forme, au rapport de cet auteur, un spectacle digne d'admiration: plusieurs autres végétaux d'Egypte offrent le même phénomène. Cette diversité de formes que prennent les plantes la nuit & le jour produit, aux yeux d'un observateur, un changement de scène dans les bois, les prés & les jardins à l'entrée de la nuit; les sommités des plantes s'abaissent; leurs feuilles se replient diversement, soit sur elles-mêmes, soit en se rapprochant les unes des autres; elles s'appliquent aussi sur la tige ou sur les fleurs qu'elles font alors disparoître.

Ce changement nocturne des feuilles, auquel on a donné le nom de sommeil des plantes, doit être distingué de celui que produit l'impression du froid: on peut voir des exemples de l'un & de l'autre dans la dissertation de M. Linné. D'ailleurs, celles qui sont dans les serres, & qu'on entretient nuit & jour au même degré de chaleur, contractent aussi leurs feuilles le soir, & leur font subir un mouvement contraire dès l'aurore, & ces vicissitudes ont été observées par M. Linnée, soit lorsque les fenêtres de la serre chaude étoient fermées, soit lorsqu'elles étoient ouvertes: elles sont donc indépendantes de l'action directe de la lumière.

Une autre circonstance qui rend le printemps plus favorable à ce genre d'observations, est que cette espèce de sommeil des plantes est plus marqué lorsqu'elles sont encore tendres, que dans un état adulte; ce qui est une nouvelle correspondance avec le règne animal, puisque c'est dans le premier âge que le sommeil est plus profond & plus prolongé. Si on peut citer des plantes comme la belle-de-nuit, dont les fleurs s'épanouissent lorsque le soleil est au-dessous de l'horizon, n'a-t-on point aussi l'exemple de quelques animaux nocturnes.

Pour pousser encore plus loin le parallèle, on doit remarquer que les animaux observent des positions différentes pendant leur sommeil. Le singe se couche sur le côté, à l'exemple de l'homme, & se couvre jusqu'à la tête; le chameau s'endort en plaçant sa tête entre les pieds

antérieurs ; les chiens & les chats se roulent en cercle. La plupart des oiseaux contournent leur col, & enfoncent leur tête sous l'aîle. Quelques espèces de perroquets se balancent durant leur sommeil. Il y en a qui restent suspendus par un pied autour d'un rameau, comme s'ils étoient morts. Les araignées & quelques insectes prennent aussi leur repos en restant ainsi suspendus par leurs pieds postérieurs, &c. Le règne végétal offre de même une grande variété dans la position des feuilles durant la nuit, comme l'observe M. Linnée dans la dissertation, & comme j'en donnerai quelques exemples dans un autre numéro.

Le sommeil doit être dans l'homme le fruit de l'exercice.

Les vicissitudes du sommeil & de la veille, correspondantes à celles de la nuit & du jour, semblent être générales dans tous les êtres vivans. Mais comme le soleil reste plus ou moins sous l'horizon, suivant les degrés de latitude, l'homme a d'ailleurs une autre règle fondée sur l'expérience; c'est de prendre six ou sept heures de sommeil sur l'entière révolution diurne, & de préférer toujours la nuit. Cette durée admet des variétés, suivant la constitution ou le genre de vie; mais elle n'entre pas moins dans le plan de la nature, & devient sur-tout une loi pour l'homme qui se livre aux travaux du corps.

Le sommeil, même dans l'état de santé, admet, comme toutes les autres fonctions de l'homme, des caractères divers; il est plus ou moins profond ou prolongé, calme ou troublé par des rêves, & interrompu par des intervalles d'insomnie. Les personnes phlegmatiques & indolentes, sur-tout à mesure qu'elles avancent en âge, sont dans un état habituel de somnolence, ou plutôt d'assoupissement léthargique, qui, loin de réparer les forces, les use & les consume. Un tempérament bilieux fait éprouver un état contraire. L'agitation des affaires ou le travail du cabinet excitent trop dans ce dernier l'activité morale, & rendent le sommeil léger & de peu de durée. L'exercice même dans cette constitution irritable doit être borné quand on n'en a point contracté l'habitude; ou si on le pousse trop loin, le bain doit succéder pour pouvoir goûter un paisible repos.

L'état d'insomnie est presque habituel dans certaines classes de la société, & l'on exige de la médecine une recette propre à le faire cesser, comme si des médicamens seuls pouvoient rétablir la marche des fonctions qu'une manière de vivre désordonnée se plaît à bouleverser. L'homme énervé par la mollesse & par l'inaction, se retire quelques heures avant le jour pour goûter le repos: il s'agite, il tourmente tout ce qui l'environne; la nuit ne lui offre souvent qu'une solitude effrayante. Mecène ne pouvoit fermer la paupière. Il appelloit en vain à son secours une musique douce & enchanteresse; le sommeil sembloit le fuir pendant que le dernier de ses esclaves en éprouvoit toutes les douceurs.

Trans tyberim nanto, somno quibus est opus alto, dit le poëte de la raison & des graces. Le sommeil qui succède à l'exercice des membres, a un caractère qui lui est propre; il est profond & calme, & il remonte les forces sur un nouveau ton. On s'y livre avec un penchant insurmontable, & au réveil on se sent agile & dispos. Il semble qu'en proportion de l'épuisement du travail & des veilles, on éprouve d'une manière plus complete cet état de silence de nos sens & de suspension des mouvemens volontaires. Un guerrier plein de valeur n'avoit pu dormir dans une ville assiégée pendant deux jours & deux nuits; & il s'étoit excédé de travail. Ne pouvant plus résister, il s'enveloppe dans son manteau, & s'étend sur terre entre deux affuts de canon. Le fracas non interrompu de l'artillerie ne peut l'empêcher de goûter, pendant 10 heures, un sommeil tranquille.

Traité sur la génération des vers des intestins, & sur les moyens de les détruire; par M. Bloch, D. M.

La Société royale des sciences de Copenhague avoit proposé pour sujet d'un prix l'origine des vers des intestins, & les moyens de les détruire; l'ouvrage que nous annonçons, écrit en allemand, a remporté ce prix. Les vers des intestins, suivant cet auteur, constituent une classe particulière dans le règne animal; ils admettent deux formes différentes, l'une plate & l'autre ronde. Les vers de la première forme sont désignés par les

noms de *ligula*, de *fasciola* & de *tænia*. Chacun de ces trois genres se soudivise ensuite en plusieurs espèces. L'auteur admet huit genres de vers ronds, & il en assigne les dénominations, ainsi que celles des espèces.

Il remarque, en décrivant le *tænia*, que son cou se termine par un petit nœud qui forme la tête du ver, dans laquelle on remarque quatre bouches; il ajoute que chaque articulation du *tænia* a son ovaire, & un ou deux tuyaux pour déposer ses œufs. Ces tuyaux ont leur origine dans l'ovaire, & se terminent aux côtés du ver. Chaque articulation est remplie d'un grand nombre d'œufs qu'on peut aisément faire sortir par la pression; mais il n'a point pu découvrir par quelle voie ces œufs pouvoient être fécondés.

L'auteur tâche de prouver que les vers des intestins sont destinés à être produits & à vivre dans le corps des autres animaux. Il observe qu'on les trouve même dans les fœtus qui n'ont pas encore vu le jour, qu'ils résistent à l'action des fluides digestifs, & qu'ils meurent constamment quand on les expulse de leur séjour naturel. A la vérité, il en a conservé un petit nombre d'espèces dans de l'eau ou du lait, pendant l'espace de cinq ou six jours, mais ils ne survivoient point à ce terme. Divers animaux ont leurs espèces de vers qui leur sont propres, & qui ne peuvent vivre dans aucun autre. L'auteur enfin allègue en preuve de son opinion, que ces vers sont privés des organes de la vue, & qu'ils n'en ont pas d'ailleurs besoin, puisque la lumière ne peut s'étendre jusqu'à eux. Ils manquent aussi d'antennes, qui leur seroient d'ailleurs superflues, puisqu'ils sont exempts de danger.

Quant aux effets des vers, M. Bloch observe qu'ils ne sont en général nuisibles ou dangereux que lorsque, par leur nombre ou leur volume, ils privent le corps d'une partie de la nourriture qui lui est destinée. Les remèdes qu'il propose pour détruire les vers sont en général les mêmes que ceux dont l'expérience & l'observation ont déja constaté les avantages.

LIVRES ÉTRANGERS.

Suite des articles qui entrent dans le volume annoncé au no. dernier.

V. Des *vésicules & des pustules des tuniques de l'œil, la conjonction & la cornée.*

Les espèces, les différences, les phénomènes qu'offrent ces vices, sont exposés d'après les principes de la pathologie & de la thérapeutique chirurgicale.

VI. *Du Staphilôme, affection de l'œil difficile à guérir.*

Cette tumeur de l'œil est assez connue des auteurs anciens & modernes, mais leurs opinions ne sont pas les mêmes sur ce mal. Notre professeur de Tubinge tâche de les concilier. Quant à la méthode curative, il préfère celle de Woolhuse à toutes les autres.

VII. *Des yeux artificiels, de l'ecblêphase & de l'hypoblêphase.*

Ces deux mots grecs désignent les yeux factices que l'on met sur les paupières, en-dehors & à l'ouverture de l'orbite. Cette dissertation est consacrée à l'œil artificiel; elle décrit en détail la forme, la matière, l'utilité, les incommodités de ces yeux.

VIII. *Des tumeurs cystique des paupières, & exposition d'un cas singulier d'une grande tumeur steatomanio-squirreuse, extirpée heureusement de la paupière supérieure & de l'orbite.*

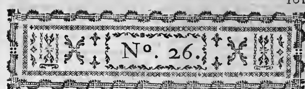
IX. *De l'examen anatomico-physiologique de la tunique de l'œil, appellée la cornée.*

Ces deux pièces sont extrêmement curieuses & intéressantes.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



N°. 26.

GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Examen de la doctrine d'Hippocrate, sur la nature des êtres animés, sur le principe du mouvement & de la vie, sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'histoire du magnétisme animal; par M. ELIE DE LA POTERIE, docteur-régent de la Faculté de médecine, &c. & premier médecin de la Marine au département de Brest. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Brochure de 87 pages. Prix, 1 liv. 4 f.

LE caractère de modération de M. de la Poterie mérite d'être cité pour exemple à ceux qui se sont déclarés pour le magnétisme; éloigné de cet aveugle enthousiasme qu'on met à soutenir des opinions purement hypothétiques, il se propose seulement d'examiner si on ne pourroit pas citer en faveur de cette doctrine, un nom de la plus grande autorité en médecine : celui d'Hippocrate. Il cite des passages qui semblent établir formellement l'existence d'un fluide universel; il développe ensuite ces principes, & il les embellit de tous les ornemens du style oratoire. M. de la Poterie rapporte les opinions d'Hippocrate sur la nature des êtres animés; il insiste ensuite sur ce passage : *Il y a une seule faculté, & il y en a plus d'une* Et un peu après il ajoute; « Si l'on rapproche dans un même tableau les connoissances dont la physique s'est enrichie par vingt siècles de recherches & de travaux, alors on juge combien la doctrine d'Hippocrate, sur la nature des êtres animés, sur le principe du mouvement & de la vie, est profonde ».

L'auteur cite Lucrèce & Virgile en preuve de l'existence d'un fluide universel. « Existe-t-il, poursuit-il, quelque moyen extérieur purement méchanique, tel que le toucher ou le son, de diriger ce fluide? Peut-on, par une méthode connue, rectifier ses aberrations dans la machine humaine? . . . Quelles sont les loix de cette méthode, qui feroit le magnétisme animal »? Selon lui, cette question appartient à la pratique de la doctrine d'Hippocrate.

On doit rendre justice aux talens de M. de la Poterie; mais vouloir trouver dans les écrits d'Hippocrate le germe de différens points de doctrine enseignés par les modernes, n'est-ce pas pousser trop loin la vénération pour l'antiquité? On a reproché le même excès de zèle aux admirateurs outrés d'Homère qui, dans un autre genre, a acquis un nom également célèbre : les interprétations arbitraites n'ajoutent rien à la réalité; elles prouvent seulement qu'avec de l'esprit & une imagination vive on peut donner à toute opinion les apparences les plus spécieuses.

Non solum autores, sed partes autorum elegeris, est une maxime qui doit s'appliquer autant aux sciences naturelles qu'aux belles-lettres; elle est sur-tout nécessaire à l'égard des ouvrages d'Hippocrate : on peut voir plusieurs discussions critiques sur le vrai caractère des productions de ce médecin grec, dans les

ouvrages de Galien, de Celse, de le Clerc, de Haller, de Piquer, &c. & on se convaincra que plusieurs écrits apocriphes ont passé sous son nom. La règle générale, pour faire la distinction des uns & des autres, est simple. Le fondement solide de la gloire d'Hippocrate est d'avoir suivi les principes des Asclépiades, qui, sans aller s'égarer dans des raisonnemens abstraits & des opinions vagues, ne se fondoient que sur l'observation & sur l'expérience. Ce caractère de rigueur & de justesse se montre, par exemple, dans les aphorismes, le pronostic, le premier & le troisième livre des épidémies.

Mais tout ce qui tient aux dogmes des anciens philosophes sur la formation du monde, sur les élémens & sur les principes métaphysiques des êtres, dément formellement la solidité du jugement, & la sage réserve qui brille dans les vrais écrits du père de la médecine; ce sont des opinions qu'il a adoptées sur parole & sans examen, ou que ses disciples lui ont prêtées dans des temps postérieurs; elles ne font point autorité par leur nature, & d'ailleurs on en trouve de contradictoires. Dans le traité *de flatibus*, par exemple, il prétend que toutes les maladies viennent d'une matière subtile qui s'insinue dans le corps avec l'air, & ailleurs (*de morbis*) il les fait provenir de la colère & de la pituite. Dans le livre qui a pour titre: *De carnibus*, il attribue au feu éthéré toutes les opérations du monde visible & de l'homme, & dans un autre endroit (*de natura humana*), il dit que les quatre élémens, avec leurs qualités, sont le principe de toutes les opérations qui se passent dans le corps humain.

M. de la Poterie dit, au sujet de l'ouvrage de Lucrèce sur la nature des choses, qu'on doit le regarder comme le meilleur traité qui existe sur la physique de l'univers. Cette manière de juger est sans doute dans les principes de M. Mesmer, qui ne met point de distinction entre les abstractions métaphysiques & les vérités d'expérience; mais ont doit avoir regret de la trouver dans le livre de M. de la Poterie, partisan éclairé de la médecine hippocratique, & qui nous renvoie partout aux résultats de l'observation. Les médecins Anglois qu'il cite avec tant d'éloge ont toujours distingué la poésie de Milton d'avec les sublimes découvertes du père de la physique moderne.

Dissertatio medico-chemica de concretionibus terreis humani corporis, autore Bernardo-Michaele Marchand, &c. Monspelii.

Cette dissertation sur les concrétions calculeuses du corps humain offre des vues qui méritent d'être suivies. L'auteur se borne aux concrétions qui ont lieu dans les voies urinaires ou dans celles de la bile, & il procède d'après plusieurs expériences qu'il a faites. Il a commencé par l'examen de l'urine d'un homme livré à son régime ordinaire. Le sixième jour elle s'est putréfiée, & elle a déposé deux sortes de sédiment, l'un grisâtre, fortement adhérent aux parois du vaisseau, & formant une croûte continue, l'autre très-blanc, fin & très-divisé. Le premier, qui est sous forme crystalline, après avoir été desséché, a pesé 12 grains & demi sur deux livres d'urine; le sédiment blanc qu'on en a retiré a été du poids de 42 grains.

J'omets de parler de l'analyse de ces deux sédimens, qui me paroît peu complète; mais je dois faire remarquer une autre expérience faite par l'auteur: il ne se permit pendant trois jours d'autre boisson que celle de l'eau distillée. Il conserva l'urine du second jour, & il en mit deux livres dans un vase; 24 heures après, elle devint alkalescente, & le sixième jour le mouvement de putréfaction fut terminé. L'urine se troubla, elle déposa un sédiment blanc, mais elle ne donna point le sédiment crystallin dont on a parlé ci-dessus. L'urine passée au filtre donna 22 grains de terre calcaire. Un calcul du poids de 12 grains digéré dans six onces d'eau de chaux que contenoit un vase hermétiquement fermé, perdit 3 grains. Sa surface étoit beaucoup plus friable. La perte d'un fragment de calcul a été plus grande en proportion dans la même eau de chaux avec accès de l'air de l'atmosphère.

L'auteur conclut qu'il seroit avantageux aux calculeux de ne prendre pour boisson que de l'eau distillée, qui est plus propre à tenir en dissolution les sels terreux solubles qui se trouvent dispersés dans le systême animal, & que d'ailleurs cette eau ne peut entraîner aucuns sels séléniteux, & propres à grossir la masse du calcul. Les malades doivent aussi s'abstenir du sel marin ordinaire, qui contient des principes terreux, ou du moins le faire purifier, afin qu'il ne contienne

que sa base alkaline & son acide. Quant au commencement de solution que l'eau de chaux fait éprouver au calcul; on sent combien peu d'inductions on en peut tirer pour la pratique, puisque l'usage interne de l'eau de chaux peut entraîner d'autres maux sans porter directement sur celui auquel on prétend remédier.

Les concrétions biliaires portent improprement le nom de calcul; quand on les coupe en travers, elles offrent deux substances, l'une intérieure, qui est jaune, & l'autre corticale, qui est d'une couleur foncée. L'auteur s'est assuré par la voie de l'expérience que les concrétions biliaires ne sont nullement solubles dans l'eau, mais qu'elles le sont dans l'huile d'olive à l'aide de la chaleur; & qu'elles ont tous les caractères d'une vraie résine. 24 grains d'æther vitriolique, à la température ordinaire de l'air de l'atmosphère, ont suffi pour dissoudre une concrétion biliaire du poids de 14 grains; la même expérience a été plusieurs fois répétée avec le même résultat; la dissolution étoit quelquefois verte, & d'autre fois jaune. Il a fallu une grande quantité d'esprit-de-vin pour opérer une dissolution semblable; l'auteur même a eu besoin de s'aider du mouvement de l'ébullition, & par le refroidissement il a obtenu des crystaux qu'il compare au sel sédatif de borax. L'analyse des concrétions biliaires par le feu a donné des produits entièrement analogues à ceux que donne la résine.

L'auteur conclut que les concrétions de la bile sont d'une nature résineuse, mais qu'elles manquent de la proportion d'acide que contiennent les résines ordinaires. Il seroit à desirer que quelque médecin-chymiste reprît le même objet, & qu'outre une analyse exacte, il fît des essais relatifs à la découverte du vrai dissolvant, des concrétions, de la bile, retenues dans leurs organes excrétoires.

Influence de l'exercice du corps sur la sécrétion & les qualités du lait.

La vie inactive rend le lait aqueux & sans consistence, soit que cet effet tienne à la foiblesse de la digestion, ou à la marche générale des fonctions de l'économie animale. Un exercice modéré le rend au contraire dense & substantiel, en le dépouillant de sa sérosité excédente, & en communiquant une nouvelle activité à la sécrétion dont il est le produit.

Le mouvement, dit Nils-Rosen, est indispensable à une nourrice, soit pour la santé, soit pour les qualités du lait. Aussi l'engagera-t-on à faire de petites courses, à travailler un peu tous les jours, de manière à exciter une légère sueur; mais il faut qu'elle prenne ce mouvement avant le repas, & qu'elle se repose avant que d'allaiter son enfant. « J'ai » remarqué, dit l'auteur que je viens de » citer, qu'en renfermant une bonne » nourrice dans sa chambre, son lait » s'étoit altéré; il reprit ses bonnes qua» lités en l'engageant à se livrer aux lé» gers travaux du ménage, & même à » quelqu'autre tâche plus pénible ».

Le zèle des mères, pour allaiter leurs enfans, ne doit pas suffire; il est bon de leur faire connoître à quel autre devoir ce soin les engage? Que doit-on penser des nourrices que les grands entretiennent à grands frais, & à qui on interdit tout exercice. Cet état sera d'autant plus nuisible à l'enfant, que la succession d'une vie inactive à un repos habituel sera plus marquée. Combien est préférable l'avantage d'être allaité par une villageoise robuste, & qui ne change rien à sa manière de vivre!

Aëtius recommande aux nourrices tous les travaux domestiques qui exigent l'agitation & les efforts des extrémités supérieures; il joint à ce précepte celui d'une légère promenade faite à la campagne. On sent maintenant la principale raison qui faisoit rechercher dans l'antiquité les nourrices spartiates, puisque, par les loix de Lycurgue, elles étoient soumises aux exercices du corps comme les hommes; outre les principes d'une éducation virile, elles étoient plus propres, par leur vigueur, à élever des enfans sains, & robustes, & Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, n'omet point la circonstance de son allaitement par la Lacedemoniene Amycla.

---

lon- gras, ou dans du lait avec du sucre fin, même dans le café au lait, ou dans le chocolat. Une forte demi-cuillerée à bouche suffit pour chaque demi-septier; on commence par délayer cette farine à froid, ensuite on la laisse cuire quatre ou cinq minutes.

On en fait aussi des crêmes & des gelées de toute espèce : en faisant d'abord bouillir dans une chopine d'eau un zeste de citron ou d'orange rapé, avec un quarteron de sucre : après avoir passé cette décoction, on la colore avec de la cochenille en poudre, pour un sol : on remet le tout sur le feu : en y jetant deux cuillerées de cette farine, qu'on aura bien délayée à froid, il faut avoir le soin de bien la remuer en la laissant cuire vingt minutes; ensuite on l'arrose en état de cuisson avec le jus de citron ou d'orange qu'a produit le zeste de la décoction, & l'on verse le tout dans les vases destinés pour le recevoir.

On fait encore avec la même fécule de la pâtisserie beaucoup plus délicate, & des biscuits plus excellens qu'avec de la farine ordinaire, même des omelettes, en mettant, pour trois œufs, une cuillerée à café de fécule, délayée dans un demi-verre d'eau. Les sausses blanches sont plus délicates, étant faites avec cette farine, dont il faut une bien moindre quantité que de la farine ordinaire.

LIVRES ÉTRANGERS.

Fin des articles qui entrent dans le volume annoncé au n°. 24.

X. Discours *prononcé publiquement, en quittant le rectorat de l'université de Tubinge, à l'honneur du chevalier Taylor, oculiste Anglois.*

Mauchart donne de juste éloges à ce célèbre oculiste Britannique, qui étoit vraiment très-habile dans son art, mais auquel on peut justement reprocher d'avoir été trop libéral en belles promesses. Nous avons connu particuliérement M. le chevalier de Taylor, nous pouvons assurer qu'il réunissoit à la science beaucoup de jactance & de charlatanisme.

LIVRES PUBLIÉS EN 1784.

Description *anatomique du nerf crural & de l'obturateur, avec une grande planche gravée; par M. E. Styx.* A Jena, chez Crœker. *in-4°. en latin.*

De la juste estime qu'il faut faire des vertus des médicamens; par J. F. Ulrich. A Halles, chez la veuve Curtius. *in-8°. en latin.*

Bibliographie *de Spielmann, éditée par Philippe-Louis Wittwers.* A Leipsick, chez Muller. *in-8°. en allemand.*

TRADUCTIONS DU FRANÇOIS EN ALLEMAND.

I. Œuvres *de Charles Bonnet, tome III.* A Leipsick, chez Junius. *in-8°.*

II. Histoire *des oiseaux, de M. le comte* de Buffon, *tome X.* A Berlin, chez Pauli. *in-8°.*

La suite à l'ordinaire prochain.

ERRATA.

Le rédacteur n'ayant point revu l'épreuve du n°. précédent, il s'y est glissé des fautes qu'on est prié de corriger.

Page 97, prem. col. *lig. 5*, effacez & contre nature.

Page 98, prem. col. *lig. 26*, *lisez*, à l'activité de l'esprit humain, & qui sont propres à lui faire chérir.

Page 100, seconde col. *lig. 9*, la conjonction, *lisez*, la conjonctive.

Lig. 13, *lisez*, staphilome.

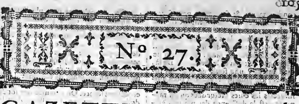
Lig. 19, *lisez*, ce genre de mal.

Lig. 23, *lisez*, l'ecblephare & l'hypoblephare.

Lig. 34, *lisez* steatomatico-squirrheuse.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

Second extrait des mémoires de la Société royale de médecine, annoncés dans le n°. 19.

I. M. le Roux, dans le mémoire qui a remporté le prix proposé sur la rage, discute avec sagesse, & souvent fixe des opinions douteuses qu'on avoit eues jusqu'ici sur cette maladie. Les observations qu'il rapporte semblent indiquer que celle même qui vient de cause interne doit être rapportée à une irritation locale dans le trajet du canal alimentaire dont on connoît l'extrême sensibilité; rien n'est plus propre à convaincre que la rage communiquée est purement une affection nerveuse que les objets de comparaison sur lesquels l'auteur a soin d'insister. Il rappelle d'autres affections nerveuses, telles que les convulsions, le tetanos, l'épilepsie, dont l'origine est souvent due à une irritation dans une partie déterminée. Des faits semblent prouver que la salive d'un animal enragé ne devient vénéneuse qu'à une certaine période de la maladie, & que c'est un effet des mouvemens convulsifs & du spasme universel.

Les symptômes de la rage déclarée sont connus; l'auteur fixe seulement avec soin ceux qui s'offrent dans le premier degré de la maladie; il remarque que cet état est constamment annoncé par un changement quelconque dans la partie blessée, soit inflammation, différence de couleur, gonflement, ou diminution d'une suppuration antérieure. La fièvre, dans le premier période, est très-irrégulière, & quelquefois à peine sensible, comme dans certaines maladies malignes; elle doit sa naissance à l'irritation nerveuse qui part de la partie blessée & qui l'enflamme. Le pouls est serré, dur & concentré; le sommeil est interrompu, & le malade éprouve des agitations violentes & des soubresauts dans les tendons. La fièvre marche par accès inégaux à mesure que l'affection paroît s'étendre, & s'emparer pour ainsi dire de tout le systême animal. Quand la maladie est parvenue à ce point, & qu'elle a produit l'hydrophobie, M. le Roux ne craint point d'avancer qu'elle est incurable, quoiqu'on allègue des observations contraires.

La dissection des cadavres doit sans doute donner peu de lumières sur la nature de la rage, de même que sur celle de la plupart des maladies nerveuses. L'auteur avoue qu'après avoir lu attentivement le rapport de celles qui ont été faites des personnes mortes d'hydrophobie, il a trouvé tant de variétés & de dissemblance, qu'il n'est pas possible d'en tirer aucune induction satisfaisante.

II. Le même esprit de saine critique regne dans l'exposition du traitement de la rage; l'auteur, après avoir fait l'examen des moyens curatifs employés par les modernes, tend justice à la méthode des anciens, qui étoit d'attaquer la blessure par le fer ou le feu; d'y entretenir deux ou trois mois la suppuration, & de n'employer les remèdes internes que se-

condairement, & seulement pour favoriser le succès du traitement local. Les modernes au contraire ont cru pouvoir guérir la maladie dans toutes les périodes, & ils sont partis de l'idée d'un poison qui pénètre la masse du sang, & dont il ne s'agit que de trouver le spécifique. De là, dit l'auteur, une foule de remèdes internes, soit pour préserver, soit pour guérir de la maladie; mais ce qui doit rendre suspectes les cures prétendues qu'on rapporte, est la différence des moyens employés, & diverses causes d'incertitude, qui font douter que la maladie ait été communiquée.

Une nouveauté remarquable dans l'ouvrage dont nous parlons, est la discussion rigoureuse de l'emploi du mercure dans la rage, & on ne doit pas craindre de dire son entière proscription; les faits les plus avérés semblent attester qu'il est inutile, soit pour prévenir, soit pour guérir la maladie, & on ne peut leur en opposer que d'invraisemblables, de douteux, & qui sont incapables de balancer ceux qui établissent l'opinion contraire. L'auteur va plus loin, & il doute qu'on puisse jamais trouver un antidote qui, pris intérieurement ou en friction, puisse être efficace dans la rage, soit avant qu'elle se développe, soit quand elle est devenue une affection générale. Il n'y a donc, suivant lui, que le traitement local sur lequel on puisse compter; & ce n'est même qu'à une époque antérieure à la déclaration de l'hydrophobie.

L'auteur revient donc à la méthode des anciens, perfectionnée seulement, & rendue plus simple, moins effrayante & plus sûre; mais ce n'est qu'à l'égard de la rage communiquée; car quant à celle qui vient de cause interne, l'auteur avoue qu'on ne s'en apperçoit ordinairement que quand il n'est plus temps d'y remédier, & qu'elle est devenue une affection générale: on ne peut donc alors proposer que l'usage des mucilagineux, des calmans & des délayans.

III. La rage communiquée est bien plus susceptible des secours de l'art, puisque son siège est d'abord très-circonscrit & voisin de la surface du corps. Un des premiers soins doit être de bien découvrir les dimensions de la plaie, de la dilater avec le bistouri, & de manière que l'entrée en soit plus large que le fond. C'est un malheur quand elle est déja cicatrisée, & qu'on ne peut plus juger de sa direction & de sa profondeur. On laisse saigner la plaie, & on la lave avec de l'eau de savon, ou on la trempe dans un bain de même nature; on la tampone de charpie sèche, on la couvre de compresses & de bandes jusqu'au lendemain.

Ce n'est qu'à la levée du premier appareil qu'on fait usage du caustique. L'auteur préfère le beurre d'antimoine tombé en déliquescence. On y trempe une sonde de bois, & on porte ce caustique dans le fond de la plaie, mais spécialement sur les bords, en l'étendant même sur la peau environnante. On met par dessus une large emplâtre vésicatoire qui s'étend bien au-delà de la plaie; au troisième pansement on applique un linge garni d'onguent de la mère avec du beurre frais, & cette méthode se continue jusqu'à la chûte des escarres; on entretient ensuite la suppuration comme on le fait pour les cautères. A mesure que les chairs reviennent, M. le Roux les brûle de nouveau avec le beurre d'antimoine; il applique aussi les vésicatoires à différentes reprises, enfin, il ne permet à la plaie de se cicatriser qu'après quarante jours révolus.

Quant aux remèdes internes, l'auteur ne prescrit que quelque léger tonique & sudorifique soir & matin, tel que dix à douze gouttes d'alkali volatil dans une infusion de fleurs de sureau. Le régime n'est pas bien sévère; des alimens doux & de facile digestion le composent. Les malades ont toute la liberté de se promener: on les invite même à se dissiper & à se réjouir. L'auteur finit par des observations qui lui sont propres, & qui décèlent autant une pratique sûre que le noble zèle de contribuer aux progrès de l'art de guérir.

Usage de l'ipékakuanha donné à petites doses dans le crachement de sang, par M. Asheim.

On lit dans le dernier volume des mémoires de la Société royale de médecine de Copenhague, qu'un jeune homme, âgé de dix-huit ans, avoit un crachement de sang qui avoit résisté à toutes sortes de remèdes. M. Asheim lui prescrivit avec le plus grand succès la formule suivante.

R. Sucre candi en poudre, cinq gros; ipékakuanha en poudre, quatre grains.

Mêlez exactement le tout, & triturez-

le long-temps; divisez-le en seize doses égales, pour en prendre jour & nuit à trois quarts d'heure d'intervalle, dans de l'eau légérement froide.

Au bout de deux jours l'hémophtisie cessa par ce moyen dans le jeune homme dont nous avons parlé. Le troisième jour on donna par mégarde une dose trop forte du médicament qui détermina un vomissement violent. Cependant les fortes secousses qu'éprouva le malade ne firent rejetter aucun vestige de sang, & son état alla de mieux en mieux.

Le remède que nous annonçons contre le crachement de sang est simple, & peut être administré avec confiance; mais c'est à de nombreux essais à bien constater son efficacité; en outre doit-on se reposer sur l'effet passager d'un médicament pour guérir une affection organique du poumon, qui tient, soit à sa foiblesse, soit à la délicatesse de son tissu, ou à toute autre lésion provenant de cause interne, & ne doit-on pas s'aider de quelque autre moyen dont l'effet plus long-temps continué produise des changemens plus profonds & plus durables. L'équitation est peut-être le secours le plus puissant que la médecine puisse employer dans cette maladie. On n'a qu'une fausse idée des ressources de l'art de guérir quand on ne le fait consister seulement que dans la prescription des recettes.

Remarques sur les effets salutaires de l'équitation.

On auroit beau rechercher une explication directe des effets de l'équitation dans la guérison de plusieurs maladies chroniques, on n'y voit qu'une influence générale sur toutes les fonctions de la vie, & c'est le résultat des secousses légères des viscères, des changemens produits dans l'ordre de la circulation, de la respiration d'un air champêtre, ou de la diversion que produisent des perspectives variées; l'efficacité de l'équitation n'en est pas moins reconnue & prouvée par les faits les plus constatés. On n'a pas besoin de remarquer qu'il faut choisir une saison favorable, que la continuation de cet exercice & l'allure du cheval doivent être réglées, suivant les circonstances, qu'il faut enfin user ici du même discernement que dans la prescription de tout autre remède.

Il seroit superflu de s'arrêter sur les courses des chevaux, devenues chez les anciens une partie des jeux publics dans les cirques & les amphitéatres, & dont la pompe s'est renouvellée dans l'Europe moderne du temps des Tournois & des Carousels. Je remarquerai seulement que le maniement du cheval a toujours fait partie des exercices militaires. Platon, dans sa république, en fait une loi pour l'un & l'autre sexe. Xenophon fait dire à Ischomaque, en parlant de ce genre d'exercice je dresse mon cheval à aller dans tous les sens, à gravir contre le penchant des côteaux, à franchir des fossés, à traverser des courans d'eau. De par Junon, répond Socrate, que j'ai de plaisir à vous entendre! En même-temps que vous vous formez à la guerre, vous en recueillez encore le double avantage de la santé, & d'une constitution pleine de vigueur.

Cheyne regarde l'équitation comme un des meilleurs remèdes dans la langueur & les affections de l'estomac, ainsi que dans la cephalalgie. Sydenham, dont le nom seul réveille l'idée de l'observateur le plus exact & le plus rigide, regarde encore l'exercice du cheval comme un des plus puissans moyens de guérison dans la plupart des maladies chroniques: il demande seulement de la persévérance. Ce n'étoit que par ce secours qu'il pouvoit accélérer la convalescence dans une colique bilieuse épidémique qu'il décrit. Rien n'est plus frappant que la cure qu'il rapporte d'une hypochondriasie désespérée, guérie par le même moyen. On doit douter qu'il y ait un remède plus efficace dans les affections même invétérées de la poitrine.

Stahl & Sydenham se réunissent encore sur ce point. Une personne que je connois avoit contracté par accident un crachement de sang dans sa jeunesse, a été guérie sans retour après avoir servi quelque temps dans la cavalerie, où le devoir lui tint lieu de remède.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉMOIRE *historique sur la fièvre catarrhale bilieuse, &c. qui a régné épidémiquement à Laforêt sur-Saivre & les environs, en mars, avril & mai 1784; rédigé par J. G. Gallot, D. M. &c. imprimé par ordre & aux frais du Gouvernement.* A Poitiers, chez Chevrier, 1784. in-4°. de 11 pages.

La cause générale de cette maladie

catarrhale paroît devoir reconnoître les variations trop subites dans la température de l'air, les transitions brusques qui se font sentir quelquefois dans le même jour, le changement qui s'opère dans le cours des saisons : ces diversités produisent, dans l'économie animale, des altérations plus ou moins sensibles, & qui se développent selon les circonstances.

Voici l'énumération des symptômes ordinaires de cette épidémie, d'après M. Gallot. Après quelques jours de mal-aise, de douleur obscure dans un des côtés de la poitrine, les malades éprouvent tout-à-coup de cruelles souffrances au même endroit, ou bien dans le côté opposé ; elles varient & s'étendent dans le dos, sur les extrémités ; la fièvre survient, la tête s'embarrasse souvent, la respiation devient difficile, les crachats bilieux, les nausées, les vomissemens ont lieu, ainsi que la diarrhée dès l'invasion, & ces accidens sont d'un fâcheux pronostic ; la présence des vers dans les intestins complique souvent ces affections & en impose ; les urines ne coulent pas toujours aisément, le mal de gorge, les taches à la peau, les exanthêmes, les pétéchies, les mouvemens convulsifs aux aîles du nez, les yeux larmoyans, la paralysie de quelques extrémités ont été aussi du plus funeste augure. Le pouls et en général petit, concentré, inégal, quelquefois plein & élevé ; dans ce dernier cas même la saignée a été généralement plutôt nuisible qu'avantageuse ; lorsque les symptômes graves se réunissent ou prennent de l'intensité, M. Gallot a remarqué que les malades périssent en trois ou quatre jours.

L'on doit commencer le traitement par l'emploi de l'ipékakuanha & de l'émétique, administrés par petites doses ; les jours suivans on purgera : il est souvent convenable & nécessaire d'employer en même-temps les anthelmintiques, parmi lesquels la coralline de Corse mérite la préférence. Si l'usage des évacuans n'a pas dégagé la poitrine, & que l'expectoration ne se fasse pas, l'application des vésicatoires devient presque indispensable ; s'ils excitent de l'irritation, il faut alors insister sur le camphre. Les béchiques incisifs, le kermès minéral dans les loochs ordinaires, l'oximel scillitique doivent être aussi mis en usage. Tel est sommairement le plan curatif indiqué par M. Gallot, & suivi des succès les plus marqués. Le mémoire de M. Gallot mérite d'être cité avec éloge.

Une femme étant morte de cette épidémie, on a trouvé, par la dissection, l'estomac rempli de sucs de différentes couleurs, avec une infinité de petits vers, la plupart gros comme un fil : ne seroit-ce pas les vers *trichurides* que M. Wrisberg, professeur de médecine à Gottingue, eut occasion d'observer pendant une maladie épidémique muqueuse ? Il a décrit ces insectes avec la plus grande exactitude, en a tracé l'histoire naturelle, & fait connoître leur action sur le corps humain.

LIVRES ÉTRANGERS

PUBLIÉS EN 1784.

TRADUCTIONS DU FRANÇOIS EN ALLEMAND.

III. *Mémoire sur les lésions de la tête ; par* DUPRÉ DE LISLE. A Léipsick, chez Weygand. *in-8°.*

IV. *De la manière d'élever les enfans ; par* LEVRET. A Léipsick, chez Schneider. *in-8°.*

V. *Deux mémoires sur la nécessité des évacuans ; par* LOMBARD. A Léipsick, chez Weygand. *in-8°.*

VI. LETTRE *de* Morozzo *à* Macquer, *sur l'air fixe & l'acide nitreux, traduite par G.* POERSTER. A Stendal, chez Franz & Grosse, *in-8°.*

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN*, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Essai sur la vie, considérée principalement dans les différentes périodes de sa durée; par M. Richard de Lavergne, *étudiant en médecine dans l'université de Montpellier: pour servir d'explication & de suite aux propositions soutenues dans la même université le 20 janvier 1785.* Broch. de 100 pag.

Le caractère particulier des notions physiologiques qui règnent dans ce petit ouvrage mérite d'être remarqué. Il suppose dans l'auteur une conception vive & la plus heureuse facilité. Il est propre à séduire la jeunesse, puisqu'il parle plutôt à l'imagination qu'à la pensée. Les opinions des anciens philosophes & des modernes célèbres y reparoissent tour-à-tour. Des principes de médecine ne s'y montrent qu'embellis des ornemens du style & des abstractions d'une subtile métaphysique. Il est malheureux qu'avec tant d'avantages ce genre soit propre à égarer & à faire perdre de vue l'esprit d'observation & l'exactitude scrupuleuse qui doivent caractériser les sciences naturelles.

Après un début purement oratoire, l'auteur ajoute: « Nous sommes forcés de » reconnoître dans chaque corps de la » nature un principe simple & intelligent qui le domine, le pénètre & le » modifie dans la totalité de sa substance, » & se sert de lui comme d'un instrument » par lequel il exprime & réalise le plan » des idées prototypes que l'auteur de » l'univers traça pour chaque espèce ». M. de Lavergne ne dissimule pas qu'il renouvelle la vie universelle admise par les philosophes anciens, & reconnue par les Indiens, les Chaldéens & les prêtres de l'Egypte. Il ressuscite en un mot les ames de Pythagore, les idées de Platon, les formes d'Aristote & les monades de Leybnitz. Il va encore plus loin, & prête même la réalité à un grand nombre de fictions mythologiques de l'ancienne Grèce.

L'auteur, d'après son plan, n'admet que deux facultés principales qui produisent tous les phénomènes de la nature vivante. « La première de ces forces, ou la force » digestive altérante pénètre les corps » dans la pleine solidité de leur masse, » les élabore, les altère & les transforme » jusques dans leurs parties les plus intimes, & décide l'ensemble de leurs » qualités intérieures. La seconde, ou la » force motrice entièrement bornée à » leur surface, n'a d'action que pour » changer leurs rapports extérieurs de » figure, de situation & de distance, sans » porter atteinte à leur constitution intérieure... La force digestive est entièrement inorganique, & toutes les molécules vivantes en sont également » douées; elle paroît avoir été négligée » des modernes; nous devons en excepter Bacon, Vanhelmont & M. de Buffon, car la force digestive dont nous » parlons ne paroît point différer du » *motus assimilationis* du premier, du *blas alterativum* du second, & du moule intérieur du troisième».

L'auteur, par une suite de cette ima-

gination poétique qui règne dans son ouvrage, anime tous les êtres & étend ses notions des forces de la vie jusqu'aux minéraux. Il porte plus loin que Stahl l'influence de l'ame ; il prétend, par exemple, que dans l'acte de la conception « l'ame du fœtus entre en communication avec celle des deux individus qui » se sont réunis pour le former, & prend » connoissance de la somme des affections qui constituent la nature de l'un » & de l'autre, ensorte qu'il en résulre » pour elle un plan ou une image mixte, » d'après lequel elle règle la construction » de son corps, ainsi que l'ordre des » fonctions qu'elle doit remplit pendant » le cours entier de la vie ».

Je me bornerai à quelques remarques générales, dans la vue d'inspirer à l'auteur quelque défiance sur ses principes de physiologie. Il faut se garder de prendre pour modèle les opinions vagues & flottantes des philosophes anciens sur les principes métaphysiques des êtres, & de donner, à leur exemple, de la réalité à des abstractions. La vraie physique n'a été pour ainsi dire créée que dans ces derniers temps. L'admiration pour l'antiquité doit se rapporter aux traits sublimes de sa morale, aux monumens qu'elle nous a transmis de sa législation & de sa politique, & aux idées saines d'économie animale, qui sont le fruit d'une exacte & rigoureuse observation.

Quand on étudie les ouvrages de Stahl & de Galien, ce ne doit point être pour embrasser des opinions purement hypothétiques & de systêmes ; il faut au contraire qu'une raison saine en écarte tout ce vain accessoire, & qu'elle s'attache aux vérités d'expérience qu'ils peuvent contenir. Ainsi, par exemple, on ne doit point s'arrêter dans les écrits de Galien, à ses traités théoriques *de facultatibus*, *de elementis*, *de inæquali temperie*, *de placitis Hippocratis* & *Platonis*, *&c.* & autres rêveries qui sont sorties de l'école Péripatéticienne ; mais on doit méditer avec soin ses cas de pratique & se rendre familières les excellenres maximes que contiennent ses livres, *de locis affectis*, *de methodo medendi ad Eugenianum*, *de methodo medendi ad hieronem*, *de arte curativa ad Glauconem*, *de crisibus* & *diebus decretoriis*, *&c.* En médecine, comme dans toutes les sciences naturelles, on s'égare si on n'est conduit par une sévère critique.

Les opinions dominantes de certains siècles ont influé sur l'art de guérir, & l'ont surchargé tour-à-tour d'un appareil scientifique qui lui est étranger, & qui a éprouvé des variations successives ; il doit maintenant se conformer à la marche des différentes parties de l'histoire naturelle, qui consiste à ne procéder qu'après des faits observés & discutés avec rigueur, & qui fait rejetter tout autre alliage. Ce n'est point sur quelque fait isolé & peu commun qu'on doit fonder une théorie ; c'est sur un ordre de choses constant & habituel, c'est sur la réunion des témoignages les plus authentiques. Il faut aussi éviter des sujets trop vagues, & qui prêtent trop aux amplifications oratoires ou à des raisonnemens abstraits : celui qu'a choisi M. de Lavergne sur la vie en général est de cette nature. Les personnes chargées de l'instruction publique sentent aussi-bien que moi, combien il importe de lutter contre ce penchant ordinaire à la jeunesse, & de lui imposer des discussions dont l'objet soit fixe & déterminé, & qui ne puissent être éclaircies que par la voie de l'expérience. Qu'on se rappelle que nous devons à ce soin l'excellente collection qui a pour titre, *Amænitates academicæ Linnei.*

Remarques sur l'usage des fruits d'été dans nos climats.

Ces fruits sont sur-tout les cerises de toute espèce, les fraises, les groseilles, les framboises, &c. Je m'en tiens aujourd'hui à la considération des effets salutaires des premières ; elles offrent plusieurs variétés connues sous les noms de cerises, de guines, de bigarreaux, de griotes, de merises, &c. Ces mêmes différences étoient-elles connues à Rome & désignées par les épithètes, *aproniana*, *actiana*, *cæciliana*, *juliana*, *duracina*, *&c.* qu'emploie Pline ? J'abandonne ces graves dissertations aux amateurs de l'antiquité qui s'occupent de ces sortes de rapprochemeus.

Quand on enlève la peau colorée qui recouvre le parenchime, on apperçoit que ce dernier est composé d'une espèce de tissu cellulaire divisé en loges. Celles-ci contiennent ensemble, avec un principe aqueux & légérement acide, une substance extractive ou gommeuse dont l'eau opère la dissolution, & qui se di-

vise en flocons (1), & se précipite dans l'esprit-de-vin; on doit ainsi y reconnoître la présence d'une matière sucrée, puisque le parenchime des cerises, traité avec toutes les conditions favorables à la fermentation, peut produire du vin.

On voit donc que ce fruit réunit des substances nourrissantes par leur nature: la matière gommeuse a cette propriété, puisque les nègres se nourrissent pendant de longs voyages de la gomme pure. Le corps muqueux sucré possède encore à un plus haut degré cet avantage, & en tout temps, en faisant une dissolution de ces deux substances dans l'eau, on peut se procurer une nourriture des plus saines: en y ajoutant un léger acide, on augmenteroit encore les qualités bienfaisantes de ce genre d'aliment. Or, c'est cette réunion qu'opère la nature dans la plupart des fruits d'été. L'espèce de tissu cellulaire qu'ils contiennent, & la peau qui les recouvre, offrent à l'action de l'estomac une légère résistence peut-être encore favorable au travail de la digestion.

Ces fruits ont donc l'avantage précieux de nourrir, de rafraîchir & de corriger en été toute tendance putride des premières voies. On doit, dans cette saison, user plus modérément de viande, & la nourriture végétale doit augmenter en proportion. Pourquoi ne pas faire usage des cerises ou de tout autre fruit semblable, même durant le corps du repas (*primâ mensâ*)? N'en use-t-on point de même pour le melon & la salade? On rendroit par-là le mélange de la masse alimentaire plus intime, & les qualités opposées des substances qui la composent seroient plus propres à se contrebalancer. Peut-être cette attention seroit nécessaire pour les personnes bilieuses. Plusieurs épreuves m'ont convaincu que la digestion en étoit plus prompte & plus facile. On doit éviter les fruits d'été à la fin d'un grand repas, puisque, par la longueur de la digestion, l'air qu'ils contiennent en grande quantité se dégage & produit des flatuosités incommodes. Mais on peut en user avec liberté dans un repas sobre, & en faire sur-tout la base du dîner ou du souper. L'excès seul, par le genre de fermentation qui est propre à ces fruits, peut troubler le travail de la digestion.

(1) Il paroît aussi qu'on doit admettre même dans le parenchime une substance colorante & résineuse combinée avec la matière végéto-animale. Il est à desirer qu'on fasse une analyse exacte des fruits dont nous parlons.

Dans les climats chauds de l'Italie & de l'Espagne, on a quelquefois rendu les fruits d'été d'un usage plus agréable en les conservant dans la neige ou dans la glace: c'est en même-temps un rafinement de volupté & un moyen très-propre à prévenir l'inconvénient qu'ont ces fruits, de s'altérer promptement & de se corrompre. Le sucre, qui est un autre moyen de conserver bien plus long temps ces fruits, nous procure l'avantage d'en user dans toutes les saisons: c'est un moyen dont on ne sauroit trop profiter, puisque la substance qu'on leur allie à titre de préservatif est elle-même nourrissante & des plus salutaires.

On entend souvent condamner vaguement les fruits d'été, sous prétexte qu'ils produisent des crudités. Mais ce terme vague ne présente aucun sens, ou bien il suppose que la digestion de ces fruits demande une coction préliminaire, ce qui est évidemment faux par les faits. Les fruits d'été sont au contraire également propres à préserver & à guérir de certaines maladies. On peut voir, dans l'Avis au peuple, plusieurs observations sur leurs effets salutaires dans la dysenterie. Vanswieten reconnoît aussi leur efficacité, & condamne vivement la prévention peu favorable que quelques personnes ont contre ces fruits; il en vante l'usage dans plusieurs maladies aigues & chroniques. J'ai vu, dit cet auteur, des cas de manie qui avoit succédé à la mélancolie, & qui étoit portée au dernier degré; les malades refusoient toute autre nourriture ou tout remède, par la crainte imaginaire du poison, & mangeoient avec avidité des cerises ou des fraises, dont ils consommoient quelquefois plus de vingt livres par jour durant quelques semaines. Un usage aussi abondant du fruit les faisoit tomber dans une diarrhée qui produisoit l'évacuation d'une matière atrabilaire, & leur fureur se calmoit bientôt. On remédioit ensuite aisément à l'épuisement de la diarrhée par une bonne nourriture qui ne leur étoit plus suspecte.

Observation tirée des mémoires de la Société roy. de médecine Danoise, d'un mal de tête rhumatique guéri sur-le-champ par l'application des sangsues; par J. C. Tode, doct. en médecine, professeur désigné, &c.

Voici la traduction entière de cet article.

Un jeune homme d'environ vingt-huit ans, qui avoit déja beaucoup voyagé par mer, alloit prendre le commandement d'un vaisseau marchand. Il disposoit tout pour son prochain départ, & il paroissoit le matin toutes les parties du navire, exposant sa tête à l'inclémence de l'air ; il se coucha bien portant, mais il s'éveilla beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, attaqué d'une douleur de tête si cruelle, qu'il ne se connoissoit presque plus lui-même. Le mal continua à exercer ses forces pendant tout le jour, le soir il diminua un peu, & n'empêcha pas le malade, fatigué de ses travaux, de se livrer au sommeil. Le second & le troisième jour la même scène recommença, mais avec une telle violence, que le malheureux déliroit presqu'entiérement, & se frappoit la tête contre la muraille.

Le vaisseau étoit prêt à lever l'ancre ; ce jeune homme vint à moi, & me demanda du secours. Je soupçonnois d'abord que la cause première de ce mal étoit quelqu'excès de vin ou la saburre de l'estomac ; mais l'état de la bouche, la langue, la liberté du ventre, &c. ne me prouvoient rien pour confirmer mon opinion. La douleur étoit pulsatoire, les yeux étoient rouges. La saignée n'avoit procuré aucun soulagement.

Soupçonnant une humeur rhumatismale comme la cause du mal, j'aurois ordonné les antimoniaux & le camphre, si l'état du malade l'eût permis. J'ordonnai donc qu'on lui appliquât trois ou quatre sangsues à chaque tempe. Dès qu'elles agirent, le malade ressentit sur-le-champ une commotion singulière dans la partie affectée ; la douleur diminua peu-à-peu, & disparut dans l'espace d'une heure. La partie avoit cependant conservé quelque sensibilité au tact.

Parfaitement soulagé, il accourt chez moi, raconte le bien causé par les sangsues, chante leurs louanges, récompense le conseil donné, déploie ses voiles & fend les flots.

Suite des traductions du françois en allemand,

PUBLIÉES EN 1784.

VII. *Essai sur l'art phynognomonique ; par Ant. Jos.* Perneti. A Dresde, chez Walther. *in-8°.*

VIII. *Traité de la phthisie pulmonaire ; par* Raulin. A Jena, chez les héritiers de Cunon. *in-8°.*

IX. *Mémoire sur les hémorrhagies des femmes en couche, avec des remarques ; par* le Roux. A Konigsberg, chez Dengel. *in-8°.*

X. Collection *sur l'histoire & l'opération de la Lithotomie formée des écrits de Gunz, Maret, Camper, Faguer, Desault, Platner, du frere Côme, &c.* A Léipsick, chez Weygand.

XI. Recherches *sur l'électricité de M.* Marat, *traduites avec des notes, par Christ.* Ehrenfreit Weigel. A Léipsick, chez Crusius. *in-8°.*

XII. Collection *d'écrits sur la colique du Poitou ; par* Tronchin, Stack, Huxham, *&c. avec les remarques & les supplémens de* Ch. Gottlob Kuhn. A Léipsick, chez Weygand. *in-8°.*

XIII. Recueil *de mémoires à l'usage des chirurgiens, traduits de diverses langues.* Chez le même. Partie VI, *in-8°.*

LIVRES TRADUITS DE L'ANGLOIS EN ALLEMAND.

I. Mémoires *de médecine d'Edimbourg,* 6 vol. *Palæopol,* chez Bichted.

II. Recherche *sur la nature & les causes des œdèmes dans les parties inférieures des femmes en couche ; par* C. White. A Vienne, chez Grœffer, *in-8°.*

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Second extrait des mémoires de l'Académie de Dijon, annoncés n°. 24.

I. *Table baro-thermométrique universelle, avec une méthode très-facile pour corriger les observations barométriques anciennes, par M. Buissard.*

M. Criftin, fecrétaire perpétuel de la Société royale de Lyon, paroît être, dit M. Buiffard, le premier qui ait fait des expériences pour connoître l'influence de la chaleur & du froid fur la colonne du mercure renfermé dans le baromètre: il a trouvé que du terme de la glace à celui de l'eau bouillante, cette colonne s'allongeoit ou fe dilatoit d'un 66e lorfque le baromètre étoit à 27 pouces 6 lig. donc un baromètre qui pafferoit du froid de la glace à la chaleur de l'eau bouillante haufferoit de 5 lignes fans qu'il fût furvenu aucun changement dans la preffion de l'atmofphère. Dom Cafbois, Bénédictin, M. de Luc, M. de Rocheblave, M. Legaux fe font exercés fucceffivement fur le même fujet.

Il y a auffi une variation qui a pour caufe la différente dilatabilité des différentes efpèces de verre. Ces deux points une fois connus, M. Buiffard recherche comment il faut procéder à la rectification du baromètre pour prendre comparativement la véritable hauteur du mercure, en ayant égard aux différens degrés de température. Il penfe qu'il faut pour cela diftinguer les baromètres qui ont été faits jufqu'à préfent, de ceux que l'on pour ra faire jufqu'ici; & après avoir traité des uns & des autres, dans deux fections féparées, il paffe aux méthodes propres à débarraffer de l'influence thermométrique les obfervations du baromètre, tant celles qu'on a faites jufqu'à préfent, que celles qui fe feront dans la fuite. Les détails doivent être fuivis dans l'auteur lui-même.

II. *Obfervation fur la guérifon d'une épilepfie, par M. Maret.*

Un jeune homme, très-robufte, avoit eu le doigt index arraché par un accident, & enfemble une portion confidérable du tendon fléchiffeur. Sa guérifon fut longue, mais complette. Son bras, qui avoit été très-gonflé, & dans lequel il s'étoit fait des dépôts confidérables, étoit guéri & avoit repris fon premier état. Il fentit long-temps une douleur interne qui s'étendoit dans tout le bras & l'avant-bras. Elle s'affoiblit peu-à-peu; mais à cette douleur fuccédèrent des accès épileptiques qui devinrent de plus en plus fréquens, & qui enfin revenoient plufieurs fois le jour.

Il étoit attaqué de cette maladie depuis trois ans, & avoit fait tous les remèdes imaginables lorfqu'il vint trouver M. Maret. Ce dernier apprit que les accès étoient toujours précédés d'un léger fentiment douloureux du bras dans la partie moyenne du biceps; que de ce point il partoit une efpèce de fufée qui s'étendoit au cou, & qu'alors il perdoit connoiffance; ce qui fit conclure à M. Maret qu'à la fuite des dépôts du bras, il étoit

possible qu'une portion humorale arrêtée dans le tissu cellulaire qui enveloppe le nerf brachial occasionnât le spasme qui précédoit les convulsions épileptiques. Il procéda avec M. Enaux à l'examen du bras sans y pouvoir rien découvrir : mais l'inutilité des remèdes employés, & le succès qu'ont eu dans des circonstances analogues à celles-ci, des cautères, des véficatoires & des incisions faites sur de pareils foyers de spasmes, firent proposer un séton pratiqué sur le point d'où partoit la fusée qui précédoit les accès épileptiques. M. Enaux appliqua le séton : dès que la suppuration fut établie, les accidens cessèrent. On laissa la plaie se cicatriser au bout de six semaines. M. Marer a revu le malade six mois après, & s'est assuré qu'il n'avoit plus eu aucun accès épileptique.

III. *Observation sur la luxation des os du bassin, par M.* ENAUX.

Le déplacement des os du bassin produit par une cause interne, est un cas très-rare : l'auteur ayant eu occasion d'en voir un exemple, il a cru qu'il importoit d'exposer les signes auxquels on peut le reconnoître ; mais il rappelle auparavant deux observations analogues, tirées d'un mémoire de M Louis, quoique les circonstances mettent une grande différence entre ces deux faits & celui que M. Enaux rapporte lui-même. C'étoit dans ce dernier cas une luxation complette de l'os innominé par une cause interne.

Un couvreur de Dijon fit, l'hiver dernier, une chûte de 40 pieds de hauteur ; il se plaignit bientôt après de douleurs très-vives qui s'étendoient de l'aine à la symphise sacro-iliaque en traversant l'intérieur du bassin. La jambe étoit dans un état de rétraction, & la pointe du pied tournée en dehors ; toute la face interne de la cuisse étoit échimosée. La plupart des accidens ne présentèrent d'abord que les signes d'un déplacement de l'os de la cuisse, & sur-tout de la fracture de son col ; mais M. Enaux ne persista pas long-temps dans cette opinion ; car dans la fracture du col du fémur, la jambe se rétablit peu-à-peu dans l'état de rétraction dès que l'extension cesse, & dans cette occasion elle ne le fit point, quoique la jambe fût abandonnée à elle-même.

La crépitation que M. Enaux avoit entendue l'engagea à porter son examen sur les os du bassin ; il observa alors que le pubis du côté gauche excédoit celui du côté droit de deux travers de doigt, & de bas en haut ; mais la douleur qu'éprouvoit le malade fit remettre la réduction à un autre temps. Les calmans & les relâchans furent employés dans l'intervalle, & ce ne fût que le quatrième jour que M. Enaux reprit ses recherches. Le pubis conservoit la même élévation, & tout avoit l'apparence d'une fracture. M. Enaux avoue qu'il n'avoit pas encore le plus léger soupçon de luxation, & qu'il en dût la découverte au hasard. Ce fut en faisant fléchir la cuisse rapprochée du ventre, la jambe étant également dans la flexion, que le pubis descendit de façon à se mettre de niveau avec l'autre côté ; mais la douleur à la symphise sacro-iliaque devint si aiguë, qu'il fut obligé de faire cesser cette position de la cuisse. Cependant, répétant la même manœuvre, il porta une main sur la symphise sacro-iliaque, & une autre sur le pubis, tandis qu'il faisoit fléchir de nouveau la cuisse. Ce fut à cette époque qu'il sentit visiblement le mouvement communiqué d'une symphise à l'autre par chaque extrémité de l'os. De plus, la solidité de la tubérosité de l'ischion, l'égalité de la crête de l'os des isles éloignèrent tout soupçon de fracture.

Forcé par les circonstances d'abandonner le projet de la réduction de la pièce déplacée, M. Enaux voulut la tenter dans un temps plus éloigné ; mais ses nouvelles tentatives ayant causé, comme les premières, une douleur vive à la symphise sacro-iliaque, il crut devoir s'en tenir aux moyens qu'il avoit d'abord mis en usage, & abandonner le reste aux soins de la nature. Malgré le peu de docilité du malade, qui s'est levé à l'insçu de M. Enaux, la branche du pubis est descendue de moitié au moins, les parties se sont affermies, & le malade, qui est sorti de l'hôpital après sept semaines de traitement, s'est très-bien rétabli ; il boite très-peu & continue d'exercer son métier de couvreur. M. Enaux a été obligé, par les circonstances où s'est trouvé le malade, de n'employer d'autre bandage que celui qui est connu sous le nom de bandage du corps.

Remarques sur les effets de la digitale (digitalis flore purpureo) *dans l'hydropisie, par M. Simons, éditeur du journal de médecine de Londres.*

On fait que plusieurs essais favorables ont fait admettre dans la pharmacopée d'Edimbourg, la digitale qu'on prescrit en infusion de la manière suivante:

R. Feuilles de digitale, deux onces; eau bouillante, une livre.
Faites macérer pendant six heures dans un vaisseau fermé, ensuite filtrez.

La dose de cette infusion est depuis demi-once jusqu'à deux onces, quatre fois le jour. Mais de nouveaux essais faits par M. Karr ne paroissent pas avoir été heureux. M. Simons avoue aussi qu'il avoit trouvé peu efficace la décoction de la plante sèche dans plusieurs cas d'hydropisie qu'il eut occasion d'observer l'année passée; mais il apprit qu'un médecin très-digne de foi, de Derby, avoit employé une décoction de la plante fraîche avec un grand succès, & qu'un malade qui avoit eu tous les symptômes d'hydrothorax avoit été singulièrement soulagé en prennant de cette décoction faite à la dose de quatre onces de la plante sur une pinte d'eau qu'on faisoit réduire à moitié; chaque prise étoit de quatre cuillerées ordinaires: on doit remarquer qu'il s'en étoit suivi de violentes nausées qui ne s'étoient calmées entiérement que deux ou trois jours après, quoiqu'on n'eût pas répété le médicament.

M. Simons reprit le même objet de recherche sur un homme âgé de 52 ans, qui étoit sujet à une toux incommode, avec une respiration difficile & autres symptômes graves. Il se joignoit à cela un gonflement œdémateux des pieds & des mains, & le malade ne pouvoit rester couché dans son lit, & ne rendoit pas plus d'une demi-pinte d'urine dans 24 heures. M. Simons ne pouvant se procurer de la plante fraîche, se contenta d'augmenter la dose ordinaire, & de faire bouillir trois onces de la plante desséchée dans trois quarts de pinte d'eau réduite à une demi-pinte. Il fit prendre quatre cuillerées ordinaires de cette décoction à dix heures du matin, & le malade déja avant midi avoit évacué trois quarts de pinte d'urine; à midi il en prit encore deux cuillerées. Il procéda de même les deux jours suivans. Le quatrième jour cette décoction excita des nausées & des vomissemens; mais ces effets ne furent ni violens, ni de longue durée.

Le soir de ce dernier jour, temps auquel M. Simons a rendu compte de son observation, il remarqua que le malade, depuis sa dernière dose, avoit évacué quatre pintes & demie d'urine. Le gonflement des mains avoit presqu'entièrement disparu, & celui des jambes & des pieds avoit fort diminué; mais les autres symptômes persistoient encore. Quoiqu'il en soit, cette observation montre que la digitale est un puissant diurétique. Il est à desirer qu'on s'assure encore davantage de son efficacité par des nouvelles tentatives, sur-tout dans l'hydrothorax, qui est une maladie si funeste.

LIVRES NOUVEAUX.

Essai *analytique sur l'air pur & les différentes espèces d'air, par M.* de la Metherie, *doct. en médecine.* in-8°. A Paris, rue & hôtel Serpente.

Les découvertes modernes ont fait connoître un si grand nombre de substances aériformes, qu'on a dû nécessairement chercher à les rapporter à des classes générales. M. de la Metherie offre aujourd'hui, sous le titre modeste d'essai, le résultat d'un grand nombre d'expériences sur cet objet. Il a senti combien il en faut encore pour amener ses assertions à une évidence complette; peut-être que dans la chymie les derniers pas que l'esprit humain aura à faite, seront de fixer avec précision les vrais principes des substances composées, & de parvenir sur ce point à une analyse exacte.

Quoi qu'il en soit de cette époque plus ou moins reculée, l'auteur, dans l'état actuel de nos connoissances, s'est proposé d'établir une théorie générale de différentes espèces d'air. Il en fait deux grandes classes; l'une comprend les airs proprement dits, ou airs permanens, tels que l'air pur, l'air inflammable, l'air fixe, l'air phlogistiqué, l'air nitreux, l'air hépatique; l'autre renferme les airs non permanens, tels que l'air acide marin, l'air acide vitriolique, l'air acide nitreux, l'air acide spathique, l'air acide végétal, l'air acide animal, l'air alkalin, &c. Ces

dernières espèces d'air ou de fluides aériformes ne paroissent à l'auteur que différens fluides passés à l'état de vapeurs par le moyen de la chaleur, & qui, par le contact avec l'eau, s'y condensent, & en sont dissous très-promptement.

L'eau au contraire ne sauroit opérer l'entière dissolution des airs proprement dits; & si elle en absorbe une certaine portion, on peut les faire reparoître à l'aide de l'ébullition ou de la machine pneumatique. L'auteur regarde ce qu'on appelle l'air pur comme une des substances élémentaires & primordiales. Cet air pur a la plus grande affinité avec la matière du feu ou de la lumière. Ces principes, suivant M. de la Metherie, se combinent facilement; c'est dans le jeu de ces combinaisons qu'il croit voir la formation des différentes espèces d'air: s'il est uni avec une certaine portion du principe du feu ou de la lumière, il forme le principe de la chaleur qui s'offre sous deux états ou sous celui de chaleur libre, ou bien de chaleur combinée, comme dans les chaux terreuses ou métalliques.

Ce même air pur combiné avec une plus grande quantité du principe du feu forme l'air inflammable que l'auteur croit être le vrai phlogistique de Stahl. Le même air élémentaire combiné avec le principe de la chaleur forme l'air fixe; & si on le combine avec l'air inflammable, il forme l'air phlogistiqué: enfin l'air pur combiné avec trois quarts d'air phlogistiqué forme, selon l'auteur, l'air atmosphérique, qui contient d'ailleurs de l'eau & d'autres corps hétérogènes. L'auteur continue de même de parcourir les élémens des acides minéraux, végétaux ou animaux, des alkalis, des chaux métalliques, &c. Il faut en voir les preuves dans l'ouvrage lui-même, qui offre partout de nouvelles vues à suivre, & un grand nombre de faits rapprochés avec sagacité.

LIVRES ÉTRANGERS

Il vient de paroître à Knnigsberg, chez Hartung, *D. Christo Frid. Esners, medicinisch garichtige bibliotheck, &c.* c'est-à-dire, Bibliothèque de médecine légale, premier volume, première partie, contenant, 1°. Description de tout le corps humain, par Mayer. 2°. Tables anatomiques. 3°. Leçons sur la médecine légale, par Haller. 4°. Pys, mémoires & observations concernant la médecine légale. 5°. Buc'hoz, additions à la médecine légale & à la police médicinale. 6°. Schevf, trésor de la police médicinale. 7°. Humznusky, observations medico-chirurgicales faites pendant ses voyages, spécialement sur les hôpitaux. 8°. Élémens de médecine & de chirurgie légale, par M. Plenck. Les quatre articles suivans, qui terminent cette partie, sont de Metzger 9°. Observations de médecine légale. 10°. Ecrits sur divers sujets. 11°. Observation sur une rupture du rein. 12°. Sur le poumon droit respirant, avant le poumon gauche.

LIVRES LATINS SOUS PRESSE.

I. *Choix de dissertations de Jena, par le célèbre M. Gruner, 3 vol. in-4°.* A Heidelberg, chez les frères Phahled.

II. *Traité des fièvres, par Stack.* A Offenbach, chez Weiss & Brede, *in-8°.*

III. *Observations de botanique, par A. Redzins.*

IV. *Fascicules.* A Léipsick. *in-folio*, avec figures.

AUTRES NOUVEAUX, PUBLIÉS EN 1784.

Institutions physiologiques & pathologiques de L. M. A. Caldavius, *mises au jour par E. Sandifort.* A Leyde, chez Luchtmanns. *in-8°.* Livre digne d'éloges.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Inſtitutions de médecine-pratique, traduites ſur la quatrième & dernière édition de l'ouvrage Anglois de M. Cullen, *profeſſeur de médecine pratique dans l'univerſité d'Edimbourg, des Sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, premier méd. du Roi pour la Corſe, par M.* Pinel, *doct. en méd.* A Paris, chez Pierre J. Duplain, libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, & à Verſailles, chez André, rue du Vieux Verſailles, 1785. 2 vol. *in*-8°. Prix, 12 liv. rel.

Premier extrait.

« M. Cullen, dit le traducteur dans ſa préface, jouit depuis long-temps d'un nom célèbre en Angleterre: il a d'ailleurs le mérite rare de joindre à une expérience de quarante années une raiſon ſaine & une érudition choiſie. Il a ſoumis à un examen réfléchi, divers auteurs claſſiques de médecine, & il croit qu'on touche à une époque où les expériences modernes ſur les fonctions du ſyſtême nerveux rendent néceſſaire un changement notable dans les aphoriſmes de Boerhaave. L'art de guérir eſt à cet égard dans le cas des autres ſciences naturelles, qui, à certaines époques, ont beſoin de réforme & d'être réunies dans un nouveau corps de doctrine.

» La culture de la noſologie a communiqué à M. Cullen un eſprit d'ordre & de méthode qui fait un de ſes caractères diſtinctifs. Ses principes ſont conçus & développés avec netteté; on y trouve une hiſtoire fidelle & exacte des maladies, ſuivant la coexiſtence & la ſucceſſion des ſymptômes; les reſſources, ainſi que les bornes de notre art, y ſont expoſées avec une candeur ingénue. C'eſt ſur des faits conſtatés le plus ſouvent par l'expérience propre de l'auteur que ſont fondées les méthodes du traitement. Une pratique ſaine s'y fait remarquer par l'attention conſtante d'inſiſter ſur le régime, ſur le mouvement & le repos, ainſi que ſur les autres ſecours que l'hygiène peut ſuggérer ».

M. Pinel, dans ſa Préface, a cru devoir éviter le reproche qu'on fait à juſte titre aux traducteurs, de donner dans des éloges outrés, & d'éviter de faire des remarques critiques ſur l'ouvrage qu'ils ont entrepris de faire connoître; il expoſe avec liberté ſon opinion ſur les cauſes prochaines que M. Cullen aſſigne aux maladies, & combat la prévention que le même auteur annonce dans ſa Préface contre la doctrine de Stahl & les dogmes de la médecine expectante. Le traducteur a ſoin de remarquer que les différentes ſectes qui ont régné dans les écoles, ne prouvent pas, comme le dit Pline, que cette ſcience n'eſt qu'un cercle perpétuel de variations & de viciſſitudes. « Il eſt vrai, ajoute-t-il, que la théorie de la médecine a été défigurée par l'alliage des opinions dominantes de certains ſiècles; qu'elle a été obſcurcie d'une nuée de compilations & de commentaires, & hériſſée de formules

» de pharmacie ; mais la secte rigide des » observateurs s'est toujours maintenue » depuis Hippocrate dans sa pureté ori- » ginaire ». Il en est donc ici comme des autres sciences naturelles.

Le traducteur, après avoir exposé la doctrine générale de M. Cullen sur les fièvres & l'inflammation, continue de donner une idée de l'ouvrage entier. « La » goutte, poursuit-il, fait sans cesse ac- » cuser d'impuissance l'art de guérir, & » c'est sans doute à juste titre quand on » ne met sa confiance que dans les mé- » dicamens. On se forme une autre idée » de cette maladie chronique dans l'ou- » vrage de M. Cullen. On y trouve les » distinctions les mieux caractérisées de » la goutte régulière d'avec les autres » variétés, & les principes les plus judi- » cieux sur la conduite générale du trai- » tement. Le même auteur discute avec » soin si la fièvre scarlatine & l'esquinan- » cie maligne ont une différence essen- » tielle (1). La doctrine des hémorragies » actives est embrassée dans toute son » étendue ; il en considère les phéno- » mènes suivant les périodes de l'âge ; » & ne s'étayant que sur des faits ob- » servés, il évite avec autant de soin des » moyens curatifs déplacés que l'espèce » de superstition de l'école Stahlienne, » qui fait respecter sur ce point jusqu'aux » écarts de la nature ». C'est de cette ma- nière que M. Pinel continue de don- ner une idée générale de tout l'ou- vrage. Nous ne pouvons encore mieux faire que de rendre ses propres paroles pour exposer le plan qu'il a suivi dans sa traduction.

« L'ouvrage de M. Cullen est donc » loin de n'offrir qu'une compilation ; » il présente plusieurs points de doctrine » nouveaux, & il inspire toujours une » noble liberté de penser..... On doit » peut-être regretter que l'habitude de » donner des leçons publiques rende son » style un peu prolixe, & qu'en faisant » à d'autres égards la critique sévère de » Boerhaave, il n'ait point imité son » admirable précision & son nerveux la- » conisme.

» J'ai cru, poursuit le traducteur, ne » devois ajouter au texte ni notes, ni » commentaire, puisqu'il ne manque » d'ailleurs rien à l'ouvrage du côté de » la méthode & de la clarté. La méde- » cine n'est que trop surchargée de ces » productions en sous-ordre, & il est » temps qu'on se conforme à la méthode » qu'on suit dans ce siècle éclairé à l'égard » des autres sciences ».

L'importance de l'ouvrage de M. Cullen se fait déja reconnoître à la simple lecture de sa Préface ; on y voit par-tout le caractère d'un esprit réfléchi qui, partagé entre la pratique & des études solides, a médité profondément les principes de son art, & ne s'est déterminé à donner ses écrits au public qu'après les avoir amenés à ce point de maturité qui peut seul en assurer le succès ; il jette un coup-d'œil rapide sur les systêmes anciens de médecine qui ont regné dans les écoles, & il s'arrête sur les trois auteurs modernes dont les ouvrages classiques ont formé autant de sectes séparées seulement entr'elles par leurs principes de théorie.

M. Cullen examine séparément les points fondamentaux de doctrine des trois auteurs célèbres dont je viens de parler, Sthal, Hoffman, Boerhaave : son injuste prévention contre le premier, & la préférence qu'il donne au second, n'empêchent point qu'il ne fasse des remarques très judicieuses ; sa critique des principes de Boerhaave ne lui fait point dissimuler les grandes qualités de cet homme célèbre ; il attribue moins l'imperfection de sa théorie au caractère de son esprit, très-heureusement né pour les sciences, qu'à l'influence même des opinions dominantes de son siècle, & au défaut des connoissances qui ont résulté des expériences & des observations des modernes. Nous touchons donc à une époque où les principes théoriques de l'art de guérir ont besoin d'une réforme. On verra dans d'autres numéros avec quel succès M. Cullen a rempli cet objet.

Expériences sur les cidres, les poirés & les bières, sur les falsifications de ces boissons, sur les différens moyens de les découvrir, &c. présentées & lues à l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, &c. par M. Hardy, doct. agrégé au Collège royal de médecine de Rouen, professeur royal de chymie, &c. Brochure in 4°, de 96 pages.

On connoît les expériences qui ont été

(1) On sent quel avantage porte, dans cette discussion, un médecin qui a vu six ou sept épidémie d'esquinancies malignes.

faites par M. Mesaize, & qui ont donné lieu à une sentence du siege de police du bailliage de Rouen, contre le sieur Jean Panuet, marchand de cidre. Rien ne fait mieux sentir de quelle importance sont l'exactitude & la rigueur des procédés chymiques que les circonstances délicates où on se trouve alors, de faire condamner un innocent ou d'exposer tout un public à une boisson mal saine & nuisible. M. Hardy, animé d'un noble zèle, a cru devoir reprendre le même travail, lui donner plus d'étendue, & faire des expériences plus décisives, ou rectifier celles qu'on lit dans le dernier procès-verbal des apothicaires, du mois d'avril dernier.

L'auteur de ce mémoire fait connoître d'abord les diverses sources des différences sans nombre que présentent les cidres, tant dans les progrès de leur fermentation, de leur clarification, &c. que par rapport à leurs couleurs, leurs saveurs, leurs forces, &c. Il remarque que l'usage général du poiré & du cidre en Normandie ne remonte guère au-delà de la fin du quinzième siècle. L'art d'accélérer la fermentation & la clarification des cidres avec de la craie, pratiquée depuis longtemps en Normandie, a été examiné par l'auteur, ainsi que le procédé de saupoudrer chaque lit de marc avec une poignée des cendres du pommier, & il observe que la portion des cendres que la combustion a portée à l'état de chaux se remet bientôt dans l'état d'une terre calcaire simple par sa combinaison avec le gas méphitique qui se développe pendant la fermentation. Mais il ajoute que la terre calcaire dans tous les cas ne peut être tenue en dissolution dans nos boissons que par sa combinaison avec un acide, & que par conséquent on ne peut découvrir cette terre que dans des boissons qui auroient paré ou passé à l'aigre sur des marcs qui la contenoient, ou dans celles dont on auroit saturé l'acide par son moyen.

Le résultat d'un grand nombre d'expériences que l'auteur rapporte, est que l'addition de la craie, même à des doses considérables, ne peut rien fournir aux cidres nouvellement fermentés, & qu'on peut en continuer l'usage; que la craie est entiérement rejettée, soit par la bonde, soit dans la lie; que la craie devient soluble dans les cidres aigres ou parés, parce que l'acide de ces cidres peut s'y unir, & former avec elle un sel acéteux calcaire qui disparoît dans la liqueur; qu'il seroit donc convenable d'avertir les fabricans des cidres de ne point laisser vieillir & durcir ces boissons sur des mares qui contiennent cette substance terreuse; que ce qu'on dit de la craie doit être aussi entendu de la cendre de pommier; que les alkalis fixes ordinaires & l'alkali volatil caustique fournissent quelquefois des dépôts dans les cidres purs; souvent dans les poirés & presque toujours dans les bières; que les acides, excepté celui du sucre, ne font point déposer les cidres, les poirés & les bières purs; l'acide vitriolique à grande dose coagule cependant quelquefois une portion de la substance même du jus de pommes fermenté lorsque la fermentation n'est pas complette.

L'auteur rectifie ce qui est dit dans le procès-verbal de M. Mesaize, qui avance que les précipités muqueux se reconnoissent à leur indissolubilité dans le vinaigre. M. Hardy fait voir au contraire que les solutions alkalines ajoutées aux dissolutions du corps muqueux, au jus de pommes clarifié, aux cidres purs aigres, ou corrigés par le syrop, ou coupés avec du cidre nouveau non fermenté, forment sur-le-champ des dépôts, & que tous ces dépôts sont susceptibles de disparoître à la manière des terres calcaires par l'addition d'un acide. On les reproduit à volonté en versant une nouvelle dose d'alkali. Ces dépôts sont donc tous illusoires. L'apparition de cette zone qui se montre dans les cidres, les bières, les syrops délayés, & lorsque les alkalis agissent dessus, n'est pas une preuve suffisante de la présence d'un sel acéteux calcaire. L'auteur fait donc la distinction fondamentale des précipités obtenus par les alkalis, en *muqueux* & *terreux*, distinction, ajoute-t-il, qui sauve maintenant la fortune & l'honneur de tant de citoyens.

Il s'agissoit de donner un caractère certain pour reconnoître la présence de la craie dont les fabricans peuvent quelquefois se servir pour masquer & corriger l'aigreur de leurs cidres. M. Hardy propose l'acide vitriolique, qui, versé à dose convenable sur ces boissons altérées, s'empare de la terre calcaire & forme la sélénite qu'on sait être très peu soluble dans l'eau, & qui, après quelque temps, crystallise au fond & sur les pa-

rois du vase. L'alkali volatil concret est aussi un excellent réactif, puisqu'il n'a donné aucun précipité dans les cidres & les bières purs, & qu'il décompose au contraire le sel acéteux calcaire, & donne lieu sur-le champ à un précipité simple & sans mélange de la matière muqueuse.

On sait maintenant que l'alkali existe tout formé dans les végétaux, & que la digestion des acides sur les matières végétales & leur incinération, donnent les mêmes quantités d'alkali fixe. Que doit-on donc penser, dit M. Hardy, des essais rendus publics dans le procès-verbal des apothicaires, dans lesquels on conclut qu'une espèce de cidre contient une grande quantité d'alkali des cendres, addition prouvée par l'immense quantité de crystaux de nitre que ce cidre a fournis, en y versant de l'acide nitreux, à la première & seconde crystallisation, ainsi que dans l'eau mère. M. Hardy au contraire maintient que l'alkali fixe est un des principes constituans des cidres & des poirés purs, soit que cet alkali soit libre, soit qu'il soit engagé dans quelque base; que l'incinération des extraits des cidres & des poirés ne produit point l'alkali fixe qu'on trouve dans leurs cendres; que la crystallisation du sel de nitre dans les extraits des cidres par l'addition de l'acide nitreux, démontre la présence d'un alkali, mais qu'on n'en peut point déduire que cet alkali est étranger à la composition naturelle de la boisson. L'auteur finit son intéressant mémoire par les moyens connus qui servent à faire découvrir qu'on a employé la céruse, la litharge & le minium pour adoucir nos boissons ordinaires.

NOUVELLES MÉDICALES

ÉTRANGERES DE DIVERS ENDROITS.

1°. Some *considerations on the different ways*, &c. c'est-à-dire, Considérations sur les différentes méthodes d'éloigner l'air stagnant & infect, avec les moyens qu'il faut adopter, par Thomas Dae, chirurgien. On y a joint un supplément contenant quelques expériences sur les ventilateurs qui conviennent dans les lieux étroits, & sur la manière d'empêcher les cheminées de fumer. A Londres, chez Wilckie, 1784.

2°. *Salivation exploded*, &c. c'est-à-dite, La salivation expulsée, ou essai pratique sur la maladie vénérienne, où l'on démontre pleinement l'inefficacité de la salivation, & où l'on recommande un nouveau traitement approuvé, avec quelques cas remarquables, dans lesquels la maladie qui avoit résisté à trois, quatre ou cinq salivations, a été guérie par cette méthode sûre & facile, que l'on décrit particulièrement. On y a joint une dissertation sur le virus & les maladies vénériennes; dans laquelle sont décrits les meilleurs remèdes, & les préservatifs les plus efficaces qu'on puisse leur opposer, par C. Swift, chirurgien. Nouvelle édition. A Londres, chez Bladon, 1785.

3°. *Joann Herm*, &c Ce recueil renferme des traductions & des extraits tirés de divers ouvrages très-utiles. Ce volume offre, 1°. Recherches sur la doctrine des esprits animaux, par Antoine Michetitz, docteur en médecine & professeur à Prague; 2°. Disquisitions physiologiques sur la cause de l'impulsion, par le même; 3°. Extraits des écrits de P. Mayer, contenant l'apologie de la perfection entière du corps humain contre différentes objections; 4°. Deux discours académiques de P. Gaubius, de l'empire des médecins sur l'esprit, avec le discours de Kaau Boerhaave, sur ce qui convient essentiellement aux médecins.

Le dessein de l'auteur de cette compilation choisie est louable, & doit faire desirer d'en voir bientôt la continuation.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Traité de l'hydrocèle, cure radicale de cette maladie, & traitement de plusieurs autres qui attaquent les parties de la génération de l'homme, par M. Imbert de Lonnes, *premier chirurgien de S. A. S. Mgr le* Duc de Chartres, & *chirurgien-major de la Cavalerie françoise & étrangère*. A Paris, chez Pierre Duplain, libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, 1785. *in*-8°. de 500 pages. Prix 6 liv.

Premier extrait.

L'Auteur de cet ouvrage s'est proposé de rectifier certaines opinions de pathologie qu'on a sur la formation de l'hydrocèle, de donner une idée générale des diverses méthodes employées jusqu'à ce jour pour obtenir une cure palliative, & enfin de faire connoître une cure radicale qu'il a toujours pratiquée avec succès, & dont il expose des témoignages authentiques.

Il pense que l'hydrocèle tire le plus communément sa source des pores exhalans de la tunique albuginée lorsque les pores inhalans de cette tunique sont troublés dans leur fonction, & il croit que la tunique vaginale doit n'entrer pour rien dans l'hydrocèle qui vient de cause externe, & qu'elle a peu de part à l'hydrocèle de cause interne : d'où il conclut que l'excision partielle de la tunique vaginale suffit, & qu'il faut en outre, pour la guérison, que la tunique albuginée éprouve une suppuration dans toute sa surface.

On aime à voir, dès le commencement de l'ouvrage, les différentes gradations par lesquelles l'Auteur s'est élevé pour amener sa méthode au point où il l'a fait parvenir dans la suite; il seroit à desirer que ceux qui traitent des objets particuliers eussent soin de tracer ainsi la marche progressive qui les a conduits à quelque découverte utile. Cette ingénuité prévient toujours en faveur de l'auteur, épargne de vaines tentatives pour les autres, & tend toujours à procurer une instruction solide. C'est ainsi que M. Imbert s'est assuré qu'il ne faut pas enlever le lambeau ovale des tégumens du scrotum comme le recommande Douglas, & qu'il suffit de faire une incision comme dans l'opération du bubonocèle. Il ajoute aussi que l'exfoliation du testicule ne doit pas seulement avoir lieu pour que la tunique albuginée puisse contracter des adhérences avec le dedans du kiste, mais que cette exfoliation devient en outre nécessaire pour changer la surface de cette tunique dont les pores malades laissent échapper la matiere de l'hydrocèle.

M. Imbert, en exposant les procédés qu'ont suivis les plus grands maîtres dans la cure de l'hydrocèle, les réduit à six principaux, à l'incision, à l'excision du sac, à la cautérisation, l'usage du séton, celui de la tente & les injections. Les accidens fâcheux, ajoute-t-il, qu'on a vu suivre l'emploi de ces différens moyens, prouvent de reste qu'on est peu avancé dans le traitement de l'hydrocèle. Pour ne

laisser rien à desirer sur ces différens objets, l'auteur entre dans des détails particuliers, en y joignant des remarques critiques, & rapporte même le texte des ouvrages rares ou peu connus qui ont été écrits sur cette matière, ensorte qu'on peut regarder son traité de l'hydrocèle comme l'un des plus complets dans ce genre. Nous exposerons dans un autre n°. sa méthode, qui mérite d'autant plus d'être connue, qu'elle est fondée sur un grand nombre de faits constatés.

Observations on the history of a cancerous affection on the breast treated by electricity, c'est-à-dire, Observations sur le traitement par l'électricité d'une affection cancéreuse des mammelles. *Medical cases, &c. by Andrew Duncan, M. D. Edimburgh.*

Il étoit survenu, à la suite d'un accouchement, une tumeur à la mammelle gauche; la suppuration avoit d'abord eu lieu; puis, après une intermission de huit années, la cicatrice se rouvrit, & la plaie suppura encore environ six semaines. Elle se ferma de nouveau, & quinze jours après il se forma une tumeur dure & d'un volume considérable, avec gonflement des glandes axillaires; elle étoit accompagnée de douleur & d'autres affections [illegible] alors soixante-deux ans, & il y en avoit déja sept que ses menstrues avoient cessé. M. Duncan prescrivit une simple onction d'huile camphrée à l'heure du sommeil sur la partie affectée, & voulut faire l'essai de l'électricité; on se contenta d'abord de trois commotions électriques deux fois par semaine, *ad gradum tertium* (1), & en sorte que le fluide électrique fût dirigé à travers la tumeur. Dix neuf jours après il parut que la douleur de la mammelle avoit un peu diminué, ainsi que le gonflement; mais la base de la tumeur paroissoit plus étendue; on prescrivit alors dix chocs électriques au même degré, & répétés trois fois par semaine, en continuant d'user d'huile camphrée comme auparavant. Douze jours après la malade jugea que le gonflement de la poitrine continuoit à diminuer. L'usage de l'électricité fut continué, en donnant trois fois la semaine quinze chocs électriques, *ad gradum quartum*. Mais cinq jours après la dernière application, la mammelle fut plus douloureuse, & il se forma près du mammelon une légère excoriation, d'où il s'écouloit une petite quantité de matière. On fit un liniment avec un peu de cérat, & on continua l'électricité, mais en se bornant seulement à dix chocs électriques. Huit jours après, l'ulcération de la mammelle fut plus considérable, ainsi que l'écoulement: Le gonflement parut diminuer, mais la malade attribua à l'électricité l'augmentation de sa douleur; on eut alors recours seulement à l'extrait de ciguë, à cause de la répugnance que la malade témoigna de persister dans le traitement électrique; mais M. Duncan se borne à considérer les effets de ce dernier.

Ce médecin avoit d'abord conseillé l'amputation de la tumeur; mais la malade ne voulut point y consentir, & c'est alors qu'on se détermina à essayer si l'électricité pourroit produire quelque changement salutaire. On avoit été encouragé par un cas favorable de la même espèce, rapporté par M. Eason, chirurgien d'armée. M. Duncan se proposoit de continuer long-temps l'usage de ce remède à l'égard de la malade dont nous parlons, & on vient de voir les raisons qui l'ont fait interrompre.

Il avoue ingénument qu'il doute s'il étoit à propos d'augmenter le nombre & la force des commotions électriques, puisqu'il s'en est suivi des douleurs plus vives, & un état d'ulcération dans la partie. Cependant il paroît que cet essai ne le décourage pas, & qu'il se propose d'en faire de nouveaux quand l'occasion s'en présentera, puisque, selon lui, le cas présent annonce que l'électricité est un puissant remède pour rétablir la circulation à travers les parties affectées.

Nous communiquons cette observation, quoique peu décisive en faveur de l'électricité, pour faire connoître combien pour le progrès de l'art, il importe de joindre l'exactitude dans l'exposition des circonstances avec cette candeur ingénue qui s'en tient scrupuleusement au résultat des faits. Combien d'observations restent vagues & indéterminées par le défaut de ce caractère!

(1) A Edimbourg on fixe le degré de l'électricité avec l'électromètre, pour pouvoir l'augmenter dans le progrès du traitement.

Additions de M. l'Abbé Spallanzani à différentes dissertations sur la digestion, publiées dans le journal de physique.

On connoît la sagacité de cet habile phisiologiste, & le soin qu'il a de porter dans ses recherches toute l'exactitude & la justesse de la physique expérimentale : on lui doit un grand nombre de découvertes sur la nature des êtres organisés, & ce qui est encore non moins précieux, sa marche mérite de servir de modèle.

Cet auteur avoit fait voir précédemment que la digestion dans les poules & les canards ne dépendoit point de pierres ou d'autres corps durs qu'ils ont dans le ventricule; il a fait des expériences analogues sur les pigeons, & a observé qu'en faisant entrer dans leur ventricule de ces petits grenats que les femmes portent à leur col, ils ne digeroient pas mieux les alimens que ceux qui n'en avoient point avalés.

M. Spallanzani avoit aussi avancé autrefois, sans le prouver, que le gésier des gallinacées étoit incapable de digérer les alimens : il a fait en dernier lieu des expériences qui le confirment Il a fait long-temps séjourner dans le gésier de quelque poule ou de quelque canard, des tubes percés de trous & remplis de mie de pain mâchée; il les a visités quelque temps après, & a trouvé que le pain des petits tubes étoit pénétré des sucs de l'œsophage ou du gésier, mais qu'il n'étoit jamais digéré. D'autres expériences lui ont confirmé que c'est proprement dans l'estomac que se fait la digestion.

Le même auteur a fait aussi des expériences décisives pour prouver l'activité du suc gastrique & sa vertu antiseptique. Il a trouvé, par exemple, que de la viande mise dans du suc gastrique de la corneille fut dissoute en partie sans se corrompre pendant que d'autres morceaux de la même viande, mise dans des décoctions de kinkina, ou de fleurs de camomille ou de myrrhe, sentoient fort mauvais, toutes les circonstances de ces expériences étant d'ailleurs les mêmes.

Des poissons de mer ont été soumis aussi à des expériences. L'auteur fit passer dans le ventricule de ces nouveaux poissons des tubes pleins de différentes viandes. Ces tubes étoient percés de trous pour laisser passer le suc gastrique : ces poissons ont été conservés vivans dans de l'eau de mer, & on a trouvé toujours la chair dissoute par la seule action des sucs gastriques. On doit remarquer que la plus part de ces poissons d'eau salée avoient un estomac musculeux, mais dont l'action, dans le cas présent, ne peut être supposée que nulle sur la viande par la résistance des tubes.

M. Spallanzani va encore plus loin, & prouve que par la puissance du suc gastrique, la digestion peut s'opérer même après la mort dans les animaux, les quadrupèdes & les poissons. Il a répété ses expériences sur des poissons de la Méditerranée après leur mort, & il a trouvé la chair plus ou moins dissoute dans l'estomac. La dissolution paroissoit plus avancée vers le pylore. Il a rendu encore cette vérité plus évidente par le fait suivant. Un lapin qui étoit à jeun depuis 18 heures fut tué, & aussi-tôt après on fit entrer dans son estomac une once & demie de pain mouillé. M. Spallanzani ouvrit le lapin 16 heures après, & il trouva que le pain dans l'estomac n'étoit plus dans son état naturel, mais qu'il étoit devenu une bouillie visqueuse qui avoit perdu le tiers de son poids. A l'origine du duodenum on voyoit le tiers de ce pain converti en chyle.

Remarques sur l'usage des boissons à la glace.

Un instinct naturel fait rechercher en Été les boissons froides & une certaine volupté en accompagne l'usage. Le suc des fruits délayé dans l'eau & mêlé avec du sucre, la rend encore plus agréable & plus saine : mais de même que l'acidité qu'on lui communique doit avoir un terme, le froid artificiel qu'on lui fait contracter ne devroit-il pas être resserré dans certaines bornes? Qu'on se rappelle que du terme de la glace à celui de la chaleur naturelle de l'homme, il y a au thermomètre de Réaumur 32 degrés de différence.

Il est vrai que l'habitude des boissons à la glace peut rendre nuls en apparence leurs effets nuisibles, & même en faire un besoin; mais ne peut-on point en dire autant des liqueurs spiritueuses, dont l'abus devient si funeste à l'homme? Que gagne-t-on en usant ainsi ses organes par des sensations violentes & outrées? On détruit bientôt le principe de tous les plaisirs, & on tombe dans la satiété. D'ailleurs, certaines dispositions particulières, la vieillesse, une santé délicate

l'agitation produite par quelque exercice du corps doivent sur-tout faire redouter ce genre de boissons.

Les huitres glacées forment un mets recherché dans le Nord; cependant les accidens qui en surviennent ne sont pas rares. Un homme à Upsal en mangea quinze avec avidité, & bientôt il fut attaqué d'une colique qui, dans trois jours, devint mortelle (1). Une femme, après en avoir mangé vingt-cinq, éprouva bientôt un dégoût pour toute sorte d'alimens, & trois jours après elle fut agitée de frissons violens, suivis d'une fièvre du plus mauvais caractère. On sent donc tout le danger de recevoir dans l'estomac une substance aussi froide. Les glaces dont on fait parmi nous usage en Été, ont l'avantage de se fondre dans la bouche, & loin de les condamner, on doit les regarder comme un aliment qui produit une douce fraîcheur, & qui a même des qualités toniques. Quel moyen plus puissant de sortir de cet excès de langueur & d'abattement, où fait tomber la chaleur dans des climats brûlans, tels que l'Italie & l'Espagne?

Suite des NOUVELLES MÉDICALES ÉTRANGERES DE DIVERS ENDROITS.

4°. ENTOMOLOGIE à l'usage des Ecoles, *par laquelle* J. A. Benigne Bergstraesser *invite les étudians à se rendre au Lycée le 2 avril prochain*. En allemand. A Hanovre, de l'imprimerie de Wolfius, 1784. *in*-8°. de 64 pages.

On doit louer le but de M. Bergstraesser, qui est de rendre l'histoire des insectes agréables aux jeunes gens. Il ne recherche pas seulement la nature de ces petits animaux, mais il rend encore raison en détail de chacune de leurs parties. Nous avons été particuliérement content de l'article qui a pour titre, *Pliniana*, où se trouve savamment expliqué tout ce que Pline a dit sur l'insectologie.

(1) Aman. Acad. vol. VII.

LIVRES ÉTRANGERS
NOUVEAUX PUBLIÉS EN 1784.

LITTÉRATURE Danoise pour l'histoire naturelle, par M. T. BRUNNICH A Copenhague, & à Leipsick, chez Pelt, *in*-8°. On y trouve, 1°. les progrès de l'histoire naturelle en Dannemarck & en Norvège; 2°. la bibliothèque nationale des mémoires & écrits qui traitent de la nature.

L'EXCELLENT Médecin Magistrat, par D. LEWSKY. A Gottingue, chez Dieterich, *in*-8°.

CONSIDÉRATION générale des fougères. A Erlang, chez Palm, *in*-4°. Cet opuscule est de Ch. Christ. Gmelin.

DE la conception abdominale, par GUILLAUME JOSEPH. A Gottingue, chez Dieterich. *in*-4°.

DEUX Opuscules médico-littéraires. in-8°.

DES Collyres des anciens, & de leurs différences, par J. H. JUGLER A Léipsick, chez le libraire des érudits. *in* 8°.

D[illegible] exanthémateuses, avec l'histoire de la rougeole épidémique qui a regné en 1783, par A L B. KELLER. A Erlang, chez Palm. *in* 8°.

MÉMOIRE sur les nerfs du bras, par J. J. KLINT. A Gottingue, chez la veuve Vanderhoeck. Grand *in*-4°.

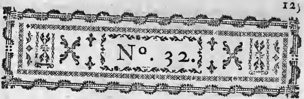
DE la vertu médicinale de l'alun. A Gotting. chez Dieterich. *in*-4°. C'est une excellente dissertation composée par le docteur Lind.

OBSERVATION sur la structure des vaisseaux du placenta, &c.

Ces ouvrages sont écrits en latin ou en allemand.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines réguliérement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Anecdotes historiques, littéraires & critiques sur la médecine, la chirurgie & la pharmacie. 2 *vol.* A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Boucher, libraire, quai de Gêvre, à la Prudence. 1785.

Le choix du sujet est heureux, & nul autre peut-être n'offre plus de matière à un recueil amusant. On sait combien la gaieté françoise s'est exercée sur la médecine. Nos livres philosophiques, nos romans & nos comédies, ainsi que nos entretiens sérieux ou légers, sont semés de traits de plaisanterie de ce genre. Il semble qu'on ne puisse rien entendre sur cette profession grave, qu'un souris malin ou quelque bon mot ne suive de près. Les médecins ont fini pat se prêter eux-mêmes au goût national; & à moins que le danger ne soit imminent, nulle affaire en France n'est traitée plus gaiement que celle de la vie.

L'Auteur du recueil que nous annonçons a puisé en outre dans l'antiquité, & s'est arrêté souvent sur des anecdotes qui peuvent être instructives; on en peut juger par le fait suivant, qui retrace la sagesse des anciens médecins Egyptiens, & leur discernement dans la cure de la mélancolie.

Il y avoit aux deux extrémités de l'Egypte des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques accouroient de tous les lieux voisins. Là des poëtes rusés, profitant de la crédulité de ces tristes malades, associoient des moyens naturels aux prétendus miracles de leurs divinités impuissantes. C'étoient des jeux, des exercices récréatifs de toute espèce, auxquels les malades étoient religieusement assujettis. C'étoient des peintures voluptueuses, des images séduisantes qu'on exposoit à leurs yeux. C'étoient des chants agréables, des sons mélodieux dont on charmoit leurs oreilles. Des jardins fleuris, des bosquets ornés leur offroient des promenades amusantes & des parfums délicieux; enfin tous les momens étoient consacrés à quelque scène divertissante & à des plaisirs variés, mêlés de cérémonies hiéroglyphiques. Un régime assorti & scrupuleusement observé venoit à l'appui de ce traitement si méthodique, & produisoit le plus souvent la guérison.

Nous rapporterons encore quelques anecdotes tirées du même ouvrage. Le comte de Bussy étant un jour entré aux Petites-Maisons, trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fort que les autres; il lui demanda quelle étoit la folie de la plupart des gens qui étoient là. Ma foi, Monsieur, lui répondit cet homme, c'est bien peu de chose. On nous fait passer pour fous, parce que nous sommes misérables: si nous étions des gens de qualité on diroit que nous avons des vapeurs, & on nous laisseroit courir les rues.

Un homme de la Cour étoit soupçonné d'être impuissant, quoiqu'il ne laissât échapper aucune occasion de s'en défendre. Il rencontra Benserade qui l'avoit souvent raillé à ce sujet. Eh bien! Monsieur, lui dit-il en l'abordant, malgré toutes vos mauvaises plaisanteries, ma

femme est pourtant accouchée hier d'un gros garçon. Eh! Monsieur, repliqua Benserade, personne n'a jamais douté de Madame votre femme.

M. Bossu dit, dans ses *Nouveaux voyages de l'Amérique septentrionale*, avoir été témoin d'une cure de la goutte. Un Européen avoit environ depuis six semaines une violente attaque de goutte au pied droit. Il résolut de se mettre entre les mains d'un fameux jongleur de la nation des Sauvages, appellée Toncka, qui le traita de la manière suivante. Il fit bouillir dans une chaudière toute sorte de simples, des feuilles de laurier rouge & blanc, du baume, de la citronelle, des racines de bois de sassafras, avec des branches de pin & de cirier, arbrisseau de la Caroline méridionale. Ce Sauvage médecin plaça ensuite la chaudière sous une espèce de dôme fait avec des cerceaux, sur lesquels il étendit une peau de cerf passée pour concentrer la fumée des racines & des herbes odoriférantes. Il fit mettre le pied du malade au-dessus de la chaudière; il répéta plusieurs fois cette opération, & l'Européen se trouva parfaitement guéri.

L'auteur auroit pu remarquer un usage assez analogue parmi nous, & recommandé par le vulgaire; il consiste à tenir le membre goutteux dans une décoction de plantes aromatiques, ou à se contenter de simples fomentations. Mais combien de fois de semblables pratiques ont coûté la vie au malade par le déplacement de la goutte, qui s'est portée sur quelque organe essentiel à la vie. On en voit même un exemple dans l'ouvrage dont nous parlons. Leibnitz voulut se délivrer trop promptement d'un accès de goutte. Il prit un remède qu'un Jésuite lui avoit donné à Vienne. La goutte remonta dans l'estomac, & le malade fut tout-à coup suffoqué.

Experiments on air, by Henri Cavendish, read ad the Royal Society june 2, 1785. London; c. à d. Expériences sur l'air, par M. Cavendish, lues à la Société royale le 2 juin.

M. Cavendish rappelle en peu de mots ce qu'il a publié sur la phlogistication de l'air dans le dernier volume des Transactions philosophiques. Il expose ensuite l'appareil dont il s'est servi dans les nouvelles expériences dont nous allons parlet, & il en a fait graver la figure. Les principales circonstances de cet appareil consistent dans un tube angulaire rempli de mercure, & qui aboutit par ses deux extrémités à deux verres qui contiennent du mercure; il se sert aussi indistinctement de deux autres espèces de tubes diversement recourbés pour aller prendre de l'air renfermé sous une cloche, & pour le faire passer dans le tube angulaire dont je viens de parler, & dont le calibre est environ d'un dixième de pouce. Les différentes espèces d'air qu'il fait passer dans ce tube sont destinées à transmettre à travers leurs courtes colonnes l'étincelle électrique. Je ne m'arrêterai qu'aux circonstances principales qui offrent un objet de nouveauté dans les essais de M. Cavendish.

Il a introduit d'abord de l'air atmosphérique, & bientôt après il a fait passer un peu d'eau de chaux, qui par conséquent est venue se placer entre la petite colonne d'air & celles du mercure. Maintenant, pour transmettre l'étincelle électrique à travers l'air du tube, il a placé un petit globe de métal isolé à une distance du conducteur, propre à recevoir l'étincelle. Ce petit corps sphérique communiquoit avec le mercure d'un des verres où aboutissoit le tube angulaire, pendant que le mercure de l'autre verre communiquoit avec le réservoir commun.

On a continué de faire passer l'étincelle électrique jusqu'à ce que l'air n'ait plus souffert de diminution, & l'eau de chaux ne s'est nullement troublée; mais l'air a été réduit aux deux tiers de son volume primitif pendant que la diminution qu'il peut souffrir par la seule phlogistication n'est guère plus qu'un cinquième du volume total. La même expérience a été répétée avec de l'air déphlogistiqué qui n'avoit pas cependant atteint tout son degré de pureté; son volume a été beaucoup plus diminué, mais sans troubler aucunement l'eau de chaux. En y introduisant de l'air fixe, il ne s'est produit aucun nuage dans cette même eau.

De là on doit conclure que l'eau de chaux a été saturée par quelque acide formé durant l'opération, puisque l'air fixe n'a point pu la précipiter sous forme de terre calcaire. On doit même observer qu'il ne s'est point formé d'air fixe par ce procédé, puisque s'il s'en étoit produit il auroit d'abord troublé l'eau de

chaux, quoiqu'ensuite celle-ci eût pu de nouveau s'éclaircir, la terre étant dissoute par l'excès d'acide aérien.

Pour rechercher maintenant l'acide qui s'est formé durant l'opération, M. Cavendish a varié son expérience, il a introduit à la place de l'eau de chaux dans le tube de la lie de savon qui, contenant plus de matière alkaline sous même volume, est plus propre à la recherche du nouvel acide qui s'est formé. Par cette précaution, la diminution de l'air produite par l'étincelle électrique a été plus prompte qu'avec l'eau de chaux. Il a, suivant cela, fait plusieurs essais pour découvrir quel degré de pureté l'air devoit avoir pour que sa diminution fût la plus grande, & il a trouvé que quand on usoit d'air parfairement phlogistiqué, la diminution n'étoit pas sensible, mais quelle étoit la plus grande en prenant cinq parties d'air déphlogistiqué bien pur avec trois parties d'air atmosphérique. Il arrive même alors que l'air disparoît presque en entier.

Puisque l'air de l'atmosphere contient une partie d'air déphlogistiqué, mêlé avec quatre parties d'air phlogistiqué, il s'ensuit qu'un mélange de cinq parties d'air pur déphlogistiqué, & de trois parties d'air commun, est le même (1) que celui de sept parties d'air déphlogistiqué avec trois parries d'air phlogistiqué.

Ayant donc tout disposé comme je viens de le dire, aussi-tôt que l'air étoit diminué par l'étincelle électrique, M. Cavendish a continué d'en ajouter jusqu'à ce que la diminution n'eût plus lieu. La raison pour laquelle l'air cessoit de diminuer étoit que le savon étant parfaitement neutralisé, il ne restoit plus d'alkali pour absorber l'acide formé durant l'opération, & par conséquent presqu'aucune partie d'air ne tournoit en acide. La dissolution de savon étant retirée du tube, a paru entièrement neutralisée, puisqu'elle ne décoloroit pas le papier teint en bleu. Etant évaporée jusqu'à siccité, elle a laissé une petite quantité de sel qui étoit évidemment du nitre, comme il l'a paru par la maniere dont le papier imprégné de cette solution a brûlé.

Pour obtenir encore un résultat plus satisfaisant, M. Cavendish a employé un tube d'un plus grand calibre; & en procédant d'ailleurs comme ci-dessus, la liqueur retirée sentoit évidemment l'acide nitreux, & étant évaporée jusqu'à siccité, il en a retiré un quart de grain d'un sel qui étoit très-exactement égal en poids au nitre que la même quantité de solution de savon peut fournir si on le sature avec de l'acide nitreux. D'où on doit conclure que le résultat de l'opération de M. Cavendish a été la production de l'acide nitreux. Il faut convenir que ce chymiste n'a encore opéré que sur de très-petites quantités, & qu'il manque à ces expériences d'être faites en grand. Mais c'est toujours une nouveauté remarquable qui menera peut-être à quelque grande découverte. On doit observer que dans les expériences précédentes, le sel de tartre & non l'alkali du nitre étoit entré dans la composition du savon, & que l'air déphlogistiqué n'avoit pas été non plus retiré du nitre. La diminution donc que l'étincelle électrique fait souffrir au mélange des deux airs ne peut être attribuée qu'à leur conversion en acide nitreux.

*Observation d'une fièvre double tierce, mali moris, ou du nombre de celles que Vallesius a nommées intermittentes malignes, par M. P*** D. M.*

M. S***, âgé de 16 ans, d'un corps grêle & d'un tempérament bilieux, étant allé à sa maison de campagne, à six lieues de Paris, éprouva quelques jours après son arrivée de violens frissons, & un sentiment de froid marqué, sur-tout dans les jambes. Ce fut le prélude d'une fièvre double tierce dont les accès survenoient la nuit, & dont les plus violens étoient accompagnés de beaucoup d'agitation de chaleur & de délire; les autres, qui étoient plus foibles & qui avoient lieu alternativement avec les premiers, ne différoient que par la durée & la gravité des symptômes.

Après l'évacuation des premières voies, on s'étoit contenté pour tout fébrifuge de faire prendre des apozèmes amers où on faisoit entrer le quinquina. Vers le huitième accès la maladie parut prendre un

(1) Qu'on divise par la pensée chacune des trois parries de l'air commun en 5, il y aura 12 parties d'air phlogistiqué & 3 parties d'air déphlogistiqué. Qu'on conçoive aussi 5 divisions dans chacune des 5 parties qu'on prend de l'air déphlogistiqué, on aura 25 parries qui, par le mélange, ajoutées au trois parties ci-dessus, donnent 28 parties d'air déphlogistiqué, & 12 parties d'air phlogistiqué; or, 28 : 12 :: 7 : 3.

autre caractère. Il survint une affection soporeuse, & le froid des extrémités inférieures fut plus long & plus difficile à vaincre; le type de double tierce continua comme auparavant, & les paroxismes, remarquables par leur violence, furent toujours en augmentant jusqu'au troisième, c'est-à-dire jusqu'au sixième jour, à compter de la seconde époque. Cet accès causa les plus vives alarmes. Au tappott du chirurgien du lieu, le pouls avoit été presque insensible; le malade avoit passé toute la nuit dans une affection soporeuse profonde: ses jambes & ses cuisses étoient restées froides, quoiqu'on eût sans cesse appliqué des linges chauds; sa face avoit été semblable à celle d'un moribond, & il avoit paru entiérement insensible lorsqu'on le pinçoit fortement au bras ou dans quelque autre partie du corps.

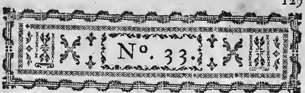
Tel fut son état pendant toute la nuit: le lendemain il revint peu-à-peu à lui-même; la chaleur & l'exercice libre des sens se rétablirent suivant le caractère de ces maladies, qui en imposent par la tranquillité & l'état apparent de santé dans l'intervalle des paroxismes. J'avois été voir un de mes amis attaqué aussi de fièvres intermittentes, & on m'engagea de donner mon avis de concert avec un autre ancien chirurgien qu'on avoit fait appeller. Avec un peu d'instruction solide en médecine, il n'étoit pas difficile de reconnoître dans le cas présent une des fièvres que *Vallesius* nomme intermittentes malignes, & dont *Ludovicus Mercatus* a donné l'histoire complette. J'eus occasion de m'en assurer le soir même, car on vint m'éveiller à une heure après minuit pour voir l'état du malade. Quoique ce ne fût que le retour d'un des accès les moins violens de la fièvre double tierce, je n'eus pas de peine à juger du caractère de la maladie par l'état des symptômes.

Le lendemain matin le malade fut tranquille & sans fièvre; mais les parens étoient dans la plus grande inquiétude, & ils redoutoient le paroxisme violent qui se préparoit pour le soir. Je déclarai que le quinquina donné en apozème ne suffisoit pas pour le prévenir, & qu'il falloit le donner non-seulement en substance, mais même à haute dose de deux en deux heures dans la matinée. On connoît ce que *Torti* enseigne sur ce point dans son excellent traité (1). J'avois vu moi-même un exemple des avantages de cette méthode, & un de mes parens avoit été la victime de l'omission d'une semblable pratique.

Le quinquina en poudre fut administré, & le malade en prit une once & demie dans de l'eau durant la matinée. L'attente des parens ne fut point trompée; l'accès ordinaire du soir n'eut point lieu, & la nuit fut tranquille: ce qui est d'autant plus remarquable, qu'on sait par l'histoire de ce genre de fièvre, que le troisième ou le quatrième accès est ordinairement mortel. Le lendemain le malade n'étoit que foible; on le soutint avec des bouillons restaurans & quelque cueillerée de vin, il passa même une partie de la journée hors de son lit; il n'y a plus eu d'accès, & la convalescence, quoiqu'un peu longue par l'état d'épuisement du malade, a été enfin complette; il a seulement éprouvé pendant quelque temps une incommodité qui paroît avoir été un effet des fortes doses du quinquina; c'étoit des douleurs dans le gras des jambes, & comme des espèces de crampes, ensorte qu'il ne pouvoit faire quelques pas sans gêne & sans une extrême lassitude. L'usage des bains & l'habitude du mouvement ont fait dissiper peu-à-peu cette affection, & la personne se porte très-bien depuis cette époque.

(1) *Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

Connoiſſances néceſſaires ſur la groſſeſſe, ſur les maladies laiteuſes & ſur la ceſſation du flux menſtruel, vulgairement appellée temps critique, ouvrage utile au ſexe & aux gens de l'art; par M. CL. AND. GOUBELLY, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, profeſſeur d'accouchemens, & des maladies des femmes en couche, &c. 2 vol. in-12.* A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers.

LES procédés divers qu'il faut ſuivre dans la manœuvre ſont ſur-tout l'objet des traités d'accouchemens qu'on a publiés depuis les ouvrages de Mauriceau, & on eſt bien plus avancé ſur ce point que ſur la connoiſſance & le traitement des maladies qui ſurviennent à cette époque. Cette partie de l'art de guérir, ſi difficile, mérite ſur-tout d'être cultivée dans les grandes villes où le régime & le genre de vie affoibliſſent l'organiſation, & ouvrent la voie à une foule d'affections compliquées. On doit donc voir avec plaiſir que M. Goubelly ait tourné ſes vues vers un objet auſſi important, & qu'il faſſe part au public d'un grand nombre d'obſervations qui lui ſont propres, ainſi que des réſultats utiles qu'on en peut déduire pour la pratique.

L'auteur dévoué depuis long-temps à l'enſeignement des accouchemens, offre d'abord des remarques particulières ſur les dimenſions du fœtus à diverſes époques, & ſur l'état & les changemens gradués qu'éprouve la matrice. La longue habitude de donner des leçons à ſes élèves ſe reconnoît à l'ordre & à la méthode qu'il ſuit, en expoſant les ſignes de la groſſeſſe. On ne peut d'ailleurs nier une influence marquée de cet état ſur les diverſes fonctions de la vie; mais la variété qu'offrent ces changemens ſuivant les circonſtances, & l'incertitude des ſignes de la groſſeſſe durant les premiers mois, rendent l'expoſition que fait l'auteur un peu indéterminée.

Les maladies qui peuvent ſurvenir durant la groſſeſſe ſont traitées dans la ſeconde partie de l'ouvrage, & ſont diſtinguées en ſanguines, ſéreuſes, bilieuſes & laiteuſes. Les dernières occupent naturellement la plus grande place, & M. Goubelly, ſuivant toujours ſa propre expérience pour guide, a écarté tout étalage vain d'érudition ſouvent plus embaraſſant que propre à fixer les idées; il a auſſi fait des diviſions générales de ces maladies pour éviter toute confuſion. Mais on ne doit point ſe diſſimuler combien il eſt ſouvent difficile de les caractériſer, & de mettre une diſtinction réelle entre une affection laiteuſe proprement dite, & une maladie d'une autre nature qui attaque les femmes au période de la groſſeſſe ou après l'accouchement.

Dans la médecine comme dans les autres ſciences naturelles, certaines explications théoriques, à meſure qu'on fait des progrès, ſemblent devoir être abandonnées à cauſe de leur peu d'exactitude & des découvertes récentes qui doivent introduire une nouvelle ma-

niere de s'énoncer On doit donc voir à regret que M. Goubelly rende raison des maladies convulsives par la compression que l'aorte abdominale éprouve durant la grossesse, qu'il admette une pléthore nerveuse, des spasmes des nerfs sensitifs, &c. Les expériences faites dans ce siècle sur la sensibilité & l'irritabilité doivent nécessairement produire une réforme dans un grand nombre d'expressions & de théories qui s'étoient introduites dans la médecine.

La troisième partie de l'ouvrage de M. Goubelly expose le traitement de la femme en couche, & les différentes maladies qui dérivent de cet état, ou qui, en survenant, peuvent le compliquer; telles sont les affections inflammatoires, les catharres, la fièvre miliaire, &c. Un grand nombre d'observations viennent à l'appui des principes qu'a adoptés l'auteur sur l'emploi d'un purgatif extracto-résineux (1) dont il fait un usage très-étendu. Il a eu soin de noter tout ce qui s'est offert dans sa pratique, & cette espèce de journal, si propre à l'affermir lui-même dans ses principes par les réflexions qu'il y a jointes, sert encore à éclairer les autres & à les encourager à faire de nouveaux pas dans la même carrière. Combien l'art de guérir feroit de progrès, si, à l'exemple de M. Goubelly, des médecins observateurs livrés à des classes particulières de maladies, notoient chaque jour le plus grand nombre de cas qui s'offrent à eux, & tâchoient ensuite dans le recueillement du cabinet d'en déduire des principes raisonnés de pratique.

Méthode que suit M. De Sault, *chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, dans la cure de la fistule lacrimale, & observations sur le même objet, communiquées par M. B***, l'un de ses élèves.*

Personne ne peut méconnoître que le moyen proposé par M. Petit pour déboucher le conduit nazal, & l'idée de M. Mejean, qui consiste à y faire passer un fil pour maintenir un séton & cicatriser ainsi l'ulcère, ne soient des points fondamentaux qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la cure de la fistule lacrimale. La combinaison de ces deux méthodes est donc celle que suggère la nature. Mais combien, pour les rendre d'un usage général, elles avoient besoin d'être rectifiées sur plusieurs points & réduites à des procédés simples! C'est ce que paroir avoir parfaitement rempli M. De Sault, & c'est ce que des succès réitérés nous confirment. Sa pratique lui est objet, comme sur tant d'autres, offre des avantages si frappans, quand on la compare avec les autres, que nulle ne paroît plus digne d'être généralement suivie.

Lorsqu'il n'y a point d'ulcération en dehors, & qu'il n'y a qu'une tumeur lacrimale, M. De Sault commence d'abord comme M. Petit, en faisant une incision au grand angle de l'œil, à cela près qu'il la fait d'une moins grande étendue. Si la fistule est déja manifeste au dehors, il en aggrandit l'orifice, en supposant qu'il soit trop petit. Il débouche ensuite le canal nazal avec une sonde à panaris, recourbée en devant pour que la saillie du sourcil ne la dirige pas trop contre la paroi postérieure du sac lacrimal, & ne l'empêche pas de descendre. La sonde ayant ainsi pénétré jusques dans le nez, & débouché le canal nazal, M. De Sault lui substitue, non une bougie ordinaire, mais une simple corde à boyau & de la nature de celles dont on se sert pour les instrumens de musique. Cette espèce de bougie, d'une grosseur relative à celle du canal, arrondie par un de ses bouts, & attachée avec un fil à l'extrémité supérieure, a l'avantage de se gonfler par l'humidité qui la pénètre, & de dilater lentement le canal. On la renouvelle tous les jours, & on en continue l'usage une ou deux semaines, suivant la nature de l'obstacle & la liberté plus ou moins grande qu'on a à la mouvoir.

Ce premier objet étant rempli, il s'agit de passer au second temps de l'opération, & de travailler à la guérison de l'ulcère par le séton; mais auparavant, il faut exécuter une manœuvre délicate qui consiste à faire passer un fil de haut en bas. On sait combien la méthode de M. Mejean est compliquée à cet égard, les irritations douloureuses qu'elle produit dans les voies lacrimales, & l'impossibilité de la rendre d'un usage général. M. De Sault, frappé de ces désavantages, a soin de les éviter par un procédé aussi simple qu'ingénieux. Il prend un fil de soie très-

(1) Rad. jalap. pulv. diacrid. àâ gran. VII vel VIII. La quantité de ces poudres doit varier suivant les circonstances.

long & retenu autour d'une pelote destinée à être mise sous le bonnet du malade. L'autre extrémité flottante de ce fil est entortillée de la longueur d'un pouce & demi en zigzag, & fixée avec de la cire au bout inférieur de la bougie ordinaire de corde à boyaux; la suite de ce même fil entoure en spirale la même bougie, & est ensuite maintenue par la pelote dont nous avons parlé. La bougie étant placée à l'ordinaire, la chaleur & l'humidité détache peu-à-peu la partie entortillée du fil qui répond au fond du canal nazal; il est peu-à-peu poussé par la narine, à la suite des efforts du moucher, & il sort ainsi facilement au dehors au bout de deux ou trois jours. M. De Sault retire alors la bougie, & le fil lui sert à conduire des sétons comme dans la méthode de M. Mejean. Ces sétons sont aisément renouvellés chaque jour, & un emplâtre de diachilon en forme de croissant recouvre l'ouverture extérieure de la fistule sans nuire aux mouvemens de la paupière.

La seule exposition de la méthode de M. De Sault suffit pour en faire connoître tout le prix. Le fil, en pénétrant dans le conduit lacrimal, n'empêche point l'ouverture extérieure de la fistule de se cicatriser, ce qui s'opère en même-temps qu'on travaille à la guérison des parties internes, & à mesure que les larmes reprennent leur voie naturelle; il ne reste vers la fin qu'un trou imperceptible à l'angle de l'œil, qu'on fait aisément cicatriser en le touchant légérement avec la pierre infernale, & en le recouvrant d'un petit emplâtre de diapalma. La suite des procédés qu'emploie M. De Sault est donc très-simple, & paroît à l'abri d'une foule d'inconvéniens qu'entraînent les autres méthodes.

M. B*** a été témoin de la cure de plusieurs fistules lacrimales opérées par ce moyen. Entr'autres il peut citer celle dont plusieurs personnes ont été les témoins, d'un garçon cordonier Allemand, qui alloit se faire panser à la Charité lorsque M. De Sault en étoit le chirurgien-major. Ce malade, par les manœuvres imprudentes d'un charlatan qui avoit appliqué le cautère actuel sur la fistule, éprouvoit une inflammation considérable à la face. M. De Sault employa d'abord des calmans pour dissiper cette affection, la traita ensuite suivant sa méthode, & le guérit dans environ un mois & demi. La cicatrice qui est restée au malade est à peine sensible. Les élèves de M. De Sault ont aussi pu voir chez lui une personne attaquée d'une fistule lacrimale ancienne, & qui, après être venue quelque temps se faire panser, a fini par être parfaitement guérie en peu de temps. On peut voir dans ce moment à l'Hôtel-Dieu deux exemples de fistule lacrimale. La cure de l'une est fort avancée, & dans peu de temps on pourra en rendre compte. Le traitement de l'autre a commencé depuis une époque plus récente, & M. Dussault est encore occupé à rétablir, à l'aide des bougies à boyaux, la liberté du canal nazal. Les personnes qui fréquentent l'Hôtel-Dieu sont chaque jour témoins du progrès du traitement. La juste célébrité qu'a acquise M. De Sault dans l'enseignement de l'anatomie & de la chirurgie, & son habileté dans l'art des opérations, doivent rendre précieuse la connoissance de sa pratique. L'Hôtel-Dieu est sans doute par ses soins une école vivante & des plus instructives. Nous nous empresserons donc de rendre publics tous les cas remarquables de chirurgie qu'il pourra nous offrir, & les diverses méthodes dont les procédés auront été rectifiés ou perfectionnés.

Remarques sur le trop grand usage des rafraîchissans dans la petite-vérole.

Il en est malheureusement de la médecine comme de tout ce qui tient à l'homme: on veut fuir un extrême, & on tombe dans un autre. Un médecin qui a joui d'une grande célébrité à Paris, a fait regarder le régime échauffant dans la petite-vérole comme un préjugé destructeur, & le partage des bonnes femmes de village. Dès-lors l'opinion générale a changé parmi ce qu'on appelle la partie éclairée de la nation. On fait maintenant une loi générale de gorger d'acides les malades attaqués de petite-vérole; & on expose à l'air froid la surface de leur corps à l'approche & même pendant l'éruption des boutons. L'élève du médecin dont je viens de parler a poussé si loin ce précepte, que j'ai vu, dans un hôpital qui lui étoit confié, des malades couverts de petite-vérole hors de leur lit & assis en chemise sur une chaise vis-à-vis des fenêtres ouvertes. Quelques événemens funestes le rendirent plus sage dans la suite, & lui apprirent à dé-

férer moins à l'autorité qu'à la saine raison & à l'expérience.

L'affection inflammatoire & la tendance vers la surface du corps qui accompagnent la petite-vérole rentrent dans l'ordre de la nature; & quand elles ne pèchent ni par excès, ni par défaut, pourquoi les troubler dans leur marche? Si alors on prodigue trop les boissons actives, & si on expose les malades à l'impression constante d'un air froid, souvent la fièvre tombe, les pustules s'affaissent & ne parcourent par leurs périodes ordinaires, la maladie en un mot avorte, ce qui peut produire des maux irréparables. De pareils exemples ne sont pas rares dans la Capitale, & ceux que j'ai vus moi-même m'engagent à réclamer contre ces abus. J'accorde que les malades ne doivent point être tenus dans des étuves, & qu'il ne faut point leur donner des spiritueux. Mais faudra-t-il pour cela les faire marcher nus à l'air libre, & leur permettre des boissons à la glace?

M. Fouquet, médecin de Montpellier, a vu un enfant attaqué de la petite-vérole offrir une différence marquée par rapport à l'éruption dans les deux moitiés du corps; la seule circonstance d'une paroi humide & froide qui étoit à côté du lit avoit produit ce changement; dans la partie du corps qui répondoit à cette paroi, les boutons furent pâles & déprimés, tandis qu'ils étoient élevés & colorés d'un beau pourpre au côté opposé. Glaz observe qu'un homme, à l'époque de l'éruption de la petite-vérole, étoit resté auprès du feu; la partie du corps tournée vers le foyer fut couverte de boutons, tandis que l'autre n'en offroit qu'un petit nombre. La chaleur favorise donc l'éruption, & le froid s'y oppose. Il y a des cas, & c'est le plus grand nombre, qui demandent le régime rafraîchissant de Sydenham, mais toujours à un degré modéré. D'autres, quoique plus rares, demandent, à cause de la langueur de l'éruption, le régime chaud de Morton. Dans certains cas, les deux conviennent à différentes époques de la maladie; le médecin observateur fixe aisément ces circonstances, & est en garde contre le danger d'une pratique toujours uniforme.

LIVRES ÉTRANGERS

Methodus formulas medicas conscribendi, in usum prælectionum academicarum. Edidit Jo. Frid. Christ. Pichler, *M. D. & collegii medicorum Argentorati socius.* A Strasbourg, chez Konig, 1785. *in*-8°. de 119 pages.

Nous avons deux bons ouvrages sur la manière de formulet en médecine; le premier est du célèbre Gaubius, & le second appartient au professeur Gruner de Jena. Malgré le mérite & les succès de ces deux traités, M. Pichler a cru qu'il étoit encore possible d'en donner un troisième utile dans ce genre. Il a pour cela fait une excellente réforme, en élaguant les médicamens superflus ou trop foibles, pour n'en admettre qu'un petit nombre qui soit propre à remplir les diverses indications qui se présentent. Comme les formules des médecins doivent réunir l'élégance à la précision, c'est pour se conformer à cette loi que M. Pichler a composé son livre. Toutes les formules qui s'y trouvent sont de sa façon, à l'exception d'un petit nombre dont il ne fait pas grand cas, & qu'il a désignées par un astérisque. Elles sont la plupart le fruit d'une pratique heureuse dans l'art de guérir.

A la suite d'une préface sur l'art de formuler, M. Pichler donne les caractères ou signes pharmaceutiques des médicamens, ainsi que les abbréviations qui sont en usage dans les formules. Viennent ensuite des préceptes généraux sur la prescription des médicamens, des instructions sur chaque composition pharmaceutique, comme poudres, pilules, &c. &c.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Nouvelles expériences & observations sur divers objets de physique ; par J. Ingen-Housz, *conseiller aulique & médecin du corps de leurs Majestés Impériales & Royales, membre de la Société royale de Londres.* A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins. 1 volume *in*-8°. Prix, relié, 6 liv.

Premier extrait.

L'Auteur de cet ouvrage tient un rang très-distingué parmi nos physiciens modernes, & ses découvertes sur l'air déphlogistiqué que fournissent les végétaux formeront toujours une époque mémorable dans l'histoire des sciences. Le public ne peut qu'accueillir avec empressement le résultat de ses nouveaux travaux sur divers objets de physique, qui composent le volume que nous annonçons.

On sait combien les phénomènes de l'électrophore sont difficiles à expliquer, quoique cet appareil électrique soit d'un usage très-familier ; M. Ingen-Housz a pris la route la plus sûre pour les développer ; il les compare avec ceux de la bouteille de Leyde & du tableau magique, & il fait voir que les uns & les autres sont de la même nature. « 1°. Un » électrophore, dit-il, est dans le fait » une bouteille de Leyde d'une forme » particulière, ou une espèce de tableau » magique dont une des garnitures s'en» lève à volonté par le moyen d'une » poignée ou manivelle qui forme un » corps non-conducteur, tel qu'un bâ» ton de cire à cacheter. 2°. L'électro» phore, avant que le plateau de métal » placé sur le gâteau ait été touché, est » dans le fait une espèce de bouteille de » Leyde, ou un tableau magique chargé ; » & ce même électrophore, après que » le plateau de métal a été touché, re» présente le tableau magique ou la bou» teille de Leyde déchargée. 3°. L'étin» celle tirée du plateau de métal, après » qu'il est soulevé de dessus le gâteau » résineux par le moyen d'un corps non » conducteur, est la même que celle que » donne la garniture d'une bouteille de » Leyde enlevée par le moyen d'un corps » isolé, après que la bouteille a été dé» chargée ».

Le même Auteur ajoute qu'une bouteille de Leyde ne perd qu'en apparence toute sa vertu électrique par la décharge ou par l'explosion, mais que cette bouteille une fois chargée peut donner un nombre indéfini d'étincelles si on enlève son armature interne avec des cordons de soye ou un autre corps isolant, pourvu qu'on touche cette armature, & avant de la rejoindre au verre dont on l'a séparée, & avant de l'enlever de nouveau de ce même verre après qu'on l'y a remise. L'explication des phénomènes de l'électrophore est naturellement amenée par un grand nombre de propositions qu'il faut suivre dans l'ouvrage même.

On trouve à la suite de cette discussion importante des considérations sur la question si les conducteurs pointus sont préférables à ceux qui se terminent

en boule, pour préserver les édifices de la foudre; viennent ensuite des descriptions de différentes machines nouvelles relatives, soit à l'électricité, soit à l'air déphlogistiqué & à l'air inflammable. On y lit aussi un Mémoire sur la nature de l'air déphlogistiqué, la manière de l'obtenir & d'en faire usage pour la guérison des maladies. On sait que MM. Priestley & Fontana ont souvent respiré une bonne quantité de cet air, & en ont toujours senti un très-bon effet. La pureté de cet air est si grande, qu'une seule respiration ne sauroit le rendre nuisible aux poumons, comme il arrive à l'air commun. M. Ingen-Housz ayant rempli une vessie de bœuf d'air déphlogistiqué, il en a fait quatorze inspirations & expirations; & l'ayant soumis ensuite à l'épreuve de l'air nitreux, il l'a trouvé supérieur en bonté à l'air atmosphérique.

Il reconnoît avoir éprouvé par lui-même les effets salutaires de la respiration de cet air, comme un sentiment de dilatation agréable dans la poitrine, plus de vigueur & d'appétit. Persuadé que cet air vital pouvoit devenir un remède dans des affections de poitrine, & sur-tout dans l'asthme spasmodique, il engagea M. Stohl à faire des essais relatifs à cet objet; on trouve dans l'ouvrage la lettre en réponse que lui écrivit cet habile praticien, & l'avantage qu'a retiré un asthmatique de la respiration de cet air. Un effet aussi marqué ne peut qu'augmenter les espérances qu'on a conçues de ce remède. M. l'abbé Fontana a écrit à l'Auteur qu'on avoit fait des cures merveilleuses en Italie par le même moyen. Il faut espérer que ces expériences seront rendues publiques.

M. Ingen-Housz, après avoir recommandé la respiration de ce même air vital dans les fièvres putrides, fait des remarques judicieuses sur l'opposition que l'on met à l'introduction des nouveaux remèdes. « C'est le sort, dit-il, de toutes » les nouvelles pratiques en fait de mé» decine, que de trouver des adversaires. » On a tort de se mettre de mauvaise » humeur en voyant les nouvelles pro» ductions de médecine & de physique » blâmées, soit par l'envie, soit par es» prit de contradiction ou par amour » pour la vérité. Il résulte toujours à la » longue un bien de la collision de dif» férentes opinions; elle excite aux re» cherches & à produire de nouveaux » faits; & le mérite de la découverte, » s'il est réel, ne peut qu'en devenir » plus manifeste ».

Des maladies de la peau, de leur cause, de leurs symptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur sont contraires; par M. Retz, doct. en médecine, médecin ordinaire du Roi par quartier, ancien médecin d'hôpitaux royaux. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers. Brochure *in*-12 de 72 pages.

Les rapports, dit M. Retz dans son avant-propos, qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau sont universels; il n'y en a peut-être pas une parmi celles qui proviennent de cause interne dont on ne trouve la cause lorsqu'on la cherchera avec soin dans la constitution du foie, & dans la nature des humeurs qui affluent à ce viscère. L'Auteur trace ensuite au commencement de son ouvrage l'histoire de la sécrétion de la bile, de la transpiration & des rapports qu'ont ces deux fonctions entr'elles. Il passe ensuite à la partie pathologique, où il expose les cas dans lesquels l'état du foie influe sur les maladies de la peau, & donne les signes de cette influence; il rapporte avoir trouvé à l'ouverture des cadavres des concrétions dans la veine porte d'une consistence égale à celle de la chair du muscle, & il en a fait graver la figure; l'état des parties, après la mort, a été constaté sur trois personnes qui avoient été attaquées de maladies cutanées graves, & M. Retz déclare avoir toujours trouvé le foie plus ou moins affecté. Il expose ensuite diverses maladies ou affections de la peau, dont il rapporte l'origine à une pléthore bilieuse.

On ne peut nier que l'influence de l'état pathologique du foie sur celui de la peau ne soit d'une grande étendue; mais il faut avoir soin de ne point pousser la théorie au-delà de ce qu'on peut strictement déduire des faits. Un auteur qui a réfléchi sur une matière peut se faire illusion à lui-même, & rapporter tout à sa nouvelle manière de voir. M. Robertson reproche, aux historiens même les plus recommandables, d'attribuer souvent à une seule cause ce qui est le produit de plusieurs. N'en est-il pas de même en médecine?

Les concrétions que M. Retz a trouvées dans la veine-porte ne sont-elles pas dues à la partie fibreuse du sang? Est-il démontré par l'analyse chymique qu'elles sont de la même nature que la bile? Les cas observés par l'auteur sont ils aussi généraux qu'il le pense(1)? L'organe de la peau n'a-t-il pas ses affections propres le plus fréquemment? Peut-on conjecturer avec vraisemblance que la goutte même puisse être rapportée à l'état du foie comme il le présume? Ce sont du reste des doutes que nous proposons, & il seroit peut-être facile à celui qui les fait naître de les éclaircir.

Quoi qu'il en soit de la théorie, on doit donner des éloges au traitement que l'auteur indique. « Le préjugé, dit-il avec » raison, qui porte à croire qu'on en vient » à bout par les remèdes, & que le ré» gime n'est qu'accessoire & très-fâcheux, » c'est peut-être le principal obstacle aux » succès; les remèdes au contraire, s'il » convient d'en employer, ne sont que » des moyens secondaires». Il expose ensuite la réforme qu'on doit faire dans la manière de vivre, & les alimens simples qui doivent être préférés, comme les herbages, les légumes à l'eau, les fruits de la saison, la boisson de l'eau pure, &c. Viennent ensuite des observations propres à constater l'efficacité de sa méthode.

Observation sur une imperforation de l'uterus; par M. Murat, docteur en médecine à Aubin en Rouergue.

Une jeune personne, âgée de 18 ans, se plaignoit depuis quelques jours de maux de tête, de douleurs dans les lombes & autres symptômes propres à caractériser une rétention des menstrues. Je crus devoir procéder avant tout à l'examen des parties naturelles, pour m'assurer de la nature de l'obstacle. Le vagin parut d'abord beaucoup plus étroit qu'à l'ordinaire, & à six lignes à peu-près de son entrée je trouvai une membrane épaisse & consistante: l'ayant divisée avec le bistouri, je mis à découvert un tissu cellulaire très-dense, & qui, étant séparé, me fit parvenir à un corps ovalaire très-rénitent & d'un volume considérable. Je ne doutai point que ce ne fût la matrice; mais quelque soin que je misse à l'examiner, je ne pus point découvrir son orifice, ni aucune ouverture qui en offrît la moindre marque.

Je crus devoir encore me reposer sur les soins de la nature, & attendre qu'elle parvînt à surmonter l'obstacle; mais les tranchées que la malade éprouva devinrent des plus violentes, & tous les symptômes prirent de plus en plus de l'intensité. En même-temps donc que je faisois faire les pansemens nécessaires à la division des parties que j'avois pratiquée, je crus devoir employer les remèdes internes; la malade fut saignée & purgée, je prescrivis un régime rigoureux & une boisson délayante.

D'autres affaires pressantes me tinrent éloigné de la malade pendant huit jours: à cette époque son état étoit des plus alarmans; la douleur & violence de la fièvre l'avoient réduite à la dernière extrémité. M. Cairade, chirurgien, vint joindre ses secours aux miens; nous procédâmes de nouveau à l'examen le plus attentif des parties de la génération, soit par le vagin, soit par l'anus. Nous fîmes varier de toutes les manières possibles la situation de la malade sans pouvoir découvrir aucun vestige de l'orifice de l'utérus. Je crus ne devoir plus balancer, & je me décidai à faire introduire avec précaution le trocar par le vagin, & pratiquer la ponction sur le corps de la matrice qui en occupoit le fond, & qui étoit dure & rénitente, comme je l'ai remarqué ci-dessus. Cette manœuvre eut tout le succès possible. Il s'écoula par la canule environ deux livres d'une matière sanieuse d'une fœtidité insupportable. Peu-à-peu il s'établit un écoulement blanc qui à chaque période lunaire est mêlé d'un peu de sang. Les choses persistent dans cet état depuis un an, & la personne jouit maintenant d'une bonne santé. On doit noter que dans l'état d'affaissement où est maintenant la matrice, le museau de tanche n'est pas plus sensible qu'auparavant.

En rapprochant cette observation de celles des auteurs, on trouve d'abord qu'Hippocrate en indique de semblables en traitant des maladies des femmes & de la stérilité. Morgagni, en assignant les causes qui peuvent boucher l'orifice de la matrice, cite des excroissances de différente nature, des calculs, la constric-

(1) Riviere, Pechlin, & sur-tout Morgagni ont fait voir que la jaunisse avoit souvent existé sans aucun vice du foie, de la vésicule, du fiel & du conduit cholédoque.

tion & la conglutination de l'orifice même. Une observation de Benevoli donne à soupçonner qu'une membrane naturelle peut, dès la naissance, boucher entiérement l'orifice de l'utérus. M. Littre rapporte, dans l'histoire de l'académie des sciences, s'être assuré par la dissection que la membrane interne du vagin d'une femme stérile s'étendoit ainsi sur l'orifice de l'utérus, & le bouchoit entiérement. Est-ce là le cas de la personne qui fait le sujet de l'observation précédente, ou bien est-ce un défaut de conformation dans la matrice même qui manque d'orifice ? On ne peut former sur ce point que des conjectures.

Quoi qu'il en soit, l'observation de M. Murat est précieuse, & fait honneur à ses lumières ; elle semble rentrer dans un des cas que rapporte Aristote: le texte de cet auteur est précis. Voici sa traduction latine rapportée par Morgagni : *Fæminis non nullis os uteri compressum concorporatumque ab ineunte ætate ad tempus usque menstruorum perseveravisse, mox urgentibus menstruis dolore que infestante aliis sponte disruptum esse, aliis dissectum a medicis.*

Naboth, cité aussi par Morgagni, rapporte qu'un médecin qui avoit déja divisé avec un bistouri la coalition du vagin, avoit craint de porter plus loin son instrument, à cause de gros vaisseaux sanguins qu'il découvrit vers le fond. Il fit même un précepte de sa pratique, alléguant la crainte d'une hémorragie ou d'une inflammation dangereuse. On a vu ci-dessus avec quelle sagesse M. Murat s'est conduit dans une circonstance aussi délicate, & l'heureux succès qui en a été la suite.

LIVRES ÉTRANGERS.

De usu opii in febribus intermittentibus, ou Dissertation sur l'usage de l'opium dans les fièvres intermittentes ; par M. J. J. Schaertlich de Schwatsbourg, doct. en médecine. A Gottingue, chez Dieterich, à Strasbourg, chez Konig. *in 4°.* de 24 pages.

Cette dissertation, dédiée au Prince de Schwatsbourg, rappelle d'abord les principaux médecins qui ont employé ou conseillé l'opium contre les fièvres intermittentes avant M. Lind. Vient ensuite la description détaillée de la méthode curative de ces dernières ; elle consiste spécialement à faire prendre aux malades la formule suivante :

℞. Eau de fontaine, une once & demie ; eau alexitère spiritueuse, syrop de pavot blanc, de chacun deux gros ; de la teinture thébaïque quinze à vingt gouttes.

Ce remède pris durant l'état d'intermission & d'apyrexie est absolument sans effet, soit pour prévenir, soit pour diminuer l'accès suivant. Si on le donne durant le frisson, il est rare qu'il le fasse cesser ; au contraire, si on le prend demi-heure après que la chaleur fébrile a commencé, il procure presque toujours un prompt soulagement, il arrête & diminue l'accès, calme la chaleur brûlante de la fièvre, procure une sueur jointe à une agréable souplesse de la peau. Cette sueur est toujours plus abondante quand les malades ont pris ainsi de l'opium. Il survient ordinairement un sommeil agréable, & c'est au réveil que le malade se trouve couvert de sueur & singuliérement soulagé. Un pareil usage de l'opium n'a jamais causé ni hydropisie, ni jaunisse.

M. Schaettlich indique ensuite les médecins qui ont suivi l'exemple de M. Lind. Il démontre l'utilité de l'opium marié au quinquina, lorsque la diarrhée ou quelqu'autre symptôme s'associe aux fièvres intermittentes ; les cas où l'opium doit être proscrit, sont aussi très-bien exposés.

Nous ne doutons pas que cette dissertation ne se fasse lire avec plaisir, & intérêt par ceux qui cultivent la médecine.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines réguliérement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Second extrait des Institutions de médecine-pratique, traduites de l'ouvrage Anglois de M. Cullen; par M. Pinel, *D. M. annoncées dans le* n° 30. A Paris, chez Duplain, libraire.

Tout ouvrage d'un Professeur célèbre de médecine est rarement mis à sa place; ses partisans & ses disciples lui prodiguent trop d'éloges. Ses rivaux au contraire, ou ceux qui pensent être les juges nés de son vrai mérite, trouvent toujours les écrits qu'il publie au-dessous de sa réputation. Trop accorder ou trop refuser, n'est-ce pas là d'ailleurs le partage ordinaire de l'homme.

Une lecture réfléchie fait reconnoître tout ce qu'on doit à la sagacité naturelle & aux recherches de M. Cullen; on doit remarquer comme objet de nouveauté & comme un caractère qui le distingue des autres auteurs, une marche & une distribution des matières des plus méthodiques, une saine critique dans la discussion des opinions théoriques, l'art de faire des rapprochemens heureux, & de saisir les différences ainsi que les points d'analogie des maladies, enfin cet esprit de lumière qui écarte également tout étalage d'érudition & toute vaine profusion de remèdes.

L'exposition historique des maladies, & les règles fondamentales du traitement, sont deux points principaux sur lesquels les observateurs tant anciens que modernes ont peu varié: c'est aussi sur ces articles que M. Cullen insiste avec le plus grand soin. S'il a entrepris de s'élever à la doctrine des causes prochaines, il l'a fait avec la plus grande réserve: c'est un essai qu'il propose de la manière de procéder à la recherche des loix de l'économie animale, & il avertit de ne prendre leur résultat pour guide dans la pratique que quand il s'accorde avec l'observation & l'expérience,

La sage circonspection de l'Auteur se montre encore avec le plus grand avantage dans les méthodes du traitement. Il fait voir combien peu en général on doit compter sur l'action panégérique des médicamens dans les affections chroniques; il insiste sur le genre de vie & sur le régime comme sur des objets de la première importance, & il indique toujours les attentions qu'on doit avoir suivant la variété des circonstances. Le traitement de la goutte peut en offrir un exemple.

« Il paroît probable que la goutte étant » une maladie de toute l'habitude du » corps, elle ne peut être guérie par des » médicamens.... quoiqu'on offre souvent de nouveaux remèdes, & qu'on » en vante l'efficacité, ils subissent le sort » de ceux qui les ont précédés. On les néglige comme inutiles, ou on les rejette » comme dangereux.

» Je suis intimement persuadé que tout » homme qui, dans un âge peu avancé, » se livrera à des travaux du corps constans & soutenus, & ne se nourrira que » de végétaux, pourra se délivrer entièrement de cette maladie.... dans les » états plus avancés, quand il y a quelque

» disposition au paroxisme, des promenades longues & fréquentes ne font que la développer, soit en affoiblissant les extrémités inférieures, soit en y causant une affection inflammatoire.

» Quand la constitution est usée par l'intempérance ou le déclin de la vie, une diète tenue met en danger de tomber dans la goutte atonique... les viandes qui disposent à un état pléthorique & inflammatoire; il est dangereux d'un autre côté que les végétaux n'affoiblissent trop; il faut donc préférer la diète lactée, puisque le lait semble faire une nuance entre la nourriture végétale & animale. Les semences farineuses sont très-propres à être combinées avec la diète lactée ».

Second extrait du Traité de l'hydrocèle & de la cure radicale de cette maladie; par M. Imbert Delonnes, *premier chirurgien de S. A. S. Mgr. le duc de Chartres, &c.* Voyez o7. 31. A Paris, chez Duplain.

« L'opération par laquelle je guéris l'hydrocèle, dit l'Auteur, est une opération qui m'appartient de droit; elle participe si l'on veut de l'incision & de l'excision pratiquées par Celse, Paul d'Egine, Albucassis & autres auteurs très-anciens, puisqu'en ouvrant la tumeur, je retranche une partie de la tunique vaginale. Mais ce point de l'opération n'est qu'un accessoire pour la cure qui s'accomplit par la suppuration & l'exfoliation de la tunique albuginée, source ordinaire de l'hydrocèle ».

M. Imbert fait d'abord une incision à la partie latérale externe de la tumeur, de trois ou quatre pouces; il en fait ensuite une autre au sac, & il retranche la partie moyenne & inférieure de la tunique vaginale, à droite & à gauche, pour qu'elle ne s'oppose point au contact de deux bourdonnets faits d'une charpie très-fine qu'il place aux deux côtés du testicule ou de la tunique albuginée. Quelquefois, au lieu de bourdonnets, il emploie de la charpie angloise, qui est plus longue & plus moëlleuse. Il en laisse une extrémité hors de la plaie, & il a ainsi la facilité de retirer cette charpie lorsque l'inflammation est assez considérable. Ce procédé facilite la suppuration de la tunique albuginée, en empêchant que les deux parties supérieures de la tunique vaginale restante ne se réunissent avec le testicule pour former ensuite un nouveau sac.

Le reste de son appareil consiste à remplir le fond de la plaie avec de la charpie rapée & bien saupoudrée de colophane, pour prévenir toute hémorragie. Par-dessus il met plusieurs plumaceaux secs & des compresses fendues, le tout soutenu par un suspensoir qui, en exerçant une pression suffisante pour soutenir l'appareil, ne soit point incommode au malade. L'application des bourdonnets doit se faire de manière qu'ils touchent le fond du sac, & le testicule doit se trouver ainsi maintenu dans sa position naturelle par leur double appui. Alors ils s'opposeront efficacement à ce que la portion restante de la tunique vaginale ne forme un nouveau sac avec le testicule, & leur contact fera suppurer cet organe dans toutes ses surfaces.

L'Auteur regarde comme nuisible l'application des cataplasmes émolliens sur la partie immédiatement après l'opération. Il expose ensuite les règles du régime que l'on doit observer, & appelle en témoignage de la bonté de sa méthode un grand nombre d'observations qui lui sont propres. Il joint à son traité celui des autres affections qui attaquent les testicules & le scrotum, comme l'hématocèle, le varicocèle, le sarcocèle, le skirre & le spermatocèle. On reconnoît l'amour & la passion de M. Imbert pour l'art de guérir, & la haute idée qu'il s'en est formée, dans un petit discours qu'il adresse aux élèves en chirurgie.

*Observation sur les suites d'une puberté très-retardée, dans une constitution pleine de vigueur; par M. B***, doct. en médecine à Chaumont en Bassigny.*

M. ***, voué de bonne heure à l'état ecclésiastique, & d'une piété exemplaire, passa sa jeunesse dans un séminaire. Il avoit déja atteint sa 18e année sans éprouver aucun des signes de la puberté, soit pour la barbe, le ton de la voix ou le penchant aux plaisirs de l'amour. Il avoit d'ailleurs les cheveux noirs & toutes les marques extérieures d'une heureuse complexion. Son caractère doux & tranquille, & ses sentimens religieux le faisoient citer comme un exemple de pureté & d'innocence.

A 19 ans il éprouva au plus haut degré la révolution qui indique la période

de la puberté. Tous les membres prirent du développement, & les organes de la génération déployèrent leur brûlante énergie. Ses nouveaux penchans jettèrent l'alarme dans ſon ame timorée & livrée aux ſcrupules. Il redoubloit de ferveur pour dompter ſes paſſions; mais le plus ſouvent ſes efforts étoient vains. La ſeule vue du ſexe, à laquelle l'expoſoient des viſites de bienſéances, le jettoit dans les agitations les plus extrêmes. Il éprouvoit le ſigne de la virilité à un point qui le forçoit de ſortir de l'appartement, & d'aller chercher quelque diverſion dans la promenade ou dans la prière.

Cette lutte des penchans les plus violens contre les principes d'une piété auſtère produiſoit dans ce malheureux jeune homme une mélancolie profonde. Ils aboutiſſoient toujours à des profuſions involontaires de la liqueur ſpermatique durant le ſommeil, & ſa ſanté n'en étoit point altérée. Ses directeurs eurent beſoin de ſoutenir ſon courage, & de le raſſurer ſur la nature de ces écoulemens qu'il avoit la foibleſſe de ſe reprocher. Telle fut ſa ſituation depuis ſa puberté (1) juſqu'à la 25ᵉ année.

A cette dernière époque ſes émiſſions nocturnes ceſſèrent par degrés. Il devint plus ſombre & plus mélancolique; ſes ſueurs changèrent de caractère; elles étoient graſſes & fétides, & ſa peau ſe recouvroit d'une eſpece de ſubſtance onctueuſe qui s'attachoit fortement au linge. Son expectoration parut plus abondante; ſon appétit & ſes digeſtions ſe dérangèrent. On vit en un mot s'établir peu-à-peu tous les ſymptômes de la cachexie ſéminale qu'a ſi bien décrite M. de Bordeu dans ſon *Analyſe médicinale du ſang*.

A l'âge de 28 ans, l'état du malade a empiré, ſon expectoration, qui eſt des plus abondantes, a pris un caractère purulent. Toute l'habitude du corps offre des marques d'une vraie conſomption, ſes ſueurs ſont moindres, & la ſurabondance de la liqueur prolifique ſemble avoir reflué ſur tous les autres organes, & principalement ſur le poumon. On a fait vainement des remèdes, & il doit reſter peu d'eſpoir au malade. En conſultant les médecins, on leur a toujours demandé de concilier leurs avis avec les devoirs qu'impoſe l'état eccléſiaſtique. Mais les premiers ſont fondés ſur l'organiſation immuable de l'homme, & les autres ſont d'une inſtitution arbitraire. Cette oppoſition cauſe malheureuſement la mort du malade. A conſidérer la marche de la nature, on voit que le ſeul moyen de le ſauver étoit l'union des ſexes quand il reſtoit encore des reſſources.

Des hommes pieux dans le fond des cloîtres oppoſent ſouvent les vains efforts d'une vertu auſtère à l'impulſion du tempérament. La nature fruſtrée dans ſa deſtination procure alors des écoulemens périodiques qu'on ſe reproche à ſoi-même, & qui ſement de remords & de tourmens intérieurs une vie paſſée dans l'innocence. Nous en avons maintenant ſous les yeux un exemple attendriſſant. Un religieux d'un des ordres les plus rigides nous peint dans une lettre toutes les frayeurs d'une conſcience fauſſement alarmée.

« Je ſuis attaqué, dit-il, d'une maladie honteuſe pour laquelle j'ai tant » d'horreur, que je ne balancerois pas un » moment de lui préférer la mort : depuis » près de deux ans je ſuis ſujet à des pollutions involontaires & fréquentes qui » ſurviennent trois heures environ après » mon lever ou après mon dîner, & » toujours lorſque je ſuis occupé à la » prière ».

Antérieurement à cette époque, la même perſonne fut ſujette à des deſirs les plus violens, qui ne lui permettoient point de prendre du repos pendant la nuit. A ces penchans ſuccéda un flux preſqu'inſenſible de ſemence qui ſe faiſoit ſans érection. L'état de foibleſſe fit augmenter la doſe du vin, & les forces en ſe rétabliſſant produiſirent le cas pour lequel le malade nous conſulte. On lui a fait prendre le lait, le petit-lait, le quinquina en poudre, des demi-bains, de la tiſane d'*agnus caſtus*; mais tous ces remèdes, loin de ſoulager, ont paru irriter le mal. « Des » ſcrupules & des peines de conſcience, » ajoute le malade, m'ont ſouvent tenu » dans un état de contraction & de reſſer-

(1) La diſpoſition phyſique aux plaiſirs de l'amour, quoique rarement portée à un point auſſi extrême que dans l'exemple précédent, eſt en général en raiſon du retard de la puberté. Il en eſt de même de la force du corps & des autres attributs d'une conſtitution virile. Les anciens Germains, au rapport de Céſar, connoiſſoient cette vérité. *Qui diutiſſime, impuberes permanſerunt maximam inter ſuos ferunt laudem: hoc ali ſtaturam, ali vires nervoſque confirmari putant. Intra annum vero XX feminæ notitiam habuiſſe in turpiſſimis habent rebus:*

» rement fort pénible. Les médecins di» sent que j'ai une affection nerveuse ».

Ce n'est point par des médicamens qu'il faut chercher à guérir de semblables maladies. Le médecin doit seulement employer le langage le plus persuasif pour ramener le calme dans l'ame, & dissiper les vaines terreurs d'un solitaire alarmé. Doit-on se reprocher le résultat de son organisation intérieure ? Le travail du corps, quelque exercice d'agriculture pris avec régularité, peuvent seuls faire une diversion assez constante, & consumer cet excès de force & de vie qui sollicite ces profusions de la liqueur spermatique.

LIVRES ÉTRANGERS.

Neueste anweisung pflanzen nach dem, &c. c'est-à-dire, Nouvelle méthode de comprimer les plantes pour la composition d'un herbier vivant ; par M. Ernest-Guillaume de Martius. A Wezlar, 1785. *in-8°*. de 80 pages.

Cette nouvelle méthode enseigne comment, par le moyen des instrumens typographiques, on peut, sur du papier non collé, prendre l'empreinte des plantes en conservant leurs couleurs. M. de Martius s'approprie l'invention de cette méthode, mais M. Frunzius, célèbre professeur en médecine de Leipsick, en a fait mention il y a plus de huit ans dans un lexique; d'autres auteurs en ont aussi parlé.

AVIS DIVERS.

MM. Andry & Thouret, commissaires nommés par la Société royale de médecine, pour faire des recherches sur les propriétés médicales de l'aimant, se proposent de reprendre & continuer leurs travaux. M. l'abbé Lenoble, chanoine de S. Louis du Louvre, résidant maintenant à Paris, & dont les talens dans la préparation des aimans artificiels sont connus, a offert de fournir ceux dont on aura besoin dans ces différens procédés. On croit devoir rappeller ici que les maladies dans lesquelles l'aimant a paru propre à produire de bons effets, sont parmi les affections, soit douloureuses, soit spasmodiques, soit convulsives, toutes celles qui dépendent d'une cause purement nerveuse, telles que les affections nerveuses de la face, les douleurs de dents, les spasmes, les crampes, les palpitations, les tremblemens ou tressaillemens de nerfs, les convulsions & certaines espèces d'épilepsie ayant pour cause une disposition particulière du genre nerveux. MM. les Commissaires se proposent d'employer, dans leurs nouveaux essais, des aimans de la plus grande force, tels que ceux que prépare M. l'abbé Lenoble, & qui peuvent soutenir des poids de plus de deux cents livres; ils rendront, comme ils ont déja fait jusqu'ici, compte au public des observations qu'ils auront recueillies, & des résultats qu'elles auront présentés. Les malades s'adresseront à l'un des commissaires nommés par la Société royale de médecine, c'est-à-dire, à M. Andry, docteur en médecine, rue des Ecouffes, ou à M. Thouret, doct. médecin, rue Geoffroy-l'Asnier.

Le seul dépôt à Paris, pour la distribution des véritables pillules de Belloste, est chez M. *Belloste*, place des Prémontrés de la Croix-Rouge, au premier appartement au-dessus de l'entresol. Pour les réponses aux lettres affranchies, il suffira d'écrire à MM. Belloste frères, privilégiés du Roi, à Paris.

M. Jean-Théodore Sproezel vient d'être nommé professeur de médecine & membre ordinaire du collège de médecine de Berlin, à la place de M. Muzel.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

De Paris.

LA Société royale de médecine a tenu, le 30 août 1785, son assemblée publique au Louvre dans l'ordre suivant.

A l'ouverture de la séance, le secrétaire perpétuel a dit :

I.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 26 août 1783, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina administré dans le traitement des différentes espèces des fièvres rémittentes.

Cette question, intéressante pour la médecine pratique, a été traitée par un très-grand nombre de concurrens ; quatre mémoires ont fur-tout fixé l'attention de la compagnie, qui leur a distribué des Prix dans l'ordre suivant:

Elle a adjugé le premier Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. à M. Baumes, docteur en médecine à Lunel en Languedoc, auteur d'un mémoire ayant pour épigraphe une phrase extraite de l'ouvrage de M. Stoll, intitulé *ratio medendi*.

Le second Prix, consistant également en une médaille d'or de la valeur de 250 livres, a été décerné à M. Barailon, doct. en médecine à Chambon en Combrailles, auteur d'un mémoire, ayant pour épigraphe un passage extrait du Traité de Sydenham, *de hydrope*.

La Société ayant été très-satisfaite des mémoires cotés *F* & *A* avoit arrêté qu'elle décerneroit à leurs auteurs une médaille d'or de la même forme que les jetons d'argent qui sont distribués dans les séances particulières de la compagnie ; mais à l'ouverture du cachet du premier de ces mémoires, écrit en latin, & ayant pour épigraphe ce passage d'Hippocrate : *quæ profuerunt ob rectum usum profuerunt, &c.* Elle a trouvé que deux médecins s'étoient réunis pour la rédaction de ces recherches ; cette circonstance imprévue a donné lieu à une nouvelle délibération d'après laquelle nous offrons aujourd'hui à chacun d'eux une médaille d'or semblable à celle que nous n'avions d'abord destinée qu'à un seul. Les deux auteurs de ce mémoire sont MM. Rudolph Deiman & Petersen Michell, docteurs en médecine, membres de la Société des sciences d'Utrecht, résidens à Amsterdam.

Le second mémoire, à l'auteur duquel la compagnie a adjugé une médaille d'or de la même valeur que les précédentes, est aussi écrit en latin ; il a été envoyé par M. Pierre-Mathieu Nielen, docteur en médecine à Utrecht, qui a déja remporté un des Prix de la Société royale de médecine.

M. Ackermann, docteur en médecine à Zeulenrode en Saxe, auteur d'un mémoire écrit en latin, & ayant pour épigraphe ces deux vers :

Hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescunt :

a mérité l'*accessit*.

La Société a cru devoir citer honorablement un mémoire de M. Bernard, docteur en médecine à Bézier. Elle y a remarqué des réflexions qui méritent d'être conservées, sur les moyens de reconnoître dans une fièvre continue avec redoublement, le caractère caché de l'intermittence. Un mémoire envoyé de Moulins par M. Jemois, docteur en médecine, lui a aussi paru contenir quelques observations intéressantes.

La collection de ces différens écrits remplit les vues que la Société s'étoit proposée, en publiant ce programme; on y trouvera un exposé très-curieux de toutes les espèces de fièvres rémittentes qui règnent dans les divers climats de l'Europe, des méthodes employées pour les combattre, & de toutes les manières d'administrer le quinquina dans leur traitement.

II.

La Société n'a pas été aussi heureuse relativement au programme suivant. Elle avoit proposé dans sa séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un Prix de la valeur de 360 livres remises par un particulier qui ne s'est point nommé, cette question:

Quels sont les avantages que la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens Eudiomètres?

Nous n'avons point reçu de mémoires pour ce secours, ce que nous attribuons au peu de temps qui avoit été donné pour le travail que la solution de ce programme exige. La Société propose de nouveau ce Prix, qu'elle a porté à la valeur de 600 livres, & dont la distribution sera différée jusqu'à la séance publique de la fête de Saint-Louis 1787.

Les mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1787.

III.

La Société a distribué depuis 1776, dans presque toutes ses séances publiques, des Prix aux auteurs des meilleurs mémoires sur la topographie médicale des différens cantons & provinces. Ce grand travail, qu'elle a entrepris conformément aux ordres du Roi & aux vues de son institution, sera suivi sans aucune interruption, & il en résultera un tableau topographique & médical de toute la France. La compagnie espère que les médecins & physiciens de toutes les villes du royaume concourront au succès de cette utile entreprise, en envoyant à la Société royale des mémoires (1) sur la nature de leur climat (*de aere aquis & locis*) & sur le tempérament de ceux qui l'habitent.

Les volumes publiés par la compagnie contiennent des recherches que l'on peut regarder comme des modèles dans ce genre.

Depuis la dernière assemblée publique, qui a eu lieu le 15 février de cette année, la Société a reçu dix huit mémoires sur la topographie médicale, parmi lesquels quatre lui ont paru devoir mériter à leurs auteurs les Prix qu'elle avoit à distribuer.

Le premier est un traité très-étendu de la topographie des Vosges & de la Lorraine, & des maladies qui y sont le plus répandues. L'auteur de ce mémoire est M. Poma, médecin à Saint-Diez. La Société lui a adjugé une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

Elle a décerné à chacun des auteurs des mémoires suivans, une médaille d'or, ayant la même forme que le jeton ordinaire de la compagnie.

1°. A M. Jeunet, docteur en médecine de Besançon, dont le mémoire contient des détails très-bien présentés sur la topographie médicale des montagnes de la Franche-Comté.

2°. A M. Bertin, docteur en médecine, résidant actuellement à Rosoi en Brie, auteur d'une topographie médicale de la Guadeloupe, dans laquelle les maladies & les productions particulières à ce pays sont décrites avec soin & clarté.

3°. A M. Moublet-Gras, docteur en médecine à Tarascon en Provence, auteur d'un mémoire, dont la Société a été satisfaite, sur la topographie médicale de cette ville.

M. Housset, docteur en médecine à Auxerre, nous a fait parvenir un mémoire sur la topographie historique, physique & médicale de la ville qu'il habite. La Société croit devoir le citer le premier parmi ceux dont elle fait une mention honorable.

(1) La Société n'a encore reçu qu'un très-petit nombre de mémoires sur la topographie des côtes & des pays voisins de la mer; elle invite les médecins & physiciens qui y résident à s'en occuper.

Trois mémoires ont paru dignes d'éloges par la précision & la netteté avec lesquelles ils sont écrits.

L'un, sur la topographie médicale de la Lorraine Allemande, a été rédigé par M. de la Flize, docteur en médecine à Sargue mines.

L'autre, sur la topographie médicale de la ville d'Etampes, a été remis par M. Boncetf, docteur en médecine, qui y réside.

Le troisième a été envoyé par M. Drouel, docteur en médecine à Lunéville. Il est relatif à la topographie médicale de cette ville & de ses environs.

La Société a aussi trouvé des détails intéressans dans un mémoire sur la topographie de Troyes, par M. Dupont, Docteur en médecine. Elle l'invite, ainsi que les auteurs de plusieurs autres mémoires qu'elle a reçus, à donner plus d'étendue à leurs travaux.

La compagnie a arrêté qu'elle feroit une mention honorable d'un mémoire intitulé: *Essai topographique & d'histoire naturelle du Mont d'Or & des environs*, par M. de l'Arbre, docteur en médecine, curé de la cathédrale à Clermont-Ferrand. Comme il n'y est fait aucune mention des maladies, on ne peut le comparer à ceux dont nous avons parlé cidessus. La Société a cité avec éloge, dans sa dernière séance publique, un mémoire du même aurcur, fair dans le même genre sur la topographie de la paroisse de Royac.

Tous les Mémoires & Observations seront adressés, ainsi qu'il est d'usage, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société, sous le couvert de Monseigneur le Contrôleur-Général des finances, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

La suite au numéro prochain.

Some observations relative to the influence of climate on vegetable and animal bodies. By ALEXANDER WILSON, *M. D. London*; c'est-à-dire, quelques Observations relatives à l'influence du climat sur les végétaux & sur les animaux; par M. WILSON, D. M. *in*-8°. de 288 pages.

Cet ouvrage contient un grand nombre de faits curieux & des résultats d'expériences. L'Auteur se livre avec retenue aux conjectures sans nombre qu'un sujet semblable pourroit faire naître dans une imagination vive & féconde. Il rapporte seulement ce qu'il a observé, & il ouvre la voie à une foule de nouvelles recherches. Je vais en donner quelque exemple.

Après avoir rappellé les principales causes de la putréfaction, il en indique une qu'on n'auroit peut-être pas soupçonnée: c'est le contact des rayons lunaires. Il rapporte des expériences qu'il a faires vers le onzième degré de latitude septentrionale au mois de février sur de la viande de bœuf frais, & il ajoute que ces faits sont si connus dans ce pays, que les pêcheurs qui se trouvent dehors la nuit ont bien loin d'empêcher les rayons de la lune d'arriver jusqu'au poisson qu'ils prennent. Cependant malgré leurs précautions, les poissons pris pendant un clair de lune se conservent beaucoup moins que ceux qu'ils ont pêchés en plein jour. L'Auteur, sans s'en rapporter à ces observations populaires, s'en est convaincu par les siennes propres. Il a constaté aussi les effets de la lumière de la lune sur l'accroissement des végétaux.

L'Auteur, dans la seconde partie, sans aller répéter tout ce qu'on sait d'ailleurs sur les alimens & la digestion, rapporte des observations relatives à l'influence du climat sur ces objets. Il fait précéder ces considérations de la distinction de la nourriture végétale en deux grandes classes. La première renferme tous les végétaux qui sont susceptibles de la fermentation vineuse & acéteuse, ou de la dernière seulement. Dans la seconde, l'Auteur comprend les végétaux qui donnent d'abord une vapeur alkaline, & qui tournent ensuite plus ou moins promptement à l'acide avant que la putréfaction ne commence. Il insiste aussi sur l'acide qu'on retire des substances animales, sur l'analogie de la formation du beurre avec celle de la graisse, sur la nourriture végétale & animale, & sur le pouvoir dissolvant des sucs gastriques, & enfin sur les variétés que produit dans tous ces objets la différence de climats.

L'Auteur qui a fait un grand nombre d'observations dans les pays chauds, & dont le caractère philosophique éloigne tout soupçon de crédulité, a remarqué aussi la grande influence des périodes de la lune sur le corps de l'homme, sur-tout sur les constitutions délicates & les personnes valétudinaires. Les maniaques dans la Zone Torride ont leurs accès

beaucoup plus violens que dans le Nord, & ils suivent les périodes de la nouvelle & pleine lune. Si des personnes affoiblies ont éprouvé des fièvres intermittentes, elles sont sujettes à des rechûtes à la même époque. Ce fait est si connu dans ces climats, que de pareils convalescens prennent du quinquina quelques jours avant ces changemens lunaires, ce qui prévient le retour de la maladie, à moins que la personne ne soit très-foible & incapable de seconder l'effet tonique du quinquina, par l'exercice du cheval ou quelqu'autre mouvement du corps. L'Auteur, sans donner dans le merveilleux, attribue ces effets à la diminution du poids de l'atmosphère, produite par l'attraction lunaire.

La troisième & dernière partie de cet ouvrage est consacrée à des considérations sur les qualités morales, & le caractère des divers peuples. L'Auteur, loin d'avoir épuisé un sujet aussi vaste, ne fait pour ainsi dire qu'ouvrir la voie & montrer combien le philosophe, s'il n'est point naturaliste & grand médecin, est réduit à de foibles ébauches, quand il se livre à ce genre de recherches.

Le docteur Falconner a fait un ouvrage sur le même sujet, postérieurement à celui de M. Wilson, mais il l'a surchargé d'un grand nombre de lieux communs. Quant aux faits nouveaux qu'il renferme, on se propose de les recueillir & d'en joindre la traduction à celle des observations de M. Wilson.

LIVRES ÉTRANGERS.

Ueber die vockenund deren eminffung, &c. c'est-à-dire, de la petite-vérole & de l'inoculation; par M. J. G. Stunzer, médecin de l'Empereur. A Vienne, chez Sonnenleithner, 1785. *in*-8°. de 208 pages.

L'Auteur traite de l'origine des causes & de l'étiologie de la petite-vérole, du prognostic dans son premier & second périodes, de la diète, & des soins qu'exige le troisième période, de l'inoculation & de ses avantages. Cet écrit renferme plusieurs bonnes choses; mais il y a déja tant d'ouvrages sur cette espèce de maladie!

Die lehre von der electricitaet; c'est-à-dire, Doctrine de l'électricité; par M. J. A. Dondorf, conseiller à Quedlinbourg. Deux volumes avec figures. A Erfort, chez Keyser, 1785. *in*-8°.

On y donne la théorie & la pratique de l'électricité. M. Dondorf a cherché à mettre son livre à la portée de ceux qui ne sont point versés dans les lettres. On y trouve beaucoup de choses dignes de remarque, & propres à jetter plus de jour sur l'électricité. L'Auteur mérite de justes éloges.

AVIS.

Nous croyons devoir faire une remarque relative aux observations qui nous sont envoyées. Rarement ont-elles tous les caractères d'une exactitude sévère & d'une application utile. L'exposition des circonstances en est souvent altérée par des vues systématiques, & en cherchant la marche de la nature, on ne voit souvent que l'histoire des opinions de l'Auteur. Nous devons nous imposer la loi de faire un choix, & on ne doit point être surpris que routes celles qui nous ont été adressées n'aient point trouvé place dans notre feuille périodique. On doit se rappeller que nous vivons dans un siècle très-éclairé. Il faut donc que la médecine se monte au ton des autres sciences naturelles. Quoiqu'elle ait ses principes propres & indépendans de la physique ou de la chymie, elle ne doit pas moins se conformer à leur marche régulière & s'en tenir aux conclusions directes qui naissent des faits observés.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Observations sur les maladies vénériennes ; par feu A N. Ribeiro Sanchès, publiées par M. Andry. A Paris, chez Théophile Barrois, libraire, quai des Augustins. Prix broché, avec le portrait de l'Auteur, 2 liv. 8 f.

Le docteur Sanchès, un des disciples les plus distingués de Boerhaave, étoit venu s'établir à Paris dans un âge avancé. Il a passé la plus grande partie de sa retraite à recueillir les matériaux qu'une longue pratique lui avoit acquis ; mais sa santé délicate, son caractère naturel ou sa qualité d'étranger qui ne lui permettoit pas d'écrire assez correctement en notre langue, l'ont empêché de mettre la dernière main à ses ouvrages ; ils auroient été perdus si de son vivant il n'avoit chargé M. Andry de leur donner une forme convenable pour les présenter aux savans. L'éditeur a soin d'avertir que M. Sanchès, doué d'un caractère impatient, & qui ne pouvoit s'assujettir à aucune méthode, traçoit ses idées comme elles se succédoient sous sa plume. L'ouvrage que nous annonçons doit donc être moins jugé à la rigueur sur l'ordre & la disposition des matières que sur l'importance des recherches & des observations de l'Auteur.

On sait que M. Vanswieten, son ami, lui fait honneur du traitement qu'il avoit adopté pour la maladie vénérienne. Le docteur Sanchès marque sa surprise de ce que dans les Commentaires des aphorismes de Boerhaave il n'est point fait mention de l'utilité du bain de vapeurs pendant l'usage du sublimé corrosif, & qu'au lieu de ce bain, M. Vanswieten ait conseillé la décoction des racines de guimauve & de réglisse dans quelque partie de lait, ou quelquefois seulement de décoction d'orge ou d'avoine, mêlée avec la quatrième partie du lait. Le docteur Sanchès ajoute qu'il n'a vu survenir la salivation que chez les malades qui, après être sortis du bain, s'étoient exposés à l'air froid. Il pense aussi qu'une des principales attentions du traitement par le mercure, doit être de prévenir les suites pernicieuses de ce minéral retenu à l'intérieur, & qu'il convient de le faire sortir du corps à l'aide de l'application extérieure de la chaleur & du bain, ainsi que par l'emploi des antispasmodiques. Il s'est peut-être un peu exagéré à lui-même ces effets pernicieux du mercure, puisque l'expérience fait voir le contraire. Mais Boerhaave l'avoit dit, & M Sanchès se seroit bien gardé d'élever sur ce point le moindre doute.

Il fait des remarques préliminaires sur la nature & les remèdes du spasme qui attaque les différentes parties du corps humain. C'est sous ce point de vue qu'il rapproche les effets funestes du venin de la vipère, du virus hydrophobique, de la peste & des autres maladies contagieuses, ainsi que de l'affection vénérienne. Il observe que celle-ci a commencé par des sueurs, des éruptions & des bubons, comme cela a lieu dans les maladies pestilentielles, & qu'elle n'a

pris que peu-à-peu les caractères d'une affection chronique. Ce dernier état de la maladie donne lieu à plusieurs remarques de pratique importantes, & l'Auteur indique toutes les formes variées qui peuvent donner le change au médecin, suivant les périodes de l'âge.

Le docteur Sanchès décrit la méthode qu'il a suivie pendant quarante ans, dans le traitement de la maladie vénérienne, soit inflammatoire, soit chronique; il fait connoître les dangereux effets des préparations mercurielles administrées dans le temps de l'inflammation, & les maladies chroniques qui sont les suites du virus vénérien, soit héréditaire, soit déguisé & méconnu dans la personne qui en a été infectée. Mais sur ce dernier point n'y a-t-il pas un excès à éviter, & n'est-on point sujet à donner dans des opinions vagues? Quelques-uns attribuent tout à un germe caché de la maladie vénérienne, d'autres au scorbut, ou à l'état du foie, ou à la saburre des premières voies, &c. ces jugemens prononcés sans un examen sévère donnent lieu quelquefois à des opinions contradictoires entre les avis des médecins, & à de mauvaises plaisanteries sur les principes de l'art de guérir, qu'on traite de conjectural; car telle est l'injustice des hommes. On ne fait grace à la médecine d'aucune des fautes de ceux qui l'exercent, pendant que la physique ou toute autre science demeure respectée, quelques écarts que commettent ceux même qui s'y sont le plus distingués.

Recherches théoriques & pratiques sur les eaux minérales de Barbotan, ses bains & ses boues, sur les différentes maladies auxquelles ces secours conviennent, & sur les remèdes qui doivent leur être associés; par M. Dufau, *doct. en médecine, inspecteur des eaux minérales de Barbotan, &c.* Brochure de 216 pag. A Bergerac, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix, 1 liv. 16 s.

On ne voit d'abord dans les eaux thermales, considérées comme un moyen de l'art de guérir, que l'action simple d'un fluide à la surface du corps, & un relâchant propre à ouvrir les voies de la transpiration; mais en suivant leurs effets de plus près, on voit qu'elles ont une influence plus profonde dans l'économie animale, & qu'elles excitent une révolution marquée par différentes espèces de fièvre d'une terminaison salutaire. Elles donnent dans un grand nombre de cas la solution du problème, qui consiste à exciter à propos la fièvre dans les maladies chroniques pour les guérir.

Les eaux minérales de Barbotan ont à cet égard des vertus attestées par l'observation, & ne paroissent point inférieures à celles des Pyrénées, depuis long-temps si célèbres. L'application même des boues de Barbotan semble devoir faire obtenir à ce dernier lieu une juste préférence dans certains cas déterminés par l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons. M. Dufau les emploie alternativement avec les bains, & en varie l'usage suivant l'exigence des cas: c'est de cette manière qu'il a obtenu un grand nombre de guérisons de rhumatismes de différentes espèces, de sciatiques, de maladies des voies urinaires, de dartres, de suppressions des menstrues, de paralysies, de tumeurs blanches, &c. dont il rapporte les observations détaillées.

« Je ne saurois passer sous silence, dit » M. Dufau, un fait remarquable: c'est » une hydropisie ascite à laquelle la ren- » trée de la gale avoit donné lieu, & » qui céda en assez peu de temps chez » un laboureur à la vertu de nos bains, » qui rappellèrent au dehors le levain » psorique». Le même Auteur fait part de ses vues sur les variétés du traitement qu'on doit employer dans l'hydropisie, & s'élève avec raison contre les abus d'une pratique uniforme qui ne fait mettre en usage que les hydragogues ou les diurétiques.

Les eaux de Barbotan sont connues depuis long-temps. M. Dufau donne l'extrait d'une dissertation sous le titre de *Vertus & propriétés des eaux de Barbotan en la comté d'Armagnac*, par M. Chesnau, médecin. En 1755, un chirurgien donna aussi un ouvrage sur le même sujet. M. Dufau a suivi avec beaucoup plus de soin les effets de ces eaux minérales. Loin de donner dans une prévention aveugle, il fait remarquer les circonstances qui doivent faire craindre l'usage des bains & des boues de Barbotan, & il rapporte des cas où il a été nuisible. Il a soin en outre d'indiquer le régime & la manière de vivre qui sont les plus propres à seconder l'action de ces eaux, & à compléter la cure.

Remarques sur ce qu'on appelle purgatifs de précaution.

La conduite que tiennent certaines personnes pour se bien porter est admirable. C'est un vrai modèle de tout ce qu'il ne faudroit pas faire. A la moindre indisposition que la diète ou l'exercice du corps peuvent aisément guérir, elles ont recours à des purgatifs. On regarde le canal intestinal comme un tuyau d'une pièce méchanique, obstrué par une matière étrangère, & qu'il ne s'agit que de déboucher; on ne fait point attention que dans l'état de vie il est doué de la sensibilité la plus exquise, que tout irritant dérange son action organique, l'affoiblit en y attirant un afflux d'humeurs, & y laisse souvent les impressions les plus durables. On trouve dans les auteurs un grand nombre d'exemples des effets pernicieux des purgatifs, sur tout des drastiques. Frédéric Hoffman en a fait le sujet d'une dissertation sous le titre *De purgantibus fortioribus e praxi medica ejiciendis.* J'ai vu aussi, ajoute-t-il, des indispositions d'une longue durée, produites par de simples laxatifs tels que les feuilles de séné & la rhubarbe.

On ne touche point ici la grande question de l'usage des purgatifs dans les maladies, soit aiguës, soit chroniques. Notre objet est de combattre de faux principes ou de sombres vapeurs de mélancolie qui font recourir sans sujet à ces médicamens (1). On peut avancer que nulle habitude n'est plus pernicieuse & plus réprouvée des médecins observateurs. Les intestins, accoutumés à n'obéir qu'à des irritations étrangères, perdent peu-à-peu leurs forces toniques. L'usage de se purger devient un besoin; on remédie à l'indisposition présente, mais on s'en prépare de nouvelles, & le mal va toujours en croissant. L'anecdote suivante est fort connue, & un professeur de chirurgie la répète souvent à ses élèves. Un homme se plaignoit d'un défaut d'appétit & de langueur de la digestion. Il prit un purgatif par le conseil d'un de ses amis. Quelques temps après les mêmes indispositions le firent réitérer. Il fallut en user ensuite en gardant moins d'intervalles; enfin il fut nécessaire de les répéter avec tant de fréquence, que la personne tomba dans une fièvre hectique qui le précipita au tombeau.

On ne doit pas cependant tomber dans l'extrême opposé qui fait regarder tout purgatif comme un poison, & qui proscrit également les abus & l'emploi sage qu'on en peut faire. Des personnes phlegmatiques & surchargées d'humeurs les supportent sans peine. Plusieurs affections chroniques ne cèdent même qu'à ce genre de médicamens; mais par leur répétition on tombe dans un assujettissement qui dure autant que la vie, & si on remédie par-là à certains maux, peut-on répondre d'ailleurs de ceux qu'on s'expose à contracter? Si donc les purgatifs conviennent dans des cas déterminés comme secours prophylactique, on doit toujours craindre l'asservissement de l'habitude. Je laisse à penser d'après le prodigieux débit des poudres d'Ailhaud, tout le mal qu'elles ont fait & qu'elles font encore. On se repose sur le soulagement passager qu'elles produisent, & on ne fait pas attention à la foule de maladies chroniques qui en font les suites. Je ne parle pas d'ailleurs de toutes les affections graves qu'elles produisent sur certaines personnes d'un tempérament irritable. J'en ai vu en dernier lieu un exemple effrayant. Mais les cas contraires sont passés sous silence, & on publie avec emphase une suite de cures merveilleuses.

Sur l'irritabilité des organes sexuels des plantes.

On n'auroit peut être jamais soupçonné un point d'analogie aussi frappant entre les animaux & les végétaux si l'observation ne l'avoit constaté. Le mouvement des organes sexuels n'avoit été reconnu que dans l'épine-vinette, l'opuntia & l'helianthème, où ils sont très-sensibles. M. des Fontaines, célèbre botaniste de l'Académie des sciences, a fait une suite nombreuse d'observations de ce genre, consignées dans un mémoire très-curieux qu'il a lu à l'académie avant son départ pour les côtes de Barbarie. Nous allons en donner l'extrait en rendant un hommage public à ce jeune académicien né avec cette ardeur pour les progrès des sciences, qui est le caractère du vrai ta-

(1) J'ai connu un chasseur de profession qui faisoit chaque année sa provision de purgatifs avec la même régularité que celle du bled ou de toute autre denrée. Survenoit-il un jour pluvieux & peu propre à la chasse? Il gardoit la chambre & prenoit médecine.

lent, & avec cette finesse d'observation la plus propre à reculer leurs limites.

Les anthères des lys, avant de s'ouvrir, sont fixées le long des filets parallèlement au style dont elles sont éloignées de 5 ou six lignes. Aussi-tôt que les poussières sortent des loges, les anthères deviennent mobiles sur l'extrémité des filets qui les soutiennent ; elles s'approchent sensiblement du stigmate l'une après l'autre, & s'en éloignent presque aussi-tôt qu'elles ont répandu leurs poussières fécondantes sur cet organe. On peut en faire l'observation dans le *lilium superbum*, l'*amarillis formosissima*, le *pancratium maritimum*, & la plupart des espèces de ce genre.

Dans la fritillaire de Perse, les six étamines sont à 4 ou 5 lignes du style avant la fécondation ; mais après l'épanouissement de la fleur, on voit les étamines s'approcher alternativement du style & appliquer immédiatement leur anthère contre le stigmate ; elles s'en éloignent après l'émission des poussières, & vont dans le même ordre reprendre leur place : cela se passe quelquefois dans 24 heures. On observe les mêmes mouvemens, mais un peu moins sensibles dans les étamines du *butomus*, des asphodèles, des ails, des *ornithogalum* & des asperges. Il y a une autre variété de mouvemens dans la *fritillaria imperialis* & *fritillaria meleagris*. Les étamines sont naturellement rapprochées du style, & le stigmate les surpasse en longueur ; les fleurs restent pendantes jusqu'à ce que les poussières soient sorties des loges, & peuvent ainsi facilement tomber sur le stigmate & le féconder ; mais après la fécondation le péduncule se redresse, & le germe devient vertical. On voit la même chose dans les ancholies & plusieurs *geranium*.

Mais rien n'est plus vermeilleux dans ce genre que les mouvemens des parties mâles dans les rhues. Il y a dix étamines, dont cinq sont alternes avec les pétales. Les cinq autres leur sont opposées. Si on les observe avant l'émission des poussières, on voit qu'elles font un angle droit avec le pistile, & qu'elles sont renfermées deux à deux dans la concavité de chaque pétale. A l'instant de la fécondation, elles se redressent deux à deux ou même trois ensemble, elles décrivent un quart de cercle, approchent leurs anthères très-près du stigmate, & après avoir fécondé le germe, elles s'éloignent, s'abaissent & vont quelquefois se renfermer de rechef dans la concavité des pétales. On peut voir des mouvemens analogues dans le *zigophillum*, la fraxinelle ou *dictamnus albus*, la capucine ou *tropæolum*, le *geranium fuscum*. A quelle autre cause peut-on attribuer ce mouvement des parties fécondantes qu'à un orgasme analogue à celui des animaux ?

La suite dans un autre numéro.

LIVRES ÉTRANGERS

QU'ON TROUVE CHEZ DIDOT le jeune.

Flora Pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii. Aut. Car. Allionio. Augustæ taurinorum, 1785, 3 vol. *in-fol.* Prix, 66 liv.
Idem, broché en carton, 72 liv.

Cet ouvrage étoit attendu depuis longtemps, & nous nous empressons de l'annoncer.

Linnæi (Carol.) Systema vegetabilium curante Murray. Edit 14 Gottingæ, 1784, *in-8°.* broché, 10 liv. 10 f.

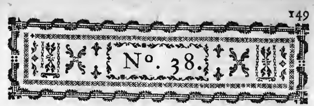
Livres qu'on trouve chez Théoph. Barrois, quai des Augustins, n°. 18.

Thesaurus medicus, sive disputationum in academia Edinensi ad rem medicam pertinentium è collegio instituto ad hoc usque tempus, delectus, ab illustri societate regia medica Edinensi habitus, Edinburgi, 1785. Vol. III & IV *in-8°.*

La suite au numéro prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les moyens d'en prévenir les suites, suivi d'un appendice sur les fièvres intermittentes, & d'un mémoire qui fait connoître une méthode simple pour dessaler l'eau de mer, &c. par J. Lind*, médecin de l'hôpital du Roi à Haslar, près Portsmouth, &c.; traduit de l'Anglois sur la dernière édition publiée en 1777, & augmenté de notes par* M. Thion de la Chaume, D. M. *ancien médecin des hôpitaux militaires, &c.* 2 vol. *in*-12. Prix, 5 liv. brochés. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, lib., quai des Augustins. 1785.

Premier extrait.

L'essor immense qu'ont pris la navigation & le commerce, force les médecins à étendre aussi la sphère de leurs observations. Les climats chauds sont de nouvelles sources de maladies pour les Européens qui viennent les habiter. Les principes de contagion y sont même plus multipliés & plus actifs que dans les zones tempérées. Il s'agit donc de déterminer avec soin le caractère des maladies qu'on y observe, d'indiquer les lieux les plus mal-sains, les moyens préservatifs ainsi que les remèdes qu'a constatés l'expérience. Peu de personnes étoient plus capables que M. Lind de remplir une partie de cette tâche. On sait que nous lui devons d'autres excellens traités de pratique. Ce ne sont point des compilations qu'il propose; c'est le résultat de ses voyages, c'est le fruit d'un talent distingué & muri par l'exercice réfléchi de la médecine.

Certaines contrées de l'Europe ne sont pas plus exemptes de maladies épidémiques que les pays chauds; l'Auteur remarque les saisons qui sont les plus mal-saines dans les Pays-Bas, la Hongrie, la campagne de Rome, les isles de Sardaigne, Minorque & Gibraltar. Il parle avec étendue de la côte de Guinée, des qualités du terrein, de la chaleur qu'on y ressent, des maladies qui attaquent les Européens dans les divers établissemens qu'ils ont formés sur cette côte, des moyens de prévenir le ver de Guinée; il finit cet article par deux instructions médicales pour les vaisseaux de guerre qui doivent établir leurs stations en Guinée. Depuis la dernière édition de l'essai de M. Lind, ils ont ordre de s'approvisionner, aux frais du Gouvernement, d'une grande quantité de quinquina en poudre & de vin, afin qu'on en puisse distribuer de temps en temps à ceux qui remontent les rivières dans des chaloupes, ou qui sont envoyés à terre: en outre, les commandans de ces vaisseaux ne permettent à personne de leur bord de rester à terre après le coucher du soleil.

L'Auteur fait dans ce chapitre une remarque très-juste sur le danger d'une pratique asservie à un systême particulier & exclusif. Il observe que sur la côte de Guinée les saignées copieuses & répétées ont des suites très-graves dans les fièvres, & que pendant la saison pluvieuse ou malsaine, rarement on est contraint d'ouvrir

la veine dans ces maladies. Il est malheureux que les médecins envoyés dans ces lieux défèrent trop à l'autorité de Sydenham. Ils ne font pas attention que ce dernier, d'ailleurs excellent praticien pour l'endroit qu'il habitoit, non-seulement ne sortit point de l'Angleterre, mais même se borna à un canton particulier & très-sain de cette isle, la ville de Londres. Vraisemblablement, dit M. Lind, si cet habile médecin eût pratiqué à quelques milles de la métropole, dans des lieux bas des environs, il n'auroit pas trouvé que la saignée fût un remède aussi universel qu'il le prétend pour la plupart des fievres.

Les maladies qui règnent dans différens établissemens des Européens aux Indes orientales ne sont ni moins graves, ni moins fréquentes que sur la côte de Guinée. Batavia sur-tout est funeste à ceux qui viennent l'habiter. Le mauvais air de cette place, dit M. Lind, a fait plus périr d'Européens qu'il n'en est mort par la pointe de l'épée dans toutes les guerres sanglantes soutenues par les Hollandois dans cette partie du monde. On en trouve aisément la cause dans la situation même de cette ville, placée au bord de la mer, dans une plaine marécageuse & souvent inondée ; elle est d'ailleurs entrecoupée de canaux très-nuisibles à ses habitans, à cause du climat brûlant & très-mal-sain de l'isle de Java. Ces canaux en outre sont bordés d'arbres qui gènent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides. Une grande partie des soldats transportés d'Europe à Batavia périt dans l'année. Ceux qui échappent à la mort languissent ordinairement dans les hôpitaux. Il seroit à desirer que l'excellent traité d'Hippocrate *de aere, locis & aquis*, fût plus connu ou plus consulté. On ne commettroit point des fautes aussi graves dans le choix & la position des établissemens nouveaux.

L'Auteur, après avoir parlé de plusieurs places des Indes orientales dont le séjour est mal-sain, fait des remarques semblables à l'égard de l'Amérique. Il donne l'histoire de ce qu'on appelle la fièvre jaune, qui est souvent funeste dans ce dernier climat. La seconde partie contient des préceptes très-sages pour la conservation des Européens qui habitent des pays chauds, soit près de la mer, soit dans l'intérieur des terres. Il remarque que l'air de mer est utile dans les fièvres, qu'il seroit important d'établir des hôpitaux sur des vaisseaux à flot pour les lieux maritimes, que l'air est très-pur dans plusieurs endroits de la zone torride, & que le moyen de se soustraire aux maladies dans les pays chauds est de se retirer durant les saisons mal-saines sur des côteaux un peu élevés, où l'air soit tempéré. Cet asyle, ajoute-il, propre à la conservation de la santé, peut se trouver dans toutes les parties du monde.

*Exemple remarquable d'une tumeur lymphatique, par M. P***, D. M.*

M. ***, âgé de 19 ans, maigre, d'un teint peu coloré, mais d'ailleurs bien portant depuis plusieurs années, passa les premiers mois d'un hiver pluvieux dans l'application, ne sortant de sa chambre que pour les exercices ordinaires du collège. Vers le mois de janvier on lui fit remarquer une petite tumeur molle & indolente, de la grosseur d'une noix, formée sans aucune cause connue vers le milieu du bord inférieur du muscle trapèze. La vie sédentaire que continua de mener la personne parut favorable à l'accroissement de la tumeur ; elle s'étendit obliquement de derrière en devant, & de haut en bas, pendant les deux mois suivans, ensorte qu'elle se porta jusqu'aux digitations moyennes du grand oblique, & avoit environ huit pouces dans sa longueur sur trois pouces de large ; elle étoit saillante & formoit une espèce de bosse placée irrégulièrement ; quand la personne la pressoit en devant avec la main, ou qu'elle marchoit, elle sentoit la fluctuation d'un fluide contenu sous les tégumens ; mais la couleur de ces derniers n'étoit nullement altérée ; point de tension douloureuse, point d'élancemens, point d'augmentation de chaleur, en un mot il ne parût aucun symptôme inflammatoire.

L'ouverture de la tumeur fut décidée ; mais son caractère particulier & sa formation lente & graduée firent penser qu'on n'en retireroit qu'un fluide aqueux pareil à celui de toute hydropisie. On enfonça donc un trocar ; mais on fut fort étonné de voir sortir une matière qui, par sa couleur & sa consistence, avoit toutes les qualités d'un vrai pus ; & qui couloit difficilement à travers la canule du trocar ; on se détermina à faire une incision avec le bistouri, & on donna issue

à une très-grande quantité de matière purulente (1). Les pansemens qui suivirent donnèrent lieu aussi à de grandes évacuations. Mais la matière diminua toujours de consistence, & devint semblable à de la sérosité. Il s'étoit passé quarante jours depuis l'opération, & l'écoulement se soutenoit encore; le malade étoit réduit à un état extrême d'exténuation. Il se joignit à cela une petite toux & un mouvement fébrile vers le soir, ce qui paroissoit annoncer une fièvre hectique: tout paroissoit désespéré si le malade avoit continué de rester dans la ville, & on l'engagea à tenter la ressource de l'air natal.

Il fit donc le voyage, qui n'étoit que de sept à huit lieues, & profita d'une saison très-favorable. La satisfaction de se trouver au sein de sa famille, l'air pur de la campagne, les bons alimens & quelque légère promenade commencèrent à lui redonner des forces: il fût bientôt en état de joindre à ces moyens l'exercice du cheval. La suppuration, ou plutôt l'écoulement lymphatique, quoique beaucoup diminué, subsistoit encore: il se forma même successivement deux nouveaux points de suppuration à côté des apophyses épineuses des vertèbres. C'étoit de petites tumeurs un peu douloureuses & superficielles. On ouvrit la première avec la lancette, l'autre s'ouvrit d'elle-même par l'espèce de macération que la sérosité fit éprouver aux tégumens. Ces nouveaux écoulemens étoient entièrement séreux: ils ne paroissoient point d'ailleurs nuire à l'état du malade, dont les forces se rétablissoient de plus en plus. Il mangea des fruits d'été & d'automne, & fit beaucoup d'exercice à la campagne, soit à pied, soit à cheval. Vers le commencement de l'hiver la santé étoit parfaitement rétablie, quoiqu'il restât un peu de suintement séreux, & il fut en état de reprendre ses cours ordinaires d'étude. L'écoulement cessa entièrement vers la fin de l'hiver, & depuis trois années qui ont succédé, la personne s'est toujours très-bien portée. Il est vrai que l'expérience qu'elle avoit faite des dangers d'une vie sédentaire l'a rendue plus sage & qu'elle a toujours joint aux occupations du cabinet quelque exercice du corps, & des courses faites régulièrement à la campagne.

(1) Que doit-on doné penser de la théorie de Boerhaave sur la formation du pus, & n'est-elle point entièrement renversée par cette observation? Peut-on lui assigner une autre source que la sérosité lymphatique qui suinte dans diverses cavités, qui est un des principes constitutifs du sang, ou qui flotte dans le tissu cellulaire? Il y a eu dans ce cas une vraie génération du pus, sans qu'il ait précédé aucun symptôme inflammatoire. Cette opinion a été d'ailleurs rendue probable par des expériences de M. Pringle; mais elle a été surtout complettement confirmée par des essais de la même nature, faits par M. Gaber, & rapportés au long dans le second volume des *acta Taurinensia* (mémoires de Turin). Ce dernier a prouvé jusqu'à l'évidence que le pus étoit seulement formé de la sérosité, sans aucun autre mélange que celui d'une plus ou moins grande quantité de lymphe coagulable.

Remarques sur l'analyse de l'eau thermale de de Cestona en Espagne, faite par M. CHAVANON, *professeur de Chymie à Vergara.*

On cite cette analyse comme une preuve des progrès de la chymie en Espagne. Les lumières qu'elle donne sont en effet propres à piquer la curiosité. Il est rapporté que l'eau de ces sources fait monter la liqueur du thermomètre de Réaumur à 31 degré, & qu'elle contient de l'acide crayeux en quantité. Ce rapprochement étonnera les chymistes; car on sait que la moindre chaleur dégage aussi-tôt l'acide crayeux d'une eau gaseuse. Dans la bière même, où ce principe aérien est bien mieux combiné, on peut voir avec quelle facilité il se sépare à la température ordinaire de l'atmosphère.

Cette analyse est encore féconde en nouveautés d'un autre genre. On dit qu'elle contient du sel marin à base terreuse, de la sélénite & de la soude crystallisée. Auroit-on dû s'attendre à un pareil alliage dans la même eau, puisque le sel de soude doit décomposer les deux autres en s'unissant avec leur acide, & en précipitant la terre qui sert de base au sel marin ou à la sélénite, à moins de supposer toutefois qu'au-delà des Pyrénées la loi des affinités cesse d'avoir lieu.

On y parle aussi d'une terre calcaire indissoluble: c'est encore un principe qu'on n'avoit pas découvert jusqu'ici puisque le caractère de la terre calcaire est d'être dissoluble dans les acides minéraux, &c. La propriété qu'ont ces eaux d'agir par les sueurs, par les urines ou par les selles, est moins inattendue, puisque l'eau simple de la rivière peut produire les mêmes effets. On devoit bien s'attendre aussi qu'on mettroit à contribution des livres de médecine, pour rapporter toutes les maladies

que ces eaux admirables ont la propriété de guérir, comme les obstructions, les rhumatismes, les asthmes humides, la paralysie &c. Ce qui est très-bien prouvé par l'analyse chymique & par les différentes cures, dont Joseph Mateo, médecin de ces eaux, à remis le détail à M. Chavanon.

Prix proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 30 août 1785.

I.

La société propose, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter, ou la modérer dans leur traitement.

On sait que les maladies chroniques ont, comme les aiguës, des crises & des dépurations qui leur sont propres, mais qui se font avec plus d'irrégularité, & en général avec moins d'énergie; on sait aussi que la fièvre est souvent allumée par des mouvemens organiques, dont la crise est l'effet; mais s'il y a des cas où cette réaction peut produire une coction salutaire, il y en a aussi beaucoup dans lesquels elle hâte les fontes & des suppurations funestes. C'est une des parties les plus importantes & les moins avancées de l'art de guérir, que l'étude des maladies chroniques, en tant qu'elles peuvent devenir aiguës, ou se compliquer avec des modifications de ce genre. Par où les efforts fébriles diffèrent-ils dans ces deux classes d'affections? Quand rendent-ils au soulagement de la nature dans les maladies chroniques? Quelles sont les conditions requises pour qu'ils parviennent à cette fin? Suivant quelles indications, & par quels moyens convient-il de les exciter ou de les modérer dans ces sortes de cas?

Tels sont les termes auxquels se réduit la question.

Ce prix, de la valeur de 600 livres, sera distribué dans la séance publique du carême 1787. Les mémoires seront remis avant le premier janvier de la même année. Ce terme est de rigueur.

II.

La société propose une seconde fois, pour sujet d'un Prix qu'elle a porté à la valeur de 600 livres, la question suivante.

Déterminer quels avantages la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différents eudiomètres.

Le mélange du gas nîtreux avec l'air, proposé d'abord par M. Priestley, pour remplir cet objet, la combustion de l'air inflammable indiquée par M. Volta, l'exposition du foie de soufre à une quantité d'air donnée suivant la méthode de M. Schéele, sont autant de moyens de reconnoître la quantité d'air déphlogistiqué, contenue dans une quantité donnée d'air athmosphérique; mais ils ne paroissent point suffire pour apprendre quelle est la nature de l'air altéré par les effluves de la putréfaction, & comment ce fluide peut être nuisible à l'économie animale; ce point étant de la plus grande importance pour l'art de guérir, la société a pensé qu'il étoit nécessaire de l'éclaircir, & c'est vers cet objet que les travaux des concurrens doivent être spécialement dirigés. Elle desire que l'on recherche par l'expérience quelles sont les inductions que l'on peut tirer des essais de ce genre, lorsque l'air est altéré par les vapeurs qui s'élèvent des malades dans les lieux où ils sont rassemblés en grand nombre.

Il seroit curieux de voir quel seroit le résultat d'une suite d'observations eudiométriques suivies avec le même soin que celles des physiciens, qui observent avec le baromètre & avec le thermomètre.

La suite à l'ordinaire prochain.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Rapport des Commissaires de la Société royale de médecine, sur le mal rouge de Cayenne, ou elephantiasis, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'imprimerie royale. 1785.

Les ravages qu'exerce cette hideuse maladie à la Cayenne ne pouvoient manquer de fixer l'attention du Gouvernement, & de faire recourir aux lumières des médecins de la capitale. Les Commissaires de la Société royale en considèrent la naissance, les progrès, les causes, le pronostic & la curation; ils ont été dirigés dans leurs recherches par des mémoires de MM. Bajon & Laborde, ainsi que par un écrit de M. Schilling, sur la lèpre de Surinam (1), qui est entièrement analogue à l'éléphantiasis de la Cayenne.

Cette maladie s'annonce d'abord par la couleur du visage, qui vient d'un rouge foncé, & par l'altération de la peau, qui se couvre de pustules galeuses ou dartreuses; la voix devient rauque, & la respiration gênée: mais le signe caractéristique se prend sur-tout des taches rouges de la peau, dans lesquelles on peut enfoncer une épingle sans que le malade en ressente aucune douleur. Les taches qui continuent de s'étendre deviennent écailleuses & conservent une insensibilité absolue; le vice de la peau gagne en profondeur comme en superficie. Des duretés & des bosses se forment dans différentes parties du visage, ainsi que des rugosités qui donnent un aspect hideux. Quelquefois la lèpre reste dans cet état plusieurs années, sur-tout si les malades s'astreignent aux règles diététiques.

Le progrès du mal entraîne une perversion dans toutes les fonctions. La soif est continuelle, & la langue sèche & sillonée. Les pieds & les mains se gercent & se crevent vers les articulations. L'ulcère & la carie déterminent la sortie des os, & même la chûte des doigts entiers sans aucune douleur. Si on vient à guérir les plaies qui se forment, elles renaissent dans d'autres parties qui se détachent comme les premières. On a vu des membres entiers tomber privés de vie, & le patient ne succomber qu'après avoir été mutilé. Quelques malades tombent dans l'hydropisie ou dans une mélancolie profonde, qui les porte souvent à se détruire volontairement. M. Schilling remarque que la lèpre attaque les extrémités inférieures préférablement aux autres parties du corps. L'amputation de la jambe affectée n'a eu que des suites graves. Les commissaires finissent par rapporter tout ce qu'a appris la dissection des cadavres dans des personnes mortes de la lèpre.

Les témoignages des auteurs, tant anciens que modernes, font conclure que la lèpre est une maladie contagieuse, & qu'on ne peut mettre trop de rigueur à ordonner la séparation des personnes malades & des personnes saines, & même

(1) *G. G. Schillingii de lepra commentationes.* Lugd. Bat. 1778. 1 vol. *in-8°*, Edit. de M. Hahn, médecin de Leyde.

la séparation des malades entre eux. Outre la voie de contagion, on doit reconnoître pour cause de la lèpre le concours d'une constitution chaude & humide, la fraîcheur des nuits qui succède à la chaleur du jour, la mauvaise qualité des alimens dont usent les nègres, & l'eau corrompue qu'ils prennent en boisson. On remarque que par les mêmes effets de la malpropreté, les affections lépreuses sont en très-grand nombre dans le Nord maritime, en Suède, en Norwège & en Islande. Les commissaires exposent ensuite le pronostic du mal rouge, ses complications, l'analogie de la lèpre avec le virus pianique, vénérien & scorbutique.

On ne peut guère tirer de lumières sur le traitement de la lèpre, des mémoires reçus de l'Amérique, puisque, selon M. Bajon, les colons qui ont des nègres lépreux les envoient dans des cases séparées où ils sont réputés incurables : mais, suivant M. Schilling, les règle du traitement doivent se réduire à un régime humectant & diaphorétique ; il importe de substituer aux chairs d'animaux & de poissons l'usage du pain, des légumes & des bouillons faits avec les viandes les plus saines, les écrevisses, la chair de vipère ou de tortue, &c. On propose aussi l'usage du lait coupé à volonté avec les décoctions d'orge & de gruau, ou avec les infusions théiformes de lierre-terrestre, de véronique, &c. les fruits fondans, sur-tout ceux qui sont acides, doivent être donnés avec sobriété. L'exercice du corps est indispensable, & on doit d'autant plus en faire un devoir, que les malades sont très-enclins à l'inaction & à la langueur. Le traitement général, disent les commissaires, doit être commencé par de doux dépuratifs tirés des plantes du pays, analogues à nos chicoracées & à nos crucifères. On devroit aussi user de bains tièdes avec des restrictions convenables, & recourir surtout aux bains médicamenteux, ainsi qu'aux bains de vapeurs. Les décoctions des bois sudorifiques sont aussi très-utiles. On a consacré des articles séparés au traitement local, au traitement particulier des complications, enfin aux méthodes empiriques, à celle sur-tout qu'on emploie à Surinam, où l'on met en usage la décoction amère du bois & de la racine d'un arbrisseau connu dans le pays sous le nom de Tondin.

CHYMIE.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de santé.

Tout le monde sait, Messieurs, que la crême de tartre ou le sel essentiel de vin est presque indissoluble dans l'eau, & que les principes matériels de ce sel sont la terre, l'huile & l'acide. C'est à cause de cette mixtion grossière que le tartre, non plus que les autres produits des corps organisés, ne peut supporter l'action du feu le plus doux, ni celle des acides concentrés sans se détruire. Saturé avec l'alkali fixe, le tartre devient aussi dissoluble que le sucre. On connoît les deux espèces de sel qui en résultent, & l'usage qu'on en fait en médecine.

Mais dans la combinaison du tartre soluble ou sel végétal, & dans celle du sel de seignette, la crême de tartre existe en entier & sans aucune altération dans ses principes constituans ; il n'en est pas de même dans ses combinaisons avec les substances métalliques. L'altération qu'elle éprouve alors est si marquée, que dans la production de l'émétique le tartre se trouve entiérement détruit, semblable à cet égard aux acides minéraux, sur-tout à l'acide du nitre qui, en se combinant avec les métaux, éprouve une décomposition partielle plus ou moins considérable.

On est parti dans ces derniers temps de l'idée que la crême de tartre étoit un sel neutre végétal avec excès d'acide, & d'après cette notion on a employé les agens les plus capables d'altérer & de dénaturer le tartre pour déterminer la quantité d'alkali fixe qu'on dit exister tout formé dans ce sel. Quelques - uns ont prétendu que cet alkali faisoit les trois cinquièmes du poids du tartre, & que l'acide formoit le reste. Mais comment concilier cette opinion avec ce que nous apprend d'ailleurs l'expérience ? On fait en effet que douze livres de crême de tartre traitées avec le verre d'antimoine pour former l'émétique, & contenant, selon les mêmes chymistes, neuf livres de sel alkali fixe, ne donnent point un seul gros de ce dernier sel, ni de sel végétal. Qu'est donc devenue dans cette opération, de même que dans beaucoup d'autres, toute la quantité d'alkali qu'on prétendoit exister tout formé dans le tartre ? Dira-t-on que l'eau ou le verre d'antimoine l'ont détruite? Mais le verre d'an-

timoine n'a aucune action sur ce sel, & s'il en avoit une, on le retrouveroit dans l'état d'alkali caustique, & l'eau a été toujours employée comme un dissolvant propre à purifier & à séparer les sels des matières qui leur sont hétérogènes.

Pourquoi donc enseigner & écrire que l'alkali fixe existe avec tous ses caractères avant la décomposition du tartre ? Si la chose étoit ainsi, pourquoi ne le retrouveroit-on point quand on le traite avec l'antimoine ? N'est-il pas plus conforme aux faits & aux principes d'une saine chymie d'admettre que quand on altère le tartre avec tels ou tels agens, on en obtient des produits relatifs aux résultats de sa destruction. Si ce point de doctrine n'est point amené encore jusqu'à l'évidence par rapport à la génération de l'alkali quand on traite le tartre avec des acides minéraux, du moins mérite-t-il un examen plus réfléchi & de nouvelles recherches.

Malgré son indissolubilité dans l'eau, le tartre est d'un usage ancien & fort fréquent en médecine. On sait avec quelle espèce de profusion il a été prodigué dans les traitemens magnétiques. M. Quinquet, dont la cure par le baquet a été publiée dans une de vos feuilles de l'année passée, ctut devoit, en reconnoissance, travailler à rendre la crême de tartre plus dissoluble & plus agréable aux malades. Son noble zèle fut même porté jusqu'au point de publier un petit imprimé qui en indique les propriétés, la dose & la manière de l'administrer, *non refracta dosi*: remarquez bien toute la force de cette expression latine dans une personne qui est à la tête d'une pharmacie.

Cette découverte donna l'éveil à d'autres chymistes, toujours prêts à se livrer à des recherches utiles. MM. Cadet & Desrone publièrent dans le journal de Paris, du 15 août dernier, que le grand secret de rendre le tartre dissoluble consistoit dans l'addition d'un cinquième de borax; ces deux habiles chymistes assurent que dès que le mélange est fait, il n'est plus possible de faire crystalliser les deux sels; ils prétendent que « les médecins, ceux » qui ont quelques connoissances en chy- » mie, pour peu qu'ils réfléchissent à ce » qui se passe dans ce mélange, convien- » dront que cette addition ne change » pas les vertus de la crême de tartre ».

En réimprimant ce procédé & les réflexions de MM. Cadet & Desrone, dans *les nouvelles de la république des lettres & des arts*, du 31 août dernier, les rédacteurs les ont accompagnés de notes historiques dont je vais vous donner l'extrait. Ils conviennent d'abord de la dissolubilité du tartre par le borax; mais ils ajoutent que cette propriété étoit connue depuis long-temps, & que les deux chymistes n'ont fait que rappeller au public un moyen que le laps des temps, depuis sa découverte, auroit pu faire oublier.

« Ce procédé en effet appartient à M. Lefevre, médecin d'Uzès, qui le communiqua à l'Académie des sciences ». (Voyez l'histoire de l'académie royale des sciences, ann. 1728.) Ce médecin dit en propres termes que la dissolution des deux sels est si parfaite, qu'ils ne reprennent plus leur forme solide. En vérifiant les expériences de M. Lefevre, M. de Lassonne observa qu'une partie du sel sédatif étoit suffisante pour rendre solubles quatre parties de crême de tartre (mém. de l'acad. roy. 1755). Dans la Gazette de santé de l'année 1777, n°. 13, on avoit inséré le problême suivant: *Déterminer quels sont les deux sels presque point solubles dans l'eau, ou du moins qui en exigent une grande quantité, qui, étant unis ensemble, deviennent très-solubles*. On indiqua pour la solution du problême le borax & la crême de tartre. (Voyez le n°. 15 de la Gazette de santé, de la même année.)

Mais ce qui fixera le plus l'attention des médecins & des chymistes, c'est le conseil que leur donne M. Cadet, de faire prendre intérieurement le borax, dans lequel il a démontré, par l'expérience, la présence du cuivre arsénical. (Voyez mém. des savans étrangers, t. 5). Quoique M. Cader soit absolument seul propriétaire de cette découverte, on ne sauroit douter de son existence, puisqu'il déposa à l'académie, le 6 septembre 1758, un régule de cuivre arsénical *qu'il avoit tiré de la terre du borax*.

On ne peut point supposer que ce métal délétère soit étranger au borax, & qu'il provienne de la terre qui enveloppe ce sel brut, ou des vaisseaux dans lesquels il avoit été purifié, puisque le borax est depuis plus de 25 ans le principal objet des travaux suivis que M. Cadet a présentés à l'académie, & qu'il a répété & varié les expériences de toutes les manières possibles. Le sentiment contraire lui est tellement démontré, que dans des mémoires

lus à l'académie en 1766 & en 1780, il affirme que *le cuivre est un des principes essentiels au borax, & que sans ce métal on ne parviendra jamais à faire un borax artificiel.* Mais, d'un autre côté, la présence d'un poison aussi terrible que le cuivre dans l'état salin ne suffira-t-il pas pour détourner de l'usage du tartre dissoluble proposé par M. Cadet? & qu'en doivent penser les médecins qui ont pour ce savant la confiance due à ses lumières & à la solidité de ses expériences?

Note des Rédacteurs. Cet article nous a été communiqué par un de nos abonnés. Nous exposerons dans une autre feuille ce qui se passe dans le mélange du borax & du tartre.

Suite des Prix proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, & annoncés n°. 37.

Ce prix, de la valeur de 600 livres, dont 360 livres ont été remises par un particulier qui ne s'est point fait conoître, sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1787.

La société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les mémoires seront remis avant le premier mai 1787. Ce terme est de rigueur.

Les mémoires qui concourront à ces Prix seront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, N°. 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le mémoire.

III.

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle invite les médecins, les chirurgiens & les artistes vétérinaires à l'informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à lui envoyer des observations sur la constitution médicale des années. Les Prix annoncés dans un programme particulier, du 26 août 1783, & qui sont dus en partie à la bienfaisance du gouvernement, seront distribués dans les séances publiques de l'année 1786, aux auteurs des meilleurs mémoires sur ces différens sujets.

IV.

La Société croit devoir rappeller ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la topographie médicale du royaume; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans; 4°. sur les maladies des bestiaux. Elle espère que les médecins & physiciens regnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La compagnie fera dans ses séances publiques une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera, comme elle a fait jusqu'ici, des médailles de différentes valeurs aux auteurs des mémoires qui seront jugés les meilleurs sur ces différentes matières.

V.

Tableau contenant la suite de tous les Programmes, ou sujets de Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les séances des 31 août 1784 & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1787.

La suite à l'ordinaire prochain.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MÉDECINE.

Avis aux mères qui veulent allaiter; par M. Roze de l'Epinoy, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.* Brochure *in*-12 de 55 pages. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix, 1 l. 4 sols.

On ne prétend point mettre en problême le devoir que la nature impose en général aux mères d'allaiter; on recherche seulement si des personnes du sexe, d'une constitution foible ou viciée, & d'une santé chancellante, doivent s'exempter de ce témoignage de rendresse & d'amour maternel. La philosophie morale donne souvent trop d'étendue à ses maximes: c'est au médecin qui observe l'homme sous tous ses rapports physiques de modifier ces préceptes & de les restreindre.

Les bons esprits ont réclamé en tout temps contre les abus de l'allaitement mercenaire; mais, comme l'a dit un de nos grands écrivains, Rousseau le commande, & il se fait obéir. Cette règle générale exige cependant des restrictions, sur-tout dans les grandes villes. M. de l'Epinoy, instruit par des exemples nombreux que la pratique de la médecine peut seule fournir, cherche à déterminer quelles sont les mères qui doivent se dispenser de nourrir leurs enfans. Il indique les qualités physiques & morales que l'on exige d'une bonne nourrice.
« Le coloris de son teint doit être foncé, » la respiration aisée, les dents blanches, » la poitrine large & bien arquée, les » mammelles médiocrement fermes, ni » trop petites, ni trop grosses. Le lait » doit être abondant, point trop séreux.
» Quant aux qualités morales, M. de » l'Epinoy demande que la nourrice soit » douce, vive & enjouée; que son visage » annonce la pudeur, & ses yeux le calme » de son ame; qu'elle ne soit ni colérique, » ni peureuse, ni portée au vin ». Il y joint le précepte de la continence, ou il prescrit du moins qu'elle s'abstienne des plaisirs de l'amour quand ce sacrifice n'est pas trop pénible pour elle. Trop de violence dans les desirs rendroit, selon lui, cette privation nuisible, & feroit dégénérer son lait. Cette remarque fera peut-être impression sur l'ame compatissante du beau sexe. On craindra de donner une mauvaise nourriture à son enfant, & la petite précaution pourra bien n'être pas négligée.

L'Auteur n'a garde de penser qu'il ne faille permettre l'allaitement qu'aux personnes du sexe qui réunissent l'ensemble des qualités propres à former une nourrice parfaite: c'est un autre extrême contre lequel il a soin de prémunir: mais une mauvaise conformation des vices dans les humeurs, des désordres dans les fonctions, & plusieurs autres circonstances, soit physiques, soit morales, doivent interdire l'allaitement maternel: ainsi il remarque que les femmes dont le col est long, la poitrine plate & enfoncée dans les épaules, le corps grêle

& la respiration courte, périssent presque toutes phthisiques avant trente ans quand elles veulent nourrir leurs enfans. Souvent même le médecin doit porter un œil attentif sur des objets qui sont en apparence minutieux. M. de l'Epinoy rapporte qu'une femme, d'ailleurs excellente nourrice, a fait périr tous ses enfans par un seul vice de conformation du mammelon qui étoit trop gros & trop court. Cinq nourrissons qui lui avoient été confiés en furent aussi les victimes, jusqu'à ce qu'enfin le Magistrat, par l'avis du médecin, lui défendit expressément de se charger dorénavant d'une pareille tâche.

Des gerçures au sein, des tumeurs squirrheuses, un virus vénérien, scorbutique, scrophuleux ou dartreux doivent évidemment imposer la même obligation. Il en est de même de la continuation des menstrues durant l'allaitement, ainsi que des fleurs-blanches. J'ai toujours remarqué, dit M. de l'Epinoy, que les enfans nourris par des mères qui avoient ces écoulemens étoient pâles & foibles. On doit avoir aussi égard à l'âge de la mère. Permettre l'allaitement à une femme délicate qui à peine est à sa seizième année, c'est contrarier la nature, qui n'a point encore completté l'accroissement. On voit que les femmes qui ont nourri trop jeunes, dépérissent à un certain âge. L'Auteur insiste sur la sobriété & sur l'abstinence des liqueurs spiritueuses, ainsi que des alimens fort assaisonnés. Il passe ensuite aux diverses passions de l'ame qui influent sur la sécrétion & les qualités du lait.

Tous ses principes sont dictés par une raison saine & un esprit judicieux. Peut-être a-t-il trop peu insisté sur la nécessité indispensable de l'exercice du corps, & des soins pénibles & actifs du ménage. Une nourrice doit toujours craindre de se trop livrer à une vie sédentaire.

ÉCONOMIE RURALE.

Résultats des expériences faites à Rambouillet, sous les yeux du Roi, relativement à la maladie du froment, appellée carie; *procédés capables de l'en préserver, & plan des expériences propres à constater la quantité de semence qu'on doit employer dans chaque pays pour chaque terrein; par M. l'abbé* TESSIER, *D. M. P. de l'académie des sciences, &c.* Broch. *in*-8°. de 19 pages. Prix, 6 f. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18.

Les fromens, cette année, ont été presque par-tout attaqués d'une maladie qui porte différens noms. On l'appelle, suivant les pays, carie, nielle, noir, charbon, &c. Les cultivateurs la connoissent facilement, dit M. l'abbé Tessier; les épis sont entiers; mais au lieu de bons grains, « ils contiennent dans leurs balles des » graines arrondies, grisâtres & rem» plies d'une poussière noire & infecte; » en quoi cette maladie diffère d'une » autre dans laquelle les épis, les balles » & les grains sont détruits & conver» tis en une poudre noirâtre presque sans » odeur: celle-ci est le vrai charbon ».

M. l'abbé Tessier, après avoir rappellé quelques-uns des principes d'un ouvrage qu'il a publié en 1783, sous le titre de *Traité des maladies des grains*, remarque que la carie est une maladie contagieuse dont la cause principale est une poudre noire qui s'attache au bon grain, plus ou moins sensiblement. Il en reste dans les pailles & les fumiers avec lesquels on la porte aux champs; ce qui suffit pour corrompre la semence. La sécheresse & la rapidité de la germination sont deux causes accessoires les plus capables de la développer. Quant à la cause primitive, elle est inconnue. La poudre de carie est une substance huileuse, tenace, dont la moindre parcelle peut altérer le grain qu'on sème s'il y touche, ou s'il en est entaché avant de germer. Cette poudre incommode les hommes qui battent le grain, en leur causant des cuissons aux yeux & au nez, de l'âcreté à la gorge, & de légères nausées. Il n'y a pas de preuves que le pain dans lequel elle entre pour un neuvième soit malfaisant; mais il ne peut être substanciel.

Si on se propose seulement d'employer le froment entaché de carie pour être moulu & converti en farine, il suffit de le laver dans plusieurs eaux jusqu'à ce qu'il ne soit plus noir, & de le faire sécher ensuite au soleil; mais ce procédé est insuffisant pour le bled destiné à être semé. M. l'abbé Tessier dit qu'après avoir lu attentivement les différens écrits qui paroissent sur la carie, après avoir tout éprouvé, il est parvenu à reconnoître que, pour préserver le froment de carie, il ne s'agit que d'employer l'eau simple & la

chaux dans une proportion convenable, que c'est le moyen le plus simple & qui lui a paru constamment avoir le plus de succès. Il emploie environ neuf livres de chaux par setier, mesure de Paris, & cinquante pintes d'eau. Il est nécessaire que la chaux soit vive, récemment cuite & de bonne qualité. On fera bouillir une certaine quantité d'eau dont on voudra faire usage; quand elle sera bouillante, on y jettera la chaux; on remuera avec un bâton jusqu'à ce que toute la chaux soit dissoute; on versera cette dissolution dans les vaisseaux qui contiendront le surplus de l'eau, & on aura soin de bien remuer Il ne s'agira ensuite que d'en imprégner suffisamment la semence, ce qui peut se pratiquer de plusieurs manières.

On peut jetter le froment de semence dans les cuves ou tonneaux où sera l'eau de chaux, & l'y laisser 24 heures, en le remuant un peu, ou en enlevant avec une écumoire les grains de carie & les mauvaises graines qui s'éleveroient à la surface. Après cela on le retireroit pour l'étendre & le faire sécher. Si ce moyen ne convient pas, on se procurera de petites corbeilles peu profondes: on les remplira de froment, on les plongera dans l'eau de chaux, avec l'attention de remuer la semence & d'ôter aussi les graines légères; on laissera égoutter & on mettra le froment sur le plancher. Le grain une fois bien chaulé est exempt de carie, soit qu'on le sème couvert de chaux, soit qu'on la lui ôte. M. l'abbé Tessier finit par proposer un plan des expériences propres à constater la quantité de semence qu'on doit employer dans chaque pays, pour chaque terrein.

ANNONCE DES PRIX.

Suite des Prix proposés par la Société royale de médecine. Voyez le nº. précédent.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 2 mars 1784. *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui sont la catharrale, l'inflammatoire, la bilieuse, & l'atrabilieuse, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande si la quatrième a une existence distincte, & quelle est son influence dans la production des maladies épidémiques?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 400 liv. proposé dans la séance du 31 août 1784. *Exposer quels sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver, après une campagne, la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées?* Les mémoires seront remis avant le premier janvier 1786.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 31 août 1784. *Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition aux calculs & autres affections analogues, auxquelles les enfans sont sujets, si cette disposition dépend des vices de l'ossification, & quels sont les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 31 août 1784. *Exposer quels sont les caractères des maladies nerveuses proprement dites, telles que l'hystéricisme, l'hypochondriacisme, &c. jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancolie; quelles sont leurs causes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, dont la distribution a été différée, proposé dans les séances des 11 mars 1783 & 31 août 1784. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet; indiquer en même-temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige?* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 15 février 1785. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chymiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument.* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, conseiller d'état, bibliothécaire du Roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer, 1°. quelles sont, parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre; 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 30 août 1785. *Déterminer dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1787.

Ceux qui enverront des mémoires ou observations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. Vicq-d'Azyr, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adresse de M. Vicq-d'Azyr, la seconde ou celle extérieure à l'adresse de Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris, *dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.*

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins, physiciens & chirurgiens qui ne correspondent point avec la Société, parce qu'elle a déja des associés ou des correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle desireroit avoir tous les gens de l'art pour correspondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.

Ordre des lectures.

Après l'annonce & la distribution des Prix,

M. De Horne a lu le plan de la topographie physique & médicale de Paris.

M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel, a fait la lecture de l'éloge de feu M. Cusson, docteur en médecine, associé regnicole à Montpellier.

M. l'abbé Tessier a lu un mémoire sur les avantages des migrations de troupeaux pour les préserver des maladies.

M. de Fourcroy a fait la lecture d'un mémoire sur la nature des altérations qu'éprouvent les humeurs animales par l'effet des maladies & par l'action des remèdes.

Le secrétaire perpétuel a terminé la séance par la lecture de l'éloge de feu M. Bergman, professeur de chymie dans l'université d'Upsal, associé étranger.

Si le temps l'eût permis, on auroit entendu la lecture, 1°. d'un mémoire intitulé: *Réflexions sur les maladies épidémiques*, & sur le plan que la Société roy. de médecine doit suivre dans la rédaction de leur histoire, par MM. Delaporte & Vicq-d'Azyr; 2°. d'un mémoire de M. Chambon, sur l'abus des saignées dans le traitement de la fièvre maligne.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

N°. 41.

GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Physique médicale.

Second extrait des nouvelles expériences & observations sur divers objets de physique ; par J. Ingen-Housz, &c. Voy. n°. 34.

Nous avons remarqué dans l'extrait précédent de cet ouvrage, l'usage qu'on faisoit de la respiration de l'air déphlogistiqué dans le traitement des maladies : M. Ingen-Housz y joint la méthode de se procurer cet air vital à bon marché, en abondance & en tout temps ; il rappelle ce qu'il a dit dans son ouvrage sur les végétaux, du moyen d'obtenir cet air pur des plantes ; la plupart de celles qui sont à feuilles charnues, comme le *semper vivum tectorum*, l'*agave americana*, le *cactus triangularis*, &c. donnent au beau milieu de l'été dans le soleil, une quantité d'air déphlogistiqué beaucoup plus considérable & d'une qualité plus exquise que la plupart des autres végétaux. La plante aquatique appellée *conferva rivularis* en fournit ainsi une très-grande quantité. Le même Auteur ajoute des détails sur les moyens d'extraire l'air déphlogistiqué du nitre.

L'effet général qu'a l'air de la mer, de fortifier les actions vitales, & de rendre plus prompte la digestion des alimens, a fait récourir à l'expérience pour reconnoître la pureté de cet air. Il paroît que celui que l'Auteur a essayé la première fois sur mer, sans choix de temps ni de lieu, surpassoit le meilleur air qu'il eût rencontré par terre dans la proportion de 109 : 100. Mais il faut cependant convenir que les qualités de l'air démontrées par l'eudiomètre, ne doivent pas toujours rassurer sur ses effets nuisibles. M. Ingen-Housz rapporte avoir essayé l'air pris au voisinage de Rotterdam, sur un terrein découvert depuis peu, & où des exhalaisons putrides avoient causé une maladie épidémique très-meurtrière sous la forme d'une fièvre intermittente irrégulière, ou d'une fièvre rémittente bilieuse. L'eudiomètre ne marqua point de différence sensible entre cet air & celui de Rotterdam. Il est vrai que le jour de cet essai il faisoit un grand vent, & qu'on étoit déja vers le milieu de décembre : aussi l'Auteur conseille à ceux qui sont contraints de passer par un terrein marécageux & mal-sain, de choisir un jour où il fait du vent, parce que les particules nuisibles sont alors enlevées & remplacées par de nouvelles que les vents amènent.

M. Ingen-Housz fait une note intéressante sur le succès des voyages de mer dans la guérison de différentes maladies. Cette pratique est sur-tout suivie en Angleterre. On connoît l'ouvrage du doct. Gilchrist, publié il y a environ 12 années. Cet Auteur rapporte un bon nombre de maladies guéries par les voyages de mer. Ces derniers sont sur-tout efficacés dans les maladies de poitrine en général, & dans les cachexies. M. Joseph Ewart a fait les mêmes observations, & il en cite un exemple remarquable. Un de ses

amis, qui étoit malade, l'engagea à faire avec lui le trajet d'Angleterre en Portugal. Cet ami avoit tous les symptômes de la phthisie pulmonaire, maladie dont son père & tous ses frères étoient morts. Son expectoration étoit purulente; il étoit exténué & fort débile; des sueurs nocturnes colliquatives qui s'y joignirent à la fin, indiquoient un danger pressant, & déterminèrent les médecins à lui conseiller un voyage à Lisbonne. M. Erwatt observa que ces symptômes alarmans diminuèrent dès le commencement du voyage, qui fut long & orageux, & ils le quittèrent enfin entiérement; ses forces revintent avec le retour de la santé. Après avoir passé l'hiver à Lisbonne, il entreprit un voyage dans la Méditerranée, & il retourna par mer en Angleterre, très-vigoureux. Il a depuis, joui d'une santé parfaite.

On connoît ce qu'on appelle l'anguille de Surinam, ou le *gymnotus electricus*, poisson qui darde au-dehors de son corps une flamme électrique, une véritable foudre dont il frappe les autres poissons dans la sphère de son activité pour en faire sa proie. On avoit publié que la force électrique de ce poisson s'épuisoit par la présence d'un aimant, & qu'il distinguoit très-bien la présence d'une barre d'acier aimantée d'une autre qui ne l'auroit pas été. M. Ingen-Housz, durant son séjour à Londres, a fait des expériences sur un de ces poissons transporté de Surinam, & il s'est assuré qu'il n'étoit nullement sensible au magnétisme comme on l'avoit dit, qu'il n'avoit aucune faculté de distinguer une barre aimantée d'un autre métal, & que sa présence n'avoit aucune influence sur la boussole. Le même Auteur termine son ouvrage par une nouvelle théorie de la poudre à canon & de la poudre fulminante, par des considérations sur la marche de la chaleur dans les divers métaux & leur combustibilité, & enfin par quelques légères additions aux théories précédentes.

MÉDECINE.

Lettre de M. REGIS REY DE CAZILLAC, D. M. aux Auteurs de la Gaz. de santé,

MESSIEURS,

Dans l'esprit des journaux du mois de mars 1784 j'ai fait observer qu'après avoir saigné des malades, il survient quelquefois une hémorrhagie critique par l'ouverture récente de la veine, & que c'est très-mal-à-propos qu'on accuse alors le chirurgien d'avoir mal appliqué la compresse, & n'avoir pas assez serré la bande: l'observation suivante tend encore à confirmer la même assertion.

Mad.*** , âgée de 60 ans, éprouva un saignement de nez très-abondant, avec une douleur & un embarras dans la tête; la nuit suivante, cette hémorrhagie se renouvella, & fut des plus abondantes. Le pouls, qui auparavant avoit été grand, fort, dur & inégal sans rebondissement sensible, se calma durant le jour; mais l'hémorrhagie reparut pour la troisième fois durant la nuit, sans qu'aucun moyen externe pût arrêter le sang; la malade fut saignée, & on lui tira environ neuf à dix onces d'un sang épais & visqueux qui cessa de couler ensuite de lui-même, quoique l'ouverture de la veine fût très-large. Immédiatement après la saignée, il s'opéra une révolution marquée qui fit cesser le saignement du nez. La syncope succéda; le pouls devint petit & foible; le bras éprouva de légers mouvemens convulsifs, ainsi que l'estomac & les intestins, ce qui amena le vomissement, des flatuosités & quelques selles La bouche de la malade se tourna un peu du côté gauche. Elle sentoit sur-tout un anéantissement, une inquiétude & un mal-aise inexprimables. Elle se rétablit cependant bientôt, & tout alla mieux ensuite, excepté la bouche, qui resta quelque temps de travers.

Cette même nuit de la saignée, la nature ayant quitté la voie du nez, tenta une hémorrhagie par l'ouverture de la veine, teignit & imbiba la bande & toute la compresse de sang, & en fit sortir par dessous vers le coude deux ou trois onces; mais n'ayant pu forcer la digue, cette petite hémorrhagie cessa d'elle même. Le chirurgien ayant le matin examiné le bras, trouva la bande & la compresse telles qu'il les avoient mises, c'est-à-dire, serrant très-bien & sans le moindre dérangement. La même malade avoit eu cinq à six mois auparavant une autre hémorrhagie par une des alvéoles des dents. On doit remarquer qu'elle a eu toujours un visage rouge & bourgeonné, & que sans avoir aucune passion pour le vin, elle en buvoit souvent avec une égale quantité d'eau, soit dans ses repas, soit dans l'intervalle. A

l'époque dont je viens de parler, elle fut purgée & prit quelque temps des bouillons rafraîchissans & antiscorbutiques; il fut aussi convenu qu'elle ne boiroit plus que de l'eau, ce qui lui a été très-salutaire.

Je n'ai guère remarqué ces *superfaignemens* par la veine qui a été ouverte, que dans les maladies aiguës, comme dans les pleurésies, les fièvres ardentes, les fièvres inflammatoires. Je l'ai vu seulement une seule fois dans une fièvre quarte que j'ai éprouvée moi-même, & dont les accès étoient si violens, que je me fis saigner du bras. Cette hémorrhagie me fut alors très-salutaire. Il est très-prudent dans les maladies où il y a surtout une certaine effervescence du sang, d'imbiber la compresse d'huile d'olive, & de ne pas trop serrer la bande. Je n'ai point observé ces superfaignemens dans les maladies chroniques, où je les croirois plutôt nuisibles qu'utiles.

Note du Rédacteur sur l'observation précédente. L'impulsion du sang qui se porte de nouveau vers l'ouverture de la veine après une saignée, mérite d'être observée: il paroît que c'est une suite des mouvemens spastiques ou des efforts toniques qui déterminent quelquefois le sang vers certaines parties, la révolution qui a succédé à la saignée dans le cas précédent, & les spasmes qui ont affecté tantôt le bras, tantôt les viscères du bas-ventre, font assez connoître que la saignée n'est pas une évacuation purement passive, mais qu'elle change en outre le rapport des forces toniques, & qu'elle peut déterminer une nouvelle congestion active & locale. On observe chaque jour que des personnes pléthoriques, & qui se font assujetties à des saignées périodiques, éprouvent non-seulement des retours d'une turgescence générale, mais encore une direction marquée du sang vers la veine qu'on a coutume d'ouvrir. Il en est ici comme des hémorrhagies périodiques. Mais ce qu'il y a de remarquable, selon l'observation de Stahl, c'est que ces tendances locales ont lieu indépendamment même de toute pléthore. Il en cite un exemple qui démontre pleinement tout le pouvoir de l'habitude. Un homme maigre, & d'un corps grêle avoit poussé jusqu'à l'abus l'asservissement à la saignée, & il se faisoit chaque mois ouvrir la veine. Il voulut ensuite se soustraire à cet usage, & il l'interrompit pendant trois mois. Il éprouva un sentiment général de pesanteur & d'inactivité; son bras fut attaqué d'une espèce de pression & de tensions douloureuses, ou plutôt d'un spasme fixé à l'articulation de l'avant-bras. Il survint en peu d'heures une tumeur sanguine, & de la grosseur d'une noix au lieu ordinaire de l'ouverture de la veine médiane; la peau étoit si tendue dans cet endroit, qu'elle faisoit craindre une rupture.

Botanique.

Suite de l'article sur l'irritabilité des organes sexuels des plantes, annoncé dans le n°. 34.

Dans les saxifrages, après l'ouverture de la corolle, on voit les dix étamines écartées du style de quelques lignes: elles s'en approchent ensuite deux à deux, & s'en éloignent de même après avoir répandu leur poussière. Les étamines de plusieurs plantes de la famille des œillets, & entr'autres celles du *stellaria* & des *alsine*, laissent appercevoir des mouvemens très-distincts vers le pistile: il en est de même, suivant M. Desfontaines, dans la famille des rubiacées. Les filets des étamines des *valerianes* sont droits & rapprochés du style pendant l'émission des poussières; dès que celles-ci sont sorties de leurs loges, les filets se recourbent vers la terre comme dans les rubiacées. Le phénomène qui a été observé par rapport aux rhues a lieu aussi à l'égard de la plante appellée *kalmia*. Les étamines des nicotianes vont souvent toutes ensemble féconder le pistile, desorte que si on les observe dans le temps qu'elles transmettent leur poussière, on les voit toucher le stigmate & former une couronne autour de cet organe: elles s'en éloignent aussi tôt après la fécondation.

Cette sorte d'abandon du mâle, qu'on observe dans les animaux après la jouissance, & son éloignement de la femelle, semble se retrouver dans les plantes, & paroît d'une manière marquée dans les *stachis*. Après l'émission des poussières, les deux étamines les plus longues s'écartent, l'une à la droite & l'autre à la gauche, de manière que l'extrémité du filet déborde même beaucoup les parois latéraux de la fleur. Le mouvement des étamines est encore très-remarquable dans les *azarum*, ainsi que dans les scrophu-

laires. Toutes les fleurs de ce dernier genre renferment quatre étamines, dont les filets sont roulés sur eux-mêmes en spirale avant la fécondation. Peu de temps après l'épanouissement de la fleur, ils se développent, se redressent les uns après les autres, & approchent leurs anthères du stigmate. On peut avec une épingle irriter ces organes, & accélérer leur mouvement.

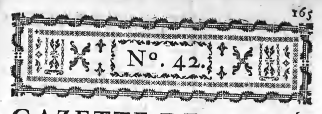
M. Desfontaines n'a garde de se dissimuler les exceptions qu'il faut faire, & il reconnoît certains mouvemens des organes sexuels qui dépendent d'une cause méchanique. La *pariétaire*, le *forscalea*, les *mûriers*, les *orties* en donnent des exemples. Leurs filets sont pliés en arc & maintenus en situation au moyen des écailles du calice qui les recouvrent horisontalement; dès qu'on les soulève avec la pointe d'une aiguille, les étamines s'allongent subitement, & lancent au loin un jet de poussière. Il n'en est donc point alors comme des plantes, où on doit reconnoître un mouvement naturel & un principe d'irritabilité. Il y a aussi beaucoup de végétaux qui ne donnent aucun signe de cet espèce d'orgasme, telles sont les étamines des *composées*, des *labiées*, des *personées*, des *verveines*, des *pervenches*, &c; mais il faut observer que dans ces cas les étamines, par leur position naturelle, avoisinent de très près le style & le stigmate. Dans les plantes dioïques & monoïques, où on n'observe pas non plus le rapprochement des parties sexuelles, on doit remarquer que les poussières sont d'une finesse extrême, que le vent peut les enlever & opérer la fécondation, même à de grandes distances.

Les mouvemens des styles & des stigmates sont moins universels & moins apparens en général que ceux des étamines, comme si la loi de la pudeur, dit M. Desfontaines, s'étendoit aussi jusqu'aux plantes. En général les pistiles éprouvent une espèce d'inflexion, & se rapprochent des étamines lorsque celles-ci sont trop courtes pour atteindre au stigmate. Ainsi, dans les *nigella*, les styles sont droits avant la fécondation, & réunis en paquet au milieu de la fleur; mais aussi-tôt que les anthères sont prêtes à laisser sortir leur poussière, les styles se fléchissent en arc, s'abaissent & offrent leurs stigmates aux étamines qui sont situées au-dessous d'eux: après la fécondation ils se redressent & reprennent même leur situation verticale. Le style du *lilium superbum* se courbe aussi vers les étamines, & puis il s'en écarte après avoir été fécondé: on peut voir les mêmes phénomènes dans les *passiflora*. Les trois stigmates de la tulipe des jardins sont dilatés avant la fécondation; ils se resserrent sensiblement après avoir reçu les poussières séminales. M. Desfontaines finit son mémoire en reconnoissant que ces divers mouvemens tiennent à la vie même des plantes, qu'ils ne sont bien marqués qu'à la puberté, & qu'après la fécondation les organes sexuels se flétrissent & cessent d'exister.

AVIS.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Anatomie.

Traité d'Anatomie & de Physiologie, dédié au Roi; par M. Vicq - d'Azir.

Cet ouvrage, imprimé par Didot l'aîné, sera composé,

1°. *D'une description méthodique du corps humain;*

2°. *D'une collection de planches en taille douce, dessinées & gravées par M. Briceau, dessinateur du Cabinet d'anatomie de l'école royale Vétérinaire, représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux, vus sous différentes faces & avec leurs principaux rapports, & suivis d'explications très-détaillées;*

3°. *De Discours sur le méchanisme & les fonctions de ces organes.*

Extrait

Du prospectus de cet ouvrage.

Les travaux anatomiques sont de nature à écarter toutes les personnes que leur état ne force pas à s'y livrer. M. Vicq d'Azyr a cru pouvoir suppléer, par des planches bien exécutées & nombreuses, à l'inspection des pièces dans l'état naturel. Les planches sont d'ailleurs nécessaires à ceux qui sont les plus versés dans l'étude du corps humain. L'exécution d'un projet de cette nature exigeoit le concours d'un artiste habile, courageux & patient, tel que M. Brinan, qui seconde M. Vicq - d'Azyr dans son entreprise; & dont les desseins ont déja mérité l'approbation des anatomistes les plus célèbres. Les objets sont mesurés dans toutes leurs dimensions, & représentés dans la grandeur qui leur est propre. On aura soin d'indiquer celles des figures dans lesquelles on se sera écarté des proportions naturelles.

M. Vicq - d'Azyr parle des planches qui ont été publiées jusqu'ici par les anatomistes. Il rend justice à celles de Haller, Albinus Santorini, Meckel, Zinn, Hunter Camper, & quelques autres. Plusieurs sont aussi parfaites qu'on puisse le desirer, & sont très-propres à orner la collection que M. Vicq-d'Azyr prépare: elles seront donc distribuées avec les noms de leurs auteurs dans les places qui leur conviendront le mieux; mais quant à celles des anatomistes les plus anciens, telles que celles d'Eustachi de Willis, de Vieussens, ainsi que tant d'autres d'un même genre, elles ne peuvent être insérées dans cet ouvrage. Il y a en outre un grand nombre de parties du corps humain dont les détails n'ont point été dessinés: tels sont le cerveau, le cervelet, une partie des viscères de la poitrine, ceux du ventre, une partie des nerfs & des vaisseaux lymphatiques, les glandes, les aponevroses, les membranes. Ces organes seront représentés dans des planches absolument nouvelles.

Le recueil qu'on propose, contenant les plus belles planches des anatomistes modernes, pourra suppléer, du moins en partie, à leurs collections On y trouvera, suivant l'ordre des matières, des morceaux qu'il est difficile & même dispen-

dieux de se procurer; & ces différentes pièces formeront un systême entier de connoissances anatomiques que la suite la plus complette des planches actuellement existantes ne réunit point. Mais comme des planches seules n'instruisent jamais assez, & que l'on ne doit les considérer que comme des moyens propres à tendre les observations plus claires & plus faciles à saisir, l'auteur se propose de publier en même-temps une description des organes qui seront représentés dans ces figures. Des discours physiologiques termineront l'histoire de chaque région. L'Auteur fera en peu de mots le tableau des erreurs, c'est-à-dire, des systêmes, & l'application des sciences physiques à l'anatomie.

Les premiers cahiers contiendront la description du cerveau, du cervelet, des moëlles allongée & épinière, & de l'origine des nerfs. On décrira ensuite successivement les organes de la poitrine, du bas-ventre, les organes des sens, les nerfs, les vaisseaux & les glandes. L'exposition des os & des muscles terminera l'ouvrage dont les différentes parties seront distribuées suivant les fonctions propres au corps vivant, savoir, la nutrition, la circulation, la sécrétion, l'ossification, la génération, la digestion, la respiration, l'irritabilité & la sensibilité. Les planches paroîtront par cahier de six, avec des explications très-détaillées. La description des organes qui doit les précéder, & les discours qui doivent les suivre, seront publiés séparément. On ne propose point de souscription; on invite seulement les personnes qui, après avoir acheté la première livraison, désireront se procurer les suivantes, à vouloir faire inscrire leurs noms & leurs adresses chez le sieur Briceau, dessinateur & graveur, rue Aubry-le-Boucher, à la Perle, chez lequel on pourra voir les planches annoncées dans le prospectus, & chez le sieur Didot l'aîné, imprimeur de cet ouvrage, rue Pavée S. André; Barrois jeune, libraire, quai des Augustins, &c. Chaque cahier, composé de six planches *in-fol.* coloriées, de six autres planches de même format, contenant les mêmes figures avec le trait seulement, & les lettres de renvoi & de plusieurs pages d'explication, sera vendu 12 livres, prix inférieur à celui que l'on fait payer pour des planches relatives à l'histoire naturelle. Quant à la description & aux discours, ils seront publiés dans des cahiers *in-fol.* séparés, & vendus à raison de 6 sols 6 deniers la feuille.

MÉDECINE.

Suite de l'extrait de l'essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les moyens d'en prévenir les suites; par J. LIND, *&c. & traduit de l'Anglois par* M. Thion de la Chaume, *&c.*

L'Auteur expose la marche des symptômes de la fièvre qui attaque ordinairement une personne nouvellement arrivée dans les Indes occidentales. Il parle de l'usage qu'on fait de la poudre de James dans les vaisseaux Anglois & dans les hôpitaux aux destinés aux gens de mer. Mais il est bon d'observer, ajoute M. Lind, que quand on a employé cette poudre, son administration n'a pas dispensé des autres moyens propres à soulager ou à guérir; on a saigné, appliqué des vésicatoires, & sollicité toute autre espèce d'évacuation jugée nécessaire. Au reste, comme les fièvres diffèrent singulièrement les unes des autres, il n'est pas possible qu'un remède ou une poudre quelconque puisse les dompter toutes sans exception. D'après un grand nombre d'expériences, il s'est assuré que le tartre émétique ne le cédoit en rien comme fébrifuge aux poudres du docteur James. Il donne l'histoire de la fièvre jaune, décrite par le docteur Bruce, médecin né à la Barbade, & qui a très-longtemps pratiqué dans cette isle.

M. Lind & M. Thion de la Chaume font aussi leurs remarques particulières sur la fièvre jaune, ainsi que sur la dyssenterie, le cholera morbus, & une espèce de colique connue sous le nom de ventre sec. Cette dernière maladie, dit M. Thion, qu'on regarde comme particulière aux Indes orientales & occidentales, fut très-commune dans notre armée au dernier siège de Gibraltar. L'opium parut très-efficace. Il y a aussi dans l'Inde une espèce de paralysie très-commune, ou plutôt une affection rhumatismale très-douloureuse. Elle attaque sur-tout les Européens de la dernière classe qui, dans leur ivresse, s'endorment souvent en plein air sur des lieux exposés aux vents de terre. L'invasion de cette maladie est ordinairement brusque; elle prive totalement les membres de leurs mouvemens. Les habitans du pays,

dans le traitement, ont recours à ce qu'on appelle *balneum arenæ*, qui se prescrit aussi quelquefois en Europe contre l'œdème général & particulier, la sciatique, &c. Cette pratique consiste à mettre les malades dans un trou fait en terre, & à les couvrir de sable jusqu'au cou. Leur habitude est de choisir pour cette opération le milieu du jour, & de laisser dans ce bain tant qu'on en peut supporter la chaleur. Mais il faut être très-robuste pour résister à un remède aussi violent.

M. Lind finit la troisième partie de son ouvrage par des instructions pour les Européens qui reviennent des pays chauds, & dont les voyages ont altéré la santé. Il conseille aux malades qui se proposent de revenir en Angleterre après un long séjour dans les pays chauds, de prendre leurs mesures pour arriver au commencement de l'été; il prescrit divers remèdes, comme de l'elixir d'aloës, des gouttes d'élixir de vitriol dans les cas de coliques bilieuses, d'obstructions ou de constipations habituelles. Mais un pareil rétablissement ne devroit-il pas être plutôt l'effet d'un régime sagement combiné, de l'exercice & des autres moyens généraux que propose l'hygiène?

Mémoire à consulter, adressé aux Auteurs de la Gazette de santé, par M. Scheyetel, docteur en médecine.

Une Dame, encore à sa vingt-deuxième année, & d'un tempérament mélancolique, n'éprouve aucun symptôme hors le moment même consacré au délire de l'amour. Son écoulement périodique est assez régulier, à cela près qu'il est peu abondant à chaque époque critique. Son mari est d'une bonne constitution, & chérit sa femme dont il est tendrement aimé. Mais un symptôme alarmant vient la surprendre au milieu des embrassemens de l'hymen. Elle est alors attaquée d'un vomissement de sang qui devient de plus en plus abondant à mesure que l'acte se consomme. Il a été quelquefois si terrible, qu'on a eu tout à craindre pour les jours de la dame. Les deux époux desirent ardemment d'avoir des enfans; mais ils craignent toujours que l'instant même du plaisir ne devienne funeste à la jeune épouse, & ils s'imposent depuis quelque-temps une privation douloureuse. Tous les remèdes ont été vains. On demande s'il ne seroit pas possible de prévenir le danger qui accompagne l'acte de la génération, & ne plus en faire redouter les suites.

Un accident aussi extraordinaire paroît avoir sa source dans l'excès de sensibilité de la jeune personne. Il tient en outre à la sympathie de l'estomac avec l'utérus, peut-être aussi au peu d'écoulement qui a lieu aux époques ordinaires. Une constitution aussi irritable ne peut supporter la révolution que produit l'acte vénérien sans en être profondément émue. Il s'agit donc de remédier à l'état dominant de foiblesse & d'irritabilité; ce que ne peut produire l'effet passager des remèdes, mais un genre de vie constamment observé pendant quelque temps.

Nous ne pouvons dire ici qu'un mot sur le moyen de remédier à ce genre d'affection. Il conviendroit de faire un long séjour à la campagne, & de s'imposer une heure d'exercice d'équitation soir & matin. La malade pourroit faire, de temps en temps, usage des pillules où entreroient les martiaux & le quinquina. Il seroit bon aussi d'y joindre quelque promenade faite à pied, & tous les petits mouvemens des bras qu'exigent les soins du ménage. On ne peut en un mot espérer un changement d'état que de la tranquillité d'ame & de l'effet combiné de légers exercices proportionnés à l'état de foiblesse de la personne. Il faudroit persévérer au moins six mois, & attendre que ce temps fût écoulé pour payer le tribut du mariage.

Lettre au Rédacteur de la Gaz. de santé.

MONSIEUR,

Permettez-moi de m'adresser à vous pour disculper mon confrère *Méquignon*, libraire, rue des Cordeliers, de l'imputation qu'on lui fait relativement à l'annonce de la *médecine-pratique de M. Cullen, traduite de l'Anglois par M. Pinel, docteur en médecine*, insérée dans le supplément du journal de Paris, du mardi 11 octobre, n°. 284.

Quelques personnes, mal intentionnées sans doute, & qui savent que M. Méquignon imprime aussi le même ouvrage, dont il paroît le premier vol. rédigé *par M. Bosquillon, écuyer, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, lecteur du Roi, professeur de langue grecque au Collège royal*

de France, censeur royal, & associé honoraire de la Société de médecine d'Edimbourg, &c. soupçonnent mon confrère d'avoir fait insérer dans ledit journal une censure peu méritée de la traduction de M. *Pinel*. M. *Méquignon* connoît trop bien l'avantage que doit avoir un écrivain environné de tant de titres sur un autre qui n'étoit le même travail que de la qualité de docteur en médecine. Il sait d'ailleurs que les gens de l'art ne s'en rapporteront là dessus qu'à leurs propres lumières, & qu'une critique amère, qui sent l'esprit de parti, révolte plutôt qu'elle ne persuade, sur-tout lorsqu'elle n'est pas motivée, il sait encore que les coups portés par derrière, loin de prévenir en faveur de nos forces, ne prouvent que notre propre foiblesse. Je connois trop la candeur & le désintéressement avec lequel M. *Méquignon* fait son commerce, pour le soupçonner d'une basse jalousie, & le croire capable de chercher à nuire à un confrère, sur lequel il a tant d'avantages. Il est au-dessus de ces petites ruses de guerre, qui sont maintenant usées, & dont le public n'est plus la dupe. Ce sera, je le répète, aux personnes éclairées & impartiales à juger les deux traductions, en mettant de côté les titres des traducteurs, & tout esprit de corps (la chose n'est pas aisée) si nuisible aux progrès des sciences.

Je suis bien aise, Monsieur, de rendre publiquement justice à la pureté des sentimens de mon confrère *Méquignon*, & d'attester son innocence.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur
PIERRE J. DUPLAIN,
Libraire, cour du Commerce,
rue de l'ancienne Comédie
Françoise.

LIVRES NOUVEAUX.

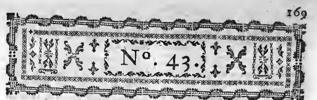
PHARMACOPÉE *des pauvres*, ou *formules des médicamens les plus usuels dans le traitement des maladies du peuple, avec l'indication des vertus de ces médicamens, de la manière de les employer, & des maladies auxquelles ils conviennent; ouvrage destiné à servir aux hôpitaux, maisons de charité & à toutes personnes qui veulent soulager les les pauvres; par M.* JADELOT, *professeur de la Faculté de médecine en l'université de Nancy, &c.* A Nancy, chez Hœnet, imprimeur ordinaire du Roi, rue Saint-Dizier, n°. 337; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix, 1 liv 16 s. broché.

Nous ne reviendrons pas sur cet ouvrage, dont nous avons ailleurs parlé avec éloge. Nous ferons seulement une remarque générale sur la formule de *la médecine ordinaire*, qui nous paroît pouvoir être simplifiée. C'est sur-tout en faveur des personnes qui ne peuvent supporter la décoction nauséabonde du senné où on a fait dissoudre de la manne. Pourquoi ne pas simplement augmenter la dose de crême de tartre, la porter jusqu'à trois ou quatre gros, & se contenter, après l'ébullition, d'y faire dissoudre la manne à la dose de deux onces (1)? C'est alors une boisson peu désagréable puisqu'une substance douce & sucrée y est combinée avec un acide. Elle n'a nul inconvénient & purge très bien, pourvu qu'on ait soin de boire d'une tisane quelconque dans la matinée.

(1) Hoffman nous a conservé une formule de purgatif élégante & simple dont un souverain faisoit usage. Faites bouillir deux gros de crême de tartre dans une livre d'eau, réduite à moitié. Ajoutez à la fin de l'ébullition trois onces de manne choisie; faites clarifier le tout avec un blanc d'œuf, en y exprimant le suc d'un citron moyen, & en fouettant encore le tout à une légère ébullition. Faites ensuite passer la liqueur à travers un linge blanc, au-dessus duquel on aura mis des zestes de citron.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MÉDECINE.

Elémens de médecine-pratique de M. Cullen, *D. M. traduits de l'Anglois sur la quatrième & dernière édition, avec des notes dans lesquels on a refondu la nosologie du même Auteur, décrit les différentes espèces de maladies, & ajouté un grand nombre d'observations qui peuvent donner une idée des progrès que la médecine a faits de nos jours; par M.* Bosquillon, *écuyer, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, lecteur du Roi, & professeur de langue grecque au Collège royal de France, censeur royal & associé honoraire de la Société de médecine d'Edimbourg, &c. Tome premier.* A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18, & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.

Que ne doit-on point attendre du seul titre de cet ouvrage? Le mérite de M. Cullen est connu, & le nouveau traducteur versé dans l'étude de la langue grecque & de l'antiquité savante, ajoute encore des notes au texte, ou plutôt en donne le commentaire. On croit d'abord qu'il va lutter contre son rival dans l'enseignement public, s'élever à la même hauteur que lui, & laisser à d'autres jeunes médecins le ton d'un humble écolier qui sort de l'école d'Edimbourg, plein d'enthousiasme pour son maître. Nous nous permettrons d'examiner si l'attente du public est remplie.

Dans le discours préliminaire, M. Bosquillon, loin de s'arrêter à l'époque actuelle de la médecine, & de fixer avec précision le degré d'estime qu'on doit à l'auteur Anglois, comme l'a fait le premier traducteur, se rejette sur l'histoire de la médecine grecque, ou plutôt retrace quelques idées de l'histoire de M. le Clerc. Il paroît attacher un grand prix à la nosologie, ouvrage de pure nomenclature (1). Il parle ensuite des élémens de médecine-pratique de M. Cullen. Les personnes éclairées peuvent comparer ce qu'il en dit, avec la préface entière de la traduction de M. Pinel, & juger par elles-mêmes lequel des deux en est le plus juste appréciateur. On ne peut que parler avec éloge du professeur Anglois; mais il ne faut pas le confondre avec les hommes de génie qui ont fait une révolution réelle en médecine. Dans toutes les sciences naturelles, on doit distinguer l'esprit créateur qui étend le champ de l'observation, du talent d'éclairer la théorie à l'aide des découvertes modernes, & de rédiger avec méthode.

Nous ne prétendons point faire pencher la balance; nous ne sommes que simples historiens. On a taxé publiquement la traduction antérieure d'infidélité & de défaut d'élégance. On peut juger si ce reproche est fondé, en comparant la

(1) On peut demander à tout praticien si jamais la nosologie lui a été de quelque utilité, & je pense que la réponse ne sera point équivoque. Il importe sans doute de saisir avec finesse les caractères distinctifs des maladies; mais c'est un talent naturel qui se perfectionne par l'observation, & non le résultat des connoissances nosologiques.

manière dont les deux traducteurs ont rendu la préface de M. Cullen. Dans le corps de l'ouvrage, ils doivent naturellement peu différer, à cause de l'extrême clarté & de l'entier développement que l'auteur Anglois donne à ses idées (1). On remarque aussi que les différences ne tombent guère que sur la précision ou le choix des termes.

Dans la traduction antérieure, on a prétendu que l'ouvrage élémentaire de Mr Cullen ne demandoit point de notes; que pour en bien saisir les vrais principes, il falloit les voir dégagés de toutes les idées accessoires que l'auteur avoit eu l'adresse de supprimer; qu'il valoit mieux donner de l'exercice à la pensée que fatiguer la mémoire, & que les élémens de M. Cullen, faits pour mettre de la cohérence dans les idées, ne devoient nullement dispenser de faire une étude fondamentale des vrais auteurs de génie qui ont écrit d'après leur propre observation (2). Dans la nouvelle traduction on a prétendu le contraire, & donner le résultat de l'expérience de l'auteur & du traducteur. Mais si on en excepte cinq à six notes, on ne voit par-tout que des réminiscences vagues, & telles qu'on peut les grossir à volonté avec le seul ouvrage de VansWieten, ou d'autres traités particuliers. Qu'on lise les articles en notes sur le pouls, le sang, la chaleur, les causes éloignées des fièvres intermittentes ou continues, leur cure, le pronostic, &c. objets sur chacun desquels nous avons des volumes entiers, & on s'assurera que ces remarques sont entièrement superflues pour l'homme instruit, & toujours insuffisantes pour celui qui cherche à s'instruire.

On trouve toujours chez Pierre J. Duplain, libraire, éditeur de la présente feuille, la traduction entière du même ouvrage de M. Cullen, par M. *Pinel*, en deux volumes *in*-8°. sans notes ni commentaire, dont le prix est de 12 liv. rel.

CHYMIE MÉDICALE.

Lettre à l'Editeur de la Gazette de santé, sur l'analyse & les abus du sel de duobus; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

MONSIEUR,

C'est une erreur de la vieille chymie d'avoir donné au sel de duobus la vertu de résoudre les dépôts laiteux, & de convenir dans toutes les maladies de ce genre. Ce sentiment a jetté de profondes racines dans l'esprit de beaucoup de praticiens; & l'on trouvera peut-être extraordinaire que je m'élève contre un remède si accrédité: je le fais avec la confiance que c'est du choc de deux opinions contraires que sort l'étincelle de la vérité.

Le sel de duobus est un sel neutre formé par la combinaison de l'acide du vitriol martial, & de la base du nitre; c'est du mêlange de ces deux sels à parties égales que résulte cette combinaison. Elle contient quelquefois assez de vitriol martial, malgré la précaution qu'on prend pour l'en séparer par l'intermède de l'alkali fixe, & il agit alors comme vomitif, étant pris au-delà d'un scrupule. (*Voyez* Lemery, Baron, Lieutaud, Raulin, le Journal de médecine, ann. 1754).

Les expériences suivantes vont mettre en évidence le vitriol martial, ainsi que quelqu'autre sel neutre que nous avons trouvé confondus dans la crystallisation du sel de duobus.

Une dissolution de ce sel traitée avec les réactifs de noix-de-gale & des substances astringentes, a formé un précipité pourpre qui est devenu assez foncé (1).

(1) L'introduction, dans l'un des traducteurs, commence ainsi: « Nos préceptes sur la médecine-» pratique se réduisent à tâcher de faire connoître, » distinguer, prévenir ou guérir les maladies » telles qu'elles se présentent dans les cas parti-» culiers. L'autre traducteur rend ainsi le même » paragraphe. L'on doit se proposer, en donnant » des préceptes de médecine-pratique, d'indi-» quer les moyens de connoître, distinguer, » prévenir & guérir les maladies telles qu'elles » se manifestent dans chaque individu ».

(2) Rien n'est plus nuisible aux progrès des jeunes gens que ce papillotage superficiel qui les fait voltiger sans cesse sur des réflexions détachées. C'est là le seul fruit de nos commentaires éternels sur la médecine, ouvrages seulement bons à consulter comme dictionnaires, & nullement destinés à faire la base d'une étude sérieuse. Les autres sciences naturelles ont déja banni ce genre de productions en sous-ordre, ou du moins ceux qui aspirent à la célébrité les laissent languir dans la poussière pour s'attacher aux écrits où brille le génie de l'observation.

(1) Nous nous arrêtons aux expériences fondamentales, & nous supprimons d'autres détails moins décisifs de la lettre de l'auteur, qui prouvent qu'il est au courant des connoissances chymiques, mais qui pourroient faire perdre de vue l'objet principal.

Les hépars, tels que le foie de soufre arsenical, la liqueur fumante de Boile, &c. ont tous donné des précipités noirs & attirables à l'aimant. J'ai encore vérifié ces résultats par le zinc: un morceau de ce demi-métal plongé dans une dissolution de sel de duobus, a précipité sur lui du fer avec son éclat métallique, & attirable à l'aimant.

J'ai fait évaporer ensuite une once de ce sel dissous, & j'ai remarqué qu'à mesure que le fer perdoit de son phlogistique par la chaleur, il devenoit insoluble & se précipitoit en couleur d'ocre. Ce précipité s'est trouvé du poids d'environ douze grains.

Le sel de duobus est au nombre de ceux qui se crystallisent par l'évaporation, & qui exigent beaucoup d'eau dans la dissolution; quand on n'a pas la précaution de le faire dissoudre dans assez d'eau, il pince les nerfs, les agace & cause beaucoup de mal, car *salia non agunt nisi sint soluta*; c'est ainsi que nous avons observé beaucoup de vomissemens & autres maladies de l'estomac qui dépendent de cette cause.

Le sel de duobus contient un peu de terre calcaire; l'acide du sucre en a séparé un précipité de chaux sucrée. L'alkali volatil concret séparé par la craie, a précipité par les loix des doubles attractions un peu de terre calcaire saturée d'air fixe, & un sel ammoniacal vitriolique tenu en dissolution. L'alkali fixe aéré a produit le même précipité; je ferai remarquer que ce réactif peut souvent induire en erreur, quoique quelques chymistes le conseillent; en effet, ce sel contient de la terre silicée qui se sépare toujours dans l'attraction élective de l'alkali avec l'acide.

Il faut conclure de ces expériences, que le sel de duobus est un très-mauvais remède, & que s'il n'a pas été toujours suivi des effets que nous lui avons remarqués, cela vient de ce que les apothicaires lui substituent le tartre vitriolé (1). Par ce procédé, il ne peut s'introduire ni vitriol martial, ni d'autres corps étrangers si l'acide dont on se sert est bien rectifié, & si on fait évaporer ce sel dans des capsules de verre ou de grès. Cette attention est importante; car on se sert quelquefois de capsules de terre couvertes de vernis, où entre le verre de plomb; ce verre est attaquable par les acides, & forme du vitriol de plomb, du plomb corné, &c. selon les bases & les acides qui sont en excès.

J'ai connu des apothicaires qui faisoient évaporer leurs sels dans des capsules d'étain: cette méthode est très-dangereuse; car elle peut souvent introduire des sels métalliques, tels que la liqueur fumante de Libavius, le nitre jovial, le sel acéreux jovial, &c. Il seroit à desirer qu'on ne jugeât en médecine de l'action d'un remède qu'après l'avoir soumis aux épreuves chymiques, & par la coupelle d'une longue expérience; les progrès de l'art seroient alors plus certains; mais l'homme veut toujours juger comme s'il étoit sur le trepied de la sybile.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Hygiène.

La classe nombreuse des mélancoliques a sur-tout à craindre les approches de l'hiver; jamais les noirs accès de cette triste maladie ne se renouvellent avec plus de force, soit qu'un ciel nébuleux & la longueur des nuits soit peu favorable à la gaieté, soit que la révolution qu'éprouve alors toute la nature influe sur le gente nerveux, & que le changement physique se transmette avec force au moral. C'est vers le mois de novembre qu'on voit à Londres, & dans d'autres grandes villes, se renouveller ces accès de sombre désespoir qui font attenter à ses propres jours, souvent sans autre cause que le poids insupportable de l'existence; c'est une vraie frénésie que la médecine peut guérir avec peine quand elle est portée à son comble, mais dont elle apprend à arrêter les progrès.

Sans rappeller ici les causes de la mélancolie décrites par les auteurs, comme une vie trop sédentaire, des passions vives, l'abus des plaisirs, &c. on peut citer l'apathie & cette espèce de concentration de l'intérêt personnel qui rend incapable de tout sentiment affectueux. L'habitude de voyager tout-à-coup suspendue, & remplacée par la tranquillité & le repos, un ministère public & l'agitation

(1) On doit desirer que dans une nouvelle édition du Codex de Paris on reforme l'ancien procédé de faire le sel de duobus, & qu'on lui substitue celui qui est maintenant en usage dans la capitale, c'est-à-dire, la simple combinaison de l'acide vitriolique avec l'alkali fixe. Par cette dernière méthode on ne fait plus de distinction entre le tartre vitriolé & le sel de duobus. (*Note de l'Editeur.*)

des grandes affaires, suivis de l'espèce de solitude où laisse la vie privée, manquent rarement de produire une mélancolie plus ou moins marquée, suivant les circonstances. On a vu des militaires qui avoient fait preuve dans le commandement de la plus grande capacité & d'un courage héroïque, contracter dans la retraite une humeur sombre & une espèce de pusillanimité qui ne laissoient voir aucune trace de leur ancien caractère. Il semble que l'homme, en vivant dans une certaine sphère d'activité, contracte le besoin d'y vivre encore, & qu'il ne peut plus l'abandonner sans que ses facultés morales tombent dans une espèce de léthargie qui devient son supplice.

Les médecins sont sur-tout témoins des scènes tristes & attendrissantes que donnent les mélancoliques. Un pareil malade venoit souvent l'hiver dernier me donner l'éveil dès le matin, m'accabler de reproches, recourir alternativement aux plaintes amères & aux larmes, & conclure de mon prétendu abandon qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Je le conduisois à quelque promenade hors de la ville. Le mouvement & l'air extérieur lui redonnoient des forces, & il étoit étonné de se trouver bien portant; mais le lendemain, le mal qui étoit porté au dernier période, revenoit avec plus de violence. J'omets de parler de sa fin tragique. Ce sont les remèdes moraux qui nous manquent dans cette maladie; il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de communiquer la fermeté d'ame, la gaieté & le courage: il ne peut que faire une diversion utile, & tâcher d'éloigner les images fantastiques qui altèrent la raison. On a parlé, n°. 32 (1), du moyen qu'employoient les prêtres Egyptiens. Un état sédentaire & la solitude doivent être évités avec soin. Tous les grands médecins ont toujours recommandé la dissipation, l'exercice du corps & le séjour de la campagne. La rigueur des saisons doit être un foible obstacle; on doit en un mot, suivant les goûts divers du malade, soutenir l'activité physique & morale, & prévenir l'espèce d'engourdissement qui produit par degrés le dégoût insurmontable de la vie.

(1) Anecdotes de médecine, de chirurgie, &c.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

Des maladies de la grossesse, par M. Chambon de Montaux, *médecin de la Faculté de Paris, de la Société royale de médecine, &c. pour completter l'histoire des maladies des femmes & des filles, par le même Auteur.* A Paris, rue & hôtel Serpente, 1785. 2 vol. 5 liv. broché & 6 l. relié.

Premier extrait.

L'Auteur a cru devoir commencer par des notions précises de la stérilité des femmes; il distingue celle qui est absolue, c'est-à-dire celle qui tient à des vices incurables des parties de la génération, d'avec celle qui peut être corrigée par les secours de l'art. La cause de cette dernière peut être l'imperforation du vagin, ou la résistance trop forte de l'hymen. « Attendre des efforts de l'homme, » dit l'auteur, le déchirement de cet organe étranger, ce seroit exposer quelques femmes à des douleurs cruelles. Il seroit à désirer, ajoute-t-il, qu'on disposât les jeunes filles au mariage par une opération simple, toutes les fois qu'elles ont une membrane assez étendue pour fermer une grande partie de la vulve. C'étoit l'usage chez un peuple d'Arabie, peuple bien différent des Européens, qui se font un barbare plaisir d'une jouissance difficile ».

Après avoir parcouru les différens vices de l'utérus ou des ovaires, qui sont autant d'obstacles à la conception, M. Chambon fait remarquer combien il est difficile d'indiquer les causes de la stérilité, qui très-souvent ne peuvent être connues. Il convient qu'il ne donne pas de nouveaux moyens pour la détruire; mais en prouvant qu'elle est fréquemment de nature à ne pouvoir être changée, il soustrait à l'empire des empiriques un grand nombre de victimes qu'on tourmente par des remèdes inutiles, & quelquefois dangereux. Il parle ensuite de la foiblesse de la matrice, en donne les signes & les moyens d'y remédier.

Les efforts vains qu'on a faits pour expliquer le mystère de la génération ont indiqué à M. Chambon une marche plus sage & plus favorable à des recherches solides. Pourquoi en effet vouloir remonter aux causes premières, & ne pas se borner, comme on le fait en physique, à rapprocher seulement les faits observés? L'auteur expose les circonstances qui disposent à l'acte de la reproduction, comme l'âge, les intervalles de la menstruation, la tendresse des deux époux; il relève une erreur qui a subsisté long-temps: c'étoit de croire que les femmes qui n'éprouvoient pas une sensation agréable à l'approche de leurs maris ne concevoient pas. Trop d'exemples, ajoute-t-il, l'aveu d'un grand nombre, & les circonstances de leur vie ont fait assez connoître que cette particularité étoit inutile à la conception.

Les signes de la grossesse considérée dans ses divers temps, sont exposés avec étendue; l'auteur ne se dissimule pas leur peu de certitude, & il reconnoît que très-souvent la grossesse & la suppression des règles entraînent les mêmes accidens;

cependant il assigne une marque qui ne l'a point encore trompé dans son pronostic ; c'est la sécrétion d'une humeur particulière d'un mucus épais qui remplit la cavité du col de la matrice ; il s'est assuré par un examen attentif qu'il existe peu de jours après la conception, & qu'on le trouve du moins constamment dès le 12e ou 15e jour. Cette substance, plus blanche que le mucus ordinaire, a un épaississement plus considérable & une consistence plus pâteuse. M. Chambon a fait faire un instrument en forme de cure-oreille, dont la tige a huit pouces de longueur, pour s'assurer de l'existence de cette matière chez les femmes qui croient être enceintes.

Les divers symptômes qu'entraîne la grossesse dans ses différens périodes, comme le vomissement, le dégoût des alimens, des douleurs de tête, des vertiges, des palpitations, de la toux, des douleurs d'estomac & des intestins, &c. offrent une grande variété suivant les tempéramens & le genre de vie. L'auteur aussi les décrit successivement dans autant de chapitres particuliers, & indique les remèdes qu'a constatés l'expérience : dans l'article sur l'hémophthisie qui survient aux femmes grosses, il prescrit l'usage des calmans, & même des narcotiques. Les modernes, ajoute-t-il, ont obtenu des succès évidens des préparations de l'opium dans les hémorrhagies ; il a été envoyé à la Société royale de médecine plusieurs mémoires sur cet objet ; le régime est encore un point essentiel dans la cure de l'hémophthisie.

L'auteur traite avec étendue des moles, & en donne des notions exactes d'après des observations anatomiques ; il parle des grossesses précoces, & il rapporte l'exemple d'une dame mariée à onze ans & quelques mois, qui a été enceinte l'année de son mariage. On a vu accoucher à dix & onze ans, mais ces exemples sont rares dans nos climats tempérés. M. Chambon s'élève avec raison contre les mariages contractés dans un âge prématuré, & il en rend les dangers sensibles par un exemple de physiologie comparée. Ces principes sont si profondément gravés dans l'esprit du peuple, qu'il regarde encore dans plusieurs provinces comme des faits extraordinaires & un sujet de scandale des mariages entre des hommes de vingt ans, & des filles à peu-près du même âge. On doit cependant convenir que les travaux champêtres retardent la puberté, & que dans les villes, une vie commode, des alimens succulens, & beaucoup d'autres circonstances rendent nubile à une époque antérieure ; mais on ne doit point être en général dans une entière sécurité avant la dix-huitième année.

Il y a des exemples de grossesses tardives qu'on soupçonneroit à peine s'ils n'étoient attestés. M. Chambon en rapporte plusieurs survenues à la 58e, 60e, 62e & même 67e année. Quoique les auteurs n'aient pas pris la peine de nous donner une idée exacte de la constitution des femmes devenues mères à un si grand âge, il paroît toutefois résulter de leurs observations, qu'elles étoient toutes sujettes à l'écoulement périodique.

« Valescus de Tarenre assure que la » femme la plus âgée dont on vient de » parler étoit réglée après soixante ans » lorsqu'elle conçut, & qu'après être ac- » couchée de ce premier enfant, elle en » eut deux autres dans l'espace de sept » ans. Il ajoute au reste que cette mère » surannée étoit d'une bonne constitu- » tion, & avoit conservé un embonpoint » qu'on n'a pas ordinairement à cet » âge».

Observation sur les effets du moxa, par M. Murat, docteur en médecine, à Aubin en Rouergue.

Ma pratique m'a offert plusieurs cas où j'ai employé le moxa avec succès. Je puis vous en citer un exemple qui me paroît digne de remarque. Une demoiselle, âgée de 36 ans, éprouva des douleurs vagues qui devinrent ensuite fixes, & se concentrèrent avec violence vers la 8e, 9e & 10e vertèbres dorsales : la colonne de l'épine se déjetta dans cet endroit, & forma une gibbosité considérable. Le mal continua de s'étendre encore, & les douleurs se portèrent vers la cuisse gauche, où elles devinrent très-cruelles ; l'articulation du fémur devint peu-à-peu plus lâche, & la tête de cet os finit par sortir de la cavité cotiloïde dans l'espace de trois mois ; la malade ne put plus se soutenir ; & en perdant la faculté du mouvement, elle fut livrée jour & nuit à des souffrances cruelles, qui ne lui donnoient presqu'aucun relâche.

Je me déterminai à recourir au moxa, qui est une espèce d'ustion la plus légère & la moins effrayante. Je tentai

d'abord la cure des vertèbres qui étoient déjettées, ou du moins d'y faire cesser la douleur, & je fis brûler deux cylindres de coton à droite & à gauche de cette partie de l'épine affectée ; la gibbosité resta dans le même état ; mais les souffrances que la malade y éprouvoit disparurent. Deux autres cylindres brûlés sur l'endroit le plus voisin de l'articulation du fémur avec l'os des îles firent aussi cesser les douleurs dans cette partie, & j'eus la douce satisfaction de voir rentrer la tête du fémur dans la cavité cotyloïde. Je ne dois point omettre que la malade avoit été saignée & purgée à plusieurs reprises, & qu'elle avoit fait aussi usage de l'extrait d'aconit.

Note des rédacteurs. L'observation de M. Murat est remarquable ; elle fait voir combien il elt avantageux, pour avoir une pratique sûre, d'être nourri des grands principes de la médecine grecque. Hippocrate a dit (1) que si une douleur se fixe dans une partie, & qu'on ne puisse l'en chasser par les médicamens, on doit la brûler avec du lin. On fait en effet que le moxa admet plusieurs variétés pour la substance dont on le compose, & qu'on a usé tour-à-tour du lin, du coton ou du duvet d'armoise. On a employé le remède avec succès dans des douleurs violentes de goutte, qu'on a calmées comme par enchantement. On peut en voir un exemple dans Vanswieten. Ce médecin célèbre ajoute que le prompt soulagement qui s'en est suivi, une espèce de mouvement soucutané, & une odeur fétide qui s'exhaloit, faisoient assez connoître que le moxa agissoit dans la goutte en attirant la matière morbifique au dehors comme par une espèce de transpiration.

En rapprochant les autorités, on auroit d'abord conclu l'insuffisance du moxa dans le cas où M. Murat en a fait usage. Vanswieten dit l'avoir tenté sans succès dans une douleur de sciatique. Il ajoute même qu'il croit que le siège du mal est trop profond pour que la légère cautérisation du moxa puisse y atteindre. Paul d'Egine paroît aussi peu favorable à ce moyen de remédier à la luxation spontanée du fémur, qui provient d'une surabondance d'humeur muqueuse ou de sérosité. Il convient, dit-il, de brûler le lieu qui correspond à l'articulation ; & pour dessécher l'humeur redontante, il faut faire pénétrer profondément la cautérisation. Tulpius rapporte un exemple effrayant de l'application du feu, à laquelle un jeune homme courageux voulut se soumettre pour se délivrer d'une douleur violente de la cuisse. Le cas que rapporte M. Murat, & la guérison qu'il a obtenue avec un cautère aussi doux que le moxa, sont une nouvelle preuve de l'efficacité de ce dernier ; mais dans les douleurs qui résident dans l'articulation de la cuisse, on est tenté de soupçonner son insuffisance.

(1) *Ibi de affectionib.*

LIVRES NOUVEAUX.

Botanique.

Addenda ad Floræ Nannetensis Prodromum ; curante magistro Francisco Bonamy, in universitate Nannetensi, doctore medico-regente & Facultatis suæ decano, botanic. professore & urbis sanitatisque medico, regiæ societatis medicæ Parisiensis, &c. Nannetis ex typographia. Brun in area S. Nicolai. 1785. Brochure de 14 pages. On la trouve chez Didot le jeune.

M. Bonamy publie une espèce de supplément à l'ouvrage de botanique qu'il a donné sur les plantes qui croissent aux environs de Nantes. Il augmente le catalogue des *Conferva*, des *Gramen*, des *Lychnis*, &c. Il indique avec plus d'exactitude les lieux où croissent certaines plantes qu'il avoit fait connoître, & il cite les personnes qui l'ont aidé dans ses recherches. Il renvoie aussi, par rapport au *lichen pixioïdes*, aux observations de M. Vanweuse, insérées dans le second volume de la Société royale de médecine. On le prépare, ajoute M. Bonamy, de la manière suivante. Prenez 3 gros de *lichen pixioïdes*, faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante pour être réduite à 10 onces, édulcorez avec une once ou une once & demie de syrop de myrthe. Cette potion se prend dans l'espace de 24 heures, en 4 ou 6 doses, ou par cuillerées. On en a donné avec succès une once dans 12 onces d'eau sans syrop de myrthe.

Antropologia anatomico-physica edita à D. Joanne Wilhelmo Baumer in acad. Giessena medic. profess. primar. & physico provinciali. A Francforr, chez André, & se trouve à Strasbourg, chez Konig, 1784. *in*-8°. de 438 pages.

Voici encore un nouvel ouvrage élémentaire que le savant professeur M. Baumer se propose de mettre entre les mains des jeunes médecins. On commence ordinairement par leur enseigner l'anatomie, & ensuite la physiologie. L'auteur a réuni ces deux parties, & nous ne croyons pas que ce soit un grand mal. Il ne faut pas, il est vrai, trop surcharger la mémoire & les idées des commençans; mais dans cette occasion on pourroit dire que ces deux études se prêtent des secours mutuels, & que la connoissance de l'une rend réciproquement l'étude de l'autre plus facile.

Il existe déja une foule d'ouvrages de la nature de celui-ci. Il étoit, sans contredit, très-difficile de donner du neuf. L'anatomie & la physiologie ont d'abord fait tout-à-coup les plus grands progrès. Mais depuis quelques années, que des livres de toute espèce ont été publiés sur ces deux sciences, on ne peur guères citer de découverte considérable. M. Baumer n'a donc pu donner un écrit remarquable par des choses neuves. Pour tâcher de dédommager son lecteur, il a adopté une méthode particulière. Nous craignons cependant que ce moyen ne plaise pas universellement; son nouvel ordre sera regardé par bien des personnes comme un désordre.

Voici la marche qu'il suit.

M. Baumer traite d'abord de l'homme en général, de sa nature, de ses agens. Il passe ensuite à la mastication, à la déglutition, à la digestion, à la chylification, & aux organes qui dépendent de ces actions. Jusqu'à présent il n'y a pas grand défaut dans cette manière de présenter les objets. Mais ensuite vient l'augiologie, puis un chapitre sur le cœur & ses diverses fonctions, un autre sur la circulation, un autre sur les glandes. Suivent des généralités sur les sécrétions, avec la névrologie, l'anatomie, & la physiologie des mammelles, des organes de la respiration, de la génération, & de ceux qui servent aux autres sécrétions. Enfin cette anthropologie est terminée par l'ostéologie, la myologie, & un traité des sens. Nous omettons plusieurs objets qui sont entremêlés, & qui augmentent encore le désordre dans des élémens où il n'en devroit régner aucun, puisqu'ils sont destinés à l'usage des jeunes étudians, pour lesquels on ne sauroit trop employer de clarté & de méthode.

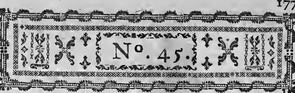
Au surplus, M. Baumer a profité de tout ce qui a paru de nouveau depuis quelque temps en anatomie & en physiologie. Il rejette à la fin des paragraphes, sous la forme d'observations, ce qu'on trouve de plus remarquable dans les variétés anatomiques, dans l'anatomie comparée, &c.

A treatise on the influence of the moon in fevers, by Francis Balfour, M. D. surgeon in the service of the cart-indice Company, in-8°. *Elliot, Edinburgh*, 1785; c'est-à-dire, Traité de l'influence de la lune dans les fièvres, par M. Balfour, D. M. chirurgien au service de la Compagnie des Indes orientales, *in*-8°. Chez Elliot, à Edimbourg, & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois, lib. quai des Augustins.

Dissertatio medica inauguralis de mirabili quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit sympathia; autore Jano Petersen Michell, Amstelodamensi, in-4°, *lugd. Batavorum.* Chez le même.

Les personnes qui voudront faire insérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les semaines régulièrement) sont priées d'adresser les paquets & lettres, ainsi que les livres, francs de port, à Pierre Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

DIÉTÉTIQUE.

Mémoire couronné le 25 août 1784, par l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux, sur cette question : Quel seroit le meilleur procédé pour conserver le plus long-temps possible, ou en grain ou en farine le maïs ou blé de Turquie, plus connu dans la Guienne sous le nom de blé d'Espagne, *& quels seroient les différens moyens d'en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette province? par* M. PARMENTIER, *censeur royal, &c. augmenté par l'Auteur de tout ce qui regarde l'histoire naturelle & la culture de ce grain.* A Bordeaux, chez Arnaud-Antoine Pallandre l'aîné, place Saint-Projet, 1785. Brochure *in*-4°. de 164 pages.

CET ouvrage ne contenoit d'abord que les parties relatives à la conservation & à l'emploi du maïs, & ce fut dans cet état que l'académie lui adjugea le prix. M. Parmentier écrivit à cette compagnie qu'il avoit fait de nouvelles recherches, & la pria de permettre qu'il ajoutât à son mémoire le résultat de son travail. C'est avec ces additions qu'on le publie.

M. Parmentier s'est assuré, en rapprochant toutes les autorités, que le maïs est une production indigène du continent ainsi que des îles de l'Amérique, & que c'est de ce nouvel hémisphère qu'il a été transporté dans les autres parties du monde. L'auteur indique dans autant d'articles séparés les différentes espèces, les variétés, les accidens, les maladies du maïs & les terres qui lui sont propres. Viennent ensuite les semailles, les labours de culture, la récolte, le produit & le commerce du maïs; objets impotans à connoître; puisque cette plante occupe un des rangs les plus distingués parmi les substances alimentaires.

Les grains du maïs réduits en poudre grossière, & traités avec l'eau & l'esprit-de-vin, ont fourni trois substances, savoir, le corps muqueux sucré, une substance extractive & l'amidon. Il y a si peu de sucre dans le grain, & le procédé pour l'en extraire est si dispendieux, qu'il seroit ridicule d'indiquer ce produit de l'analyse comme pouvant devenir une ressource dans ce genre; il n'en est pas de même de la tige du maïs, où la matière sucrée semble tellement développée, qu'on croiroit, en la mâchant, avoir dans la bouche un morceau de réglisse verte. M. Parmentier a pris 48 livres de tiges de maïs cueillies au moment où elles sont les plus savoureuses, c'est-à-dire, lorsque le pannicule est prêt à sortir du fourreau; elles ont été divisées & pilées dans un mortier de marbre, & mises dans un sac à la presse. Il en est sorti une liqueur trouble, épaisse & verdâtre; on a versé de l'eau sur le marc, qu'on a encore pilé dans un mortier. On a distribué sur plusieurs assiettes le suc exprimé & filtré qu'on a exposé à la chaleur du bain-marie jusqu'à la consistance de syrop. M. Parmentier s'est assuré que la saveur n'augmentoit pas en raison du rapprochement de

la liqueur, & de vingt livres de suc qu'il avoit retirées par l'expression, il n'a obtenu que huit onces d'une liqueur siropeuse, ayant tous les caractères d'un miel médicamenteux, c'est-à-dire, d'un miel chargé de matières extractives. A l'étuve il n'a pu obtenir qu'une matière noirâtre & sans crystallisation.

En faisant digérer de l'esprit-de-vin sur douze livres de tiges desséchées, & faisant évaporer, il a obtenu à peine douze grains de sucre crystallisé. Les épis ont donné aussi, par des procédés analogues, des crystaux de sucre en très-petite quantité. M. Parmentier a eu recours aux opérations ordinaires de l'amidonnier, pour retirer tout l'amidon des grains du maïs; mais le produit a été peu considérable, puisqu'il en a retiré à peine une once par livre; la partie féculente des tiges & des épis, après des tentatives variées, n'a presque pas donné d'amidon. Aussi M. Parmentier avoue ingénument qu'il s'est vu forcé de renoncer à regret à l'espoir de retirer du maïs une assez grande quantité de sucre & d'amidon pour pouvoir ajouter ces ressources à la liste de celles que ce grain peut offrir. La portion muqueuse ou gommeuse est dans une proportion beaucoup plus considérable que celle des autres parties constituantes du grain de maïs.

Quant à la dessication qu'on fait subir au maïs pour le conserver, M. Parmentier observe que les habitans des provinces méridionales ne se dispensent de passer le maïs au four que par la chaleur du climat, ou la nature du sol qui produit ce grain. Mais quelque parfaites que soient la maturité & sa dessication sur pied dans les pays chauds, il doute que la saveur de la bouillie de maïs ait le même parfum que la farine employée en Bourgogne, & provenant du maïs séché au four. L'odeur & le goût de l'un & de l'autre varient en quelque sorte autant que ceux du café brûlé & du café verd. Après avoir parlé de la conservation du maïs en grain, M. Parmentier passe à la conservation du maïs en farine; mais il fait précéder ces objets de considérations judicieuses & de résultats de plusieurs expériences sur la mouture du maïs. Il restoit, pour completter l'analyse du maïs, à rechercher s'il contenoit la matière glutineuse qu'on trouve dans le froment & l'épeautre. Après plusieurs essais, l'auteur reconnoît qu'il n'a pu trouver dans la farine de ce grain rien de glutineux & d'élastique. La meilleure manière de conserver long-temps en bon état la farine de maïs, est, sans contredit, de la renfermer dans des sacs; mais il faut isoler ces sacs, & laisser entr'eux assez de vuide pour permettre à l'air de circuler assez librement.

Le maïs est regardé non-seulement comme une nourriture des plus saines par les naturels de l'Amérique, mais on l'a encore employé en médecine à-peu-près comme l'orge: on lui a reconnu la propriété d'évacuer les sables des reins & de la vessie. Si on met le maïs entier bouilli dans l'eau, & qu'après avoir rejetté la première décoction on concasse le grain pour le cuire dans de nouvelle eau, on obtient une boisson mucilagineuse, adoucissante, & qui peut même remplacer la tisane d'orge qu'Hippocrate a tant recommandée dans les maladies aiguës, & suppléer l'eau de chiendent & de riz; on pourroit augmenter l'agrément & même l'efficacité de la tisane de maïs par l'addition de quelques syrops appropriés aux maladies. Les médecins du Mexique ayant rejetté toutes sortes de tisanes, comme fastidieuses aux malades, ils donnent une boisson qu'ils nomment *atole*: c'est du maïs moulu & détrempé dans l'eau, cuit à la manière d'une bouillie fort claire. Ils y ajoutent des aromates empruntés de différentes semences, comme aussi des assaisonnemens tels que le sel & le miel. Les Espagnols prennent le maïs quand il est encore tendre & en lait; ils le broient avec un peu d'eau, & en font une espèce de lait d'amande qu'ils assaisonnent avec du sucre, de l'ambre & d'autres aromates. Ils regardent cette potion comme pectorale; ils la mêlent quelquefois avec le chocolat. On sait que les Indiens tirent aussi du maïs des boissons fermentées, telle que le chicca & la bière.

Le maïs est une des ressources alimentaires les plus variées. On prend quelquefois les grappes ou les épis quand ils sont encore tendres, & qu'ils n'excèdent point la grosseur du petit doigt. On les dépouille de leurs feuilles & de leur bourre, on les fend en deux morceaux, & on les fait frire avec de la pâte comme les artichauts. C'est un mets délicat & excellent; mais il vaut mieux n'employer le maïs à titre d'alimens que lorsqu'il a obtenu toute sa maturité. C'est dans ce

dernier état que les Européens établis en Amérique ont appris des naturels du pays à faire une espèce de soupe de la manière suivante. Après avoir fait ramollir ce grain dans l'eau pendant quelque temps, on le met dans un mortier de bois, on le presse doucement avec un pilon jusqu'à ce que la peau soit séparée du grain; on ôte les peaux, & on a le maïs mondé. Lorsque le grain est ainsi dépouillé, on le fait bouillir avec de la viande, & lorsqu'elle est cuite, la soupe est faite: elle a le goût de la soupe de pois. Selon M. Kalm, c'est un potage très-sain & très-nourrissant. On fait aussi avec le maïs des gruaux, des semoules; & en mêlant de la farine de maïs avec partie égale de gruau de froment, on obtient un vermicelle excellent, savoureux & de couleur jaunâtre. On prépare aussi le maïs pour les voyages de longs cours. M. Parmentier finit son mémoire par les différentes formes alimentaires que le peuple donne au maïs sous les noms génériques de bouillie ou de pain. Cet ouvrage en un mot est le traité le plus complet qui existe sur un des alimens les plus précieux, puisqu'il fait la base de la nourriture d'un grand nombre de peuples.

Nota. Nous ne devons point omettre que M. Parmentier a traité du maïs regardé comme fourrage pour les animaux. Depuis ce temps-là la Société royale d'agriculture de Paris, attentive à concourir aux vues du Gouvernement, avoit chargé M. Parmentier de rédiger une instruction sur l'emploi du maïs regardé comme fourrage. Ce mémoire a été imprimé à l'imprimerie royale, & distribué parmi les cultivateurs de la généralité de Paris. M. l'Intendant a fait distribuer en même-temps à ces derniers une quantité de maïs pour être ensemencée de cette manière. Ces grains ont fourni un excellent fourrage pendant l'automne.

CHIRURGIE.

A case of strangulated hernia, by M. Edward Ford, &c. c'est-à-dire, Observation d'une hernie étranglée; par M. FORD. (*Voyez* la seconde partie du Journal de médecine de Londres.)

Un homme de 60 ans, hydropique & asthmatique, avoit été depuis plusieurs années sujet à une hernie difficile à réduire; il n'avoit employé d'autre soin contre cette affection, que de porter de temps en temps un bandage lâche & peu exact, jusqu'à ce qu'enfin il se trouva très-malade un soir, & affecté de tous les symptômes d'une hernie étranglée; il avoit de fréquentes envies de vomir; son pouls étoit dur & accéléré, & il éprouvoit une grande tension dans la tumeur. On fit des efforts pour réduire la hernie, mais ils devinrent très-douloureux pour le malade, & il fallut les discontinuer.

Une saignée abondante, des purgatifs, des clystères & des fomentations chaudes sur la partie, ne procurèrent aucun soulagement. On eut recours à un bain chaud, à des lavemens avec la décoction de tabac, & enfin à des applications de glace; mais tous ces moyens furent inefficaces. Le lendemain matin son pouls étoit très-foible, & à peine sensible; son corps étoit couvert d'une sueur froide & visqueuse, ses hoquets étoient fréquens, & son aspect cadavéreux: la tumeur, quoique moins tendue, ne pouvoit être réduite. Il expira à 9 heures, c'est-à-dire environ 16 heures après les premiers symptômes d'étranglement. En ouvrant le cadavre, on trouva que le sac herniaire contenoit quatre pouces du jejunum très-enflammé & non gangrené; on trouva aussi une grande partie de l'épiploon dans un état sain & non adhérent au sac.

Note des rédacteurs. On peut rapprocher cette observation d'un cas récemment arrivé à Paris. Un homme, qui portoit depuis quelque temps une hernie, éprouva des symptômes alarmans à la suite d'un excès. On le saigna, on lui fit observer un régime convenable, & on appliqua des fomentations sur la partie: tous ces moyens calmèrent les symptômes, & tendirent la réduction de la hernie facile: on appliqua un bandage, & on fit observer à la personne de quelle importance il étoit de ne point le quitter, crainte de s'exposer à de nouveaux dangers. L'oubli du mal passé lui fit bientôt négliger cette précaution; il quitta le bandage qui lui paroissoit embarrassant, & il fit un excès de table qui ne manqua point de renouveller les symtômes; leur progrès fut très-rapide; & avant que le chirurgien qui lui avoit donné ses soins auparavant, pût le voir, ils étoient déja portés à leur dernier période; tout annonçoit que la gangrène

s'étoit emparée de la partie étranglée de l'inteſtin, & on crut qu'il étoit prudent de ne point tenter l'opération. Le malade ſuccomba peu après, & l'ouverture du cadavre vérifia les conjectures qu'on avoit formées.

En comparant ces deux obſervations, on voit avec combien plus d'intelligence le chirurgien françois s'eſt conduit; il n'y avoit plus de reſſource pour le malade quand on a appellé du ſecours, au lieu que le chirurgien anglois, en voyant tous ſes autres moyens inutiles, a laiſſé paſſer toute la nuit ſans recourir à l'opération du bubonocelle, pendant que tout indiquoit qu'il en étoit encore temps. S'il eſt imprudent de la tenter quand tous les ſignes d'une fin prochaine ſe déclarent, on doit avoir auſſi à ſe reprocher d'omettre une occaſion favorable quand on eſt maître d'en profiter.

Ces deux exemples malheureux montrent encore combien il importe d'être toujours ſur ſes gardes quand on eſt attaqué d'une hernie; on s'endort ſouvent dans une fauſſe ſécurité; on néglige le bandage, & dans le moment le plus inattendu, on eſt livré aux ſymptômes les plus alarmans. On ſait que par ce défaut d'attention nous avons perdu depuis peu un homme très-diſtingué dans la littérature françoiſe.

Hygiène.

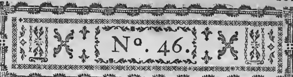
Remarques ſur l'abus ordinaire qu'on fait des clyſtères comme moyen de ſe conſerver en ſanté.

Rien n'eſt plus pernicieux que le faux ſavoir en médecine, & les principes incohérans qu'on ſe forme de cette ſcience, quand on n'en a fait aucune étude ſuivie. On obſerve chaque jour dans le monde des pratiques conſacrées comme ſalutaires, & chacun croit pouvoir être ſon médecin; mais une attention ſérieuſe & des lumières plus étendues ne font voir ſouvent dans ces moyens qu'un art ingénieux de ſe créer des maux nouveaux. Je puis en citer ici pour exemple l'uſage inconſidéré des clyſtères. L'homme du monde n'y voit d'abord qu'un remède innocent propre à rafraîchir les entrailles & à évacuer. On ne fait pas attention aux inconvéniens qui proviennent de ſon uſage répété, & de l'habitude qu'on en contracte.

Ces déſavantages ſont de détruire l'action tonique du canal inteſtinal, d'y produire une ſi grande foibleſſe, qu'on ne peut plus aller à la ſelle ſans le ſecours de la ſeringue. Le relâchement va quelquefois juſqu'à faciliter des ruptures des veines, & à produire une eſpèce particulière d'hémorrhoïdes qui ne tient point à la conſtitution de l'individu, mais à un vice local qu'on s'eſt créé par ſon imprudence. Je connois une dame qui eſt dans ce cas-là; elle eſt ſujette par le fondement à des écoulemens de ſang ſi abondans & ſi fréquens, qu'elle eſt réduite à un épuiſement extrême. Le défaut d'appétit fait auſſi qu'on ſe prépare ſouvent à un repas par un ou deux clyſtères, comme ſi nos inteſtins n'étoient qu'un tuyau quelconque qu'il faut débarraſſer; l'eau dont on les lave eſt bien loin de pouvoir produire ce beſoin intérieur des organes de la digeſtion, qui ne doit réſulter que de la force & de la vigueur de l'individu. Plus on affoiblit les inteſtins, plus on porte atteinte aux fonctions de l'eſtomac, & on aggrave le mal auquel on veut remédier; enfin un des autres inconvéniens de l'habitude des clyſtères eſt de faire contracter une conſtipation habituelle, de faciliter par-là l'afflux des humeurs vers les organes de la génération dans le ſexe, & d'entretenir avec la plus grande obſtination les écoulemens ſéreux connus ſous le nom de fleurs blanches.

Les perſonnes qui voudront faire inſérer quelques articles dans cette feuille (qui paroîtra toutes les ſemaines régulièrement) ſont priées d'adreſſer les paquets & lettres, ainſi que les livres, francs de port, à Pierre DUPLAIN, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, port franc par-tout le royaume.*

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez Pierre J. Duplain, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire impimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Chymie.

De aquæ natura aërea secundum recentiorum chemicorum experimenta, &c. H. Ernestus Benjamin Gottlieb, Hebenstreit soc. œcon. Lips. nat. curios. Harlem, &c. Lipsiæ, typis sommeri. Brochure in-4°. de 34 pages, 1785.

Les expériences fameuses qu'on a faites en Angleterre & en France sur la décomposition de l'eau, ne pouvoient manquer d'intéresser les savans d'Allemagne, & d'exciter en eux le desir de s'en former une idée juste, ou d'y joindre des remarques critiques. M. Hebenstreit a profité de la cérémonie de son inauguration à une chaire de professeur de médecine, pour exposer en détail & fixer les opinions sur ce point brillant des découvertes modernes.

On sait que le docteur Halles avoit constaté la présence de l'air dans l'eau de pluie ou de puits, sans prononcet sur sa nature: MM. Priestley, Fontana, Ingen-Houz & Sennebier reconnurent que cet air n'étoit pas unique de son espèce, mais qu'il varioit suivant la qualité des eaux & la manière de l'extraire. Cet air ressemble tantôt à celui de l'atmosphère, tantôt il est déphlogistiqué, fixe ou phlogistiqué, suivant qu'on le retire de l'eau de fontaine, de pluie, de l'eau distillée ou de l'eau de puits, au moyen d'une pompe ou bien de la chaleur. L'air inflammable & l'air hépatique ne sont jamais mêlés à l'eau commune.

Il ne s'agit point ici des substances aériformes qui sont comme étrangètes à l'eau, & qui peuvent en ètte facilement dégagées. Il est question des principes constitutifs de l'eau qui paroît se convertir en air par l'analyse des physiciens modernes; de plus, on peut, selon ces mêmes physiciens, régénérer l'eau, en faisant brûler un mélange d'air inflammable & d'air déphlogistiqué. Mais, ajoute l'auteur, ces assertions sont encore loin d'exclure un doute raisonnable, & on n'a point déterminé avec certitude quelle espèce d'air sort invariablement de l'eau quand on détruit sa nature. L'auteur ne s'occupe dans sa dissertation que des expériences qu'on a tentées pour l'analyse

de l'eau: il réserve pour un autre temps celles qui regardent la synthèse. Il rapporte d'ailleurs l'honneur de l'invention à MM. Priestley & Lavoisier, qui, à-peu-près dans le même temps, ont employé des appareils différens pour opérer la décomposition de l'eau.

On sait que la principale expérience de M. Priestley se réduisoit à mettre de l'eau dans une retorte d'argille, & à faire passer l'eau réduite en vapeurs dans un tuyau de pipe à fumer, placé sur des charbons ardens. Il recevoit la substance aériforme qui se dégageoit, à l'aide d'un appareil pneumato-chymique; mais il restoit encore quelque doute sur le résultat de l'opération, soit par rapport à l'eau qui pouvoit s'échapper à travers les pores de la retorte, soit par rapport à l'air atmosphérique qui pouvoit pénétrer par ces mêmes pores durant l'expérience; il fit de nouveaux essais qui lui confirmèrent ces soupçons, & qui par conséquent laissèrent bien des choses à desirer pour obtenir une entière évidence.

A peine les expériences de M. Priestley étoient connues en Angleterre, que M. Lavoisier fixa les yeux des savans, par un appareil beaucoup mieux entendu & plus propre à donner des résultats exacts. On sait, l'expérience simple qu'il fit d'abord, en introduisant sous une cloche au mercure de l'eau avec de la limaille de fer. Il obtint beaucoup plus d'air inflammable qu'il n'auroit eu lieu de l'attendre de la qualité de fer employée; & l'état de chaux sous lequel le fer parut bientôt en perdant son éclat métallique, lui fit conclure que l'eau avoit fourni l'air déphlogistiqué nécessaire à la calcination. M. Hebenstreit décrit & donne la figure de l'appareil plus composé qu'employa ensuite M. Lavoisier pour conduire l'eau goutte à goutte à travers un tuyau de fer incandescent, & propre à opérer la décomposition de l'eau. Les vapeurs qui en résultent, rassemblées sous une cloche de verre, donnent un mélange d'air inflammable & d'air déphlogistiqué. Dans cette opération, l'intérieur du tuyau de fer perd sa forme métallique, & M. Lavoisier attribue ce changement à l'air déphlogistiqué qui résulte de la destruction de l'eau.

Dans cet appareil, le serpentin qui conduit la vapeur de l'eau décomposée, est entouré d'eau froide; & se termine à l'orifice d'un flacon tubulé. Par-là, au moyen d'un tuyau recourbé, la substance aériforme se porte sous une cloche de l'appareil pneumato-chymique. D'après un calcul dont l'auteur donne le détail, il paroît que l'air inflammable ne fait que la sixieme partie de l'eau qui a été décomposée; les autres cinq sixiemes sont formés par l'air déphlogistiqué qui sert à la calcination de l'intérieur du tuyau de fer. Ainsi, 1440 grains d'eau ont fourni 240 grains d'air inflammable, & 1200 grains d'air déphlogistiqué. MM. Cavendish, Walt & Black firent un changement dans l'appareil de M. Lavoisier, & substituèrent un tuyau d'airain à celui de fer; il en résulta une grande différence dans l'expérience: on ne peut obtenir aucun air inflammable, à moins de mettre un morceau de fer dans l'intérieur du tuyau d'airain par où devoit passer la vapeur de l'eau. Des charbons placés aussi dans le même tuyau avant l'admission des vapeurs aqueuses fournissent une substance aériforme composée en partie d'air inflammable & d'air fixe.

Il paroît, d'après cela, vraisemblable que l'eau ne peut se résoudre par ce moyen dans ses élémens si on n'y ajoute une matière capable de combustion, & qui, en s'emparant de l'air déphlogistiqué, le sépare de l'air inflammable. On a fait des expériences analogues en plongeant dans l'eau des corps dans un état d'incandescence, & en examinant la substance aériforme qui se dégageoit par cette immersion. Il en est résulté que de l'or, de l'argent, du cuivre, du silex rougis par le feu, & jettés successivement dans de l'eau, ne produisoient aucun air inflammable, mais que le contraire arrivoit en projettant dans l'eau de petites lames brûlantes de fer ou de zinc. M. Achard a encore varié davantage ces expériences, en opérant sur l'eau dépouillée d'air par une coction préliminaire, & en y projettant des fragmens brûlans de topaze, de cruzet, de porcelaine, de nitre, de plomb, d'étain, d'antimoine en fusion, & il n'a obtenu qu'un air qui avoit toutes les qualités de celui de l'atmosphère. D'autrefois, en variant l'appareil de M. Priestley, il a obtenu un air phlogistiqué.

M. Hebenstreit soumet à une discussion sévère le résultat des expériences de M. Lavoisier. Il lui objecte, entre autres choses, d'avoir opéré sur une eau qui n'avoit pas été dépouillée de son air, & de

n'avoir pas attribué le dégagement de l'air inflammable ou du phlogistique au fer lui-même, qui, par la calcination, laisse échapper ce principe en absorbant l'air & la matière de la chaleur. Le fer d'ailleurs & d'autres métaux peuvent être réduits, par la chaleur seule, à donner de l'air inflammable, ce qui rend incertaine l'origine de cet air, suivant l'opinion de M. Lavoisier. D'ailleurs, il paroît par des expériences, que la calcination n'est pas seulement opérée par l'air déphlogistiqué, mais que l'absorption de l'air fixe, de l'air phlogistiqué ou de l'air nitreux peut produire le même effet. On doit avoir égard aussi à l'air contenu dans le tuyau de fer avant la transmission des vapeurs de l'eau.

Le dégagement d'air inflammable produit par la chûte de l'eau sur de l'huile bouillante, laisse encore de l'incertitude sur l'origine de cet air, puisque la combustion de l'huile, des étincelles électriques, la coction & même la fermentation peuvent produire le même dégagement. M. Hebenstreit revient encore sur les calculs de l'expérience de MM. Lavoisier & Meunier, & il trouve une perte d'eau qui empêche d'assigner les principes de l'eau décomposée. Si des expériences faites avec autant d'éclat par des physiciens les plus habiles, donnent jusqu'ici des résultats éloignés de l'évidence, on doit s'en prendre peut-être à la nature de la découverte elle-même, qui demande un appareil compliqué, & qui laisse nécessairement de l'incertitude sur la vraie cause des effets qu'on opère.

ANATOMIE.

D. August. Christian. Reuss reverendissimi ac celsissimi principis spirensis à consiliis & archiater, societatis medicæ Havniensis soc. regiæ med. Edinburg. sodalis, &c. novæ quædam observationes circa structuram vasorum in placenta humana & peculiarem hujus cum utero nexum cum tab. ænea. A Tubinge, chez Heerbrands, & se trouve à Strasbourg, chez Konig, *in-4°*. de 64 pages.

Les physiologistes ne sont pas encore d'accord sur la manière dont le placenta du fœtus est uni à la matrice. Les uns pensent que le sang est resorbé des sinus parenchymateux de la matrice par les ouvertures des vaisseaux veineux du réceptacle, tandis que les veines de la matrice resorbent à leur tour des artères du placenta le sang déposé dans les sinus parenchymateux de cet organe. D'autres croient que les canaux sont contenus entre la matrice & le placenta; mais ces derniers sont divisés entr'eux pour décider si leurs anastomoses sont immédiates. M. Reuss a jugé qu'on ne pouvoit résoudre ce problême qu'en examinant la structure des vaisseaux du placenta mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'à ce jour. Il a donc profité des occasions nombreuses qu'il a eu d'examiner ces réceptacles, soit qu'ils fussent venus à terme, soit que les œufs aient été avortés. Voici le résultat de ses observations.

Il faut distinguer deux parties dans le placenta; l'une peut être appellée utérine, vu que c'est le sang de la matrice qu'elle reçoit; l'autre appartient plus particuliérement au fœtus. Quand on injecte les vaisseaux du placenta par le cordon ombilical, les seuls vaisseaux de cette dernière partie se remplissent; le contraire arrive quand on commence l'injection par les vaisseaux utérins. Si l'on se sert de liqueur diversement colorée pour faire ces deux injections, on reconnoîtra parfaitement les vaisseaux appartenans à chacune de ces parties. Cependant ces vaisseaux paroissent continus: comment donc expliquer une telle séparation? M. Reuss, après les avoir fait macérer, les a disséqués avec soin, les a exposés au microscope; il y a trouvé des veloutés qu'on peut observer bien mieux dans les hydatides de ce que le vulgaire appelle *faux germe*. Des observations détaillées, & quelques figures jettent beaucoup plus de jour sur la découverte de M. Reuss, que nous ne pouvons le faire dans cette notice. On peut lire aussi avec plaisir dans l'ouvrage ce que l'auteur remarque sur le cotyledon humain, c'est-à-dire, sur cette substance membraneuse & vasculeuse qu'on peut sentir à la surface interne de la matrice dans l'accouchement naturel, aussi-tôt après la sortie du placenta.

LIVRES NOUVEAUX.

L'ART de connoître & d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain; par M. DE FOURCROY, docteur en médecine de la Faculté de Paris, de la So-

ciété royale de médecine, censeur royal, professeur de chymie au jardin du Roi, &c. Tome premier, section première, contenant les généralités sur la matière médicale. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1785, in-12 de 450 pages. Premier volume.

La matière médicale est tellement embarrassée aujourd'hui, qu'il faudroit une étude de dix ans pour connoître ce qu'en ont dit les auteurs, & que la vie entière ne suffiroit pas pour lire tout ce qui a été écrit sur les vertus des remèdes. Les médecins-praticiens les plus sages ont à la vérité évité cet abus, qui ne peut que nuire à l'art, en choisissant un certain nombre de médicamens qui répondent à toutes les indications qui se présentent dans la pratique; mais cet avantage n'existe point encore pour ceux qui se livrent à l'étude de cette science, & il en résulte que le temps manquant à la plupart pour étudier à fond les principaux auteurs sur la matière médicale, c'est la partie de la médecine qu'on cultive avec le moins de soins. C'est sans doute pour cela que Fontenelle a dit, en parlant des études de Geoffroy: « telle » étoit la matière médicinale qu'un ha» bile apothicaire ne sauroit trop con» noître, & que souvent un habile mé» decin ne connoît pas assez ». Tout le monde desire une réforme dans cette partie; mais ce travail demande une société de savans instruits dans la médecine, la physique, l'histoire naturelle, la chymie.

M. de Fourcroy passe en revue dans sa préface les meilleurs pharmacographes connus, donne un jugement sain de leurs ouvrages. Ce premier volume traite de l'histoire de la matière médicale, des différentes sectes de médecine, des divisions des médicamens, d'après leur saveur, leur nature chymique, leur action sur l'économie animale; de l'utilité de l'histoire naturelle, de la Chymie, & sur-tout de l'observation clinique, pour reconnoître les propriétés des remèdes; des obstacles qui se sont opposés à cette partie de l'art de guérir, & des moyens de les lever, &c. Voilà les sujets de plusieurs chapitres divisés en paragraphes.

Paracelse avoit une grande confiance dans tous les remèdes métalliques. Il expliquoit les propriétés médicinales de beaucoup de substances, d'après leur forme semblable à celle de quelques parties du corps humain. Suivant cette ridicule doctrine, l'euphraise est un remède ophthalmique, à cause d'une tache noire ou prunelle de sa corolle; la dentaire odontalgique par la forme de dents enfilées qu'on observe dans sa racine; la pulmonaire béchique, parce qu'elle a une forme, un tissu, & des aréoles maculées comme les poumons. Le citron est cordial en raison de sa forme semblable à celle du cœur; l'or a la même propriété, à cause de sa couleur solaire; le cabaret convient aux oreilles, & le satyrium aux parties génitales, parce qu'ils ressemblent à ces organes.

Il faut rappeller ici ce que M. de Fourcroy pense sur les soi-disantes propriétés & vertus des remèdes nouveaux. « Qu'il » me soit permis d'ajouter ici une note » qui pourra servir à faire connoître la » confiance que nous devons avoir dans » les vertus des remèdes nouveaux, & » peut-être par comparaison, dans celles » des anciens; car il est vraisemblable » que l'opinion populaire a toujours été » à-peu-près la même sur la médecine, » & que l'ignorance, les préjugés, les » intérêts particuliers, la crédulité, l'in» satiable envie ou le besoin de guérir, » qui amène nécessairement la crédulité, » ont fait adopter autrefois tout autant » de remèdes qu'ils en ont fait adopter » aujourd'hui. Dans le moment où je re» vois ce chapitre, continue M. de Four» croy, composé il y a déja quelque » temps, le journal de Paris vient de » distribuer une lettre de M. Banau, » dans laquelle il annonce des propriétés, » j'ose dire, miraculeuses de l'écorce in» térieure de l'orme pyramidal. Je crois » ne pas trop dire en les présentant comme » miraculeuses, puisqu'elle guérit, sui» vant l'auteur, les dartres, les vieux » ulcères, les fleurs blanches, les laits » répandus, les affections cancéreuses, » scrophuleuses, nerveuses, les rhuma» tismes les plus invétérés, la maladie » vénérienne, l'hydropisie, la gangrène, » les plaies, les brûlures, &c. Comment » imaginer qu'une écorce fade, qui ne » contient qu'un peu de mucilage, & » une partie colorante extractive & pres» que inerte, jouit de toutes ces grandes » propriétés? »

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez Pierre J. Duplain, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire impimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Essai sur les moyens de perfectionner les études de médecine; par M. S. A. H. Tissot, D. M. A Lausanne, chez Mourer Cader, libraire, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Broch. de 167 pag. Prix, 1 l. 10 s.

Des lumières étendues, une raison saine & le desir sincère de se rendre utile, ont toujours fait le caractère des ouvrages de M. Tissot: cet auteur estimable a cherché toujours à combattre une foule d'erreurs populaires, & à rendre plus générales des notions exactes de l'art de guérir. C'est aujourd'hui à ceux qui se vouent à l'étude ou à l'enseignement public de la médecine, qu'il s'adresse, & qu'il communique les fruits de ses méditations & de sa longue expérience.

Il s'attête d'abord sur les études préliminaires, comme les humanités & la philosophie; il insiste sur l'étude du latin, & sur l'importance d'être bien familier avec cette langue pour ne point éprouver dans ses études une double difficulté: celle des expressions & celle de la science même. Il venge Boerhaave des imputations qu'on lui a faites d'être carthésien, & il fait voir que ce médecin célèbre étoit un des plus ardens sectateurs de Newton. Ce seroit peut-être trop avancer que de le dire newtonien dans toute l'étendue du terme, & de prétendre qu'il eût approfondi les loix du systême planetaire; mais quoi qu'il en soit, personne n'eut plus que Boerhaave le vrai génie de la physique, & ses ouvrages de chymie, quoique dénués des découvertes modernes, feront toujours les délices des personnes qui ont un goût sûr & exercé.

L'auteur fait l'énumération des sciences dont doit être instruit celui qui se voue à la médecine. Ces sciences sont l'anatomie, la botanique, la chymie, la phisiologie, l'hygiène, la pathologie, la thérapeutique, la matière médicale, l'histoire de la médecine, la médecine civile & celle du barreau, la chirurgie dans toutes ses parties, & enfin la pratique de médecine. Voilà treize parties très-distinctes, & dont plusieurs ont des sous-divisions considérables. Mais M. Tissot ne pense pas qu'il faille autant de profes-

ſeurs dans chaque univerſité, & il croit que ſept profeſſeurs peuvent ſuffire. En général, ſuivant ſon opinion, l'anatomie, la botanique, la chymie, la phyſiologie, les opérations de chirurgie & la pratique, ne peuvent être enſeignées que par des hommes qui s'y ſont voués. Il ajoute des préceptes ſur l'art de diſſéquer, d'injecter, de macérer, de faire obſerver la correſpondance qu'il y a entre les parties externes, & les internes les plus eſſentielles. Il inſiſte auſſi ſur l'importance de l'anatomie comparée.

M. Tiſſot s'élève en général contre l'uſage de dictet des compends, ou du moins il eſt d'avis que ſi le profeſſeur en veut un qui lui appartienne, il faut qu'il le faſſe imprimer ; ce qui l'oblige d'ailleurs de le travailler avec plus de ſoin. Il croit que pour faire de bonnes leçons, il faut les écrire & les lire. Quand on lit poſément & nettement, l'attention des auditeurs eſt fixée. Ils ſont eux-mêmes le compend à la leçon ou immédiatement après, & c'eſt alors qu'ils s'impriment vivement dans la mémoire ce qu'ils viennent d'entendre. Quant au choix des auteurs pour la phyſiologie, il indique Haller, Caldani, Mahrer. Le grand ouvrage de Haller, dit M. Tiſſot, eſt un magaſin admirablement rangé; mais il en faudroit retranchet les détails anatomiques trop étendus, l'hiſtoire d'une multitude d'opinions d'auteurs inconnus, le détail de beaucoup de controverſes. Il faudroit développer un peu plus quelques opinions, faire de légers changemens à d'autres. On trouve à cet égard des choſes très-utiles dans M. Mahrer. Il faudroit y ajouter la théorie des ſubſtances aériformes, & les découvertes de M. l'abbé Spallanzani. C'eſt ſur ce plan que M. Tiſſot avoit engagé M. Haller à donner une nouvelle édition de ſon ouvrage; mais à cette époque, ce dernier, affoibli par l'âge & les infirmités, ne ſe ſentit plus aſſez de force pour l'exécuter.

Quant aux inſtitutions de médecine, ſi un profeſſeur veut choiſir un auteur pas à-pas, il en eſt le maître ſans doute; on le preſcrit à Vienne, mais ſans obliger de s'aſtreindre ſervilement aux opinions de l'auteur qu'on a adopté, parce que la médecine eſt une ſcience libre. M. Storck parle ainſi au ſujet des inſtitutions même de Boerhaave que l'on avoit choiſi. « Mais en ſuivant ce plan, dit M. » Tiſſot, je ne voudrois pas qu'il fût permis de commenter chaque patagraphe » l'un après l'autre. C'eſt une très-mauvaiſe méthode ; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner ſans » prévention les leçons de M. Boerhaave » ſur les inſtituts & les aphoriſmes; les » commentaires de M. Vanſwieten ſur » ce dernier ouvrage, ceux de M. de » Haën ſur la pathologie, ces vérités auroient été moins volumineuſes, plus » agréables, plus ſimples & plus inſtructives, ſi on les eût préſentées dans des » diſſertations ſuivies ».

Les auteurs qu'on peut conſulter ſur la chymie, la pathologie, la matière médicale, ſont ſucceſſivement indiqués par M. Tiſſot, mais ſans inſiſter beaucoup ſur ces différens points. Nous parlerons dans un autre nº. du plan que ce médecin propoſe pour un hôpital clinique. Nous nous bornerons ici à deux remarques générales ſur les études de médecine.

On propoſe à des jeunes gens treize grandes branches de l'art de guérir très-diſtinctes, pendant que l'eſpace de trois années ſuffiroit à peine pour en approfondir une, en ſuppoſant les talens les plus heureux, & l'eſprit le plus appliqué. Combien il eſt dangereux que par cette méthode on ne contracte l'habitude de lire ſans réflexion, & de ſe contenter d'idées vagues & peu exactes! Pour augmenter le mal, on ſe borne à enſeigner des généralités, comme la noſologie, la pathologie, les inſtitutions de médecine, ſans indiquer pour étude fondamentale les ouvrages pratiques d'Hippocrate, des endroits choiſis de Galien, les épidémies de Sydenham, de Stork, les traités des fièvres d'Huxam, de Senac, de Totti, de Clegorhn, &c. Cependant ce n'eſt qu'en méditant ces écrits de génie qu'on devient médecin obſervateur. Il en eſt ici comme de toutes les autres ſciences naturelles. Quand on veut ſe former un jugement ſain, & des principes ſolides, il faut tenir peu de compte des formes ſcholaſtiques, & recourir promptement aux ouvrages originaux.

Une ſaine critique eſt encore plus néceſſaire en médecine que dans toutes les autres ſciences, puiſque dans celle là les écrits ont été les plus multipliés, & qu'il importe beaucoup d'avoir un tact ſûr pour diſtinguer les ouvrages mauvais ou médiocres d'avec les productions du vrai génie, & pour ſavoir diſcerner le mérite

d'une compilation faite avec plus ou moins d'art, d'avec les écrits qui reculent les limites de la ſcience, & qui étendent le champ de l'obſervation. Les meilleurs auteurs ont eux-mêmes des endroits foibles ou d'un mauvais genre qu'il faut éviter, & d'autres parties qui méritent de ſervir de modèle. Que devient, par exemple, le jeune diſciple qui n'a point de guide, en tombant ſur l'énorme fatras de philoſophie péripatéticienne dont Galien a rempli ſes ouvrages? Cependant ce médecin célèbre offre pluſieurs points de pratique infiniment précieux, & que nulle autre étude ne ſauroit ſuppléer. Il y a auſſi une gradation à obſerver, & un art de s'élever des conſidérations particulières à des vérités générales: ainſi on ne devroit étudier les aphoriſmes d'Hippocrate, ſon traité du prognoſtic, ſes prénotions coaques, qu'après avoir bien poſſédé & médité profondément ſes livres d'épidémies, ſur-tout le premier & le troiſième, ſon traité du régime dans les maladies aigues: ſi on ne ſuit cette marche, on ſaiſit très-imparfaitement le ſens de l'auteur, on ne prend que des idées découſues, & on n'exerce que ſa mémoire ſans ſe former nullement à la pratique.

THÉRAPEUTIQUE.

Nouvelles obſervations ſur l'uſage de la digitale dans les cas d'hydropiſie (London med. journal, part. the ſecond, 1785).

Nous avons parlé dans un autre n°. des eſſais qu'on avoit faits de la *digitale* à titre d'hydradogue; les nouvelles expériences qu'on vient de faire en Angleterre confirment la même vertu. Quoiqu'on puiſſe ſoupçonner un peu d'enthouſiaſme, comme cela arrive toujours à l'égard des remèdes nouveaux ou remis en vogue, nous croyons que cette plante mérite de tenir un rang diſtingué, & qu'on doit deſirer qu'elle devienne de plus en plus d'un uſage étendu contre l'hydropiſie: voici la forme ſous laquelle on la preſcrit.

℞. Fol. digital. (flore) purpur. recent. unc. iij. Coque ex aquæ fontanæ 1ss ad unc. ix & cola. Colaturæ addendo aquæ Junip. C. ſyrup e cortice aurant. *aa* un 1ss. fiat mixtura.

Parmi les obſervations frappantes qu'on rapporte de guériſons d'hydropiſie opérées par cette plante, on diſtingue celle d'un jeune homme de neuf ans qui étoit attaqué de cette maladie au plus haut degré depuis deux mois, & ſur lequel on avoit tenté en vain un grand nombre d'autres remèdes. On commença par lui donner deux fois le jour demi-once de la décoction dont nous venons de parler. Les deux premiers jours on n'apperçut que peu de changement; mais le troiſième jour l'écoulement des eaux, par la voie des urines, fut très-conſidérable, car dans 24 heures il en rendit 27 pintes; le médicament fut encore continué quelques jours, & il produiſit toujours une évacuation abondante juſqu'à ce qu'enfin le corps du malade eut recouvré ſon volume naturel, & que les forces furent rétablies. On ajoute que s'il avoit pris de plus fortes doſes du remède, l'opération eût été encore plus prompte. Celui qui rapporte ce cas, dit avoir adminiſtré la digitale à un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe & de tout âge, il s'en eſt toujours ſuivi la guériſon ou un ſoulagement conſidérable.

Il faut remarquer que, ſuivant d'autres obſervations, le premier effet de ce remède eſt d'exciter des vomiſſemens & des évacuations par l'anus, & qu'enſuite l'écoulement de l'urine ſuccède. On ſent donc qu'en général un remède auſſi actif doit exciter d'abord durant ſon opération beaucoup de trouble & de mal-aiſe. Quelquefois les efforts du vomiſſement & les angoiſſes ſont portées à un tel degré, qu'on a peine à engager les malades d'en prendre de nouvelles doſes.

On a donné ainſi la teinture de la racine avec un ſuccès égal à celui de la décoction des feuilles; on préſume même que celle-là agit avec moins de violence, & ſa manière d'opérer reſſemble à pluſieurs égards à celle de la ſcille. On a adminiſtré auſſi les feuilles en ſubſtance, & réduites en poudre à la doſe de cinq grains incorporés dans dix grains de ſavon. Cette doſe priſe deux ou trois fois par jour a auſſi guéri des hydropiſies.

LIVRES NOUVEAUX.

MEDICO-CHIRURGIE.

SPECIMEN *inaugurale medico-chirurgicum exhibens curationem gangraenæ & ſphaceli*; c'eſt-à-dire, Eſſai inaugural medico-

chirurgical sur la guérison de la gangrène & du spacèle; par M. Joachim Thierri MARKWART DE SCHWERIN, dans le Mecklenbourg, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich, & à Strasbourg, chez Konig, *in-4°*.

M. Markwart ouvre sa dissertation par assurer que jamais l'art de guérir n'a été plus recommandable que depuis que le divorce entre la chirurgie & la médecine a cessé, que depuis que les médecins ne rougissent plus de cultiver aussi la chirurgie. Effectivement, dans les universités d'Allemagne on trouve maintenant beaucoup de professeurs en médecine qui enseignent aussi la chirurgie avec beaucoup de succès. Mais il n'en est point en France comme dans le nord. Dans ce royaume, continue notre jeune docteur, ce ne sont point les médecins qui ne rougissent pas de donner leurs soins à la chirurgie, mais ce sont les chirurgiens qui osent quitter les opérations manuelles, pour se livrer à la science la plus difficile de toutes, qui demande le plus d'études préliminaires, &c. & dans laquelle aussi il est le plus aisé d'en imposer au vulgaire.

L'auteur voulant sans doute cultiver ces deux grandes parties de l'art de guérir, a choisi pour sujet de sa dissertation la gangrène & le spacèle, maladies cruelles qui intéressent également la médecine & la chirurgie. Il décrit très-bien ces maux, examine avec soin les causes & les symptômes, passe en revue leurs divers traitemens, & donne les raisons qui doivent les faire employer ou rejetter. Il soutient fortement que dans la curation de la gangrène, c'est sur-tout à la fièvre qui l'accompagne qu'il faut avoir attention. La gangrène guérit ordinairement, si l'on parvient à chasser la fièvre, mais si l'on n'y réussit pas, elle reste incurable.

M. Markwart termine son essai par plusieurs observations de médecine, qui peuvent servir à prouver une partie de ce qu'il a avancé. Il en doit plusieurs à feu M. Pappelbaum son ami & son maître, qui exerça la médecine dans l'armée Russe, destinée contre les Turcs, dans un hôpital militaire de Petersbourg, & enfin à Berlin. Traduisons une de ces observations.

« La gangrène des vieillards ne vient » pas toujours de la foiblesse du sujet; » elle peut être produite par toute autre » cause, comme l'expérience le prouve; » en voici un exemple. Une vieille femme » plus que septuagénaire, avoit sur le » dos du pied une tache gangreneuse, » née spontanément, qui lui causoit » beaucoup de douleur. Un chirurgien » lui donna, après un léger purgatif, le » quinquina avec du camphre, & frappa » cette tache de plusieurs coups de scalpel. Ce fut en vain; le mal alloit toujours en augmentant avec les douleurs » les plus vives. On m'appella, & je » m'apperçus bientôt que les premières » voies étoient impures; je les fis donc » purger par des remèdes actifs, j'employai ensuite le quinquina avec le » camphre & du vin du rhin: le succès » en fut si grand, que sous peu de jours » tout ce qui étoit gangreneux se sépara » de la chair vive, & il ne resta qu'une » plaie qui fut bientôt cicatrisée ».

GRUNER (*D. Christ. Gothfridus*) *de fontibus melancoliæ & maniæ forensibus*. A Jena, chez Maukian, 1784. *in-8°*. de 11 pag.

La médecine n'est que trop souvent inutile contre la manie & la mélancolie. On plaint le sort des malheureux attaqués de ces tristes maladies, on essaye bien différens remèdes, mais la plupart du temps c'est en vain; la mort seule met un terme à leurs maux, & l'ouverture du cadavre indique la source & l'origine de leurs souffrances. Les indications qu'on retire de la dissection ne sont cependant pas exemptes de toute incertitude; les gens de l'art eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord à ce sujet; cependant les tribunaux ont besoin de leur secours pour décider des cas très-graves qui se présentent. C'est d'après ces considérations que M. Gruner a composé ce petit écrit académique, qui contient exactement la marche que les médecins & les chirurgiens doivent suivre, lorsqu'ils sont consultés par des juges, pour trouver par l'ouverture du cadavre les sources certaines de la manie & de la mélancolie.

De l'Impr. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

N°. 48.

GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez Pierre J. Duplain, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Observation communiquée par M. Pinel, *maître en chirurgie à Saint-Paul en Languedoc, sur la guérison d'une phthisie.*

Un jeune homme attaqué depuis un mois d'un crachement de sang, me fit appeller au mois de septembre de l'année 1782. Malgré six saignées qui lui avoient été déja faites, la maladie étoit portée à un tel point, qu'il rendoit au moins une livre de sang par jour, & qu'il éprouvoit une toux incommode & continuelle. Quelques remèdes que je lui administrai firent diminuer la quantité de sang expectorée, mais la toux continua avec la même violence, & résista même à tous les moyens qu'employèrent successivement diverses personnes de l'art, qui furent consultées pendant l'espace de dix-huit mois.

A la fin de cette dernière époque, le malade revint à moi, & me marqua la plus grande confiance. Il étoit alors réduit au dernier degré d'exténuation: tout annonçoit qu'il restoit peu de ressource. Sa poitrine étoit arquée, ses pieds affectés d'oedême, & il s'étoit déja formé des *nodus* aux articulations de ses doigts. Sa toux étoit continuelle, & il expectoroit une matière purulente avec des stries de sang, & d'une odeur la plus infecte: il ne pouvoit éprouver un moment de sommeil, & il mangeoit très-peu.

L'état d'irritation où se trouvoit le malade me fit d'abord recourir à un calmant, & je prescrivis les gouttes anodines de Sydenham, à prendre tous les soirs à la dose de 7 à 8 gouttes. De plus, pour remédier à l'état d'ulcération du poumon, je fis administrer l'eau de chaux avec parties égales d'une émulsion faite avec le gland de chêne; je fis prendre d'abord une livre par jour de ce mélange, à commencer du mois de septembre, & j'en fis continuer l'usage pendant tout l'hiver, en augmentant successivement la dose jusqu'à quatre livres. On sait qu'on a donné dans la phthisie l'eau de chaux coupée avec le lait; je préférai de la mêler avec l'émulsion du gland de chêne, qui est en même-temps nourrissante & légérement astringente.

Il y avoit à peine quinze jours que le malade faisoit usage de cette boisson,

qu'il en éprouva les bons effets d'une manière très-marquée. La toux diminua, ainsi que le crachement de la matière purulente; il rendit plus rarement du sang par l'expectoration, & vers le printemps de cette année, il se passoit quelquefois quinze jours sans qu'il en tendît d'aucune manière; les forces se rétablirent, on vit disparoître peu-à-peu les autres symptômes, & le malade ne se plaignoit plus que d'une espèce de vertige qui lui survenoit quelquefois, & qui étoit incommode. Il n'éprouva aucun bon effet d'une saignée du bras, & je crus ne pas devoir la réitérer, malgré les instances du malade. Un cautère au bras me parut plus convenable, soit pour remédier à cette affection, soit pour prévenir le retour de la maladie. Le cautère a produit l'effet desiré; depuis six mois qu'il le porte, ses crachats n'ont paru sanguinolens que quatre ou cinq fois, & les vertiges ont disparu. Il n'éprouve plus aucune autre incommodité, & il jouit d'une santé parfaite.

Il habite la même maison qu'un de ses frères, qui est laboureur, & je lui ai conseillé d'exercer la même profession, comme un genre de travail qui lui convenoit le mieux. Je crois en effet que la vapeur qui s'exhale de la terre qu'on laboure est salutaire pour les poumons. On sait que les médecins recommandent aux phthisiques le séjour de la campagne, & les travaux ordinaires de l'agriculture. Ces malades ont par-là non-seulement l'avantage de respirer un air pur, mais encore de fortifier leurs corps par le travail, de charmer le temps, & de faire diversion à des idées tristes qui ne font qu'aggravet la maladie.

Note du Rédacteur. On voit par toute la suite du traitement de cette phthisie avec combien d'intelligence il a été dirigé M. Pinel a suivi avec sagacité les diverses indications qu'il devoit remplir, & il a vu ses efforts couronnés d'un succès mérité. Les chirurgiens dans les campagnes trouvent des occasions rares de pratiquer les opérations de la main; il est heureux d'en rencontrer qui aient assez de lumières & de prudence pour ne pas tromper l'espoir des malheureux qui réclament leurs secours pour d'autres parties de l'art de guérir.

A treatise on the influence of the moon in fevers, by Francis Balfour, M. D. &c. Calcutta printed, 1784, Edinburg, reprinted by the desire and recommendation of william Cullen & For, Elliot, Edinburg, &c. c'est-à-dire, Traité de l'influence de la lune dans les fièvres; par M. BALFOUR, M. D. & chirurgien de la Compagnie des Indes orientales, imprimé à Calcutta en 1784, & réimprimé à Edimbourg, 1785, à la recommandation de M. Cullen. Brochure de 60 pages. A Edimbourg, chez Elliot, & se trouve à Paris, chez Théoph. Barrois, lib. quai des Augustins.

L'auteur remarque que l'influence des corps célestes sur l'homme n'a point été ignorée ni des anciens, ni des modernes, mais que leurs observations à cet égard ne sont point parvenues encore à établir une règle d'un usage étendu dans la pratique de la médecine. Les premiers n'avoient point été éclairés par les découvertes des modernes dans la philosophie naturelle & l'astronomie; un ciel nébuleux & une situation peu favorable ont empêché ces derniers d'établir une succession d'apparences célestes de même nature, pour s'élever à une loi générale, & relative à l'économie animale.

Un pays où, durant huit mois de l'année, il tombe à peine une goutte d'eau, & où le ciel est sans nuage, étoit très-propre à observer l'influence de la lune; M. Balfour, qui l'a habité quatorze ans, a eu occasion de se convaincre de cette influence dans un si grand nombre de cas, & avec si peu de variation, que dans les dernières années il en avoit fait un principe fixe de sa pratique.

Son traité se réduit à établir quatre propositions fondamentales. Nous nous bornerons aux deux premières, & nous réserverons les deux autres pour un autre n°. afin de faire mieux connoître cet ouvrage, qui n'a pas été encore traduit dans notre langue.

Première proposition. Dans le Bengale, les fièvres de toute espèce ont une correspondance remarquable avec les révolutions de la lune. La fièvre bilieuse intermittente, soit tierce, soit quotidienne, dans ces contrées, a paru toujours se déclarer l'un des trois jours qui précèdent immédiatement, ou qui suivent, soit la

nouvelle, soit la pleine lune. Ces mêmes périodes ne sont pas moins remarquables par les rechûtes, qu'ils occasionnent aussi des fièvres bilieuses. C'est un fait si reconnu, qu'il y a peu d'Européens dans ces contrées qui n'en soient convaincus, soit par leur propre expérience, soit par celle d'autres personnes qui leur sont connues; à plus forte raison ces observations ne peuvent échapper à ceux qui suivent la pratique dans ces lieux; l'auteur dit ne s'y être jamais trompé pendant quatorze années, & s'en être assuré non par des exemples isolés, mais par une grande multiplicité de cas recueillis avec grand soin, & propres à former une preuve solide.

Il étoit chargé de donner ses soins l'année 1773 à un régiment de troupes régulières. Les maladies ordinaires étoient alors, ou des fièvres, ou des flux avec fièvre; pendant le premier mois, il y eut plus de 400 hommes qui en furent attaqués, d'abord sans avoir égard aux phases de la lune, & sans doute par une constitution particulière de l'air qui rendoit cette maladie épidémique: par les secours de l'art, il n'y eut bientôt que 70 malades; mais durant les autres mois du séjour que les troupes firent dans cette contrée, qui est la partie septentrionale du Bengale, le nombre des malades fut presque double à chaque nouvelle ou pleine lune, ou aux environs, & les huit jours d'intervalles lunaires qui étoient entre les six jours de chaque période, la maladie sembloit se reposer, ou du moins les attaqués & les rechûtes étoient beaucoup moins fréquentes, & ces accidens même avoient infiniment moins de violence. L'influence de la lune dans les fièvres rémittentes n'étoit pas moins remarquable, ainsi que dans les fièvres rhumatiques, nerveuses, dans l'éruption de la petite vérole, dans les maux de tête, les douleurs de dents, les inflammations des yeux, les asthmes, le gonflement de la rate, les flux, les spasmes, les affections des voies urinaires, &c.

En général, dit l'auteur l'invasion de l'accès des fièvres intermittentes, outre sa correspondance avec la période lunaire de chaque mois, en avoit aussi une avec la période diurne, & avoit lieu le matin vers les huit heures, ou le soir vers les six heures. Il en étoit de même des paroxismes, des fièvres rémittentes.

Seconde proposition. Dans le Bengale, une attention constante & particulière aux révolutions de la lune est de la plus grande importance pour guérir ou prévenir les fièvres.

L'auteur, après avoir expliqué les principes de pratique qu'il suivoit dans le Bengale par rapport à l'usage du quinquina, passe à ceux qu'exige la considération des phases de la lune. 1°. Quand une fièvre intermittente se déclare dans les intervalles lunaires, il faut l'arrêter, s'il est possible, avant qu'elle arrive à la nouvelle ou à la pleine lune, parce que sans cela les accès deviennent beaucoup plus forts, plus longs & la fièvre plus opiniâtre. 2°. Quand les fièvres intermittentes se déclarent au commencement de la nouvelle ou de la pleine lune, il faut avoir le même objet en vue, autrement on ne doit attendre la solution de la fièvre que vers la fin de la période.

On doit observer, d'un autre côté, que quand les fièvres intermittentes paroissent vers la fin de la nouvelle ou de la pleine lune, on ne doit pas se presser autant de donner le quinquina, parce qu'il est probable que si la fièvre ne se termine pas d'elle même, elle perdra au moins beaucoup de sa violence à la fin de la période lunaire. Un des objets les plus importans après la guérison, est de prévenir les rechûtes qui arrivent ordinairement à la nouvelle ou à la pleine lune, à moins que le malade n'ait repris ses forces, & qu'il n'ait plus aucun symptôme d'obstruction. Il faut donc veiller sur ces retours avec le plus grand soin, donner des laxatifs, & faire usage de petites doses de quinquina le jour qui précède, & ceux qui suivent la période lunaire. Il faut aussi éviter toutes les causes occasionnelles, comme l'exposition au soleil, & les excès de tout genre.

L'auteur ajoute des précautions analogues pour les fièvres rémittentes, putrides, nerveuses ou rhumatiques. Quant à l'inoculation de la petite-vérole dans ces contrées, l'expérience a appris qu'il faut la faire le second ou le troisième jour de la nouvelle ou de la pleine lune, afin que la fièvre d'éruption survienne pendant les intervalles lunaires. Les autres affections, comme maux de tête, inflammations des yeux, spasmes, &c. ne sont pas moins soumises aux mêmes règles, & il faut avoir une attention constante aux révolutions lunaires.

L'auteur, dans deux autres propositions, examine l'influence de la lune sur l'économie animale dans les autres parties du globe: nous en donnerons un extrait dans un autre n°., avec le jugement qu'on doit porter de cet ouvrage.

LIVRES NOUVEAUX.

Martini Lange, medicinæ doctoris coronæ Transylvanicæ; rudimenta doctrinæ de peste. A Vienne, chez Grœffer, & se trouve à Strasbourg, chez Konig, 1784. in-8°. de 96 pages.

M. Lange, après avoir puisé les préceptes de la médecine dans différentes universités célèbres de l'Allemagne, est retourné à Brassau, sa patrie, pour les mettre en pratique. Dans les intervalles de loisir que ses malades lui laissoient, il s'occupoit de la lecture & de l'étude des grands maîtres de son art. La peste, qui ravage si fréquemment la Turquie, & qui s'étend souvent jusqu'à la Transylvanie, lui a paru mériter une attention particulière. Dans ce siècle seul, elle a régné cinq fois dans la province du docteur Lange; savoir en 1708, 1718, 1738, 1756 & 1770. Notre auteur a donc ouvert tous les livres qu'il s'est pu procurer sur cette terrible maladie. Il a fait des extraits de tout ce qui lui a paru plus remarquable, il les a rangés dans un ordre méthodique; il a divisé la peste en plusieurs espèces distinctes, & il a recueilli tout ce qu'on peut dire de plus curieux sur les remèdes anti-pestilentiels. C'est ainsi que s'est formé ce rudiment, que M. Lange destinoit seulement d'abord à son utilité particulière, & qu'il a ensuite cru devoir publier pour l'utilité de ses concitoyens.

On ne doit donc pas s'attendre à trouver beaucoup de choses neuves dans un semblable opuscule. On y lit cependant quelques particularités qu'on ne voit point ailleurs, extraites d'un ouvrage manuscrit d'Albrich, célèbre praticien, membre de l'académie impériale des curieux de la nature. Dans ce manuscrit est décrite la peste qui, en 1718, fit périr 18088 personnes à Brassau, cette ville considérable de Transylvanie, que l'on nomme aussi Cronstadt.

Tratado de las epidemias malignas y enfermedades particulares de los exercitos con advertencias á sus generales, ingenieros, medicos y cerujanos. Nueva maquina ventilatoria, &c. por le doctor Francisco Bruno Fernandes, *presbitero, &c.* c'est-à-dire, Traité des épidémies malignes, & des maladies particulières aux armées, avec des avis aux officiers généraux, aux ingénieurs, aux médecins & aux chirurgiens. Description d'un nouveau ventilateur, &c. par le docteur Francisco Bruno Fernandes, prêtre, &c. in-4°. Madrid, 1785.

An inquiry into the nature and causes of fever, with a review of the several opinions concerning its proximate cause, as advanced by different authors and particularly as delivered from the practical chair in the university of Edinburg. Including some observations on the existence of the putrefaction in the living body, and the proper method of cure to be pursued in fever. By Dickinson, M. D. in-8°. c'est-à-dire, Recherches sur la nature & les causes de la fièvre, avec un examen des diverses opinions concernant sa cause prochaine, telle que l'indiquent divers auteurs, & telle qu'on l'enseigne dans la chaire de médecine-pratique d'Edimbourg, renfermant quelques observations sur l'existence de la putréfaction dans le corps vivant, & la méthode convenable du traitement de la fièvre; par M. Dickinson.

Observations on the animal œconomy and cure of diseases, by John Gardiner, *M. D. president of the royal college, &c. in-8°. Edinburg,* c'est-à-dire, Observations sur l'économie animale, & sur la cure des maladies; par M. Gardiner, M. D. président du college royal des médecins, &c. A Edimbourg.

Jo. Andreæ Murray, M. D. eq. ord. r. de Wasa, &c. opuscula in quibus commentationes varias tam medicas quam ad rem naturalem spectantes retractavit, emendavit, auxit cum fig. æneis, vol. I, in-8°. Gottingen, 1785.

Fragmenta chirurgica & medica, autore Gul. Fordyce, *M. D. eq. aur. in-8°. Cadell, à Londres, 1785.*

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MM, les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez Pierre J. DUPLAIN, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Histoire de l'académie royale des sciences, année 1782, avec les mémoires de mathématiques & de physique, pour la même année, tirés des registres de l'académie. A Paris, de l'imprimerie royale, 1785.

Il n'entre point dans notre plan de donner l'extrait de tout ce que renferme ce nouveau volume; nous nous bornerons aux objets qui peuvent être de notre ressort. Nous nous arrêterons d'abord sur un nouveau moyen d'augmenter l'activité du feu, par M. Lavoisier. On connoît ceux qui ont été employés depuis long-temps par les chymistes, & qui consistent dans les formes variées, & la construction des fourneaux. Mais l'augmentation du feu obtenue par ce moyen a des bornes étroites. On avoit d'abord conçu de plus grandes espérances des verres lenticulaires, bientôt après on a trouvé de nouveaux obstacles dans la difficulté extrême de se procurer & de travailler d'assez grandes masses de verre. On s'est promis aussi de grands avantages des loupes à eau; mais le prix de ces instrumens, & la difficulté de les manier, empêchent d'en faire un instrument général.

Le moyen que propose M. Lavoisier est d'une autre nature : il consiste à faire servir d'aliment au feu, non l'air commun, mais l'air vital. On sait que cet air, qui n'est environ que le quart de celui de l'atmosphère, est la seule partie de ce dernier fluide qui puisse alimenter le feu. L'expérience a prouvé le succès de cette idée ingénieuse, & M. Lavoisier est parvenu le prémier de tous les chymistes à fondre la platine en dirigeant sur un charbon dans lequel on avoit mis quelques grains de ce métal, un courant d'air vital contenu dans une vessie qu'on pressoit entre les mains. Il ne s'agissoit donc que de perfectionner le moyen de se procurer un courant de cet air, qu'on peut diriger & ménager à volonté. M. Lavoisier imagina une espèce de soufflet hydraulique, dans lequel une caisse pleine d'air vital, en descendant verticalement dans une caisse pleine d'eau, forçoit cet air à passer par un tuyau, terminé, comme le soufflet, d'une lampe d'émailleur. L'extrémité de ce tuyau étoit

formée d'un alliage de platine d'argent & d'or propre à résister à un degré de chaleur très-violent. M. Meusnier a encore perfectionné ce soufflet.

M. Lavoisier ne donne dans ce volume que le résultat des expériences qu'il a faites sur les pierres précieuses, avec ce nouveau moyen d'augmenter l'activité du feu. Il est parvenu par-là à distinguer quatre genres distincts de ces pierres, sans y comprendre le diamant qui, comme on sait, a la propriété de brûler en entier dans le feu. Le caractère propre à faire cette distinction dépend des altérations qu'éprouvent ces pierres précieuses, soumises à ce nouveau degré de feu.

1°. Le rubis & le saphir se font assez amollis pour se réunir, & ne former qu'un seul corps : ils paroissent absolument fixes au feu ; leur couleur est altérée, & non détruite.

2°. L'hyacinthe perd sa couleur, & du reste présente les mêmes phénomènes que les rubis & le saphir.

3°. D'autres, comme les topazes, sont décolorées, & se fondent en globules blancs & sans transparence, comme la porcelaine ou le quartz blanc.

4°. Un grand nombre enfin, comme les émeraudes & les grenats, perdent leur couleur propre, & se changent en un verre opaque & coloré. M. Lavoisier se propose de donner, dans un autre mémoire, les détails de ses expériences sur les terres & les substances regardées comme réfractaires ; en attendant il présente quelques résultats. L'or & l'argent soumis à l'action de ce nouveau feu se volatilisent, tous les autres métaux y brûlent. Les chaux métalliques donnent aussi de la flamme, ainsi que la terre pesante. La terre d'alun se vitrifie seule ; mais aucune des terres alkalines n'a cette propriété, quoique toutes puissent servir de fondans. Toutes les pierres silicées sont fusibles, le quartz même donne des signes de fusion, tandis que le crystal de roche reste absolument réfractaire ; enfin tous les sels se volatilisent, soumis à cette action. On sent, dit l'historien de l'académie, que cette méthode doit être une mine féconde de découvertes & d'observations curieuses : c'est un moyen nouveau que la chymie doit à M. Lavoisier, & qui sera d'une utilité d'autant plus grande pour les arts, qu'on parviendra à se procurer l'air vital avec facilité & avec peu de dépense.

Nous donnerons dans d'autres numéros d'autres extraits de ce nouveau volume de l'académie des sciences.

DIÉTÉTIQUE.

Observations sur le pain de maïs, extrait du mémoire sur le maïs, par M. PARMENTIER, dont nous avons parlé n°. 45.

Des essais faits sur la panification du maïs, par M. Parmentier, méritent d'autant plus d'être connus, que cette fabrication exige des attentions particulières, & que dans les campagnes on se borne souvent à des procédés peu éclairés sur cet objet ; ce qui rend mal-saine une des nourritures alimentaires de la première importance pour certaines contrées.

On peut faire avec le maïs du pain mélangé avec d'autres farines : après plusieurs tatonnemens pour trouver les proportions respectives les plus favorables, voici celle qu'adopte M. Parmentier. Il prend parties égales de farine de maïs & de farine de froment. On délaye d'abord le levain conservé de la dernière fournée avec la farine de froment, & de l'eau froide en été, & chaude en hiver. On formera du tout une pâte très-ferme qu'on laissera dans le pétrin fermenter toute la nuit.

Le lendemain matin, on mettra la farine de maïs dans le pétrin, au milieu de laquelle on pratiquera une cavité pour y déposer la pâte déja fermentée de la veille, & demi-gros de sel par chaque livre de pâte que l'on démêlera très-exactement avec de l'eau chaude. On pétrira le tout vivement & légérement, de manière à donner au mélange le plus de liant & de viscosité possible.

On divisera ensuite la masse à volonté en portions plus ou moins grandes, de quatre, de six ou de huit livres, & on les distribuera sur des corbeilles ou sur des planches pour lever. On aura soin, pendant ce temps, de chauffer le four ; on enfournera la pâte, & on laissera cuite pendant une heure & demie ou deux heures, suivant la saison & le volume des pains. Mais il faut toujours que le four soit un peu moins chaud, & que la pâte y séjourne plus long-temps que pour le pain de pur froment. Ce pain est agréable à l'œil & au goût ; sans être léger, il est parfaitement levé, & d'un jaune clair.

M. Parmentier donne aussi le moyen de faire du pain de maïs sans mêlange d'autres farineux. Le procédé consiste à mettre dans un pétrin toute la farine de maïs qu'on destine à la fournée: on la divise en deux portions égales; l'une est employée à préparer le levain, & l'autre à faire la pâte. On prend la moitié de la farine de maïs, au milieu de laquelle on pratique une cavité pour y déposer le morceau de levain mis en réserve de la dernière fournée. On y verse de l'eau chaude, ayant soin de la bien mêler avec la pâte. La masse étant bien couverte, on la laisse fermenter toute la nuit.

Le lendemain matin, on ajoute à la pâte le restant de la farine, un gros de sel par livre de pain, & de l'eau pour en former une pâte molle. Quand la pâte est assez levée, on la délaye de nouveau avec de l'eau froide; on en remplit ensuite des terrines garnies de grandes feuilles de châtaigner ou de choux, un peu fanées au feu. Les terrines étant remplies à un pouce près, on les met au four. La pâte se gonfle; quelque temps après il faut la renverser des terrines pour rendre la cuisson plus prompte; mais il faut avouer que le pain de maïs sans mêlange est toujours gros, compact & imparfait.

Maladies qui ont régné pendant l'été & l'automne de cette année dans le haut-Languedoc.

On a observé dans le mois de mai & de juin plusieurs péripneumonies ou fluxions de poitrine, & autres affections catarrheuses; le vent d'est a régné presque constamment durant ces mois, & a été très-sec. Au commencement de juillet les chaleurs ont commencé à être excessives, & les fièvres continues, qui avoient alors lieu assez généralement, n'ont guère discontinué durant la fin de l'été & tout l'automne.

Les dyssenteries ont aussi été très-communes; un grand nombre d'enfans en ont été attaqués; d'autres ont éprouvé des cours de ventre opiniâtres. On est porté à attribuer ces dernières affections à l'usage du fruit, qui ne paroît point avoir atteint son vrai degré de maturité à cause de la sécheresse de la saison: ce sont du moins des remarques qu'on a faites aux environs de Lavaur. Il a tombé très-peu de pluie durant l'été, & on a observé que les dyssenteries n'ont commencé que lorsque l'usage du fruit est devenu plus général.

On nous marque encore que dans plusieurs cas cette maladie a résisté à presque tous les remèdes, sans doute par la difficulté extrême de faire observer un régime convenable aux gens du peuple, & sur-tout aux enfans: plusieurs malades en sont attaqués, dit-on, depuis plus de trois mois, & on nous demande quelqu'avis sur cet objet.

Nous ferons d'abord remarquer que le froid de l'hiver paroît être lui-même un remède contre les dyssenteries épidémiques, & qu'elles finissent ordinairement quand les gelées commencent; cependant dans les dyssenteries invétérées, & lorsque le canal intestinal a été profondément affecté, il faut des attentions particulières, sur-tout à l'égard du régime. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'usage sobre de la viande, puisque la plus grande partie de la nourriture du peuple dans les provinces méridionales est prise des végétaux. On doit seulement recommander de ne point user de ceux qui sont échauffans, comme les oignons, l'ail, les échalottes, &c. & d'insister beaucoup sur les mucilagineux. Il y en a un sur-tout qui est à la portée de tout le monde, & dont on se procure ordinairement des provisions à la campagne sans presqu'aucun frais: ce sont les pruneaux cuits à l'eau qu'on peut faire prendre en aliment soir & matin. On peut aussi en préparer une boisson en en faisant bouillir une ou deux poignées dans une chopine d'eau; cette boisson peut être préparée de même avec des grains de raisin sec, ou des poires desséchées aussi au soleil. La classe des mucilagineux, étant très-étendue, on peut varier leur usage sous toutes les formes de boisson ou d'alimens propres au pays, & ajouter à ceux que nous venons d'indiquer, des pommes ou des poires cuites au four, ou d'une autre manière quelconque.

Nous insistons peu sur les secours de la pharmacie, que les gens de la campagne peuvent à peine se procurer: les moyens les plus simples & les plus à leur portée, doivent être préférés; & d'ailleurs ceux que nous proposons seront toujours suffisans, à moins que le malade ne soit parvenu à ce degré extrême de

foiblesse & d'affection du canal intestinal qui laisse peu de ressources. M. Tissot atteste avoir guéri plusieurs dyssentériques en ne leur donnant pour tout remède qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heure; les enfans sur-tout demandent qu'on soir de la plus grande réserve dans l'usage des médicamens qui, pour peu qu'ils soient actifs, produisent en eux des maux irréparables. Le repos & la boisson seule d'eau pure doivent être le plus souvent leur unique remède.

MÉDECINE.

Suite de l'extrait des maladies de la grossesse, par M. CHAMBON DE MONTAUX. Voyez n°. 44

L'hydropisie complique très-souvent l'état de grossesse; or, cette maladie peut varier suivant qu'elle est générale ou particulière, suivant son siège ou d'autres symptômes qui viennent s'y joindre. L'auteur entre dans le détail de ces différences, & donne diverses distinctions dans la vue d'eclairer la pratique: on voit cependant que ses recherches à cet égard ne sont pas trop heureuses; il abonde en explications, rapporte des observations de Moriceau & de Lamotte, & ne détermine presque rien d'après sa propre expérience. Il a bien senti le peu de lumières nouvelles qu'il répand sur cet objet, puisqu'il dit lui-même à la fin: «que » recueillir d'un si long chapitre?... S'il » n'offre rien à la médecine qui soit satisfaisant, il empêche du moins qu'on » mette en usage des moyens de curation » nuisibles».

L'auteur a consacré un chapitre entier à traiter des monstres, c'est-à-dire, des fœtus dont la configuration a quelque chose d'étranger ou de contraire à l'ordre naturel dans le nombre des membres, ou la conformation bizarre d'une ou de plusieurs parties. Tel est le cyclope dont M. Eller a donné l'histoire dans les mémoires de l'académie de Berlin; mais s'il y a des faits très-attestés, combien ne débite-t-on point de fables ridicules? Entr'autres exemples qu'en donne l'auteur, il rapporte ce qu'on lit dans les chroniques helvétiques, qu'une dame suisse accoucha d'un lion. Ces histoires fabuleuses, dit avec raison M. Chambon, ont fait la terreur des mères dans les siècles d'ignorance, où l'on croyoit au pouvoir des esprits malfaisans; mais elles ne trouvent aujourd'hui des partisans que parmi les personnes les moins éclairées. Un fait arrivé de nos jours avertit d'ailleurs d'être en garde contre la fourberie. Une femme de Besançon, après des douleurs & des mouvemens convulsifs réels ou simulés, rendoit fréquemment des grenouilles qui s'échappoient de la vulve. Ce fait extraordinaire étoit le sujet des conversations de la ville. Un professeur même de l'université écrivit à la Société royale de médecine une longue lettre sur cet accouchement ridicule, dont il cherchoit sérieusement la cause. La supercherie qui avoit été exécutée mal-adroitement fut enfin découverte.

M. Chambon n'omet point de discuter un autre objet de crédulité de tous les siècles, tant anciens que modernes; c'est le pouvoir de l'imagination de la mère sur le fœtus, & ce qu'on appelle *des envies*; il fait voir le peu de fondement de certaines histoires qu'on porte en preuve de cette opinion; il rappelle entr'autres celle d'une femme de Lyon, qui étoit sur le point d'accoucher; son mari en courroux s'approcha d'elle d'un air menaçant & le sabre à la main pour la frapper sur la tête, elle évita les effets de sa colère par une prompte fuite; mais on ajoute qu'elle fit un enfant qui avoit la tête ouverte au même endroit, où celle de la mère avoit failli l'être, & qu'il survint par-là une hémorrhagie mortelle. On sent bien qu'une pareille histoire a peu besoin de réfutation.

Il faut cependant convenir que pour la tranquillité des époux on doit accorder quelquefois une grande influence à l'imagination. Nous en avons un exemple dans l'histoire de cette reine d'Ethiopie qui accoucha de deux enfans, l'un blanc & l'autre noir. Etoit-ce, comme elle le prétendit, pour avoir admiré pendant les embrassemens de son mari, le portrait d'Andromède? Nous nous garderons d'en douter par respect pour sa mémoire.

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller inceſſamment chez Pierre J. DUPLAIN, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adreſſes avant ladite époque. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, leurs cauſes, leur traitement & les moyens de les prévenir; par M DAZILLE, *médecin du Roi à Saint-Domingue, penſionnaire de Sa Majeſté, correſpondant de la Société royale de médecine, ancien chirurgien-major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'Iſle de France, &c.* A Paris; chez P. François Didot le jeune, quai des Auguſtins, 1785. in-8°. de 256 pages.

LE titre de l'ouvrage annonce aſſez qu'on ne doit pas le confondre avec la foule des compilations qui paroiſſent ſans ceſſe en médecine, & qui ſemblent multiplier les livres à pure perte. M. Dazille publie le réſultat de ce qu'il a obſervé dans ſes voyages; il s'élève aux ſources générales des maladies & des contagions qui règnent dans nos colonies, & ſur-tout à Saint-Domingue; il porte ſur-tout un œil attentif ſur l'air, l'eau & la poſition des lieux, & propoſe ſouvent des réformes ſalutaires.

Les deux chefs-lieu de la colonie de Saint-Domingue ſont le Cap & le Port-au-Prince. Le premier eſt bâti au pied d'une montagne qui fait l'office d'une eſpèce de reverbère, & qui concentre ſur la ville les rayons d'un ſoleil brûlant. A cela ſe joignent les mauvaiſes qualités des eaux, & la proximité des marais. Le lieu le plus propre pour bâtir cette ville principale étoit, dit M. Dazille, l'embarcadère de la Petite Anſe, ſitué à une lieue des montagnes, à l'entrée d'une des plus vaſtes, & des plus riches plaines de l'univers.

On a tâché, il eſt vrai, de remédier aux déſavantages de la poſition du Cap, en ouvrant quelques monticules, en tâchant de deſſécher quelques marais, & en y conduiſant les eaux d'une montagne voiſine; mais ces moyens reſtent encore dans un état d'imperfection. Les trois quarts des citoyens ſe ſervent des eaux de puits qui ſont terreuſes & malſaines. L'auteur en fait l'analyſe, & a reconnu qu'elles tenoient en diſſolution une terre groſſière & de la ſélénite. Il s'eſt aſſuré d'ailleurs de leurs mauvais effets durant une épidémie qui régna au Cap. La maladie, quoique peu meur-

rière, se terminoit avec difficulté; les rechûtes étoient fréquentes & accompagnées d'obstructions & d'œdèmes. Cependant l'entrepreneur, chargé de la fourniture des troupes, gagnoit beaucoup, & il répétoit souvent: *c'est mon puits qui fait bouillir ma marmite.* Un ami de M. Dazille avoit une fièvre quarte qui avoit résisté à tous les remèdes & à tous les secours du régime le mieux entendu; il cessa de faire usage des eaux mal-saines dont je viens de parler, & il fit venir, par les conseils de M. Dazille, de l'eau de son habitation de la montagne voisine, & dans peu de temps il fut guéri.

L'habitant de la ville du Cap est en général souvent malade; celui de la plaine l'est moins fréquemment; tandis que celui des montagnes jouit d'une santé brillante; son agilité, son visage frais & coloré, sa force & sa vigueur, sont des effets de la bonne qualité des eaux qui l'abreuvent, & de la pureté de l'air qu'il respire. On doit donc inviter les habitans de la ville, & même ceux de la plaine, à aller passer leur convalescence dans les montagnes. Ces précautions sont encore plus nécessaires pour les malades qui sortent des hôpitaux. Ces asyles, qu'on ouvre aux maux de toute espèce, sont mal situés, mal aérés, loin des eaux courantes, sans vue d'utilité dans leur distribution, sans ordre, & livrés à la cupidité des entrepreneurs; l'auteur fait voir les différens maux qui naissent de ces sources. Tout semble s'opposer au rétablissement du soldat & du matelot dans les hôpitaux, pendant que ces malheureux auroient besoin de l'air de la montagne, de consommés, de vin de Bordeaux, de plantes anti-scorbutiques, & sur-tout d'une eau très-pure, & d'un exercice à l'air libre proportionné à leurs forces.

L'auteur fait vivement sentir l'importance de former des établissemens pour les convalescens, d'après les principes qu'il expose. Il remarque aussi que de toutes les nations, la françoise est la seule qui ne tient point ses troupes cantonnées dans les montagnes, d'où elles viendroient faire le service par détachemens. C'est du moins la pratique qu'observent les Anglois dans le Bengale, & les Hollandois à Batavia. Sans cette précaution, dit M. Dazille, leurs garnisons subiroient le sort funeste des nôtres. Il propose de faire transférer les troupes du Cap au superbe quartier de Dondon, qui n'en est distant que de huit lieues, & qui est remarquable par la variété des côteaux, la force & la vigueur de la végétation, la salubrité de l'air & la pureté des eaux. D'ailleurs, le Gouvernement a toujours eu des vues de défense & de retraite sur ce quartier en cas d'attaque; & que peut-on éviter qu'ils soient toujours malades, valétudinaires ou mourans, si on n'a pas soin d'éviter avec des soldats?

L'auteur propose sagement de joindre aux logemens qu'on formeroit pour les troupes, un terrein suffisant aux soldats pour y faire des jardins, y planter des arbres fruitiers, & cultiver des légumes. Ce moyen de faire éviter l'oisiveté, de fortifier le corps par le travail, s'exécute dans plusieurs garnisons de France. C'est à l'exemple des Romains qu'on a accordé aux soldats de l'artillerie des morceaux de terre, voisins des fortifications de Douay & autres villes. La résidence des troupes dans les lieux élevés, comme le propose M. Dazille, auroit encore l'avantage dans nos colonies, de tenir les soldats éloignés des négresses, infiniment plus mal-saines dans les villes que dans les habitations des montagnes. On les empêcheroit aussi par-là de se livrer à la boisson du taffia, sur-tout, dont les mauvaises qualités rendent encore l'excès plus nuisible. L'auteur propose ensuite plusieurs réglemens utiles pour la régie des hôpitaux. Il fait connoître les avantages d'une maison de santé au Dondon, & les motifs qui doivent en déterminer l'établissement. Elle est, ajoute-t-il, d'une nécessité absolue pour les officiers & les soldats convalescens, sans quoi leurs retours en Europe continueront toujours, quelques contraires qu'ils soient au bien du service, & quelle qu'en soit la dépense.

Nous parlerons encore dans un autre n°. du travail de M. Dazille sur les eaux minérales & les médicamens qu'on peut mettre en usage dans les colonies.

CHIRURGIE.

Observations importantes sur l'usage du suc gastrique dans la chirurgie, rassemblées par JEAN SENNEBIER, *ministre du Saint Evangile, &c.* A Genève, chez Barthelemi Chirol, 1785.

Les connoissances que donne une physiologie saine & fondée sur l'expérience

ne paroissent d'abord qu'un objet de curiosité. On n'apperçoit point dans leur nouveauté qu'elles aient aucune liaison avec la pratique : mais bientôt des esprits judicieux partent de ce premier pas, & conjecturent qu'on en peut faite des applications utiles. Des personnes de l'art suivent ensuite avec zèle les mêmes vues; on multiplie les essais, & ce qui n'étoit d'abord qu'une opinion, prend le caractère de vérité. C'est ce qui est arrivé au sujet des usages du suc gastrique que les expériences de M. Spallanzani ont fait connoître. M. Senoebier, d'après les qualités dissolvantes & anti-septiques de ce suc, a présumé qu'on en pourroit faire usage dans les ulcères, & plusieurs chirurgiens célèbres ont confirmé les conjectures par leurs expériences.

M. Jurine, chirurgien à Genève, a été un des premiers à faire des essais sur le suc gastrique des animaux ruminans, tels que le bœuf & le mouton; mais il remarque que ce suc se corrompt très-vite, & qu'il faut en avoir de frais au moins tous les deux jours en Été. Pour en obtenir la plus grande quantité possible d'un animal, on doit avoir soin de le faire jeûner la veille du jour où il doit être tué. M. Jurine joint à ces remarques six observations de guérison d'ulcères simples qui lui font conclure que le suc gastrique calme promptement la douleur que cause un ulcère de mauvais genre, qu'il ramollit les bords calleux des ulcères, ranime les chairs ou fait des disparoître celles d'une mauvaise qualité, qu'il dissipe l'odeur fétide, qu'il diminue l'excès ou corrige les vices de la suppuration, & accélère la cicatrice.

Le même recueil rapporte les observations de M. Toggia, démonstrateur de l'Ecole vétérinaire de Turin; les premières ont été faites sur des chevaux, & la troisième sur un jeune homme radicalement guéri d'un ulcère au Tibia, après avoir vainement tenté les remèdes ordinaires. M. Sennebier donne ensuite l'extrait d'un ouvrage détaillé sur la nature du suc gastrique que M. Carminati, Professeur de médecine & de chirurgie à Pavie, se propose de publier. Dans le premier chapitre, on observe d'abord que le suc gastrique des corneilles nourries indifféremment de chair & de végétaux, produit par lui-même sur les ulcères qu'on en humecte trois fois par jour les effets déja rapportés par M. Jurine. Il ne cause d'autre douleur qu'un sentiment passager de chaleur. Le suc gastrique des carnivores, sur-tout des hérons & des milans, a les mêmes propriétés, mais il produit une plus grande chaleur aux plaies. On examine ensuite l'usage du même suc dans les conrusions, & autres affections externes. Les effets en sont remarquables, sur-tout dans les tumeurs inguinales causées par le virus vénérien. On dit avoir aussi éprouvé de bons effets du suc gastrique dans les fièvres putrides & intermittentes, en le retirant des animaux ruminans, & en le faisant prendre intérieurement à la dose d'une once par jour. Mais sans prononcer encore sur les faits, il y a lieu de croire que cet usage interne du suc gastrique sera le point le plus indéterminé & le moins utile.

On a fait aussi des essais sur les qualités respectives des sucs gastriques des différentes classes d'animaux. Ceux des carnivores, quoique différens par leur densité, ont un goût salé & amer, & une acidité remarquable. On y trouve une résine amère, un sel ammoniacal, & beaucoup de sel marin. Le suc gastrique des ruminans est ammoniacal en partie, mais par sa nature il paroît acide, & M. Carminati n'attribue son alkali volatil qu'à la putréfaction que contractent les herbes dans l'estomac de ces animaux.

La brochure de M. Sennebier est terminée par des additions curieuses de M. l'abbé Spallanzani, à ses dissertations sur les digestions. Nous avons parlé de ces additions dans un n°. précédent.

Hygiène.

Remarques sur l'usage qu'on fait quelquefois de l'eau de-vie, pour accélérer la digestion.

Les expériences de M. l'abbé Spallanzani sur la digestion ne laissent plus douter qu'elle ne soit principalement due à l'action dissolvante du suc gastrique. Le mouvement du corps qui a précédé, l'intervalle qu'on garde entre les repas, servent à augmenter la quantité de cet agent de la digestion; & si on se borne à prendre une quantité d'alimens proportionnée au soutien du corps, toute cette masse est facilement pénétrée du suc gastrique, & une des fonctions primitives de l'économie animale s'exécute avec liberté.

Mais souvent on passe les bornes prescrites, & on surcharge l'estomac plutôt qu'on ne lui fournit un moyen d'exercer son activité. Souvent même, après un grand dîner, on veut accélérer la digestion pour passer à un souper d'appareil. On prend alors une certaine quantité d'eau-de-vie la plus forte, c'est-à-dire, qu'on stimule vivement l'estomac pour le débarrasser. On voit même des personnes du sexe les plus délicates ne pas craindre de suivre cette pratique pernicieuse. L'estomac, par ces impressions fortes, perd sa sensibilité; son action organique s'affoiblit, & la sécrétion du suc gastrique en est entièrement dérangée. On voit aussi très-souvent ces mêmes personnes perdre l'appétit. Le secours des liqueurs spiritueuses devient de plus en plus nécessaire, & on se détruit très-promptement. Qu'on observe ces mêmes personnes le jour qui succède à une digestion ainsi brusquée, & faite avec violence. La bouche est sèche & pâteuse, l'estomac est dans un état parfait d'atonie, & on voit se renouveller diverses affections nerveuses.

LIVRES NOUVEAUX.

Dissertatio medico-chirurgica sistens observationes non nullas cum earum epicrisis, &c. c'est-à-dire, Dissertation médico-chirurgicale, contenant quelques observations avec leur jugement; par M. P. F. Pfaehler, de Strasbourg, premier chirurgien du régiment de Bade, au service de la République de Hollande. A Strasbourg, chez Heirz, 1784. *in*-4°. de 38 pages.

Cette dissertation ne présente que quatre observations: voici la moins longue.

« Un soldat, âgé d'environ vingt ans, » sentoit depuis quelques jours, à la partie gauche de la face, une tumeur dure, » avec beaucoup de douleur. La tumeur, » la douleur, la dureté alloient tellement » en augmentant de jour en jour, que » la première fois que je le vis, je trouvai toute la substance qui couvre la mâchoire supérieure enflée & durcie, mais » cependant sans rougeur, & quoique » les douleurs se fussent très-accrues, le » pouls étoit dans l'état naturel. La » cause du mal n'étoit nullement évidente, le malade ne savoit à quoi l'attribuer, & moi-même je ne pouvois » trouver une cause externe ou tirée de » la dépravation des humeurs, je jugeai » donc qu'il existoit un vice local, & » l'événement ne me trompa point. » J'examinai les dents, & n'y apperçus » aucun mal. Je pris ensuite une sonde » d'acier, & j'en frappai chaque dent » l'une après l'autre. Parvenu à la troisième molaire de la mâchoire affectée, » le malade se plaignit d'une augmentation de douleur. J'eus beau cependant examiner cette dent avec beaucoup d'attention, je n'y découvris rien » de vicié. Je soupçonnai donc que la » racine seule étoit affectée, & je fis » arracher la dent; aussi-tôt il sortit plus » d'une once & demie de pus, & la racine parut toute cariée. Après l'opération, la violence des symptômes diminua sur-le-champ, la tumeur, la dureté & la douleur disparurent bientôt, » & dans peu de jours le soldat fut parfaitement guéri ».

Telle est la manière dont M. Pfaehler décrit ses observations. Les jugemens qui les suivent sont toujours plus étendus qu'elles-mêmes. M. Pfachler y examine la structure des parties, déduit la cause du mal, & compare les observations analogues, publiées par d'autres auteurs.

LIVRES ÉTRANGERS.

An inquiry into the various théories and methods of cure in apoplexies and palsies, by B. Chandler, M. D. c'est-à-dire, Recherches sur les diverses théories & les méthodes du traitement dans les apoplexies & les paralysies, par M. Chandler, M. D. *in*-8°. A Cantorbery, 1785.

Remarks on the nature and treatment of morbid retentions of urine, by C. Brandon Trye, surgeon to the general infirmary at Gloucester; c'est-à-dire, Remarques sur la nature & le traitement des des rétentions morbifiques d'urine; par M. Brandon Trye chirurgien de l'infirmerie générale, à Glochester.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imptim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

Année 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller inceſſamment chez Pierre J. Duplain, *Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adreſſes avant ladite époque. Le prix de l'abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.*

Botanique.

Extrait du premier Mémoire ſur le Safran, inſéré dans le volume de l'Académie des ſciences, publié cette année & annoncé n°. 47. L'auteur de ce mémoire eſt M. Fougeroux de Bondaroy.

Pline a parlé fort au long du ſafran & des pays où on le cultivoit de ſon temps. Les Alpes, les Pyrénées, les hautes montagnes d'Eſpagne & de Thrace, ſont regardées comme les pays d'où le ſafran eſt originaire. Il y végète ſans culture & de lui-même. On l'a cultivé dans l'Albigeois, d'où il eſt paſſé ſans doute dans le comtat d'Avignon & en Provence; dans l'Angoumois, le Gatinois, la Normandie, &c. & en Angleterre.

M. Fougeroux remarque que la reproduction de l'oignon du ſafran d'automne (*crocus ſativus autumnalis*), & par conſéquent ſa multiplication a été peu examinée & mal indiquée par les auteurs qui ont traité de la culture de cette plante. Elle fait une branche conſidérable du commerce à cauſe des teintures, des médicamens dans leſquels elle entre; elle ſert auſſi d'aſſaiſonnement dans les alimens, ſur-tout en Eſpagne & en Italie. Il importe donc de bien connoître ſa culture, de la rendre moins diſpendieuſe & la récolte moins fautive. C'eſt ce que s'eſt propoſé M. Fougeroux, qui habite durant les vacances le voiſinage du Gatinois.

Tout le monde connoît la ſingularité de cette plante, qui ne fait aucun progrès pendant l'Été, tandis que vers la mi-octobre, quand la ſève commence à manquer à preſque toutes les autres, celle-ci au contraire ſemble ſe réveiller de ſon engourdiſſement. Il s'élève de terre un bouton d'où percent, comme d'une graine, 1, 2, 3 ou 4 fleurs. Les feuilles leur ſuccèdent; la plante les garde tout l'hiver. Au printemps d'après elles ſe fanent, & ainſi chaque année paroît cette ſingulière végétation. Quand un champ eſt couvert de ces plantes en fleurs, il offre un coup-d'œil fort agréable, parce que dans une ſafranière, la terre doit être bien ameublée, dénuée de toutes pierres, & les oignons y ſont plantés très-ſerrés

en sillons également espacés. D'ailleurs, la fleur de safran est belle par elle-même, elle approche par sa forme de celles du lys. C'est le pistil gros comme un fil, séparé de la fleur, c'est-à dire, du pétal & des étamines, qui entre seul dans le commerce sous le nom de *flèches de safran*; ou simplement de *safran*. On fait sécher ces filets, de maniere qu'il faut quatre à cinq livres de safran frais pour produire une livre de safran sec.

M. Fougeroux examine la marche de la végétation de cette plante, & la reproduction des oignons. Le jeune oignon, peu de temps après sa formation, prend une consistence qui le rapproche de celui dont il tient son existence. Il devient farineux, ainsi que l'ancien. L'auteur examine quelle est la partie de l'ancien oignon qui contribue le plus à la nourriture de la jeune pousse. Il remarque que cet ancien oignon est pourvu abondamment d'une substance qui a tous les caractères de l'amidon. Cette partie amidonacée semble être de la même nature dans toutes les plantes, & ne varier qu'en ce qu'elle se trouve en quantité différente dans chacune d'elles. Cet amidon est logé dans des vaisseaux si fins, qu'il est difficile de les voir distinctement dans la racine bulbeuse dont nous parlons. On observe que des pousses, & même des racines, en se gonflant, se sont changées en oignons. Il en est donc du safran comme de la pomme de terre & de toutes les plantes à tubercules, dont chaque partie est propre à reproduire la plante entière, & peut contribuer à la multiplication de l'espèce. D'après cela on voit que le même oignon ne donne des fleurs qu'une seule fois; car aussi-tôt sa fleur passée, il ne sert plus qu'à la génération d'autres oignons de la même espèce, & qui, lui devant l'existence, amènent la destruct on de l'ancien, jusqu'à ce que ceux-ci servent eux-mêmes à une nouvelle génération d'autres cayeux.

Le safran est sujet à deux maladies. La première est la tubéroïde ou la mort du safran. Elle consiste dans une espèce de plante parasite, qui s'attache à cette racine bulbeuse, qui vit à ses dépens, & par ses ramifications, s'étend aux oignons voisins, & les détruit si on ne coupe toute communication M. Duhamel propose d'enlever les enveloppes & tégumens de l'oignon pour emporter les ramifications de ces tubéroïdes. La seconde maladie du safran est le tacon. Elle consiste dans des taches brunes sur la pulpe de l'oignon qui dénaturent sa substance, & la changent en une poussière noirâtre. Le moyen qui a le mieux réussi contre cette maladie a été de tremper ces oignons dans une liqueur alkaline. M. Fougeroux a inséré, dans le volume dont nous parlons, un second mémoire sur ce genre de maladie.

Anatomie.

Mémoire sur la structure, & les usages des épiploons, par M. Chaussier; *extrait des mémoires de l'académie de Dijon, année* 1784. A Dijon, chez Causse, imprimeur de l'académie des sciences. Broch. *in*-8°. de 40 pages, 1785.

M. Chaussier expose d'abord d'une manière générale la position de l'épiploon relativement aux différens viscères de l'abdomen; & donne une idée de ses divers prolongemens, & des variétés qu'ils peuvent offrir dans les cas particuliers. Il rectifie l'opinion vague qu'on a ordinairement de l'insertion de l'épiploon à l'estomac. Pour parler avec exactitude, il faut dire que le grand épiploon a ses attaches principales à la partie postérieure & inférieure de la grande courbure de ce viscère: disposition remarquable ajoute l'auteur, qui, en permettant la dilatation du ventricule sur la partie antérieure & latérale, empêche la compression des nerfs & des vaisseaux situés postérieurement. Il fait aussi des considérations particulières sur la portion splénique de l'épiploon, & les autres productions de la même membrane. Il propose une préparation particulière pour bien rendre sensible la disposition de l'épiploon & sa grande cavité.

Après avoir donné une description exacte de cette expansion membranoso-vasculaire, il remarque, au sujet des usages qu'on lui a attribués, qu'ils ont été tour-à-tour combattus & oubliés, & il offre ses réflexions particulières fondées sur l'inspection anatomique & la marche de la nature. Plusieurs raisons qu'il détaille le portent à croire que le grand & le petit épiploon sont à la face externe de l'estomac ce que les plis & les rides des tuniques membraneuses sont à sa face intérieure : ce sont des supplémens membraneux destinés par la nature à permettre l'ampliation & la libre dila-

-tation de ce viscère. Quant aux vaisseaux du grand & du petit épiploon, il observe qu'ils sont toujours des branches qui partent directement des vaisseaux de l'estomac, & qu'ils servent à recevoir le sang de ce viscère quand celui ci est dans un état de vacuité, & que par conséquent ses membranes sont ridées & plissées. C'est ainsi, ajoute-t-il, que la nature, par un mécanisme simple & admirable, remplit plusieurs objets.

Lettre de M. MURAT, docteur en Médecine, aux auteurs de la Gazette de santé, sur les effets du Moxa.

J'ai lu avec surprise dans la note du nº 44, pag. 175 de la Gazette de santé, au sujet de l'application du moxa, que dans les douleurs qui résident dans l'articulation de la cuisse, on seroit tenté d'en soupçonner l'insuffisance (1). C'est ce qui me détermine à vous donner une nouvelle observation.

Je fus appellé chez un malade d'un tempérament sanguin, bilieux, & âgé de 45 ans. Il venoit de faire quelques voyages par un temps froid & humide, & il éprouvoit des douleurs aux lombes & des coliques violentes qui suspendoient fréquemment l'excrétion de l'urine, & souvent aussi occasionnoient une constipation opiniâtre. La fièvre fut très-aiguë dans le principe; elle diminua sensiblement vers le quatorzième jour; mais les douleurs persistèrent, & leur violence augmentoit encore durant la nuit. Le pouls étoit alors fort élevé.

Saignées, laxatifs, diaphorétiques, adoucissans, apéritifs, calmans, antispasmodiques, toniques, amers, savoneux, narcotiques, tous ces moyens furent mis en usage dans des temps convenables. Extérieurement les linimens nervins, les lavemens du même genre, de larges écussons avec les gommes férulacées, les vésicatoires, les bains furent successivement employés. Le mal persista opiniâtrément. Le malade étoit réduit à un état extrême de maigreur & d'exténuation après deux mois de douleurs. A cette époque j'eus recours au moxa. Deux cylindres de coton, brûlés sur l'endroit de la région lombaire où avoient commencé les douleurs, firent disparoître tous les symptômes, & le rétablissement suivit de près.

Je ne parlerai pas de ce que peut un agent aussi actif que le feu sur des corps organisés & vivans, & de divers genres de mouvement qu'il peut exciter dans les solides & les fluides. Il seroit, je pense, difficile de déterminer le *non plus ultra* dans tous ces cas. Je me contenterai de vous observer que dans la note citée, après avoir parlé d'Hippocrate, qui conseille de brûler le lin crud sur les douleurs anciennes, le rédacteur dit que Paul d'Egine paroît aussi peu favorable à ce moyen de remédier aux luxations spontanées qui proviennent de surabondance d'humeur muqueuse. En lisant cet auteur, livre 6, page 25, on trouve, *altius autem cute non penetrabimus*. C'est-là précisément l'effet du moxa, moyen plus doux & moins effrayant, que le fer rouge avec lequel il est plus difficile de ne produire que cet effet.

Ætius n'emploie pas un moyen plus efficace avec les excrémens de chèvre qu'il recommande. Les Egyptiens & les Arabes, suivant Prosper Alpin, trouvent dans le moxa un moyen suffisant, *in omnibus articulorum doloribus curatu difficilioribus, potissimum in coxendico dolore ex frigidorum humorum defluxu*, page 210. Tenrhine parle aussi avantageusement de l'usage qu'en font les Japonois & les Chinois en pareilles circonstances. Thomas Bartholin, dans les actes de Copenhague, vol. 5, en conseille l'usage dans les douleurs des articulations causées par fluxion d'humeurs froides & flatueuses. On trouve dans les œuvres posthumes de Poureau, plusieurs observations presque semblables à celle que j'ai rapportée, & qui constatent les bons effets du remède que j'ai employé. J'ai donc pour garant de son efficacité les observations des autres & ma propre expérience.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) A la fin de cette note il s'est glissé une faute d'impression; après ces mots: *sont une nouvelle preuve de l'efficacité de ce dernier*, il faut lire, *même dans les douleurs qui résident dans l'articulation de la cuisse, où on est tenté de soupçonner son insuffisance*; & on voit en effet que ce qui précède indique naturellement cette signification.

ANNONCES.

JOURNAL *de médecine, traduit de l'anglois*. A Dijon, chez L. M. Frantin, imprimeur du Roi, 1785.

Nous avons publié dans le temps le

prospectus de ce journal; l'exécution en paroît conforme à ce que le public avoit lieu d'en attendre. Le cahier qu'on publie est la traduction de la première partie qui a été imprimée cette année à Londres: il contient plusieurs observations intéressantes; certaines ont été insérées dans quelques-unes de nos feuilles, comme les observations sur l'usage de l'opium dans les cas d'une trop grande irritabilité, &c. Nous nous bornerons à rendre justice à l'éditeur Anglois qui a soin de recueillir des faits choisis & propres à reculer les limites de l'art de guérir. Il ne présente que le résultat naturel qu'un esprit judicieux doit en tirer, & il évite toutes les explications & les raisonnemens qui ne servent trop souvent qu'à égarer. Sa critique est juste & modérée, ou plutôt il se borne à donner une analyse des ouvrages nouveaux, & en laisse le jugement au public éclairé. Le traducteur ne paroît avoir rien omis par rapport à l'exactitude, & on doit lui savoir gré de mettre notre nation en état de jouir de tout ce qui se publie d'intéressant en Angleterre sur l'art de guérir.

La première section du cahier qu'on publie contient:

1°. Des observations sur l'usage de l'opium dans les cas d'affections invétérées qui reconnoissent pour cause un principe hétérogène capable d'entretenir une irritation destructive, par M. Alex Grant, &c.

2°. Une observation sur une plaie à la gorge, traitée avec succès, par M. Thomas Payne, &c.

3°. La description de l'état d'un homme dont le corps étoit couvert de rumeurs enkistées, par M. Odonel.

4°. Une observation sur une demoiselle qui avoit avalé une épingle, par M. Gillam-Miels, &c.

5°. Des remarques sur une grossesse extra-utérine, par M. Moyle.

6°. Des remarques sur l'efficacité de l'éther vitriolique, pour dissiper la goutte de l'estomac, par M. Ljud.

7°. Une observation sur la digitale pourprée dans l'hydropisie.

La seconde section renferme des extraits ou des annonces des ouvrages de médecine.

1°. Élémens de médecine-pratique, par M. Cullen.

2°. Traité sur les vers intestinaux, par M. Bloch.

3°. Trenka *de febre hectica.*

4°. Observations pratiques sur les affections vénériennes les plus invétérées, par M. Swediar, &c.

5°. Doctrine & pratique d'Hippocrate en médecine & en chirurgie, par M. Riollay.

6°. Histoire de la matière médicale de Lewis, &c.

7°. Observations sur un cas extraordinaire de rupture de l'utérus, par M. Douglas.

8°. Enfin un catalogue des ouvrages nouveaux.

LIVRES ÉTRANGERS.

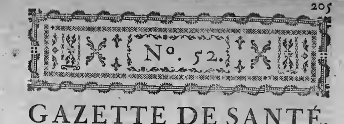
HIPPOCRATES *verke*, *&c.* c'est-à-dire, Œuvres d'Hippocrate, traduites du grec, par H. C. GRIMM, conseiller & premier médecin du duc de Saxe-Gotha.

Les Allemands possèdent déja deux volumes de cette traduction. Le premier parut en 1781, il est de 504 pages, & renferme le premier & le troisième livre des épidémiques, le second livre des prognostics, les aphorismes, le livre de la diète dans les maladies aiguës, celui de l'air, des eaux & des lieux, enfin des explications du premier & du troisième livres des épidémiques. Le second tome vient d'être publié; il offre les livres 2, 3, 4, 6 & 7 des épidémiques, le premier des prognostics, les coaques, les livres des humeurs, des crises, des jours critiques, enfin diverses explications. Dans beaucoup d'endroits, le savant éditeur éclaircit ou corrige le texte d'Hippocrate; son travail prouve, on ne peut pas plus, l'utilité qu'on peut retirer de la lecture des anciens médecins.

Livres de médecine, imprimés en Allemagne pendant l'année 1785.

BEOBACHTUNGEN, *&c.* c'est à-dire, Observations sur la nature, les causes & le traitement de la mélancolie, par B. FAWCET. A Leipsick, chez Weidmann & Reich.

De l'Imprim. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.



GAZETTE DE SANTÉ.

ANNÉE 1785.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire au premier Janvier prochain, sont priés de vouloir bien le renouveller incessamment chez Pierre J. Duplain, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise, pour qu'il ait le temps de faire imprimer leurs adresses avant ladite époque. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. 12 sols, qu'on voudra bien lui faire parvenir franc de port.

Histoire naturelle.

Traité de l'olivier, contenant l'histoire & la culture de cet arbre, les différentes manières d'exprimer l'huile d'olive, celles de la conserver, &c. Seconde édition, augmentée & corrigée. A Montpellier, chez la veuve Gonrier, libraire, à la Loge. Brochure *in*-8°. de 356 pages.

Rien n'est plus propre à prévenir en faveur de l'auteur de ce traité, que le tableau touchant qu'il fait de sa manière de vivre; il passe son temps dans un petit domaine, livré tour-à-tour à l'observation des phénomènes de la nature & aux charmes de l'étude. Là, imitant l'homme heureux dont parle Horace, & éloigné des intrigues de la ville, il s'est occupé en silence, comme il le dit lui-même, de l'art utile & peu connu de faire fleurir & fructifier l'arbre précieux, symbole de la paix.

Ce traité que nous annonçons est un des plus complets qui existe sur cette matière; il a l'avantage de renfermer un grand nombre de faits bien discutés, & il est remarquable par une érudition très-étendue. L'olivier doit d'ailleurs nous intéresser, puisqu'il est une source principale de richesses pour certains cantons de la France. La première partie de l'ouvrage contient l'histoire de l'olivier. L'auteur a fait les recherches les plus savantes sur les pays où la culture de cet arbre réussit le mieux. Il remarque qu'il n'y a peut-être pas de pays & de climat plus favorable à l'olivier que ceux de l'isle de Corse. Il y prospère sans peine; mais la manière dont on le cultive se ressent de la barbarie du pays: c'est à leurs vainqueurs, ajoute l'auteur, à faire connoître aux colons tout le prix de leurs productions naturelles, & à réveiller leur activité. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'un coin de la France où l'on puisse cultiver cet arbre précieux: c'est dans la basse & la moyenne Provence, & dans la plus grande partie du bas Languedoc, sur-tout sur la côte maritime, & à une certaine distance de la mer.

Cependant il faut avouer que la température de notre climat a quelquefois changé au grand préjudice de l'olivier.

On a éprouvé des hivers rigoureux auxquels cet arbre n'a pu résister. L'hiver de 1709 lui fut encore plus fatal que pour beaucoup d'autres. Le Poëte Vanière, liv. VIII, a dépeint l'état déplorable où se trouva réduit le malheureux cultivateur après cette saison rigoureuse dont il avoit été lui-même le témoin.

L'auteur donne une notice très-savante des auteurs qui ont traité de l'olivier, soit naturalistes, soit agriculteurs, & il fait connoître les diverses éditions de leurs ouvrages. Il passe ensuite à la description exacte de l'arbre lui-même, c'est-à-dire, des propriétés générales qu'il offre dans sa végétation. Il expose successivement sa radication, sa foliation, son inflorescence & sa fructification. Il peint ensuite le tableau agréable qu'offre sa forme & son ensemble. « Nos collines & nos » champs qui en sont plantés ressemblent » de loin à des forêts sombres; mais vu » de près, notre arbre n'est pas dépourvu » d'agrément. L'olivier planté en quinconce forme de beaux champs, des » forêts, des allées, des avenues admirables & d'un bon produit. Quand il » est en fleur il est gai sans éclat; le mêlange confus de ses bouquets blancs » éclaircit sa verdure; ses fleurs répandent une odeur douce & mielleuse ».

L'histoire de cet arbre rendoit nécessaire la connoissance exacte de son caractère botanique & des variétés qu'ont pu produire la nature particulière du sol ou la culture. L'auteur suit, dans ses divisions ou dans ses descriptions, Tournefort ou Van-Linnée, vrais législateurs en botanique. Il étend & éclaircit le texte de ces auteurs par ses observations propres. C'est ainsi que dans le n°. 11, où il indique l'espèce particulière connue sous le nom *olea minor rotunda*, *rubronigricans*, il ajoute que c'est une espèce précieuse qui donne une huile fine & des plus excellentes, quoiqu'on ait dit le contraire dans l'Encyclopédie : elle est encore plus connue en Languedoc qu'en Provence.

Dans la seconde partie de l'ouvrage on trouve exposés les soins qu'exige la culture de l'olivier. La nature du terrein & l'exposition sont les premiers objets qui doivent fixer l'attention du cultivateur. L'olivier n'est point indifférent à ce choix. Il craint le terrein humide, & il aime les côteaux & les lieux un peu élevés, où il soit exposé au soleil, & agité par le vent. Les terreins gras & frais procurent de l'huile grasse; dans les terres chaudes & sèches l'huile est plus fine. C'est pourquoi le terrein de l'Attique convenoit tant à cet arbre; c'est pourquoi celui de la Provence en général & ceux de Marseille, d'Aix, de Montpellier en particulier lui sont si propres. L'auteur parle ensuite des engrais que demande le terrein planté d'oliviers, & des précautions qu'ils exigent, il remarque que l'arbre en a besoin pour produire plus de fruit & pour le nourrir.

La plantation de l'olivier est un autre article non moins important. La multiplication par le fruit ou par les semences a été presque déniée à l'olivier, du moins dans certains climats. Cet arbre, lent à croître, l'auroit été encore plus en datant sa naissance de si loin. On aura donc recours aux autres moyens généraux propres à multiplier les arbres. L'auteur dit avoir vu & éprouvé qu'un gros olivier transplanté dans sa jeunesse reprenoit plus vîte, & formoit plutôt un arbre que ne le fait un trop petit plant. Quelle que soit la grosseur de l'olivier qu'on veut planter, on lui préparera, en automne ou en hiver, une fosse de quatre ou cinq pieds de diamètre en quarré, & de deux ou trois pieds de profondeur. Il est agréable de voir des montagnes couronnées d'oliviers. Ces arbres plantés sur des rochers où on aura ramassé assez de terre, résistent davantage aux fortes gelées & aux chaleurs brûlantes. Leur huile est aussi plus fine.

L'auteur propose à l'administration publique de former des pépinières d'oliviers, comme on en fait de mûriers, de peupliers, &c. Il est des cantons dans nos provinces où l'on pourroit établir de pareilles pépinières dans des terres arrosables. Cet arbre supporte le transport; on pourroit le répandre par-tout où il est besoin, en planter dans des espaces immenses encore incultes, en gratifier même les pauvres colons de quelques communautés. La province & l'état gagneroient à cette libéralité, & on feroit des heureux; c'est une invitation que fait l'auteur aux Etats généraux du Languedoc & de Provence. Il continue à exposer en détail tout ce qui regarde la greffe, la taille & les maladies des oliviers. La troisième partie de l'ouvrage fait connoître la fabrication de l'huile d'olive, le

temps propre à cueillir ce fruit, les moulins & pressoirs nécessaires, la conservation, le commerce & le transport de l'huile d'olive, enfin les mesures usitées dans le bas-Languedoc & la Provence. On ne trouve omis en un mot aucun des détails d'agriculture ou d'économie rurale sur cet objet, & l'auteur possède encore l'art de les embellir des agrémens du style.

Mémoire à consulter, par M. Schewetel, *docteur en Médecine.*

La décence & les loix austères de la pudeur doivent sans doute couvrir d'un voile les mystères de l'amour dans le mariage; un doux sourire ou un regard expressif entre les deux époux peuvent seuls leur en retracer le souvenir; mais ce langage ne doit point être entendu de tout autre, ou du moins, s'il faut révéler ce que la nuit a couvert de son ombre propice, ce n'est que quand la fin du mariage, qui est la propagation de l'espèce, est empêchée: le médecin devient alors le digne confident des peines des deux époux; il éloigne l'obstacle s'il est possible, ou du moins il fait connoître toutes les ressources qu'on peut attendre de l'art de guérir.

Un homme, âgé d'environ 36 ans, & doué d'une bonne constitution, est uni avec une femme qui est à sa vingtsixième année, & qui est d'ailleurs bien conformée. L'un & l'autre jouissent d'une santé parfaite, & desirent beaucoup d'avoir des enfans; mais l'obstacle semble venir de ce qui paroît devoir le plus contribuer à l'acte de la génération; le signe de la virilité est porté à un degré tel, que l'union des sexes se fait sans peine; mais une tension spasmodique & trop forte que l'homme éprouve, soit dans les corps caverneux, soit dans l'urèthre, empêche l'émission de la liqueur prolifique. Le mari est réduit aux vains efforts d'un frottement qui finit par lui devenir insupportable. Il ne peut partager avec sa femme les dernières convulsions du délire de l'amour, & il est forcé de se retirer avant la consommation de l'acte.

Cette circonstance me paroît d'autant plus remarquable, que le même époux n'a point éprouvé avec d'autres personnes du sexe cet obstacle au jaillissement de la liqueur spermatique, & qu'il a eu même des enfans d'un premier mariage. Un nouveau fruit de l'amour qu'il a obtenu récemment d'une autre personne, atteste que son état physique n'est point un vice organique, & qu'il n'est que relatif à l'approche particulière de sa femme. Desirant d'avoir des héritiers, les deux époux demandent s'ils ont des secours à attendre de l'art de guérir. Je m'intéresse particuliérement à leur sort; mais un pareil cas me paroît offrir de vraies difficultés, & je voudrois bien, Messieurs, être aidé de vos lumières.

Note des rédacteurs. On a d'autres exemples de cette espèce d'impuissance, qui paroît venir de trop de vigueur, ou plutôt d'une trop grande ardeur qu'inspire la jeune épouse. Il paroît du moins que le cas qui vient d'être rapporté est entiérement analogue à l'histoire qu'on trouve dans les essais de médecine d'Edimbourg, & dont l'auteur est le docteur Cockburn. Il s'agit d'un noble Vénitien qui épousa à un âge le plus propre à goûter les plaisirs de l'amour une jeune demoiselle très-aimable, & qui se trouva dans le même cas que l'époux dont on vient de parler. On fit inutilement plusieurs remèdes à ce Vénitien que l'amour consumoit depuis long-temps. Plusieurs médecins de l'Europe furent consultés. J'attribuai cette impuissance, dit le docteur Cockburn, à la trop grande vigueur de l'érection qui bouchoit le conduit de l'urèthre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être surmontée par les moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules séminales.

La méthode curative fut facile à trouver; car de légères évacuations secondées du régime furent suffisantes. Quelque purgatif doux, la saignée & un régime rafraîchissant, firent cesser l'incommodité, & l'époux rentra dans tous ses droits.

MÉDECINE.

Suite de l'ouvrage anglois sur l'influence de la lune dans les fièvres, annoncé n°. 48.

Troisième proposition. L'influence lunaire dans les fièvres a lieu de même dans toutes les parties du globe terrestre, & par conséquent c'est un objet important dans la pratique de la médecine.

L'auteur manque de faits pour établir cette dernière proposition, & il a recours à un autre moyen indirect & purement fondé sur l'analogie. Nous avons

dit qu'il avoit reconnu par sa propre observation l'influence de la lune dans le Bengale, depuis le treizième degré de latitude nord jusqu'au vingt-sixième. Il ajoute, mais sans le prouver, qu'on a reconnu la même chose dans l'Arabie & en Perse. Il va encore plus loin, & fait remonter les mêmes opinions jusqu'à Hippocrate lui-même. Il est bien vrai que le père de la médecine recommande l'étude de l'astronomie à Thessalus, & avertit qu'on ait égard en général dans la pratique au lever & au coucher de certaines constellations, pour reconnoître le changement des saisons; mais on ne peut nullement dire qu'Hippocrate ait transmis à la postérité un recueil d'observations sur l'influence lunaire. L'auteur n'apporte aucune preuve directe de cette influence dans les différentes parties du globe, comme il avoit fait pour le Bengale, & il ne s'appuie que sur une simple induction, toujours insuffisante pour établir une vérité en médecine. C'est donc encore un objet purement problématique que l'influence de la lune dans les fièvres de nos climats.

Quatrième proposition. Toute la doctrine de la crise des fièvres peut être aisément déduite de ce qu'on a établi relativement à ces maladies dans la pleine & dans la nouvelle lune.

M. Balfour avance que, si les auteurs, dans les descriptions des maladies, avoient eu égard à la correspondance des changemens qu'elles éprouvent, suivant les phases de la lune, l'influence de cette planète seroit maintenant reconnue; mais c'est un point qui a été omis par les anciens observateurs, & la pratique des modernes, souvent propre, suivant l'auteur, à troubler la marche de la nature par l'emploi des médicamens, nous prive du secours que nous aurions pu tirer de cette source. Il se borne donc à inviter les praticiens à tourner leurs vues vers cet objet.

Les observations faites dans l'Inde sur les fièvres bilieuses & rhumatiques lui ont fait conclure que le passage de la nouvelle ou de la pleine lune aux phases qui succèdent, est une période critique favorable dans les fièvres, & qu'il en est tout autrement du passage de ce qu'on appelle intervalle lunaire à la pleine ou à la nouvelle lune. L'auteur exprime encore cette opinion d'une autre manière. Vers la pleine ou la nouvelle lune il y a constamment un état accidentel ou une qualité de l'air qui augmente la fièvre, & la dispose à une terminaison peu favorable. Dans les intervalles, il paroît au contraire qu'il règne dans l'air une qualité opposée qui diminue la fièvre, & la dispose à une heureuse crise.

M. Balfour traite de conjecturale la doctrine d'Hippocrate sur les jours critiques, & prétend n'avoir vu aucune terminaison de fièvre bilieuse ou rhumatique qu'il n'ait pu expliquer d'une manière satisfaisante, suivant son système de l'influence lunaire. Il porte même sa prévention jusqu'à reconnoître cette influence dans la petite-vérole & dans la rougeole; mais on voit en général dans ses efforts un esprit plus occupé de fonder un système que de rassembler des preuves solides, ou de discuter sainement l'objet de ses recherches. Dans cette seconde partie de son ouvrage il ne présente aucun fait, & il cherche à y suppléer par des explications forcées & propres à faire adopter son opinion.

Nous ne pouvons point nous donner pour les garants de ses observations faites dans le Bengale. Nous savons qu'avec la meilleure foi & l'attention la plus réfléchie, on peut s'en imposer à soi-même, en attribuant à une cause ce qui est le résultat de plusieurs autres circonstances. Hippocrate, Sydenham, Ramazini, &c. nous ont fait connoître avec quelle puissance les changemens des saisons influent sur les qualités de l'air. Si toutefois on est forcé de se rendre au témoignage des faits que M. Balfour a recueillis dans le Bengale, il ne faut point pour cela faire revivre les prestiges astrologiques, & aller donner dans les rêveries des influences des corps célestes, telles qu'on en parle dans les Almanachs. Il suffit de reconnoître que la lune peut influer sur l'atmosphère par son attraction particulière, & y produire des vicissitudes comme elle le fait par rapport aux marées; c'est par cette action médiate qu'elle peut opérer sur le corps humain. Du reste, nous devons faire remarquer que le système de M. Balfour n'est pas nouveau, & que Galien lui-même explique les crises par les mouvemens de la lune.

De l'Imprim. de la Veuve Ballard & Fils, Imprim. du Roi, rue des Mathurins.

TABLE DES MATIÈRES DE LA GAZETTE DE SANTÉ;

POUR L'ANNÉE 1785.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

M

N

O

P

Fin de la Table.